DARA

*Documents
d'Archéologie
en Rhône-Alpes*

AUTOUR DU GROUPE ÉPISCOPAL DE GRENOBLE

DEUX MILLÉNAIRES D'HISTOIRE

François Baucheron, Franck Gabayet,
Alain de Montjoye

Autour du groupe épiscopal de Grenoble

Deux millénaires d'histoire

François Baucheron, Franck Gabayet et Alain De Montjoye

DOI : 10.4000/books.alpara.1195
Éditeur : Alpara
Lieu d'édition : Lyon
Année d'édition : 1998
Date de mise en ligne : 2 juin 2016
Collection : DARA
ISBN électronique : 9782916125350

<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

ISBN : 9782906190207
Nombre de pages : 336

Référence électronique

BAUCHERON, François ; GABAYET, Franck ; et DE MONTJOYE, Alain. *Autour du groupe épiscopal de Grenoble : Deux millénaires d'histoire*. Nouvelle édition [en ligne]. Lyon : Alpara, 1998 (généré le 03 février 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/alpara/1195>>. ISBN : 9782916125350. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.alpara.1195>.

Ce document a été généré automatiquement le 3 février 2021. Il est issu d'une numérisation par reconnaissance optique de caractères.

© Alpara, 1998
Conditions d'utilisation :
<http://www.openedition.org/6540>

Pendant quatre siècles *Cularo*, fondée sur une plaine d'inondation au confluent de l'Isère et du Drac, n'est qu'une agglomération moyenne de la cité romaine des Allobroges. Implantée aux confins d'un vaste territoire dont Vienne est le chef-lieu, elle commande un carrefour essentiel vers les Alpes et la vallée du Rhône.

Son destin bascule à la fin de l'Antiquité, plus précisément à partir du dernier quart du III^e s. après J.-C. La ville, transformée en place forte par les empereurs Dioclétien et Maximien, est dotée d'un rempart monumental. Moins d'un siècle plus tard, l'empereur Gratien l'élève au rang de chef-lieu de cité et lui donne son nom : *Gratianopolis*. Ce changement de statut suscite l'installation presque immédiate d'un siège épiscopal. Le cœur de la ville se fixe près de la "porte Viennoise" où le nouveau pouvoir religieux choisit d'établir sa cathédrale.

Ce volume retrace l'évolution du quartier depuis ses origines romaines et, surtout, l'histoire d'une partie des monuments du complexe épiscopal : le premier baptistère, la cathédrale et son cloître, l'église Saint-Hugues, le palais des évêques, le cimetière paroissial, le rempart médiéval. C'est aussi l'histoire des restaurations de ces édifices qui est abordée, évoquant ainsi, à travers l'exemple de Grenoble, les débats permanents qui tournent autour de la notion même de patrimoine.

Il est le fruit de ce qui fonde aujourd'hui l'archéologie urbaine : la fouille en profondeur des sédiments naturels et celle des fondations de constructions disparues, mais aussi la fouille des élévations masquées par les enduits et les constructions adventices. Étroitement associés à l'étude des archives, ces travaux permettent de restituer l'évolution de la topographie urbaine, mettant ainsi en évidence les origines de nos centre-villes qui constituent autant d'histoires particulières.

SOMMAIRE

Les auteurs

Préface

Jean Guyon

Introduction

Alain de Montjoye

Un travail d'équipe

Le cadre géographique et historique

Première partie. Les origines de Grenoble : de Cularo à la ville de l'Évêque

Avant-propos

Chapitre 1. Les vestiges antiques de la place Notre-Dame

Ile-Ier siècles avant J.-C. (phase 1)

Début du Ier siècle après J.-C. : un nouvel habitat (phase 2)

Milieu du Ier siècle (phase 3)

Ile-IIIe siècles (phase 4)

Les vestiges du IIIe siècle (phase 5)

Chapitre 2. Les remparts de la ville : enceinte et fossé

Le rempart dans le secteur cathédral : aspects de la construction

Le fossé

Chronologie de la construction

Le bâtiment I

Chapitre 3. Les premières occupations à l'intérieur de l'enceinte

Deux bâtiments appuyés contre le rempart

Remaniements des corps de bâtiments

Éléments de chronologie

Bâtiments publics ou première *ecclesia* ?

Chapitre 4. Ecclesia gratianopolitana

François Baucheron et Franck Gabayet

Le baptistère rectangulaire (état 1)

L'aile nord

Les portiques et la cour

La poterne et les bâtiments sur rue

Datation

Chapitre 5. Les transformations du baptistère

François Baucheron et Franck Gabayet

Le baptistère orienté (état 2)

Modifications de la cuve baptismale (phase 2)

La cuve de marbre (phase 3)

Une réduction de la profondeur du bassin (phase 4)

Le baptistère tétraconque (état 3)

Les ultimes modifications du baptistère

Les nouvelles annexes du baptistère (état 4)

Datation (état 6)

Chapitre 6. Le groupe épiscopal du haut Moyen Âge

Un cimetière hors les murs
 Les aménagements entre rempart et fossé
 Les vestiges antérieurs à l'église médiévale Notre-Dame
 Les vestiges antérieurs à l'actuelle église Saint-Hugues
 Esquisse de restitution

Chapitre 7. La désorganisation progressive du complexe baptismal

La longue évolution du bâtiment IV
 Les modifications de l'aile nord
 La fermeture du portique au nord du baptistère
 La colonisation de l'atrium
 La destruction du baptistère

Seconde partie. De la réorganisation médiévale aux transformations de l'époque moderne

Avant-propos

Chapitre 8. La reconstruction des églises au XII^e siècle

Alain de Montjoye
 La cathédrale romane de Grenoble
 L'église Saint-Hugues

Chapitre 9. Les premières occupations médiévales

Alain de Montjoye
 Le site intra-muros
 Les extensions médiévales extra-muros

Chapitre 10. Les premiers grands travaux du XIII^e siècle

Alain de Montjoye
 L'église Saint-Hugues rebâtie
 La construction du clocher porche
 La nouvelle résidence épiscopale

Chapitre 11. La seconde campagne de construction du XIII^e siècle

Alain de Montjoye
 La reconstruction de la cathédrale
 Le prolongement de l'aile nord du palais
 Le palais médiéval : essai de restitution

Chapitre 12. Le rempart du faubourg de l'île

Alain de Montjoye
 Eléments d'une problématique
 Retour aux textes
 Les comptes des deniers communs pour l'année 1374
 La portion orientale du rempart
 La portion nord du rempart, le long de la rue Très-Cloîtres

Chapitre 13. L'ensemble cathédral et ses abords à l'époque moderne

Alain de Montjoye

Une campagne de transformation vers 1500

La puante arrière-cour du XVI^e siècle

La cour nord et les bâtiments sous l'évêque Pierre Scarron

Le palais du cardinal le camus

La cour des Faure

Le palais à la fin de l'ancien régime

L'époque contemporaine

Avant-propos

Chronique des projets et des travaux de l'époque contemporaine

Dominique Chancel

De la révolution à l'empire : la priorité à la voirie

De la restauration au second empire : des questions d'image

Les travaux de Berruyer (1853-1884)

Après berruyer : un siècle de maturation (1886-1988)

Les projets et les réalisations (1988-1998)

Réflexions sur la période contemporaine

Annexe

Bibliographie

Planches

Coupes stratigraphiques

Table des sigles et abréviations

Crédits illustrations

Les auteurs

- 1 **François BAUCHERON (F. B.)** : Chargé d'étude AFAN Rhône-Alpes.
- 2 **Franck GABAYET (F. G.)** : Assistant d'étude AFAN Rhône-Alpes.
- 3 **Alain de MONTJOYE (A. de M.)** : Conservateur au Centre d'Archéologie de la Conservation du Patrimoine de l'Isère.
- 4 **Frédérique BLAIZOT (Fr. BL.)** : Anthropologue, ingénieur d'étude. AFAN Rhône-Alpes.
- 5 **Dominique CHANCEL (D. C.)** : Architecte-Historien, chargé du patrimoine bâti au sein de la Conservation du Patrimoine de L'Isère.
- 6 **Jean-Luc PEIRY (J.-L. P.)** : Maître de conférences à l'Université Joseph Fourier, Grenoble.

Préface

Jean Guyon

- 1 Grenoble, ville exemplaire. Par cette formule, je ne veux pas céder à la loi du genre, qui fait volontiers d'une préface le lieu de faciles congratulations ; et ce, même s'il y aurait, effectivement, matière à le faire dans le cas présent. Comment ne pas se féliciter en effet du nouveau visage que présente depuis peu la place Notre-Dame ? Une crypte archéologique, où le public peut voir, en même temps que le premier baptistère de la ville, les principaux éléments conservés de son rempart antique. La façade du XIII^e s. de Saint-Hugues révélée, celle de Notre-Dame rendue à l'état authentique qu'elle avait encore il y a un siècle. Un palais épiscopal où se lisent mieux désormais les étapes d'une longue évolution, dont certaines étaient totalement insoupçonnées avant que ne débute sa restauration. Et surtout, dans ce bâtiment banalement affecté naguère à l'Université s'installe un nouveau musée, précieuse invitation à inaugurer ou prolonger par sa visite la découverte du patrimoine isérois. Peu de villes, sans doute, ont connu à date récente une métamorphose aussi achevée de leur centre monumental. Ce sont bien là autant d'éléments de satisfaction, même si l'on peut critiquer tel ou tel des partis qui ont été pris à l'occasion de tous ces aménagements nouveaux. Ce livre n'y manque pas, d'ailleurs, mais, comme le dit bien sa dernière phrase, ce sera surtout à la postérité d'en juger.
- 2 Pourtant, c'est en un autre sens que Grenoble me paraît surtout exemplaire : par ce qu'elle permet d'appréhender d'une croissance urbaine, qui a ici été continue, ou presque, depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours. Les auteurs de cet ouvrage l'ont d'ailleurs assez marqué par le titre même qu'ils lui ont donné : il dit bien en effet comment, dans cette ville, deux millénaires de la vie de la cité sont comme condensés autour du groupe épiscopal, qui est l'objet principal de leur étude. Deux millénaires au long desquels les cours et recours de l'histoire, les enjeux de pouvoir aussi, ont peu à peu façonné le paysage urbain alentour de lieux éminemment symboliques : un rempart, une cathédrale. Si l'on a le regard arrêté sur la seule Grenoble, comme c'est le cas ici — et comment faire autrement, si l'on voulait garder un volume raisonnable à cet ouvrage ? —, l'exemple peut paraître singulier. En réalité, il a une valeur plus générale ; ce qu'il est possible en revanche d'au moins évoquer dans les quelques pages d'une préface.

- 3 Pour commencer cette évocation, il faut remonter dans le temps très exactement 2041 années en arrière, afin de retrouver l'acte de naissance de Grenoble à l'histoire. Il tient, on le sait, aux hasards de la correspondance de Cicéron, qui cite plusieurs fois *Cularo*, au cours de l'année 43 avant notre ère, à propos de mouvements des troupes de Munatius Plancus. Si ce général, qui venait alors tout juste de fonder Lyon, n'avait pas choisi l'Isère comme itinéraire vers l'Italie où il allait rencontrer Lépide, nous ignorerions tout de l'agglomération primitive. Jusque par leur caractère fortuit, ces rapides mentions épistolaires sont exemplaires de ce que sont souvent nos connaissances sur les origines des villes. Elles permettent tout juste d'imaginer ici une petite bourgade, comme il y en avait bien d'autres sur l'ensemble du territoire des Gaules, qui n'apparaissent guère qu'au détour d'un texte ou d'une inscription. Peut-être seulement *Cularo* était-elle un peu plus importante que d'autres, en raison de son site, qui commandait le fleuve, et de sa situation sur les marges sud-orientales de la très vaste cité des Allobroges — *ex finibus Allobrogum*, lit-on encore grâce à Cicéron. C'est en tout cas ce que peuvent suggérer les inscriptions antiques, dont le nombre et la qualité sont singuliers : elles donnent à voir, installés à *Cularo*, maints notables, dont des magistrats qui avaient géré leur charge au chef lieu de cité, Vienne.
- 4 Mais au-delà, que dire de plus de l'établissement primitif, ainsi entré très tôt dans l'orbite de Rome ? Peu de choses, si l'on se fie à l'acquis des seules fouilles, mêmes récentes (restons prudents, cependant, car que nous réserve l'avenir ?). *Cularo* n'était donc au début de l'Empire que l'une de ces agglomérations secondaires, à laquelle la recherche s'intéresse beaucoup aujourd'hui : peut-être un *uicus* comme Genève, cet autre établissement des Allobroges, dont le destin offre plus d'une similitude avec le sien ? Ce mot de destin pourra sembler bien fort ; il n'est pas inapproprié cependant, si l'on songe que, passé le Haut Empire, qui reste pour nous si obscur, la fin de l'Antiquité a bien été marquée, pour l'une comme l'autre agglomération, par une graduelle ascension politique. Ce qui fait d'elles à la fois des villes d'exception et des villes exemplaires. Exceptionnelles, parce que rares, malgré tout, sont les *uici* qui ont connu de telles promotions ; exemplaires, parce qu'il est permis par là d'illustrer précisément les importantes mutations ou, mieux, les inflexions décisives propres à une période, l'Antiquité tardive, qui reste encore largement méconnue du grand public. Il importe donc d'en marquer rapidement les étapes, que ce livre donnera à voir plus en détail.
- 5 Première étape : le dernier quart du IIIe s. La chose pourra surprendre, quand ce siècle est communément présenté dans les manuels comme celui de la "grande crise" de l'Empire romain. Au vu des acquis récents de la recherche, les guillemets sont cependant de rigueur maintenant pour parler de cette crise. D'abord, parce qu'il convient de l'inscrire résolument désormais au sein de tendances plus longues de l'économie antique, dont les premières inflexions sont perceptibles dès le IIe s. au moins. Ensuite, parce que si crise il y a bien eu, elle fut suivie d'un spectaculaire redressement, dont Grenoble, précisément, offre l'une des meilleures illustrations. Un redressement qui était avant tout politique, car, comme le disaient expressément des inscriptions placées aux deux extrémités de l'agglomération, il fut dû à la "prévoyante sollicitude" des princes : cette fière formule sommait en effet les portes d'accès à la cité, pour célébrer de nouveaux éléments du décor urbain, la "construction des murailles de *Cularo*, avec leurs édifices intérieurs".
- 6 Jusqu'il y a peu, on ne pouvait que rêver sur ces textes, connus grâce à la curiosité d'antiquaires du XVIe s., et sur les gravures plus récentes consacrées à une enceinte

progressivement abolie par les développements ultérieurs de l'urbanisme grenoblois. Mais désormais, dans la crypte archéologique de la place Notre-Dame, la simple vision de la courtine antique et de ses abords suffit à mesurer ce qu'était en réalité cet ouvrage : un ouvrage militaire, sans doute, et des plus puissants, mais un ouvrage de prestige aussi, dont témoigne bien une construction soignée. Il faut bien voir que *Cularo* avait reçu par là une parure monumentale comme elle n'en avait peut-être jamais connue de telle auparavant. Cela suffit à tempérer l'expression un peu condescendante d'"enceinte réduite", que l'on applique souvent à cette construction, ou d'autres du même type, comme celle de Genève, par exemple, qui doit être plus ou moins contemporaine. D'autant qu'à *Cularo* du moins, si l'aire remparée était sûrement moins importante que la surface précédemment agglomérée, en l'état actuel de nos connaissances, la réduction due à la construction de l'enceinte paraît cependant avoir été des plus modestes.

- 7 En réalité, de telles fortifications témoignent autant de l'importance d'un site qu'elles sont révélatrices des menaces qui pouvaient peser sur lui. Comment en douter, d'ailleurs, au moins dans les cas où leur érection a été suivie, à plus ou moins brève échéance, par la promotion au rang de chefs-lieux de cités des agglomérations, jusqu'alors secondaires, qu'elles protégeaient et signalaient tout à la fois ? Le fait s'est plusieurs fois vérifié, pendant l'Antiquité tardive, dans l'ensemble des Gaules et jusque dans la région. À vrai dire, le phénomène est resté mineur dans la basse vallée du Rhône, voire la Narbonnaise Seconde (sauf pour Gap), qui comptaient déjà un grand nombre de cités. Il est patent en revanche en Viennoise septentrionale, où certaines cités, très vastes, offraient plus facilement matière à révision de la carte administrative de l'Empire. C'est ainsi, par exemple, que Die naquit du démembrement du territoire des Voconces, tandis que Genève et Grenoble furent semblablement détachées de la cité des Allobroges. Pour en rester aux seuls Allobroges, s'agissant de Genève, ce détachement peut avoir été effectué sous la Tétrarchie, donc dès le tournant du IV^e s. ; pour Grenoble il faut certainement l'attribuer en revanche, peu après le milieu du siècle, à une initiative de l'empereur Gratien, dont le nom servit d'éponyme à l'ancienne *Cularo*, devenue pour le coup la *ciuitas Gratianopolitana*.
- 8 Après les générosités de Dioclétien et Maximien, deux générations auparavant, c'est donc à une nouvelle faveur impériale que la ville devait cette deuxième étape de son ascension, qui lui a d'ailleurs aussi valu son nom actuel. Or, cette étape fut décisive, car elle impliquait une nouvelle promotion. Selon un usage bien établi des Églises chrétiennes, le nouveau chef-lieu de cité devint également en effet ville épiscopale : dès 381 au plus tard, Grenoble avait reçu un évêque. Et, dès lors, tout était joué. Pour l'histoire de la ville, d'abord, parce que son accession au rang d'évêché devait lui suffire, pour plus d'un millénaire et quelles que fussent les vicissitudes politiques, à "tenir son rang" : à la fin de l'Ancien Régime encore, la carte des évêchés était en effet, à peu de choses près, celle de l'Antiquité tardive, même si certaines villes épiscopales n'étaient plus guère alors que des bourgades. Mais ce qui vaut pour le statut de la ville vaut également — et peut-être plus encore — pour la topographie urbaine. Car l'installation d'un évêque impliquait évidemment la construction d'édifices où il pût célébrer et résider, et les choix qui furent faits pour l'implantation de ces édifices étaient au moins aussi lourds de conséquences : comme le montre bien l'ensemble de ce livre, ils ont, jusqu'à nos jours, ou presque, commandé toute l'évolution de la ville. Plus encore que lorsqu'il s'agissait de retracer les mutations de l'Antiquité tardive, c'est en cela que Grenoble est exemplaire, car ce qui vaut pour elle vaut aussi pour bien d'autres

villes. Il suffira pour s'en convaincre de parcourir à grands traits l'évolution ultérieure ; car, si tout était bien joué dès les années 380, il reste à voir plus précisément comment les dés ont continué à rouler.

- 9 Tout est donc venu du choix initialement fait par la communauté chrétienne d'installer ses édifices de culte à proximité immédiate du rempart. C'était là, dans l'Antiquité, un emplacement fréquent, que l'on ne sait trop, d'ailleurs, comment expliquer : affaire de simple commodité peut-être, la périphérie des villes étant sans doute le lieu le plus adéquat pour de telles installations, parce qu'elle était moins densément occupée, probablement, que le centre monumental. Semblable localisation se retrouve en tout cas dans des villes aussi diverses que Bordeaux ou Toulouse, Angers ou Le Mans, Arles ou Marseille, Aix aussi peut-être. Ce ne sont là, pourtant, que quelques exemples pris un peu au hasard, auxquels on ne manquera pas d'adjoindre à nouveau celui de la voisine Genève. D'autant que les similitudes avec Genève ne s'arrêtent pas là, tant pour le baptistère que pour l'ensemble du groupe épiscopal dont ce bâtiment faisait sûrement partie.
- 10 S'agissant du baptistère, qui est, à Grenoble, l'élément, de loin, le mieux connu, les ressemblances ne tiennent d'ailleurs pas au seul rapprochement des deux édifices primitifs, de plan très simple : une salle rectangulaire, rapidement augmentée d'une abside à l'est. Elles valent surtout pour les incessantes transformations que ces monuments ont ensuite connues, même si leurs modalités ont été différentes ici et là : des reconstructions répétées à Genève, de progressives transformations à Grenoble, qui ont conduit à terme à la création d'un édifice de plan polylobé à l'intérieur, cruciforme à l'extérieur, sans autre parallèle dans les Gaules — pour l'instant du moins. Du coup, ces deux villes offrent des exemples privilégiés de l'attention portée pendant l'Antiquité à des bâtiments qui constituaient à coup sûr des "morceaux de bravoure" des programmes architecturaux auxquels ils ressortissaient. Ce qui s'explique assez par la charge affective et symbolique dont ils étaient revêtus : ils étaient le lieu où était administré le sacrement de l'initiation chrétienne, celui où la jeune Église recueillait les fruits de sa mission, ses "nouvelles pousses" - c'est le sens du mot grec "néophyte" par lequel on désignait alors les nouveaux baptisés.
- 11 S'agissant d'autre part du groupe épiscopal, les auteurs de ce livre ont eu raison, sans aucun doute, de rester prudents, tant que manque la preuve absolue de l'existence de bâtiments de culte plus anciens au-dessous de Saint-Hugues et de Notre-Dame. Les présomptions sont cependant bien fortes et après leur étude, il faut sûrement compter désormais Grenoble au nombre, très réduit, des Églises gauloises pour lesquelles on entrevoit un peu ce que pouvait être la complexité de ces ensembles monumentaux, qui comptaient, outre un baptistère, une ou plusieurs églises et nombre d'éléments annexes : une résidence épiscopale, des bâtiments de service, etc. Car si l'on ignore tout, du moins pour l'instant, du possible palais de l'évêque de Grenoble pendant l'Antiquité tardive, on peut au moins faire l'hypothèse de l'existence à cette date de deux églises (à imaginer plus ou moins à l'emplacement des édifices de culte médiévaux), qui auraient été reliées par une cour à portiques au baptistère et à ses salles annexes, liturgiques ou de service.
- 12 Ce qui n'est pas sans évoquer des situations qui se rencontrent, dans les Gaules, non seulement à Genève, déjà citée, mais également à Lyon ou Trèves, voire, peut-être Toulouse, la principale différence étant qu'au lieu d'avoir été placé comme là entre les deux églises, le baptistère est situé ici devant elles, à l'ouest. Et, par là, le cas de

Grenoble s'apparente plutôt à celui de Fréjus, par exemple, où il reste douteux cependant que la salle baptismale ait été associée, dès l'origine, à une cathédrale double. Cette énumération des similitudes et des différences pourra sembler bien pointilliste ; comme ce fut déjà le cas à propos des baptistères, elle vise seulement à montrer l'ingéniosité et la variété du premier art chrétien, puisqu'il n'est pas dans les Gaules deux ensembles épiscopaux, ou même deux monuments isolés, qui soient exactement semblables. Dès lors, il est un peu vain, sans doute, d'essayer d'établir des filiations, d'autant que la vision que nous pouvons avoir de cet art évolue sensiblement d'année en année, au hasard de découvertes dont Grenoble, précisément, fournit depuis peu un exemple de choix : réservons donc l'avenir.

- 13 À considérer les incessantes transformations du baptistère, il est clair cependant qu'elles ne témoignent pas seulement de la riche inventivité des architectes du temps. À n'en pas douter, elles trahissent également un indéniable dynamisme et même, pour employer le langage un peu brutal de notre siècle, une capacité d'investissement qui était restée intacte, ou, en tout cas, considérable, pendant la longue embellie de l'Antiquité tardive. Car, même si les fouilleurs peinent, et pour cause, à traduire en termes de chronologie absolue les incontestables données de chronologie relative qu'ils ont tirées d'une étude minutieuse des appareils conservés, il n'est pas douteux qu'il faut bien, avec eux, placer ces transformations sous le signe de la longue durée. Elles ont en effet couvert à coup sûr tout le haut moyen âge et peut-être jusqu'au début de la période carolingienne, si l'on admet les séduisants rapprochements qu'ils ont proposés entre les dernières modifications apportées à la salle baptismale et l'architecture de la crypte Saint-Oyand de la basilique funéraire de Saint-Laurent, cet autre joyau du premier art chrétien que compte aussi Grenoble.
- 14 Ainsi arrivés à mi course, ou presque, nous pouvons porter un regard rétrospectif, et cela suffit sans doute à considérer comme une évolution presque linéaire la progressive ascension de Grenoble, de la modeste agglomération allobroge des origines jusqu'à la ville épiscopale de l'Antiquité tardive et du Haut Moyen Âge. Mais l'histoire des villes est faite de systoles et de diastoles, et la cité devait bientôt connaître un étiage, au cours de ces siècles — le IX^e, le Xe, et, pour partie - du moins, le XI^e s. — qui restent encore (pour un temps ?) des "siècles obscurs", pour l'historien comme pour l'archéologue. Les fouilles de la place Notre-Dame en portent à nouveau ici témoignage, avec cette progressive désorganisation des abords du baptistère, puis la disparition du monument lui-même qu'elles ont bien mises en évidence. En quoi Grenoble est à nouveau exemplaire ; car même là où des baptistères antiques sont encore en usage aujourd'hui — le Provençal que je suis songe naturellement à des exemples comme ceux d'Aix ou Fréjus —, il est sûr qu'à pareille époque, alentour de groupes épiscopaux plus ou moins bien entretenus, les villes elles-mêmes étaient certainement réduites à très peu de choses.
- 15 C'était pour connaître bientôt cependant, dès le premier âge roman, une spectaculaire renaissance qu'un contemporain. Raoul Glaber, a évoquée à sa façon en célébrant, dans une formule maintes fois citée, la "blanche robe des églises" que la chrétienté avait alors revêtue. Venant d'un clerc, on pourra trouver ce jugement partial ; il est en réalité parfaitement justifié, car ce renouveau de la parure monumentale, désormais vieillie et inadaptée, que l'Occident avait héritée des premiers temps chrétiens, était bien le signe le plus éloquent qui soit d'un dynamisme retrouvé, en même temps, pour parler à nouveau le jargon contemporain, qu'un efficace "moteur de croissance"

urbaine. Et de cela, Grenoble témoigne aussi à sa façon, même si le renouveau a ici été un peu plus tardif qu'ailleurs, puisque ce n'est pas au XI^e s., mais au cœur du XII^e qu'il faut désormais sûrement placer les reconstructions de Saint-Hugues et de la cathédrale Notre-Dame. Pour l'histoire urbaine cependant, le plus important n'est pas là, mais dans les premiers établissements qui avaient pris place à pareille époque (ou même un peu avant) à proximité immédiate, mais à l'extérieur de l'enceinte romaine, dont le fossé avait préalablement été comblé. Les choix faits sept siècles auparavant, lors de la construction du premier groupe épiscopal, commençaient ainsi à porter fruit, avec ces installations, encore modestes, qui s'apparentent déjà, plus ou moins, à un faubourg — le futur faubourg de l'Île.

- 16 On comprendra que je passe plus rapidement sur les étapes suivantes. Autant il pouvait être nécessaire en effet d'insister sur l'importance, pour l'histoire des villes, de siècles encore largement méconnus — et donc facilement décriés —, autant il serait lassant d'évoquer, du Moyen Âge en son midi jusqu'à l'âge classique et au-delà, des périodes qui sont plus familières au public. Et puis, dès lors que la croissance urbaine eut enregistré son regain de l'âge roman, c'est à nouveau de façon linéaire, ou presque, qu'il convient de se la représenter, ce qui autorise à passer désormais sur le détail de ses *corsi e ricorsi*. De toute une longue évolution ultérieure, pourtant marquée par des événements aussi importants que la complète reconstruction de la cathédrale au XIII^e s., par exemple, je ne retiendrai donc que deux points, que la présente étude a particulièrement mis en lumière.
- 17 Le premier point sera pour souligner le caractère quasi organique du développement du groupe épiscopal, qui est allé de pair avec celui de la ville elle-même. En témoigne ici avant tout l'étude de la résidence des évêques, qui en retrace, chapitre après chapitre, les différentes étapes, en les assortissant de représentations graphiques grâce auxquelles sont commodément mis en évidence ses extensions et ses embellissements successifs. Or, ce qui frappe le plus dans ces belles restitutions est la façon dont, modestement d'abord, puis de plus en plus nettement par la suite, cette résidence a chevauché l'enceinte qui corsetait la ville depuis la lointaine Tétrarchie. Dans ce cas également, on le notera, Grenoble n'échappe pas à une règle plus générale, car il est même des villes, comme Angers ou Le Mans, où c'est la cathédrale, et non le palais épiscopal, qui a franchi au Moyen Âge des limites urbaines devenues trop exigües. Ici, cependant, les choses en sont allées un peu différemment, comme d'un arbre qui enveloppe progressivement de son écorce un élément faisant obstacle à sa croissance ; et ce, dans le même temps, ou presque, que la croissance urbaine elle-même conduisait d'autre part à l'établissement d'un nouveau cerne, bien éloigné de celui de la ville de l'antiquité tardive, avec ce rempart du faubourg de l'Île dont ce livre retrace précisément, à partir de documents d'archives surtout, la difficile construction au XIV^e s.
- 18 Pour en revenir aux abords immédiats de la cathédrale, il était pourtant là un élément qui a longtemps continué encore, par la suite, à porter témoignage des origines mêmes de la fortune de la ville. Il s'agit, bien sûr, de la porte Viennoise de l'enceinte romaine, dont une des tours, à la longue, était devenue, pour les Grenoblois, la "tour de l'évêché", ce qui en dit long sur le chemin parcouru désormais : ce n'est qu'en 1802 qu'elle fut démolie en effet — ou plutôt qu'elle s'écroula. Cette providentielle disparition coïncidait en effet avec un désir manifeste de "remise en ordre" du cœur même de la cité, dont les premières manifestations étaient cependant perceptibles dès

avant la fin de l'Ancien Régime. En sont suffisamment témoins les efforts persévérants que les évêques des XVII^e et XVIII^e s. ont dû faire pour agencer autrement la cour de leur résidence et surtout la débarrasser de constructions parasites dont la description, parfois, brave presque l'honnêteté : on le mesurera par les quelques paragraphes, hauts en couleurs (et si ce n'était que les couleurs !), qui leur ont été consacrés dans cet ouvrage.

- 19 En 1802, cependant, ce n'était plus l'évêque, mais la municipalité qui avait pris l'initiative d'une décision aussi hautement symbolique que la démolition de la porte puis de la tour de l'enceinte romaine. La donne avait décidément changé, même si, à l'aube du XIX^e s., toute transformation du décor urbain n'était toujours, comme par le passé, que la traduction de la volonté d'un pouvoir, quel qu'il fût. Je n'insiste pas sur ce point, car le dernier chapitre du livre en traite mieux et plus en détail que je ne pourrais le faire, montrant bien tout ce qui était alors en jeu place Notre-Dame — et l'est resté presque jusqu'à nos jours-. On trouvera là une explication parfaitement convaincante des avatars, sans cela difficilement compréhensibles, qu'ont connus les projets d'aménagement successifs de la façade de la cathédrale d'abord (où l'on voit l'architecte diocésain Berruyer dans tous ses états, en quelque sorte) ; de son parvis ensuite, pour lequel les propositions n'ont pas manqué non plus. Je noterai seulement, comme ultime élément de réflexion, ce que de tels dossiers révèlent de la charge symbolique que revêt, plus que jamais peut-être depuis deux siècles, toute décision relative au patrimoine architectural d'une ville.
- 20 Le XIX^e s. a en effet marqué plus que les débuts d'une nouvelle croissance urbaine : ceux d'une expansion sans précédent des agglomérations, qui fut d'ailleurs menée, pour Grenoble, à un rythme véritablement exponentiel au cours des "Trente glorieuses" que notre pays a connues aux lendemains de la dernière guerre. Or, c'est précisément dans le même temps que l'aménagement du centre monumental, pourtant désormais réduit à peu de chose à l'échelle de la conurbation environnante, a été l'objet d'un débat comme la ville n'en avait sans doute jamais connu de tel à aucun moment de son histoire-(mais il est vrai que l'opinion publique est, elle aussi, une invention récente, fille de la presse du XIX^e s. !). Faut-il voir là un paradoxe ? En réalité, de tels débats, de telles polémiques parfois, paraissent plutôt trahir un désir (à la fois compréhensible et légitime, quand le développement urbain a atteint une telle ampleur) de garder trace et souvenir de racines. Car lorsque, dans nos villes, tout souvenir, ou presque, des étapes successives de leur croissance a désormais été plus ou moins aboli par leur récente et spectaculaire extension, c'est en leur centre monumental que se résume surtout leur histoire. Et c'est pourquoi le devenir de ce centre tient tellement à cœur à nos contemporains.
- 21 Pour Grenoble, en tout cas, c'est bien ce que montre cet ouvrage. En quoi, d'un bout à l'autre, il a parfaitement répondu à son objectif et à son titre même. Pari gagné, donc, pour ses auteurs, et c'était pourtant un pari difficile. On le mesurera mieux, dès l'avant-propos qui suit, par le bref historique du, ou, plutôt, des chantiers qui ont été ouverts, ces dernières années, place Notre-Dame et à ses abords. Il a constamment fallu en effet concilier les exigences de l'aménagement du site ou de la restauration des bâtiments et celles propres à la recherche (qu'il s'agisse des fouilles ou de la lecture des élévations, cet aspect méconnu, mais si fécond — on le verra bien ici —, de l'enquête archéologique) ; se contenter aussi, bien souvent, d'indications fragmentaires, limitées aux seuls secteurs ou aux seules cotes touchés par ces différents travaux ; tout ceci

pour procéder, enfin, au recollement d'indications venues de sondages éloignés les uns des autres, à la fois dans l'espace et dans le temps, et qui avaient parfois été conduits, en raison des circonstances, selon des méthodes sensiblement différentes ici ou là. Et ce n'étaient là qu'autant d'étapes préalables à la rédaction proprement dite, car, de toutes ces données éparses, il s'agissait de faire, au bout du compte, non un rapport de fouille, mais bien un livre. Ce qui requérait plus qu'une simple juxtaposition de contributions spécialisées : il y fallait l'effort d'une véritable équipe. Ce livre refermé, le lecteur pourra mesurer que Grenoble a bien eu la fortune d'avoir su réunir une telle équipe, qui fût capable et de conduire et d'exploiter des fouilles à la fois aussi complexes et aussi éclairantes pour son passé. Et en cela aussi, elle peut être considérée comme une ville exemplaire.

AUTEUR

JEAN GUYON

Centre Camille-Jullian

C.N.R.S. — Université de Provence

Introduction

Alain de Montjoye

- 1 En 1989 débutaient à Grenoble deux opérations de sauvetage archéologique qui devaient être conduites simultanément par deux équipes distinctes et se prolonger sur une durée de sept années : d'une part un ensemble de fouilles et de surveillance de travaux liées à la construction d'une ligne de tramway, d'autre part l'étude du bâti et la mise au jour des vestiges de l'ancien évêché à la faveur de travaux d'aménagement.
- 2 La première opération qui a conduit à l'exploration approfondie de deux secteurs, l'un sur la place Sainte-Claire, l'autre sur la place Notre-Dame, s'est muée en fouille programmée, sur une surface considérablement élargie, quand furent rencontrés et reconnus les vestiges du premier baptistère de la ville, au-devant de la cathédrale. Le site de la place Notre-Dame, provisoirement remblayé, fut alors recouvert d'une dalle, au-dessous de laquelle les fouilles se sont poursuivies de 1991 à 1996 et les vestiges peuvent désormais être présentés au public.
- 3 Dans le même temps, les bâtiments de l'ancien évêché, rachetés en 1988 par le Conseil Général de l'Isère pour y installer un musée, faisaient l'objet d'une étude archéologique approfondie de leurs élévations comme de leur sous-sol, soumise au rythme des travaux d'aménagement. L'équipe qui en fut chargée se vit confier également quelques sondages de reconnaissance, demandés par l'Architecte en Chef des Monuments Historiques, dans le sous-sol de la cathédrale et de l'église Saint-Hugues.
- 4 Au cours de ces sept années, les travaux des archéologues ont donc dû s'insérer dans un ensemble d'opérations complexes liées à un programme ambitieux d'aménagements, comprenant, non seulement la réalisation d'une ligne de tramway — dont le tracé fut modifié pour permettre la conservation des vestiges mis au jour sous la place —, mais aussi une reconstitution complète de la silhouette de ce quartier de la ville. On vit simultanément se transformer la cathédrale et l'église Saint-Hugues, sous la direction des Architectes en Chef des Monuments Historiques, successivement MM. Jean-Louis Taupin et François Botton, la place elle-même, avec la construction par la Ville de Grenoble de la crypte archéologique, selon les plans de M. Dominique Chancel, et enfin, les bâtiments de l'ancien évêché, dont le Conseil Général de l'Isère confia la maîtrise d'œuvre à MM. Patrick Charra, Stéphane Morenas (†) et Jacques Scrittore. Quelque soin qu'on ait apporté à la difficile harmonisation d'interventions aussi importantes et

diverses sur le même site, la conduite au quotidien des tâches incombant à chacun n'a pas toujours été sans écueils. Ainsi, pour le chantier archéologique de la place Notre-Dame, la nécessité posée en préalable d'assurer le sauvetage du site dans des délais contraignants a imposé des choix qu'on n'a pu que regretter par la suite, après qu'eut été décidée la poursuite des recherches en fouille programmée. Sur le site de l'ancien évêché, l'élaboration progressive du programme complet d'aménagement, avec des changements de partis et des modifications de calendrier, explique une approche archéologique parfois morcelée à l'extrême, aboutissant à une apparente incohérence de stratégie.

- 5 En dépit de ces difficultés, pour la résolution desquelles M. Benoît Helly, du Service Régional de l'Archéologie, MM. Jean Jourdan et Michel Meunier pour le Conseil Général de l'Isère, M. Jean-Claude Charrière pour la Ville de Grenoble n'ont ménagé ni leur temps ni leur peine, les travaux proprement archéologiques (**fig. 1**) ont donné lieu à des échanges constants d'informations et à une concertation suivie entre les équipes qui les ont produits. Dans la mesure où ils intéressent le même site, il convenait d'en rendre compte simultanément. Nous l'avons fait en les complétant du résultat des études conduites par notre collègue Dominique Chancel, concernant la période contemporaine.

1-Place Notre-Dame et ancien évêché à Grenoble

IMPLANTATION DES FOUILLES

- 6 L'étude que nous livrons aujourd'hui n'est aucunement exhaustive. La matière extrêmement abondante que requiert l'évocation de l'histoire du site sur plus de deux millénaires, à travers ses vestiges archéologiques enfouis ou encore debout, mais aussi une copieuse documentation écrite restée inédite, tient à peine en un volume. Il a fallu parfois contraindre, réduire, simplifier, en s'efforçant de ne pas dénaturer. Nous

espérons être parvenus à un équilibre acceptable. Mais on ne trouvera pas ici l'étude approfondie du mobilier archéologique — céramique, métal, verre, fragments lapidaires, tabletterie, etc. — qu'on aurait souhaité pouvoir joindre, et qui à elle seule exigerait un autre volume. La richesse du mobilier recueilli ne sera donc qu'évoquée. Une autre faiblesse, que nous n'avons su atténuer, est la médiocrité de la plupart des photographies de fouille, prises dans des conditions techniques très défavorables et sans l'éclairage artificiel complexe qui eût pu les améliorer.

Un travail d'équipe

- 7 Quels que soient les défauts, imputables aux seuls auteurs, qu'on pourra reconnaître dans les pages qui suivent, les mérites, s'il y en a, sont très largement partagés. La substance offerte au lecteur est d'abord — faut-il le préciser ? — le produit de multiples collaborations, le fruit des efforts conjugués, d'abord sur le terrain, de nombreux participants au sein d'équipes qui, au cours des années, se sont certes renouvelées, mais en conservant le bénéfice des apports de chacun.

Début 1989, le Centre d'Archéologie et le Service des Vieux Quartiers, dirigés respectivement par Mme Michèle Giffault et M. Jean-Louis Berthet, ont reçu mission de conduire en collaboration une étude sur les bâtiments de l'ancien évêché, destinée à informer et orienter les choix d'aménagement dans le sens d'une prise en compte respectueuse de leur valeur de patrimoine. Pendant un mois, huit maçons de l'entreprise G.B.R. ont procédé à des sondages. L'efficacité de cette équipe doit être saluée. Cette étude a également mobilisé les compétences complémentaires de plusieurs dessinateurs spécialisés et un photographe. Mme Marie-Odile Mitaut et M. Bruno Greslou ont assuré les relevés architecturaux. M. Pierre Mille a assuré les relevés pierre à pierre et M. Jean-François Lucas a assuré les relevés photographiques.

Sur les chantiers de la place Notre-Dame et de la place Sainte-Claire, se sont succédé MMes Catherine Barra, Laurence Broll-Brangier, Ghislaine Girard. Anne-Gaëlle Philipot, Muriel Poole, Dominique Ruf, et MM. Olivier Blin, Thomas Bouquin, Eric Charpy, Emmanuel Ferber, Daniel Frascione, Peter Mc Peak, Rémi Lovato, Denis Maréchal, Kristo Voyez, Luc Watrin et le professeur Beaume.

Les fouilles de l'ancien évêché et les sondages dans la cathédrale et l'église Saint-Hugues ont mobilisé plusieurs fouilleurs qualifiés. Parmi eux c'est Mme Agnès Garnier qui a assuré avec compétence et disponibilité la plus grande part de l'indispensable assistance au responsable du chantier. Dans cette fonction se sont également succédé Mmes Jacqueline Battut, Christine Dumas, Laurence Issartial, Rose-Marie Le Rouzic, MM. Stéphane Bleu et Robert Ferrier. Enfin les bénévoles n'ont pas manqué et leur aide s'est révélée précieuse. Ce sont Mlles Catherine Aguetaz, Sylvie Bretagnon, Chantai Carlino, Béatrice Dode, Marie Héran, Claire Marti, Béatrice Pitzini-Garnier, MM. Jean-Claude Bay, Emmanuel Bytniewski, Christopher Linder, Jacques Marin, Emmanuel Merloz, Hugues Sassard, William Trelcat.

La plus grande partie des relevés sur le terrain, en plan ou en élévation, est due aux talents de Mme. Marie-Thérèse Pio, MM. Olivier Blin. Pierre-Yves Carron, Robert Ferrier et Frédéric Pont.

Le traitement de l'ensemble de la documentation graphique en vue de la publication a été assuré par MM. Frédéric Pont et Lionel Pingrieux auquel on doit également plusieurs dessins de restitution. Ceux du baptistère sont l'œuvre de M. Dominique Chancel, auteur également du dernier volet de ce volume. Un grand nombre des clichés photographiques ont été réalisés par MM. J.-F. Lucas et Y. Bobin.

Les expertises céramologiques ont été conduites par Mmes Muriel Jame-Jegaden et Catherine Godard pour l'Antiquité et par M. Tomy Vicard pour les périodes

médiévale et moderne. MM. Pierre-Jean Trombetta, Daniel Frascione, George Rogers et Daniel Brentchaloff se sont aimablement chargés de l'étude des collections numismatiques, M. J-C Beal de l'étude de la tabletterie antique. C'est à Mme Frédérique Blaizot et à M. Jean-Luc Peiry, auteurs de plusieurs pages de ce livre, qu'on doit les études, sur le terrain et après la fouille, respectivement en anthropologie et en géologie-sédimentologie.

- 8 Enfin, et ce n'est pas le moindre de nos sujets de gratitude, dans la réflexion sur l'interprétation des données et la formulation de nos conclusions, les conseils et l'aide de MM. Paul-Albert Février (†), Jean Guyon, qui a en outre coordonné la présente publication, Charles Bonnet et Jean-François Reynaud nous ont été d'un précieux secours. Comme l'a été la relecture du manuscrit qu'ont bien voulu faire, page après page, Mme Anne Le Bot, MM. Henri Galinié et Jean Guyon. C'est sous l'impulsion de M. Jacques Lasfargues, Directeur des Antiquités Historiques de Rhône-Alpes, qu'a été lancée cette double opération archéologique, qui a bénéficié par la suite de l'intérêt et du soutien de ses successeurs au poste de Conservateur Régional de l'Archéologie, MM. Gérard Aubin et Jean-Pierre Daugas, représentés en permanence sur le terrain par M. Benoît Helly, assistant-ingénieur au Service Régional de l'Archéologie. Enfin, Mme Michèle Giffault et M. Jean Guibal, responsables successifs du Centre d'Archéologie du Musée Dauphinois/Conservation du Patrimoine de l'Isère, ont apporté tout au long de l'opération le soutien attentif de leur équipe.
- 9 Que tous trouvent ici l'expression de notre vive reconnaissance.

Les fouilles de sauvetage liées à l'établissement de la ligne de tramway ont été entièrement financées par le SMTC, responsable de l'aménagement.
La construction de la crypte archéologique et les fouilles que celle-ci a par la suite abritées l'ont été par la Ville de Grenoble (avec des aides de Conseil Général de l'Isère) et par l'Etat (Ministère de la Culture, Sous-Direction de l'Archéologie).
Les travaux sur la cathédrale et l'église Saint-Hugues, entrepris par le Service des Monuments Historiques, ont été financés pour partie par l'Etat, pour partie par la Ville de Grenoble. C'est le Conseil Général de l'Isère qui a assumé la totalité du coût des fouilles et études archéologiques d'élévations sur le site de l'ancien évêché.

Le cadre géographique et historique

- 10 Sept années de fouilles et d'études, presque en continu, conduites sur de larges surfaces, ont permis une appréciable moisson de données nouvelles. Celles-ci intéressent principalement le site du complexe cathédral, mais elles apportent aussi de nouveaux éclairages sur nombre de questions de portée plus générale touchant à l'histoire de la ville elle-même. À défaut d'apporter toujours des réponses partielles ou définitives à ces questions, du moins invitent-elles souvent à les reformuler.

Le site naturel de la ville (Jean-Luc Peiry)

- 11 Le site naturel de la ville jouit d'une double caractéristique physique : la présence d'un versant sud, particulièrement bien exposé, offrait aux premiers occupants un attrait climatique indéniable (versant sud du Mont-Rachaix, à l'extrémité du massif préalpin de la Chartreuse) ; dans le fond de vallée, la zone de confluence entre deux grands cours

d'eau alpins, l'Isère et le Drac (**fig. 2**), fournissait de l'eau en abondance et des facilités de protection. À son intérêt purement physique, il convient d'ajouter que ce site carrefour présentait des intérêts stratégiques et économiques indéniables, la circulation pouvant se faire en direction de la vallée du Rhône, par l'Isère aval ; vers le sud de la France, par la vallée du Drac ; et vers les Alpes internes et l'Italie, par le sillon alpin.

- 12 À la lumière des connaissances actuelles, il est particulièrement difficile d'évoquer avec précision ce qu'était le site naturel de la ville au moment de la première implantation de l'homme. Sans entrer dans le débat de la localisation d'une première urbanisation sur la rive droite ou la rive gauche de l'Isère, il convient de rappeler que les écrits de Blanchard (1911) et de Millier (1930) formulaient l'hypothèse d'une installation sur un môle alluvial, voire une émergence rocheuse prolongeant le flanc sud du Mont-Rachais. Ils ont profondément marqué les archéologues, historiens et géographes grenoblois, à tel point que cette hypothèse, pourtant sans étalement scientifique sérieux, était systématiquement évoquée. De récents travaux (Peiry et Féougier, 1997) ont montré que les observations ayant conduit à la formulation de cette hypothèse étaient erronées, parce que reposant sur des observations topographiques concernant des espaces urbains soustraits aux inondations à l'Époque Moderne ; ces points hauts provenaient d'une sur-épaisseur du remblaiement urbain et n'étaient aucunement naturels.

2- Le cadre géographique du site de la ville de Grenoble

Source : Peiry et Féougier, 1997

- 13 Les études géomorphologiques conduites à l'occasion des deux opérations de sauvetage archéologique dont il va être question dans ce volume permettent d'affirmer qu'entre l'Isère et le Drac, l'urbanisation s'est développée à la surface d'une plaine d'inondation

édifiée par les deux rivières. L'homme s'est installé sur un remblaiement limoneux épais d'environ 2 mètres surmontant des formations alluviales grossières composées de gravier. Les niveaux d'occupation de l'époque étaient situés à environ 3 à 4 mètres sous les plus hautes cotes topographiques actuelles, la différence d'altitude provenant du remblaiement urbain progressivement accumulé au fil des siècles. Aucun élément local ne permet actuellement de connaître avec certitude quelles étaient les contraintes exercées par les deux rivières sur le site. Tout au plus peut-on se référer aux observations sur la paléodynamique fluviale du début de l'ère chrétienne, faites sur l'Isère aval et la vallée du Rhône : ainsi, l'étude de paléoméandres d'âge gallo-romain de l'Isère dans l'ombilic de Moirans présente un certain nombre d'arguments en faveur d'une période de calme hydrologique, mise en évidence, notamment, par des phases de tourbifications des bras morts (Salvador 1991). De la même manière, les études géomorphologiques conduites sur plusieurs sites archéologiques de la vallée du Rhône indiquent que le fleuve avait très probablement incisé dans ses propres alluvions entre le IV^e s. avant et le I^{er} s. après J.-C. et qu'une période de calme hydrologique induisait de faibles fréquences de débordement (Bravard *et al.*, 1989). En toute logique, on est en droit d'émettre l'hypothèse qu'il en était de même sur le site originel de Grenoble : les premières implantations humaines devaient être soumises à des contraintes d'inondation limitées, en dépit de leur situation potentiellement exposée au confluent de l'Isère et du Drac.

J.-L. P.

Le cadre historique

La première urbanisation

- 14 Ce que fut la première agglomération dont procède Grenoble, mentionnée pour la première fois sous le nom de *Cularo* dans une lettre de L. Munatius Plancus adressée à Cicéron en 43 av. notre ère, reste pour les historiens une quasi-abstraction. Les nombreuses observations menées à partir de 1880 par Hippolyte Müller, à l'occasion des importants travaux qui à cette époque transformaient la ville (Miiller 1930), ne permettent même pas de trancher sur la question longtemps débattue (Dangréaux 1986) du premier emplacement : oppidum de hauteur sur la rive droite de l'Isère ou agglomération de fond de vallée en ce site de carrefour et de pont que propose la rive gauche. Ces observations permettent, en revanche, de construire une image approximative des contours de l'aire urbanisée de la rive gauche, dont l'existence est attestée dès le début du I^{er} s. de notre ère, grâce aux études menées en 1963 et 1974 dans le secteur de la rue de la République (Bocquet 1963, 1974).
- 15 Les fouilles pour le parking Lafayette, en 1974, ont révélé pour la première fois à Grenoble les vestiges consistants d'un habitat de type urbain dont certains murs sont réalisés en terre (Dangréaux 1985). C'était trop peu cependant pour permettre d'entrevoir un schéma d'organisation générale de la ville, dont ni le réseau viaire et moins encore la distribution des fonctions ne peuvent être esquissés aujourd'hui. Aucun vestige n'a jamais été exhumé de la parure monumentale qu'on attendrait dans une agglomération du monde romain dont l'importance est par ailleurs attestée grâce à des inscriptions — pas moins de quatrevingt-huit — principalement des I^{er} et II^e s. de notre ère (Chabert 1927). Le décalage est grand entre l'image de la ville, passablement pauvre et pour tout dire évanescence, fournie par l'archéologie et celle, suggérée par

les inscriptions, de la population qui l'habitait : celle-ci fortement latinisée d'après les patronymes, comptait en son sein plusieurs magistrats de la cité de Vienne, des *sacerdotes*, deux fonctionnaires impériaux. C'est assez souligner que la ville gallo-romaine des trois premiers siècles de notre ère se dérobe complètement encore à toute tentative de représentation (Montjoye 1990b, p. 15-19).

La réduction de la ville à la fin du IIIe siècle

- 16 Dans le climat troublé de la fin du IIIe s., marqué par la recrudescence des intrusions barbares, *Cularo*, comme bien d'autres cités de la Gaule, s'enferme dans une enceinte fortifiée. De ce puissant et prestigieux ouvrage, qui ne devait être détruit, pour l'essentiel, qu'à la fin du XVIe s. et dont la morphologie urbaine conserve aujourd'hui encore l'empreinte, peu de vestiges nous sont parvenus. Il est pourtant un des mieux documentés parmi ceux de même époque en Gaule. Grâce aux nombreuses et précises observations dont il a été l'objet à la fin du siècle dernier et au début de celui-ci, de la part notamment d'Hippolyte Miiller, grâce également à des travaux plus récents de recensement systématique des informations (Chancel 1991) il est possible de proposer une restitution fiable de son tracé (**fig. 3**) et de son aspect. Il avait la forme d'une ellipse irrégulière d'environ 1,150 km de périmètre, enserrant une superficie de quelque 9 ha. La muraille était pourvue d'une trentaine de tours semi-circulaires espacées en moyenne de 27 m et s'ouvrait, au sud-ouest et au nord-est, par deux portes monumentales. Une portion d'environ 65 m de ce rempart, comportant trois tours, a pu être entrevue en 1963, rue de la République, avant sa destruction totale. Pour la première fois, à cette occasion, purent être observés certains aspects de sa construction : fondation sur radier de pieux battus, maçonnerie de concrétion liée au mortier de tuileau et revêtue d'un petit appareil de moellons. L'enceinte de Grenoble est, de surcroît, en Gaule, la seule enceinte urbaine du Bas Empire précisément datée par l'épigraphie. Les deux portes monumentales, connues par des dessins du XVIe s. et, pour l'une d'entre elle, la porte Viennoise, par une description contemporaine de sa démolition tardive à partir de 1802 (Chatel 1990) portaient des inscriptions dédicatoires (CIL, XII, 2229) qui ont été relevées dès le XVIe s. On y apprenait que la fortification, avait été élevée par ordre des empereurs Maximien et Dioclétien qui en avaient dédié les portes sous les invocations de Jupiter pour la porte Romaine (sud-ouest) et d'Hercule pour la porte Viennoise (nord-est). C'est donc à une date comprise dans l'intervalle 286-293, correspondant au règne conjoint des deux empereurs, que se place la dédicace de l'ouvrage.

3- La ville du Bas Empire ; enceinte, réseau viaire supposé, lieux connus

- 1 : Groupe épiscopal
- 2 : Complexe funéraire de Saint-Laurent
- 3 : Porte *Herculea* ou Viennoise
- 4 : Porte *Jovia* ou romaine

- 17 À la construction de l'enceinte correspond une réduction certaine de la surface urbanisée, mais qu'il est malaisé d'évaluer. C'est essentiellement à la périphérie sud et sud-ouest que cette réduction paraît avoir été importante si l'on en juge par la distance à laquelle ont été trouvés à l'extérieur de l'enceinte, place Jean Achard, rue Vicat (**fig. 4**), des témoins indiscutables (mais ténus) d'une occupation gallo-romaine.

après que la ville eut été conquise par Roland sur les païens. Ce n'est que plus tard, selon ce récit, qu'a été élevée auprès de la première une seconde église dédiée à Notre-Dame, devenue depuis l'église majeure. Jusqu'au XIXe s., les historiens n'ont pas mis en doute l'essentiel de cette version, expliquant seulement que le premier siège épiscopal, occupé dès la fin du IVe s. par Domnin, n'était pas situé dans la ville, mais à l'extérieur des murs, sur la rive droite, en un lieu qui ne pouvait être que le site de Saint-Laurent (Pilot 1829, p. 12, 13). Avant même que la fouille conduite par R. Colardelle ait formellement démontré la vocation strictement funéraire du site de Saint-Laurent dès le IIIe s., des esprits plus pénétrants (Prudhomme 1888, p. 53-57 ; David 1939, p. 37-40 et 46) avaient définitivement rangé parmi les légendes la mythique fondation carolingienne et considéré que la cathédrale, dès l'origine, occupait cet emplacement, à l'intérieur de la ville fortifiée et dans le coude le plus prononcé du rempart, qui est encore le sien aujourd'hui. Pour un observateur moderne, la tentation est forte de voir dans l'actuel dispositif de deux églises accolées, la survivance en plein Moyen Âge d'un possible complexe de cathédrale double comme on en connaît beaucoup dans la Gaule des premiers temps chrétiens et notamment dans les villes voisines de Lyon et Genève. Là en était la réflexion quand furent mis au jour en 1989, à quelques mètres de la façade médiévale de la cathédrale, les vestiges du premier baptistère.

Le complexe cathédral au cours du Moyen Âge et de l'époque moderne

- 20 Si on excepte quelques travaux d'historiens de l'art, portant exclusivement sur la cathédrale et l'église Saint-Hugues, méritoires en leur temps, mais aujourd'hui bien vieillis, l'ensemble du complexe épiscopal — églises, cloître, cimetière, palais — n'a fait l'objet d'aucune monographie approfondie.
- 21 La représentation qu'on avait jusqu'alors de cet ensemble, tel qu'il apparaissait avant les amputations considérables qu'il a subies au début du XIXe s., était fondée principalement sur les documents très précis que sont les plans dressés à la fin du XVIIIe s. pour servir à la vente des bâtiments canoniaux et autres propriétés d'Eglise au titre des Biens Nationaux (ADI, 1 Fi 252 et 970). Sur ces plans apparaissent, exactement dans leurs implantations et proportions respectives, les deux églises et l'énorme mur du côté nord, sur lequel s'appuie l'église Saint-Hugues et qui n'est autre qu'une portion du robuste rempart gallo-romain (**fig. 5**). Dans ce rempart, à l'ouest des églises, apparaît ce qui subsistait encore de l'antique porte Viennoise ou *Herculea* cantonnée de deux tours. De part et d'autre de la tour orientale, dite tour de l'Évêché¹ s'appuient deux corps de bâtiment. L'un, sur la face interne, est établi parallèlement au rempart. L'autre, sur la face externe, se développe transversalement et sensiblement en biais, depuis l'arrondi de la tour jusqu'à un autre groupe de bâtiments, ceux d'un couvent de Récollets établi à cet endroit en 1673. L'accès à la rue Très-Cloître ainsi barré par cette aile ouest de l'évêché se faisait sous celle-ci par un passage voûté.
- 22 L'élargissement de l'ouverture de la porte Viennoise, entrepris en 1802, et l'écroulement de la Tour de l'Évêché qui en résulta fournirent l'occasion, semble-t-il attendue, de procéder à une complète recomposition de la place et de l'évêché. Si bien que de l'ancienne résidence des évêques ne subsiste plus aujourd'hui que le corps de bâtiment nord adossé au mur gallo-romain, soit moins d'un tiers de ce qu'elle était à la fin de l'Ancien Régime.

NOTES

1. C'est sous ce nom, qu'elle a gardé jusqu'à sa disparition, que cette tour figure dans la perspective cavalière gravée par Pierre Prévost vers 1575 pour la réédition de la *Cosmographie Universelle* de Munster (**fig. 113**) (B. M. Grenoble, Pd. 4 [10]).

Première partie. Les origines de Grenoble : de *Cularo* à la ville de l'Évêque

Avant-propos

Chapitre I. Les vestiges antiques de la place Notre-Dame

- 1 La décision d'ouvrir le baptistère au plus large public, a conduit très tôt à privilégier la conservation des vestiges paléochrétiens au détriment des niveaux plus anciens. Les vestiges antiques n'ont donc pu être observés que d'une manière très ponctuelle, au travers des lacunes affectant les sols à conserver. Ainsi, notre perception de la relation entre les différents éléments mis au jour, tant d'un point de vue topographique que chronologique, s'en trouve altérée. Du fait de l'indigence des données archéologiques concernant la ville antique en général, on n'a pas même le recours de pousser un peu, par voie analogique, l'interprétation des témoins mis au jour.
- 2 On retiendra cependant, aux abords de la cathédrale, un système d'organisation de l'espace qui remonte, semble-t-il, au moins au I^{er} s. avant notre ère et dont l'évolution, sur plus de trois siècles, paraît s'effectuer en cinq phases principales. Cependant ce type de fouille, procédant par sondages étroits, n'a pas permis d'accéder au terrain naturel, et il n'est pas impossible que des vestiges plus anciens aient pu exister sous les niveaux reconnus.

Ile-Ier siècles avant J.-C. (phase 1)

- 3 Parmi les vestiges les plus anciens, on compte un édifice dont ne subsiste qu'un mur orienté nord-sud, qui s'articule avec un refend chaîné à sa face orientale (**fig. 6**) : cet édifice témoigne de la mise en œuvre de techniques propres à l'architecture de terre et de bois.
- 4 Le sommet, soigneusement lissé, de la maçonnerie du mur M1, adopte la forme d'une très légère dépression pour assurer une meilleure assise à une sablière large de 25 cm, retrouvée carbonisée. Hormis la poutre brûlée, il ne reste plus aucun vestige qui permette de discerner avec précision le mode de construction des élévations de terre, ni de restituer la nature du sol. Le mode de couverture de l'édifice n'est pas mieux connu, mais l'absence de tuile dans la couche de destruction pourrait indiquer une toiture en chaume ou en bardeaux.

- 5 La partie inférieure du mur est maçonnée et bien parementée, y compris dans les parties enterrées dont deux assises seulement ont été dégagées. La limite entre la partie aérienne et la fondation peut être restituée grâce à l'existence d'un ressaut sur la face orientale du mur qui prouve que le solin apparaissait en élévation sur près de 50 cm.
- 6 Une datation de la sablière par le radiocarbone indique pour la date d'abattage une fourchette large allant du début du second au milieu du 1er s. avant notre ère². Il n'existe aucun mobilier susceptible de préciser la date de construction du bâtiment, mais la couche de destruction a livré des fragments d'amphore du type gauloise 5, dont la production est comprise entre la seconde moitié du 1er et les premières décennies du 2e s. ap. J.-C.

6- Vestiges antiques : phases 1 et 2

Début du 1er siècle après J.-C. : un nouvel habitat (phase 2)

- 7 Au début du 1er s., un second bâtiment est venu s'ajouter à quelques mètres au nord du précédent, suivant la même orientation. Le lien architectural entre les deux n'a pas été formellement établi, mais il est possible que le nouvel habitat se soit appuyé sur le bâtiment représenté par le mur M1.
- 8 Les vestiges de cet ensemble se limitent en fait à deux solins maçonnés (M2 et M3) également surmontés d'élévations de terre, perçus chacun au travers d'un sondage ; ils sont disposés perpendiculairement l'un à l'autre, sans que leur jonction pourtant probable puisse être affirmée. Les dimensions et le plan de l'édifice auquel ils appartenaient sont inconnus. La faible épaisseur des parois, 30 à 35 cm tout au plus, laisse à penser qu'ils correspondaient à des divisions internes au sein d'un habitat plus vaste, plutôt qu'à des murs porteurs. À l'origine, la disposition des solins détermine à coup sûr l'existence de deux pièces (fig 6, pièces A et B) et très probablement d'une

troisième (C), mais la fouille n'a pu être suffisamment étendue vers le nord pour l'affirmer.

- 9 Les deux murs procèdent des mêmes techniques de construction : un étroit soubassement de pierres calcaires et de galets liés par un mortier de bonne cohésion supporte une élévation réalisée à partir d'argile armée de fragments de tuiles. Si aucun élément de bois n'a pu être reconnu, comme souvent lorsque la cause de la destruction n'est pas liée à un incendie, ce type de matériau évoque cependant le garnissage d'une architecture à pans de bois (sablères et poteaux). Les sols de terre battue situés dans les pièces A et B à la cote 209,10 m NGF, montrent qu'à l'origine les parties maçonnées étaient visibles et qu'elles émergeaient dans un cas de 50 cm (M3) et de 30 cm dans l'autre (M2)(Pl. 1 et 2, coupe 1) (Les planches sont regroupées dans un cahier en fin de volume).
- 10 Quelques tessons de céramique découverts dans le terrain à partir duquel fut construit le mur M3, ainsi que dans le sol de la pièce B, permettent d'attribuer cet ensemble au début du 1er s. de notre ère. Il s'agit pour l'essentiel de bols en céramique peinte à décor d'échelles rouge et blanc, d'un fragment de paroi fine siliceuse et des imitations de céramique sigillée d'Italie du Nord dont la production est définitivement abandonnée vers l'année 40 de notre ère.

Milieu du 1er siècle (phase 3)

Une redistribution des pièces

- 11 La paroi séparant les pièces A et C (M2) est abattue, ce qui conduit à la création d'une nouvelle salle aux dimensions plus importantes. L'espace ainsi constitué est pourvu d'un remblai d'une cinquantaine de centimètres qui vient affleurer le sommet des parties maçonnées, peut-être à des fins de drainage. Un sol d'argile est alors établi, vraisemblablement pourvu d'un plancher ainsi que le suggèrent les traces ligneuses et les nombreux clous trouvés à sa surface ; le sol devait s'appuyer contre M3, mais le contact n'a pas été établi. Dans le même temps, le niveau de la pièce B est lui aussi exhaussé par la construction, contre la face ouest du solin, d'un nouveau sol de terre battue également appuyé au sommet du solin.
- 12 Les remblais ont livré une amphore de type Dressel 20, brisée sur place durant les travaux, ce qui permet de placer la modification de l'habitat vers le milieu du 1er s. (Pl. 6, coupe 8).

La salle au *terrazzo*

- 13 Vraisemblablement à la même époque et faisant peut-être partie du même programme de réaménagement, une nouvelle unité d'habitation est élevée à l'ouest de l'ensemble précédent (fig. 7). Le solin M3 réutilisé constitue la limite orientale de ce nouveau bâtiment. L'édifice ainsi créé comprend une salle pourvue d'un sol construit (*terrazzo*), bordée, à l'est comme à l'ouest, par deux couloirs larges de 1,10 m chacun. Les murs de la pièce et du couloir ouest relèvent de techniques proches de celles observées dans les habitats précédents. Les fondations, ici larges de 43 cm, portent des pans de bois constitués d'une sablière basse et de poteaux de 13 cm environ de section (fig. 8). Le hourdage est fait d'une argile amendée de graviers à laquelle sont associés de

nombreux fragments de tuiles. Les parois internes et externes de la salle et du couloir ouest étaient revêtues d'un enduit blanc, observation qui n'a pu être vérifiée dans le couloir oriental pour le mur M3.

7 – Vestiges antiques : phase 3

- 14 La pièce, large de 3,45 m, était dotée d'un sol de mortier blanc lissé (209,88 m NGF), épais de 10 cm et construit sur un solide radier de pierres calcaires ou de galets. Bien que la longueur de la salle n'ait pas été formellement reconnue, il est possible de restituer un troisième côté immédiatement au nord, induisant un développement de la pièce vers le sud³ Dans cette hypothèse, le mur M1 toujours en service, a pu être utilisé pour prolonger le couloir qui conserverait de la sorte une largeur de 1,10 m.
- 15 Des sols de terre battue ont été employés dans les couloirs qui, vers le nord, s'étendaient au moins 1 m au-delà de la limite restituée de la salle. Deux sections du couloir oriental ont été fouillées à 1,50 m de distance. Toutes deux apparaissent planes, mais présentent une différence de niveau de l'ordre de 30 cm, décalage qui a pu être compensé à l'aide d'une ou deux marches, ou encore par un simple plan incliné.

8- Détail du sol du couloir oriental contre le mur de la salle au *terrazzo*

- 16 Un petit sondage (50 X 30 cm) conduit dans le couloir oriental a atteint le remblai de construction du sol. Une assiette en céramique sigillée de la Gaule du Sud de type Dragendorff 18/31 produite à partir des années 30-40 en est issue. Si l'on associe ces données à l'analyse par le radiocarbone effectuée sur l'une des sablières (entre 67 avant notre ère et 60 ap. J.-C.)⁴ il est possible de ramener la fourchette chronologique de la construction de la pièce à une période comprise entre 30-40 et 60 ap. J.-C.
- 17 Dans un deuxième temps, le mur M3 est abattu et un nouveau sol d'argile d'environ 12 cm d'épaisseur le recouvre (209,78 m NGF) (**Pl. 6, coupe 8**). Il paraît bien assuré que cette partie au moins du couloir est abandonnée dans la seconde moitié du Ier s., au profit d'un espace plus large dont on ne peut cependant apprécier les limites. Une série d'occupations, de reconstructions ou de recharges de sols, se succèdent dans ce lieu au statut mal défini. Les travaux d'aménagement et les diverses couches d'occupation ont livré un as de Tibère émis entre les années 22-23 et 30 (cf. annexe, n° 6) et de la céramique sigillée comprenant les fragments d'une assiette (Dragendorff 15/17) et de bols (Dragendorff 35 et 37).
- 18 La destruction de l'habitat au *terrazzo* résulte d'un incendie, comme l'attestent de manière évidente la rubéfaction des sols des couloirs, l'épaisse couche de limon rubéfié issue de l'affaissement des parois et la grande quantité de tuiles qu'elle contient, résultant sans aucun doute de l'effondrement de la toiture (**fig. 9**). C'est également par le feu que le mur M1 a été détruit. Pour cette raison et parce que les deux édifices ont dû coexister, on peut penser qu'un même incendie est à l'origine de leur destruction. Les niveaux incendiés n'ont livré que peu de mobilier et la datation, entre la seconde moitié du Ier et les premières décennies du IIe s. (cf. *supra*), reste difficile à préciser. Cette estimation apparaît compatible avec le *terminus ante quem* plus tardif que constitue le nivellement, à la charnière des IIe et IIIe s., des bâtiments ruinés avant la construction des murs M6 et M7.

9- Le couloir occidental de la salle au *terrazzo* ; effondrement de la toiture

La pièce trapézoïdale et la pièce nord

- 19 En même temps que la salle au *terrazzo*, un autre ensemble est construit plus au nord, dans le prolongement du couloir oriental. Mais à la différence de la salle au *terrazzo* et du bâtiment représenté par le mur M1, la pérennité des nouvelles constructions est assurée jusqu'à la fin du IIIe s.
- 20 Le plan compte deux pièces mitoyennes, dont la première, de forme trapézoïdale, a été observée sur trois de ses côtés, le mur qui la refermait au sud demeurant inconnu. La seconde se développe vers le nord et n'est attestée que par un seul mur de direction nord-sud (M8) (**fig. 7 et 10**). Toutes les maçonneries présentent un même parement en petit appareil lié par un mortier de chaux blanc dont les joints ont été soulignés à la truelle. En dépit de son orientation, l'aspect du mur M8 suggère sa contemporanéité avec la pièce trapézoïdale.

10- La pièce trapézoïdale prolongée par la pièce nord

- 21 À l'est des deux pièces, un pavement grossier réalisé à partir de fragments de *tegulae* disposés à plat a été reconnu. Les limites de cet espace extérieur, vraisemblablement une cour, sont mal définies en dehors d'un mur parallèle (M4) qui n'a pu être observé que dans un sondage étroit, 5,50 m plus à l'est.
- 22 Au nord, on reconnaît une pièce semi-enterrée, dont le sol de terre battue était situé à environ 1,30 m en contrebas du pavement extérieur (209,81 m NGF), sans que l'on puisse estimer la hauteur sous plafond. Quatre monnaies julioclaudiennes, dont la plus récente est un as de Claude frappé entre 41 et 54 (cf. annexe, n° 7)⁵ ont été retrouvées dans l'argile du sol. Leur étaient associés trois fragments de coupe à paroi fine décorée de mamelons et de listels verticaux en barbotine, datée du milieu du I^{er} s. et probablement importée d'Espagne.
- 23 Le niveau de la salle est ensuite exhaussé d'environ 35 cm à l'aide de deux remblais successifs, traduisant sans doute une réfection du sol. On a, en outre, pu repérer les traces d'un aménagement adossé au mur sud. Il s'agit d'un creusement de 90 cm dans le sens nord-sud, pour une profondeur de 60 cm, observé en coupe uniquement, qui évoque une récupération dont l'objet est inconnu. Par la suite, le sol de la pièce est encore rehaussé, cette fois de près de 60 cm (**Pl. 1 et 2, coupe 2**).
- 24 Au nombre des monnaies exhumées dans le remblai ainsi rapporté, on retiendra un as d'Hadrien qui situe la mise en œuvre de la couche à partir des années 125-128 (cf. annexe, n° 15)⁶ Parmi l'abondante céramique associée au mobilier numismatique, on distingue plusieurs formes de céramique sigillée (Dragendorff 24 et 29, Ritterling 9 et Dragendorff 15/17) accompagnées d'un lot peu commun de cinq modèles réduits de vases d'une facture peu soignée. La cuisson en est sommaire et exclut, de fait, un usage domestique. La production de cette céramique peut être située dans un intervalle compris entre 30 et 110-115 ap. J.-C.
- 25 Des lots du même type ont été mis au jour dans le département, en 1963, rue de la République à Grenoble (Bocquet 1963, p. 7-8 et fig. 33) et plus récemment sur le site de

Lachar à Varces, où le contexte votif n'est pas douteux puisqu'un grand nombre de ces vases, dont la production serait datée des années 60-80, ont été déposés à l'intérieur d'un petit sanctuaire construit au IIIe s. (Plassot 1995, p. 120-121). À Grenoble, la présence du même type de vases dans le comblement de la pièce semi-enterrée, pourrait peut-être également s'expliquer par des pratiques cultuelles.

- 26 L'importante séquence de comblement constatée dans la salle n'a pas pour autant mis un terme à l'utilisation de l'édifice. La continuité de l'occupation des parties hautes au moins est attestée par des reprises dont témoignent le mur oriental comme le sol extérieur. L'ancien revêtement de tuiles a en effet été entamé par une tranchée profonde d'environ 30 cm qui a été réalisée pour chaîner en profondeur le mur M8 à la pièce trapézoïdale, afin d'assurer une meilleure cohésion à l'ensemble. Cette reprise, dont on ne mesure pas l'importance, a entraîné la réfection du sol extérieur par un apport de graviers damés.
- 27 Plusieurs remblais argileux renfermant un mobilier daté de la seconde moitié du IIIe s. ont été ensuite déposés à l'intérieur de la pièce dès lors de plain-pied avec le sol extérieur. Ces recharges ont livré des fragments de gobelets en céramique luisante, associés à des *antoniniani* frappés entre 261 et 269 (cf. annexe, n° 33, 39 et 37).
- 28 La pièce trapézoïdale montre une différence de niveau moins importante — de l'ordre de 65 cm — entre le sol de tuiles extérieur et le plus ancien des sols repérés dans l'édifice (209,15 m NGF). Toutefois, l'arrêt prématuré des fouilles en raison de l'exiguïté du sondage a interdit de vérifier si la construction, comme la pièce nord, était semi-enterrée dans un premier état avant d'être remblayée, ou si, dès l'origine, on accédait au niveau intérieur en descendant simplement quelques marches.
- 29 L'occupation de la pièce se traduit par une succession de sols en terre d'une facture assez fruste en règle générale, entre lesquels s'intercalent de fines couches d'occupation. On notera que le plus ancien des sols, qui est aussi le plus soigné — terre battue sur hérisson de galets —, était entamé par une petite fosse carrée dans l'angle nord-est de la pièce. Son remplissage charbonneux et la rubéfaction du sol alentour évoquent un foyer, mais l'absence de matériel remarquable interdit de l'associer à une activité artisanale en particulier plutôt qu'à un simple usage domestique. Les réfections successives des sols ont conduit à un exhaussement progressif du niveau intérieur de près de 60 cm. Dès lors, la différence de niveau entre l'intérieur de l'édifice (209,80 m NGF) et le dernier état du sol extérieur en graviers (210 m) pouvait être compensée au moyen d'une simple marche.

Le mur M5

- 30 Quoiqu'il ne soit pas relié en stratigraphie aux précédents, dont il est distant de plus de 20 m et qu'il soit situé hors les limites définies par l'enceinte de la fin du IIIe s., c'est ici qu'il convient sans doute de parler du mur M5 (**fig. 7**). Celui-ci ne subsiste plus qu'à l'état de semelle de fondation, constituée d'une concrétion d'éléments informes noyés dans un mortier gris très résistant. En dépit de son tracé curieusement incurvé, cette semelle a dû porter une élévation qui, à condition de ne pas excéder une largeur de 37 cm, pouvait suivre une direction rectiligne sensiblement est-ouest. La semelle de fondation elle-même reposait sur un lit de fragments de tuiles — *tegulae* et *imbrices* — mêlés de quelques éclats de calcaire. Dans le prolongement de l'extrémité orientale de la maçonnerie, ce lit de tuiles constitue l'unique témoin du mur en fournissant son

tracé approximatif. Le mur M5 a été volontairement arasé et, simultanément, le terrain lui-même fut décapé, sur toute la surface observée, au niveau de cet arasement. De ce fait, aucun dépôt contemporain de l'utilisation du bâtiment n'était préservé et sa datation demeure problématique.

- 31 Dans le lit de tuiles concassées qui remplissait la tranchée d'installation, a été trouvé un as de Domitien, émis en 88 et 89 (cf. annexe, n° 168). Quelques tessons de céramique l'accompagnaient, parmi lesquels un de sigillée de la Gaule du Sud (Herm. 90-5) dont la production est avérée entre la fin du Ier s. et le troisième quart du IIe s.
- 32 Enfin, du terrain resté en place après destruction du mur, antérieur à celui-ci, une partie a pu être fouillée. Son mobilier — quelque 150 tessons — est composé pour l'essentiel de céramique sigillée de la Gaule du Sud. La présence de certaines formes telles que Drag 33 ou d'éléments du service F2 confirme que la construction du bâtiment auquel appartenait le mur M5 ne peut-être antérieure à l'extrême fin du Ier s. Un bâtiment dont — est-il besoin de le préciser ? — il faut renoncer à rechercher les caractéristiques et la fonction. L'unique certitude à son sujet concerne sa destruction : celle-ci est directement liée à la mise en place du mur M12 qui appartient à la cinquième et dernière phase d'aménagements antérieurs à la construction de l'enceinte.

Ile-IIIe siècles (phase 4)

- 33 Cette quatrième phase est caractérisée par la construction de bâtiments mal identifiés, dont ne subsistent que trois murs et une substruction très incomplète (**fig. 11**). Rien d'ailleurs n'indique avec certitude qu'ils aient pu réellement coexister à quelque moment que ce fût. Seul le mur M6 est bien daté, mais de rares indices incitent pourtant à intégrer tous ces éléments dans une seule et même large fourchette chronologique puisqu'ils interviennent après la destruction et le remblaiement des ruines incendiées de la pièce au *terrazzo* et du mur M1. Sans pouvoir présumer du synchronisme de leur apparition, on constate qu'ils se règlent sur l'orientation générale héritée des états précédents, et il est d'ailleurs très probable que les mur M6 et M7 ont été appuyés contre la pièce trapézoïdale toujours en service à la fin du IIe ou au début du IIIe s.

11- Vestiges antiques : phases 4 et 5

Le mur M6

- 34 Le mur M6 présente une fondation régulièrement assisée, composée de galets pris dans un mortier blanc. Installé en tranchée étroite, le soubassement a néanmoins été construit en élévation sur 40 cm avant d'être remblayé sur chaque face par des apports de terres recelant de la céramique de la fin du IIe ou du début du IIIe s. : céramique allobroge, céramiques sigillées de la Gaule du centre (Dragendorff 37, Lezoux 57, Déchelette 72 à décor incisé). L'extrémité ouest du mur révèle un négatif assimilé au départ de l'élévation, en retrait de 10 cm par rapport à l'arête nord de la fondation ; un sol de mortier altéré a été mis au jour sur ce ressaut. Il a été recouvert dans le courant du IIIe s. par un remblai suggérant l'exhaussement de la pièce, qui a livré un matériel constitué de céramique tardive luisante et de fragments de céramique sigillée claire **B** (Pl. 1 et 3, coupe 3).

Le mur M7

- 35 Le mur M7 n'est conservé que sur une courte section parallèle au mur M6 et il se présente sous la forme d'une maçonnerie de blocage d'aspect peu soigné, fondée en tranchée étroite. Un sol fait de mortier blanchâtre et d'éclats de taille était présent contre la face sud du mur, à la même cote que les premiers niveaux de circulation appuyés contre le parement nord du mur M6.
- 36 Contre la face sud du mur M7, on observe un aménagement très partiellement conservé, constitué de deux murets parallèles distants de 20 cm. Un remblai de terre fine gris foncé, très légère et riche en charbons qui pourraient correspondre à la décomposition d'un aménagement de bois, a été découvert dans le fond de ce canal et l'on peut envisager qu'il s'agisse des restes d'une conduite d'eau.

- 37 Le rapport stratigraphique entretenu avec le mur est mal établi en raison du très mauvais état de conservation des vestiges ; on retiendra simplement que tous deux recoupent les niveaux de destruction de la salle au *terrazzo*, sur le sol de laquelle ils reposent. L'abandon du canal est avéré dès lors que le muret ouest est arasé et l'ensemble remblayé, dans la seconde moitié du IIIe s. En atteste un matériel abondant comprenant de la céramique sigillée claire B, de type Desbat 15 et Desbat 4, décorée d'un guillochis externe, de la céramique sigillée africaine claire C, ainsi que des fragments de gobelets en céramique tardive luisante. Un anneau et une agrafe en bronze accompagnaient enfin plusieurs épingles ou aiguilles en os. Parmi elles, une épingle à tête en olive (Béal 1983, A XX, 8) et une à tête ronde (A XX, 7) produites à partir de la fin du Ier s. de notre ère, méritent d'être signalées.

Le mur M9

- 38 Un dernier mur, M9, cette fois orienté nordsud, pourrait appartenir à la même phase de construction. Sa fondation, comme celle du mur M6, a en effet été réalisée en tranchée étroite et pour l'essentiel à partir de galets. Les indices sont donc ténus pour associer le mur M9 aux deux autres, mais, comme eux, il a été érigé après l'incendie déjà évoqué (*cf. supra*).
- 39 Les lacunes du plan comme les ruptures stratigraphiques interdisent de donner une interprétation générale de ce secteur au début du IIIe s. Le démantèlement du mur M6 dans la seconde moitié du siècle, et, celui probable des murs M7 et M9 que nous lui associons, est peut-être à mettre en relation avec la construction de l'enceinte. La même hypothèse pourrait valoir pour la pièce trapézoïdale et la pièce nord, dont l'abandon est caractérisé par un mobilier homogène daté de la fin du IIIe s., et précisé par trois *antoniniani* (*cf.* annexe n° 33, 37, 39) dont le plus récent est émis en 269. Il ne s'agit pourtant là que d'une hypothèse, car la destruction de ces murs n'est réellement avérée que lors de l'édification des bâtiments accolés au rempart dans le courant du IVe s.

Les vestiges du IIIe siècle (phase 5)

- 40 Dans la seconde moitié du IIIe s., de nouvelles constructions sont ajoutées au nord et au nord-est des bâtiments précédents.

Un bâtiment à exèdre (M10)

- 41 Un mur de direction nord-sud a été exhumé sur une longueur de près de 6 m (M10) (**fig. 11**). Il a été recoupé au sud par la tranchée d'installation de l'enceinte, et l'ensemble des niveaux qui s'y rattachaient — construction et occupation — ont entièrement disparu lors d'une importante phase de terrassements préalables à la construction de l'ouvrage défensif.
- 42 Un sondage conduit à l'intérieur du bâtiment a permis de dégager toute la hauteur de la fondation, ainsi que l'unique assise conservée de l'élévation. Bien que construit en tranchée étroite, le soubassement, large de 70 cm, est grossièrement parementé. Il présente 5 assises plus ou moins réglées associant des blocs calcaires, de tailles et

d'origines diverses, liés par un mortier jaune friable. Le départ de l'élévation apparaît en retrait de 8 cm par rapport à la face orientale de la fondation.

- 43 Le mur se retournait vers l'ouest pour former un hémicycle. La maçonnerie a été seulement entrevue dans les dernières heures de la fouille de 1989, sans que l'on puisse en lever le plan. La largeur de l'ouvrage peut néanmoins être estimée en fonction de l'emplacement de deux sondages négatifs entre lesquels le retour du mur devrait par conséquent passer. On peut ainsi restituer un bâtiment se refermant par une abside d'un diamètre de 4,30 m environ dans l'œuvre.

Les murs M11, M12 et M13

- 44 À environ 5 m à l'est du bâtiment à exèdre, se rencontre un nouveau mur. M11, sensiblement de même orientation, puis, à 5,30 et 22,50 m plus à l'est, deux autres murs, M12 et M13, parallèles au premier.
- 45 Du mur M11, très mal conservé, seules subsistent deux assises de fondation. À son extrémité nord, le mur a été intégralement démonté et il n'en apparaît plus que la tranchée d'épierrement.
- 46 Le mur M12, en revanche, est un solide ouvrage en moellons et galets assemblés en assises régulières (**fig. 12**) (**Pl. 3, coupe 4**). Large d'environ 45 cm, il présente un double ressaut du côté est, tandis que, de l'autre côté, seule l'assise inférieure forme débord. Aucune tranchée n'a été creusée pour mettre en place ses fondations : celles-ci ont été posées sur le sommet du terrain atteint lors des terrassements préparatoires qui ont entraîné la destruction du mur M5. Ces terrassements ont d'ailleurs épargné une assise en élévation de ce dernier au point précis où le mur M12 vient le chevaucher et strictement sur la largeur requise. Les fondations du mur M12 ayant ainsi été élevées, le terrain de part et d'autre fut rechargé par l'apport de remblais — couches 7280 et 7274 du côté ouest ; 7285, 7281, 7264, 7261, du côté est. Les dimensions et le plan du bâtiment auquel appartenait le mur M12 ne seront jamais connus : la façade du palais épiscopal qui coupe le mur interdit de connaître son extension vers le nord et une grande fosse en a rogné l'extrémité opposée.

12- Le mur M12

- 47 Quant au mur M13, il n'a pu être observé que dans une coupe, sous la forme d'un court tronçon préservé sur trois assises. Autant que permettent d'en juger les quelque 50 cm de longueur émergeant de la coupe, ce mur est de même orientation que les trois précédents. C'est d'ailleurs sur ce seul critère que nous l'attribuons à la même phase d'aménagement car, hormis le sol de galets qui venait s'appliquer contre son pied, aucun niveau contemporain de ce mur n'a pu être fouillé et aucun mobilier ne permet d'en établir la datation. Il est à noter d'ailleurs que le terrain sur lequel reposaient les galets était apparemment le substrat naturel de limons, à peine altéré.
- 48 Si l'état de conservation des trois autres vestiges (M10, M11, M12) ne permet pas, même de manière vague, d'approcher les caractéristiques générales et encore moins les fonctions des bâtiments auxquels ils appartenaient, on dispose d'arguments archéologiques pour cerner leur datation. Dans le cas du bâtiment à exèdre et du mur M11, en l'absence de tout niveau contemporain de leur utilisation, c'est le mobilier contenu dans le terrain entamé par leur construction qui autorise une datation après le milieu du III^e s. On distingue en effet de la vaisselle en céramique commune sombre noire, des céramiques sigillées de la Gaule du Centre en quantité associées à de la sigillée claire B (Lamboglia 1/3, Desbat 2). Seul le mur M12 était conservé dans son contexte stratigraphique complet, ce qui permet plus de précision. Sur la fonction du bâtiment, rien ne peut être déduit de la présence au pied du mur, du côté est, d'une sépulture de nourrisson. Placée tête au nord et scellée par les remblais de construction dont le sommet formait le sol extérieur au bâtiment, cette inhumation se présente rigoureusement isolée⁷. S'appliquant contre la face ouest du mur s'observaient des dépôts d'occupation accumulés à l'intérieur du bâtiment. Les dépôts (couches 7276 et 7258 séparées par des apports à forte teneur en limons) se présentaient non comme des sols de terre battue, mais comme des épandages de matières détritiques, dans lesquelles

dominaient les ossements alimentaires, la plupart calcinés. La céramique à revêtement argileux luisante y était présente en bonne proportion et une monnaie trouvée dans le dépôt le plus récent est datée de 267-268 (cf. annexe, n° 171). Enfin, un fragment d'amphore orientale monoansée (un vase qui n'apparaît que vers la fin du III^e s.), confirme la datation tardive de cette occupation. Tout paraît donc indiquer que la construction des bâtiments, dont les murs M10, M11, M12, et M13 constituent les vestiges, a précédé d'assez peu celle de l'enceinte qui a entraîné leur destruction.

Conclusion

- 49 Les vestiges gallo-romains observés dans le secteur de la place Notre-Dame et sous l'ancien évêché, à la fois très incomplets, disséminés et témoins de plus de trois siècles d'occupation, ne sauraient renouveler notre perception globale de l'antique *Cularo*. Une quasi-certitude cependant est désormais acquise sur un point décisif, longuement débattu par l'érudition locale : l'agglomération mentionnée par le fameux courrier de L. Munatius Plancus à Cicéron, en 43 avant notre ère, se développait bel et bien, au moins en partie, sur le site de la rive gauche.
- 50 La mise en évidence, dès cette époque, d'une occupation caractérisée par une architecture qui donne la part belle à la terre et au bois revêt d'autant plus d'intérêt qu'elle rejoint et complète, à certains égards, les observations faites en 1974 lors du creusement du parking Lafayette, entre la rue de la République et la rue Raoul-Blanchard. Ce type d'architecture, bien attesté en milieu urbain, notamment à Lyon et Vienne (Desbat 1985), pourrait bien être, à Grenoble, un des traits caractéristiques de la ville du Haut Empire. Constaté sa présence en deux points diamétralement opposés de l'espace urbanisé antique, en constitue, sinon une preuve, du moins un indice dont la vraisemblance paraît renforcée une fois observée l'apparente identité d'orientation des constructions mises au jour à quelque vingt années d'intervalle.
- 51 S'il est aventureux de restituer, à partir de ces deux points d'observation très éloignés, un schéma d'organisation urbaine réglée partout sur une même trame orthogonale orientée nord-est/sudouest, on doit cependant remarquer que nombre de murs, dans l'espace fouillé au devant de la cathédrale, et notamment les plus anciens, observent cette direction sur laquelle — ce point est important — on continuera de se régler après la construction de l'enceinte. On pourrait dès lors envisager que ces directions étaient déterminées par l'existence d'une voie assez importante pour avoir été conservée lors de l'érection du rempart, et particulièrement de la porte construite sur son tracé.
- 52 Une autre organisation, soumise cette fois plus strictement aux points cardinaux, paraît pourtant concurrencer la première dès le I^{er} s. de notre ère, avec les murs M8 et M4. Faut-il voir dans cette seconde orientation un effet de la proximité des marges nord et nord-est de la ville antique, caractérisées soit par la contamination du parcellaire rural soit encore par la présence d'une voie oblique par rapport aux axes majeurs ? C'est cette seconde orientation que suivent en tout cas les murs M10, M11, M12 et M13, qui sont à la fois les plus tardifs et les plus excentrés. Ces vestiges, il faut le reconnaître, ne suggèrent pas l'image d'un quartier urbain densément construit et occupé. Si l'on considère, de surcroît, l'absence complète de découverte intéressante la période antique plus au nord (donc au-delà du fossé de l'enceinte), à l'occasion de travaux, sondages ou fouilles au cours des quinze dernières années⁸ on est plutôt enclin à voir dans ces

maigres substructions l'effet des ultimes et tardives extensions vers le nord, de la ville ouverte gallo-romaine.

NOTES

2. Soit en âge calibré, 186-54 av. J.-C. (2116 ± 53 BP), sans que l'on puisse distinguer un pic de probabilité (CRG 1456) : datation établie par le Centre de Recherches Géodynamiques de Thonon-les-Bains. Les datations seront données en âge calibré (Stuiver et Reimer 1993) avec les points moyens et les intervalles à 1 *sigma*, soit 68,3 % de probabilité, puis en âge conventionnel BP.
3. Les murs de la pièce ne se prolongent pas, en effet, au-delà du canal d'évacuation de la cuve baptismale (*infra*, chapitre 4). C'est donc dans l'emprise de cette berme, d'environ 1,50 m de largeur, que se situait le retour.
4. Analyse réalisée sur la sablière de la paroi orientale de la salle (CRG 1457, 2029 ±52 BP).
5. Cf. annexe numismatique en fin de volume pour la description des monnaies n° 2, 4, 5.
6. *Idem* n° 3, 8, 9, 10, 12, 13 et 154 (illisible).
7. La pratique d'inhumer les enfants en bas âge ou mort-nés à l'intérieur des maisons ou à leur immédiate proximité est bien attestée en Gaule romaine (Treffort 1996. p. 56).
8. La fouille effectuée en 1983, dans une cour au 7 de la rue des Beaux-Tailleurs, à une soixantaine de mètres à l'est de la cathédrale, n'a révélé aucune trace d'occupation antérieure au Moyen Âge. Il en va de même dans le secteur nord-est de la ville ancienne, comme l'on montré les fouilles réalisées de 1984 à 1986 rue de Lorraine (Montjoye 1990 b, p. 16-17).

Chapitre 2. Les remparts de la ville : enceinte et fossé

NOTE DE L'AUTEUR

Avec la collaboration de Jean-Luc Peiry

- 1 La construction à la fin du III^e s. de la première enceinte urbaine (**fig. 13**) a entraîné une réduction de la surface habitée, significative, on l'a vu, à la périphérie sud-ouest, modeste et de peu de conséquence au nord et au nord-est : ce sont tout au plus quelques bâtiments, de construction d'ailleurs assez récente, qui ont été abandonnés à l'extérieur du périmètre fortifié.

13- L'enceinte de Cularo construite à la fin du IIIe siècle

- 2 Ce rempart, qui pendant quelque treize siècles a corseté la ville, est aujourd'hui encore conservé sur plus de 40 m de longueur et une hauteur d'environ 6,70 m au-dessus du sol extérieur d'origine, entre l'église Saint-Hugues et l'aile nord de l'ancien palais épiscopal qui lui sont adossées de part et d'autre (**fig. 14**).

14- Rempart le long de l'église Saint-Hugues

- 3 Les sondages de la place Sainte-Claire ainsi que les fouilles de la place Notre-Dame, en permettant le dégagement de nouveaux tronçons, ont contribué à accroître nos connaissances sur les techniques de construction de cet ouvrage et particulièrement de l'ancienne porte *Herculea*⁹. Ces opérations ont en outre permis d'engager une première étude du fossé qui doublait la muraille. Une attention toute particulière lui a été portée, tant dans la recherche de son profil — pour la première fois, l'escarpe et la contrescarpe du fossé ont pu être repérées à l'intérieur d'un même sondage — que dans l'étude de la dynamique des flux qui l'ont affecté (Peiry 1990).

Le rempart dans le secteur cathédral : aspects de la construction

La porte *Herculea* : tour orientale et poterne

- 4 Les observations réalisées sur cette porte sont extrêmement lacunaires en raison de sa destruction tardive, mais radicale, intervenue entre 1802 et 1810, au moment où la place Notre-Dame reçut sa forme actuelle. Elles permettent d'en préciser l'emplacement, mais leur confrontation avec les représentations anciennes connues reste délicate, puisque seules les fondations de la tour orientale de la porte ont été dégagées et ont fait l'objet d'une étude détaillée.
- 5 La position de la porte a pu être approchée avec une relative précision grâce à la découverte en limite de fouille d'une base de pilastre (**fig. 15**) qui, à l'origine, devait appartenir à un dispositif mettant le piédroit oriental en valeur. Malheureusement, la totalité des niveaux de voirie antiques, médiévaux et modernes, témoins de l'utilisation

multi-séculaire de la porte, ont été détruits par l'installation d'un collecteur au XIX^e s. dans l'axe de l'ancien passage.

15- Base de pilastre associé à la porte *Herculea*

- 6 La construction de la porte et de la portion de courtine attenante a été précédée d'importants terrassements qui ont fait disparaître la totalité des niveaux associés aux bâtiments antérieurs. C'est donc à partir d'un terrain abaissé qu'a été ouverte la tranchée d'installation de la tour orientale qui dessine au sol un vaste creusement rectangulaire de 8 m, saillant de 4 m par rapport au nu extérieur du mur. Un sondage pratiqué à travers la fondation a révélé l'ampleur de l'ouvrage (au total, plus de 3 m de hauteur) et permis l'analyse des techniques élaborées mises en œuvre (**Pl. 5, coupe 7**).
- 7 Des pieux de chêne implantés au fond de l'excavation constituent la base de la fondation. Ils ont été enfoncés jusqu'à la surface du *substratum* caillouteux et s'organisent, en plan, suivant un quadrillage approximativement parallèle au rempart. Quarante-trois pieux — pour certains, le terme de piquets serait plus proche de la réalité — établis suivant un maillage régulier d'environ 30 cm de côté, ont été observés dans le fond d'un sondage. Leur diamètre varie de 4 à 12 cm pour une longueur comprise entre 1,20 et 1,30 m. La pointe, de section carrée, a été taillée sur 30 à 50 cm. le corps étant simplement écorcé.
- 8 Quatre pieux de dimensions plus importantes échappent à l'organisation générale. Ils présentent un diamètre proche de 20 cm pour une longueur pouvant atteindre 1,90 m tandis que leur pointe, grossièrement circulaire, s'amorce au tiers de la hauteur.
- 9 Parmi les éléments qui composent la fondation et la partie basse de l'élévation, on notera un recours massif à des blocs de remploi soigneusement agencés (**fig. 16**). Un grand nombre correspond à des chaperons bombés, souvent utilisés pour la protection de murs d'enclos funéraires, mais on rencontre aussi des dalles de molasse et d'autres blocs dont les dimensions évoquent des constructions en grand appareil. La présence d'une douzaine d'épigraphes, recueillies lors de la démolition de la porte au début du

XIXe s., montre que les nécropoles, comme d'autres monuments, ont servi de carrière lors de l'édification du rempart¹⁰.

16- Blocs de remploi utilisés dans la fondation de la porte *Herculea*

- 10 Des parties aériennes de la tour, il ne subsiste rien sinon le négatif de leur ancrage dans la courtine. Il est toutefois possible de se représenter l'ouvrage grâce à deux dessins du XVIe s. qui révèlent un passage voûté encadré par deux tours semi-circulaires en grand appareil, rappelant, par exemple, la porte Saint-Marcel à Die, dans la Drôme (Chatel 1990). Dans le détail des dessins, les deux portes de la ville présentent un jointoiement soigné qui n'est pas sans évoquer les observations effectuées sur la courtine. On remarquera cependant l'absence du pilastre sur les représentations, et sauf à remettre en cause la fidélité des documents, il faut envisager que des réfections aient pu intervenir, déjà dans le courant du Moyen Age.
- 11 Les fouilles ont montré que la porte principale était doublée par une poterne ouverte à une dizaine de mètres plus à l'est, mais qui ne figure pas sur les plans modernes de l'évêché dont la précision a par ailleurs pu être vérifiée à plusieurs reprises. Cette absence tient à la condamnation du passage dans le courant du Moyen Age (*cf. infra*).
- 12 Sur la face externe, les piédroits de la poterne, le seuil et deux marches sont traités en calcaire blanc, qui crée un effet de contraste avec les moellons du mur (**fig. 17, 18**). La porte, large de 1,30 m, a conservé la crapaudine et les engravures nécessaires au logement d'une barre de fermeture. Sur la face interne du rempart, les piédroits de la poterne ont fait l'objet d'un simple chaînage d'angle réalisé à l'aide d'éléments en molasse d'un module supérieur aux moellons des parements. Un sol en béton de tuileau, en grande partie disparu, complétait enfin l'aménagement intérieur de la poterne.

17- La poterne vue de l'extérieur

18- Elévation de la poterne (en haut) et arrachement de la tour orientale de la porte Viennoise (en bas)

- 13 Une représentation en plan de la porte Viennoise figure sur les plans de l'évêché dressés à la fin du XVIII^e s. (**fig. 19**). Le passage entre les deux tours y apparaît comme un volume creux large de plus de 12 m et profond de 8,70 m, formant une saillie d'un peu plus de 4 m sur la face interne du rempart. Ce volume est divisé en trois compartiments dont celui du milieu, large de 4,50 m, forme le passage proprement dit. Les deux autres, de largeurs inégales (2,50 m à l'est ; 3,50 m à l'ouest), ouvrent sur le passage. Celui-ci, ainsi que le local du côté oriental, sont figurés comme couverts de

voûtes¹¹. La question de savoir si un tel dispositif peut être d'origine antique vaut d'être posée, mais aucune réponse n'est certaine.

19- Elévation de la face interne de la porte Viennoise lise au XVIII^e siècle

A.D.I. IV G 57, cliché A.D.I.

- 14 La fouille au pied de la face interne du mur a montré la présence d'au moins deux niveaux superposés de mortier rose et de mortier gris largement épandus, qui correspondent aux dépôts de construction du rempart. Posés directement sur cette surface, s'observaient les vestiges d'un mur très dégradé formé de moellons assemblés au mortier de tuileau. Contre le pied de ce mur non fondé, et sur sa face ouest, venait s'appliquer un lambeau de pavement. S'il peut s'agir des restes d'un corps de bâtiment adossé au revers de la porte, on a quelques difficultés à penser qu'il ait été organiquement lié à cette dernière : l'absence de fondation interdit toute restitution de voûte dans le prolongement de celle de la porte. Il est difficile de déterminer si cet ouvrage adossé a bien été prévu au départ de la construction de la porte, puisque la relation entre le mur qui en constitue l'unique vestige et le revers de la porte est mal établie. Rien ne permet de dater la construction de l'ouvrage, repentir en cours de construction ou adjonction plus tardive, peut-être liée aux édifices élevés au IV^e s.
- 15 Il est, en tout cas, peu douteux que si l'état figuré à la fin du XVIII^e s. peut avoir quelque rapport avec celui d'origine, il rend compte aussi de modifications importantes parfaitement documentées. On sait, en effet, que l'arc de la porte fut surhaussé sur les deux faces, en 1620 (Chatel 1990, p. 21).
- 16 Un autre document réalisé au cours du XVIII^e s. pour servir à la cause de l'évêque dans un procès qu'il intenta contre un particulier (ADI IV G, 57) (**fig. 19**) donne une représentation de l'élévation de la porte sur sa face interne (sud). Avec les formes

données à l'arc ainsi qu'aux ouvertures qui le surmontent sur trois étages, ce dessin permet seulement de juger de l'ampleur des transformations de l'époque moderne.

La courtine

- 17 Une section d'environ quarante mètres de courtine en élévation a été étudiée à l'est de la poterne. À nouveau, il a pu être vérifié que c'est bien l'édification du rempart qui a été cause de l'abandon et de la destruction des bâtiments plus anciens, pour lors isolés hors les murs.
- 18 Le long de la limite de fouille orientale (**Pl. 1 et 4, coupe 5**), la tranchée de fondation du mur d'enceinte paraît avoir été pratiquée depuis le niveau de la calade de galets qui formait le sol au pied du mur M13. De part et d'autre de ce mur, un amas de moellons et de galets (couche 4211) et un dépôt de matériaux mêlés — mortier et blocs provenant de maçonneries dégradées — témoignent de la ruine du bâtiment auquel appartenait le mur (couche 4207), apparaissaient surmontés par les couches (4218, 4216, 4204 c) qui constituent le comblement de la tranchée de fondation du rempart et au-dessus desquelles se développe l'élévation de ce dernier. L'observation de la stratigraphie plus à l'ouest permet des constats analogues : les dépôts liés à la construction du rempart, riches en mortier de tuileau, viennent s'appliquer directement sur l'arase du mur M12. Quant aux murs M10 et M11, ils apparaissent clairement recoupés par le rempart et leur arasement est scellé par des niveaux de mortiers rose et blanc, contenant des moellons au rebut.
- 19 Pour l'étude des procédés et techniques de construction du mur d'enceinte, et plus précisément de ses fondations, l'observation du côté interne n'a été possible qu'en un point. À trois mètres de la poterne, les constructeurs ont fait preuve de pragmatisme en utilisant un mur antique en guise de semelle de fondation. C'était faire beaucoup moins qu'au revers de la tour flanquant la porte, où le ressaut de fondation, bien plus large, était constitué d'une semelle de dalles en molasse remployées servant de base à une maçonnerie grossièrement parementée, dont la largeur est comprise entre 50 et 75 cm, pour une hauteur d'au moins 1,70 m.
- 20 Du côté extérieur, le creusement de fondation apparaît des plus irréguliers. Entre la porte monumentale et la première tour rencontrée à l'est, les fondations ont été construites en appui contre le bord de la tranchée et présentent un ressaut irrégulier, dont la largeur varie de 5 à 40 cm. Dans le tronçon le plus proche de la poterne, la fondation a été construite jusqu'à 40 cm au-dessus du sol puis aussitôt remblayée. Ces apports marquent une phase de nivellement qui a immédiatement précédé la construction des parties aériennes du rempart. Il est à noter que, plus à l'est, sous l'emprise de l'ancien palais, le processus de remblaiement n'apparaît plus. Quant à la tour semi-circulaire située sous le volume de l'actuel escalier d'honneur, elle est apparue fondée sur un massif nettement débordant à l'est et à l'ouest où il présente un plan grossièrement rectangulaire (**fig. 20**). Un tel procédé de fondation pour les tours de l'enceinte n'avait jamais encore été observé, en particulier lors du dégagement en 1963 de toute une portion de rempart, rue de la République. Il n'est pas très différent dans son principe de celui, beaucoup plus puissant cependant, adopté pour la tour orientale de la porte Viennoise.

20- Plan et développé pierre à pierre de la première tour à l'est de la porte Viennoise

- 21 À l'est de la tour, le rempart a été cette fois installé dans une tranchée large qui n'a pu être observée que de manière discontinue. Cette tranchée, dont le bord est à environ 2 m du pied du mur, a été partiellement fouillée, notamment le long du flanc est du socle de la tour. Au plus profond que l'affleurement de la nappe phréatique a permis en cet endroit de descendre la fouille, ce sont des matériaux hétérogènes qui ont été rencontrés. L'intrusion malencontreuse d'un énorme support en béton, destiné à reprendre en sous-œuvre la paroi orientale de l'escalier d'honneur, a détruit le terrain au point où l'on pouvait espérer rencontrer la paroi de la tranchée taillée dans le substrat limoneux (**Pl. 1 et 4, coupe 6**). La réalité de cette tranchée ne fait cependant aucun doute, comme le confirme l'appareillage soigné des fondations de la courtine et de la paroi orientale du socle de la tour.
- 22 Comme pour la porte, on espérait pouvoir vérifier la présence de pilotis dans la fondation de la courtine. Aucun sondage pour ce faire n'a été possible. On sait pourtant que toute la longueur du segment relevé par A. Bocquet était bâtie sur pieux et longrines. Mais ce procédé n'a pas été systématiquement adopté, puisque, place Sainte-Claire, on a pu observer que le soubassement reposait sur des sables moyens offrant une bonne résistance géotechnique qui rendait inutile le recours au bois (Peiry 1990, p. 5). Cette situation atteste une bonne connaissance des techniques de construction et du sous-sol grenoblois où abondent les limons plastiques de la plaine alluviale.
- 23 Les matériaux utilisés pour l'ensemble des fondations — porte, tour, courtine — sont pour l'essentiel des moellons de calcaire non taillés mêlés de galets pris dans un mortier gris extrêmement solide, très différent d'aspect du mortier de tuileau liant les parties en élévation. Du fait de l'extrême humidité du terrain, le choix de ce mortier ne peut s'expliquer que pour ses qualités hydrauliques¹². Celles-ci peuvent être dues soit à une teneur naturelle en argile des sables qui le composent, soit à un ajout volontaire de

ce matériau ou tout autre composant conférant aux mortiers des propriétés analogues. Nous n'avons pu faire, malheureusement, aucune analyse de ce mortier.

- 24 Pour la construction des parties aériennes du rempart, d'autres techniques ont été mises en œuvre. Le long du tronçon le plus proche de la porte Viennoise, six trous de poteaux, avec parfois des entrées de boulins en regard¹³, peuvent être interprétés comme les traces d'ancrage d'un échafaudage. Les poteaux porteurs de plus de 20 cm de diamètre, profondément fichés en terre (80 cm en moyenne) et distants d'un mètre, se développent suivant un axe qui, à partir de la poterne, s'éloigne progressivement du rempart, jusqu'à rencontrer la face externe de la première tour à l'est de la porte Viennoise (**fig. 14**).
- 25 Comme ceux de la poterne, les parements de la courtine *intra* et *extra muros* sont composés d'un petit appareil de calcaire gris régulièrement assisé dont le module varie de 10 à 30 cm de longueur pour une hauteur constante de 10 cm. Le mortier de tuileau utilisé dans la liaison des parties aériennes forme en parement d'épais joints débordants soulignés à la truelle par des incisions horizontales à chaque assise, les joints verticaux s'ornant d'un double trait (**fig. 21**). Ce traitement s'explique sans aucun doute par une recherche esthétique en simulant un petit appareil cubique très régulier, mais il traduit également une volonté d'économie des matériaux. Là où le parement a été arraché, on observe des matériaux hétérogènes disposés en lits successifs épais de 20 à 50 cm suivant les sections, dans lesquels la texture du béton de tuileau varie légèrement. Cette particularité a été énoncée dès 1963 (Leglay 1964, p. 522) et se remarque encore en de nombreux points de la ville.

21- Parement de la courtine

- 26 Si on retient comme vraisemblable l'estimation généralement admise (Dangréaux 1986) d'une élévation primitive de l'ordre de 8 m, un rapide calcul du cubage des matériaux

nécessaires à la construction des seules parties aériennes conduit au chiffre approximatif de 45 400 m³. Pour une large part les éléments de construction sont fournis par des matériaux de provenance locale, galets de rivière, calcaire du Jurassique supérieur extrait de carrières toutes proches, sur la rive droite de l'Isère (Debelmas 1990, p. 13). S'y ajoute une masse importante de mortier hydraulique (entre 15 et 20 % du total) dont près de la moitié du volume est constitué de tuiles concassées ou réduites en poudre (Petelaz 1992). Il est hautement probable que les quartiers d'habitation abandonnés ou détruits lors de la construction de l'enceinte ont été largement mis à contribution pour fournir à moindre coût les matériaux réutilisables tels que les tuiles ou les moellons.

Le fossé

- 27 À la différence de celui de l'enceinte, le tracé du fossé ne saurait être restitué dans son intégralité. Les quelques données dont nous disposons sont issues de sondages et autorisent tout au plus à cartographier une courte section de l'escarpe dans le secteur de la cathédrale, à restituer approximativement un profil transversal sur le site de l'ancien évêché et à établir très ponctuellement l'intégralité du profil au sud de la fortification, place Sainte-Claire. Un complément d'information a été obtenu par des analyses sédimentologiques qui ont permis d'identifier l'origine de l'alimentation en eau et de reconstituer une chronologie relative de la sédimentation du fossé. Cependant, l'essentiel des données a été acquis par la lecture de coupes stratigraphiques et par des campagnes de carottages qui ne permettent d'avancer aucune datation absolue pour ces différentes phases. Ainsi, la conjugaison des données recueillies livre moins un instantané du fossé à la fin du III^e s. qu'elle ne reflète l'aboutissement d'un long processus d'évolution. Du fait des curages successifs, dont on est incapable de retracer la chronologie, on est conduit à considérer que le remplissage du fossé témoigne surtout de son activité au cours du Moyen Age et même, pour le secteur de la place Sainte-Claire, du XVI^e s.
- 28 Le creusement du fossé a été réalisé à la surface d'un site de plaine alluviale constituée de dépôts de débordement sablo-limoneux de l'Isère. Epais d'environ deux mètres, ils ont été intégralement excavés jusqu'aux graviers sous-jacents, trop résistants pour être entamés. La réalisation du fossé est très probablement contemporaine de la construction de l'enceinte. C'est du moins ce qui ressort de l'examen de la coupe n° 5 (**Pl. 4**), où l'on observe clairement le mur M13 et le sol de galets qui l'accompagnait, l'un et l'autre abandonnés lors de la construction de l'enceinte, entamés par ce fossé. Cette coupe et le sondage ouvert en avant de la poterne sont les seuls points des fouilles dans le secteur de la cathédrale où le niveau à partir duquel s'est faite l'excavation est apparu préservé. Ailleurs où elle a pu être perçue, l'escarpe du fossé était entamée soit par le surcreusement du terrain lié à l'établissement d'une cave, soit par la mise en place du pilier de béton déjà mentionné (**Pl. 4, coupe 6**). Enfin dans l'espace situé au-devant de la tour, entre deux murs médiévaux fondés très bas (M 65 et M 66), le terrain demeuré en place sous les recreusements tardifs, et dans lequel se lisait la limite du fossé était plus bas, là encore, qu'à l'origine. Le tracé restitué proposé pour l'escarpe (**fig. 14**) est donc approximatif. Il rend compte, cependant, d'une implantation générale caractérisée par un écart prononcé entre fossé et rempart dans les parages de la porte

Viennoise, écart qui va se réduisant progressivement vers l'est jusqu'à ne plus mesurer que 60 cm.

Le secteur de la porte viennoise

- 29 Aucune trace de contrescarpe n'a pu être découverte sur les quelque huit mètres d'une coupe dressée dans un sondage ouvert au droit de la poterne. On peut donc envisager qu'à l'origine, elle pouvait se situer au-delà, ou encore qu'elle fut oblitérée à la suite de l'un des nombreux curages ou recreusements qui ont affecté le fossé pendant toute la durée de son utilisation. On ne peut donc, pour ce secteur, restituer le profil du fossé à un moment quelconque de son histoire.
- 30 Les dépôts de comblement d'origine fluviale et anthropique se répartissent, en volume, de manière pratiquement équivalente (**fig. 22**). Sans doute la relative abondance des seconds peut-elle s'expliquer ici par l'existence d'un accès direct au fossé et par l'intense activité de construction liée à l'édification, puis aux nombreux réaménagements de l'ensemble épiscopal. L'entretien du fossé semble pourtant avoir été une préoccupation constante des autorités de la ville, si l'on considère la succession de sept phases de creusement ou de curage du chenal artificiel qui ont conduit au déplacement progressif de l'escarpe d'environ 6 m vers le nord-est.

22- Le déplacement de l'escarpe du fossé dans le secteur de la porte Viennoise (avec la trame : comblement naturel)

- 31 Dès l'origine, la bande de terre entre rempart et fossé, au-devant et immédiatement à l'est de la poterne, a, semble-t-il, été pourvue d'un sol. Le revêtement se présente sous la forme d'un gravier damé dont l'épaisseur approche les 10 cm, mais au contact de l'enceinte, il fait place à un cailloutis plus grossier. Les niveaux de pose du sol recélaient de la céramique tardive à revêtement argileux, des tessons de céramique

luisante et de la sigillée claire B qui fournissent une fourchette chronologique large — IIIe-IVe s. — compatible avec la datation de l'enceinte.

- 32 C'est essentiellement aux abords de la poterne -on ne peut présumer du traitement des niveaux de circulation en avant de la porte *Herculea*, — que le sol est particulièrement affirmé ; plus à l'est, le niveau de graviers devient diffus et tend à se perdre dans des remblais argileux qui se substituent au sol.

(Jean-Luc Peiry)

Des analyses sédimentologiques ont été conduites dans les coupes localisées à proximité de la porte Viennoise. Elles ont concerné exclusivement les dépôts interprétés comme étant d'origine naturelle. En raison de l'intense activité de l'Homme dans toute la zone, ces dépôts constituent des poches résiduelles épargnées par les curages et piégées entre des remblais anthropiques (fig. 22). L'étude des processus de mise en place de ces sédiments suivant un modèle sédimentologique a permis de démontrer différentes modalités de fonctionnement du fossé :

la préservation, lors de curages incomplètement réalisés, de sables moyens à grossiers témoigne de l'existence de transports solides en suspension. Cela indique des circulations d'eau relativement rapides dans cette partie du fossé, au moins temporairement lors des crues de l'Isère ;

une accumulation de graviers roulés de taille médiane de 2 à 4 cm montre que des flux d'eau très rapides ont occasionnellement circulé dans l'axe du fossé. Ils témoignent très certainement de sa forte connexion avec le lit de l'Isère, peut-être d'origine naturelle (à l'occasion d'une forte crue), peut-être également d'origine anthropique (à l'issue de la réactivation de la dynamique après un curage, par l'amélioration de la liaison entre le fossé et le chenal de l'Isère) ; toutefois l'absence de matériel archéologique ne permet pas de proposer une chronologie précise.

Des dépôts plus fins, sablo-limoneux, ont également été préservés des curages. Le modèle sédimentaire indique des flux en ralentissement rapide au contact d'une eau stagnante. Cela pourrait indiquer que le fossé, au niveau de la porte Viennoise, relativement proche de l'Isère, était soumis à un écoulement lent ; alors que des tronçons du fossé plus éloignés du cours d'eau présentaient des eaux stagnantes (*cf. infra*, sites de l'ancien évêché et de Sainte-Claire). Ce type d'observation est un argument en faveur d'une connexion du fossé par l'amont au chenal de l'Isère, jusqu'à une date tardive de son fonctionnement.

J.-L. P.

Le secteur de la cour de l'ancien évêché

- 33 Plus à l'est, la position et la largeur exactes du fossé antique restent inconnues. Les sondages réalisés dans la cour de l'ancien évêché ont mis en évidence l'existence d'un fossé qui, au moment de son abandon, était d'une largeur d'au moins 12 m et dont l'escarpe était éloignée d'environ 5 à 6 mètres du pied de l'enceinte. Nulle part, dans les fouilles de la cour de l'ancien évêché, la contrescarpe n'a été observée avec certitude ; cependant, des arguments sédimentologiques laissent penser que le sondage le plus éloigné de l'enceinte en était tout proche (*cf. infra*). La largeur du fossé au droit de l'ancien évêché peut paraître surprenante. Peut-être, dans ce secteur de la ville, le fossé et le ruisseau du Verderet se conjuguèrent-ils pour former un chenal relativement large, isolant complètement la ville des terres environnantes ?
- 34 Une série de neuf carottages a été réalisée selon un axe transversal au fossé (Féougier, 1994). Comme près de la porte Viennoise, des remblaiements d'origine anthropique ont très probablement conduit à un éloignement progressif de l'escarpe du pied du rempart. Lors de l'étude sédimentologique, des débris organiques ont été prélevés au

fond du fossé, au contact de remblais anthropiques. Leur datation par la méthode du radiocarbone fournit, en années réelles, un intervalle de 905 à 1150 ans AD (Lyon-68/OxA). Il apparaît donc que les phases de remplissage analysées lors de l'étude de l'ancien évêché ne sont pas contemporaines du premier creusement, mais sont médiévales. C'est très probablement à cette époque, en effet, que se situe le dernier curage du fossé.

- 35 Les matériaux tapissant l'escarpe primitive, s'ils ont des chances d'être plus anciens, n'offrent guère cependant de critère de datation. Vers l'extrémité orientale de la fouille, les niveaux 4203, 4202, 4201 (**Pl. 4, coupe 5**), qui font alterner des limons presque purs avec des mélanges beaucoup plus hétérogènes, n'ont livré aucun mobilier autorisant une ébauche de datation. Le même faciès s'observe plus à l'ouest dans les couches 4109 à 4103 (**Pl. 4, coupe 6**), qui n'ont pas fourni davantage de matériel, si ce n'est (couche 4106) un petit fragment d'angle supérieur d'un chapiteau en calcaire, comportant volute et corne de l'abaque (**fig. 23**).

23- Fragment de chapiteau trouvé contre l'escarpe du fossé

Le secteur sud de l'enceinte

- 36 Place Sainte-Claire, les caractéristiques du fossé peuvent désormais être évaluées avec une relative précision grâce aux carottages réalisés dans le sondage 1 (**fig. 24**). La géométrie du chenal a été reconstituée en aveugle par une analyse statistique de la granulométrie des sédiments de remplissage (Peiry 1994 et 1997). De l'interprétation de ces dépôts, il résulte que la largeur au sommet est ici de l'ordre de 8 m, pour une largeur au fond d'environ 4 m et une profondeur maximale approchant les 2 m. Ici encore, le fossé présentait un fond plat qui coïncide avec le *substratum* caillouteux. Le profil régulier du toit de graviers indique par ailleurs que le fossé n'a pas été établi dans

un ancien chenal de l'Isère, mais qu'il a été directement creusé à la surface de la plaine d'inondation.

24- Sondage effectué place Sainte-Claire

Source : Peiry 1997

- 37 L'infléchissement marquant le bord du fossé ménage le long de l'enceinte un étroit passage – entre 1,50 et 2 m – revêtu ici encore d'un vague cailloutis. En réunissant les données des fouilles de 1963 et de 1989 au sud de l'enceinte, on constate que l'escarpe, loin de suivre un tracé régulier, tend à s'écarter puis à se rapprocher du rempart. Le chemin ainsi déterminé présente donc, comme dans le secteur de la cathédrale, de grandes variations de largeur, l'escarpe se développant à une distance du mur qui oscillerait entre 1,50 et 11 m (Bocquet 1963, p. 18).

(Jean-Luc Peiry)

L'étude sédimentologique des dépôts de remplissage du fossé a livré des enseignements intéressants. Tout comme sur le site de la place Notre-Dame, le fond du fossé a été atteint au contact du lit de gravier (cote 207,21 m NGF pour le carottage le plus profond). Deux phases très distinctes caractérisent le comblement :

- entre le lit de gravier et la cote 208,50 NGF, on a observé une accumulation très homogène de limons compacts, riches en éléments issus de la décomposition des schistes (médiane comprise entre 15 et 35 μm). Ces matériaux sont typiquement ceux transportés en suspension par l'Isère dont ils sont issus. Ils ont été déposés dans un plan d'eau stagnant ;
- au dessus de la cote 208,50 m, les dépôts sont composés de sables fins à grossiers dont la médiane est comprise entre 50 et 200 μm , ce qui implique une circulation relativement rapide et un transport en suspension graduée. Par ailleurs, la comparaison des sondages entre eux montre une tendance marquée à l'accroissement progressif de la taille des particules minérales de l'escarpe en

direction de la contre-escarpe ; cela traduit une dissymétrie des conditions d'écoulement, les flux les plus dynamiques se concentrant près de la berge extérieure du fossé. Ici encore, il semble que ces matériaux soient typiquement originaires de l'Isère ; on ne peut cependant pas totalement exclure qu'aient existé également des apports locaux issus du ruisseau du Verderet.

La très grande homogénéité des dépôts de remplissage conduit à s'interroger sur la possibilité d'un comblement accidentel très rapide du fossé. Les études réalisées sur les processus contemporains de sédimentation de l'Isère ont montré que des taux de dépôt de 3 à 5 cm par heure étaient courants ; sur certaines îles de l'Isère, ils conduisent à l'accumulation de près de 90 cm de sédiments à l'occasion d'une seule crue (Peiry 1997). On ne peut exclure qu'une inondation médiévale de grande ampleur ait eu une telle conséquence sur le fossé près de l'ancien évêché et ait provoqué son abandon (*cf. infra*, chap. 9).

J.-L. P.

- 38 L'analyse sédimentologique n'apporte pas de réponse définitive à la question de l'origine de l'alimentation en eau des fossés. Cependant, sur les trois sites étudiés, le rôle prépondérant de l'Isère dans les processus de comblement est mis en évidence. Pour autant, cette observation n'autorise pas à conclure que la rivière, connectée au fossé en assurait seule l'alimentation (Peiry 1990, p. 10-13). Ceci tend à nuancer sans la contredire totalement, une hypothèse déjà ancienne émise à partir des plans du XVI^e s. et selon laquelle l'alimentation des fossés provenait en partie d'un cours d'eau secondaire, le Draquet (**fig. 25**).

25- Le *Portraict de la ville de Grenoble*, dressé en 1536 par Jean Lefebvre

B.M.G Cd 751 Réserve

Chronologie de la construction

Les données de l'épigraphie

- 39 L'enceinte de *Cularo* est, on l'a dit, la seule fortification de la Gaule romaine à être datée précisément grâce à l'épigraphie. Les deux inscriptions aujourd'hui disparues étaient disposées audessus des portes de la ville et ont été fort heureusement relevées à la fin du XVI^e s. (C.I.L., XII, 2229) :

DD. NN.IMP. CAES. GAIVS AVREL. VALERIVS DIOCLETIANVS PP. INVICTVS
AVGVSTVS ET IMP. CAESAR MARCVS AVREL. VALERIVS MAXIMIANVS PIVS FELIX
INVICTVS AVG. MVRIS CVLARONENSIB VS CVM INTERIORIBVS AEDIFICIIS
PROVIDENTIA SVA INSTITVTIS ADQVE PERFECTIS PORTAM VIENNENSEM
HERCVLEAM VOCARIIVSSERVNT

Dans la seconde dédicace. PORTAM ROMANAM IOVIAAM remplaçait PORTAM VIENNENSEM HERCVLEAM.

"Nos deux maîtres, l'empereur César Gaius Aurélius Valerius Dioclétien, pieux, heureux invincible auguste et¹⁴, l'empereur César Aurélius Valérius Maximien, pieux, heureux, invincible auguste, après la construction des murailles de Cularo avec leurs édifices intérieurs, ouvrage de leur prévoyante sollicitude, heureusement entrepris et achevés, ont donné à la porte du côté de Vienne le nom de porte Herculea, ont donné à la porte du côté de Rome le nom de porte Jovia " (Prudhomme 1888, p. 22).

- 40 La formule gravée dans la pierre attribue, sans équivoque possible, à la fois l'initiative, la réalisation et la dédicace du rempart et des "édifices intérieurs " aux deux co-empereurs Maximien et Dioclétien. Conception, mise en œuvre et achèvement de ce lourd programme auraient donc pris place entre l'avènement de Maximien au rang d'Auguste en décembre 285 et l'instauration de la Tétrarchie, le 1^{er} mars 293 (Rebuffat 1992, p. 126). Les indications chronologiques fournies par la fouille invitent, on va le voir, à considérer avec circonspection cette datation admise.

Les données de la fouille

Datation par dendrochronologie et étude au radiocarbone des pilotis du rempart

- 41 En toute logique, la datation par dendrochronologie des pieux de fondation du rempart aurait dû indiquer le début de la construction. Les circonstances en ont décidé autrement puisque les arbres utilisés par les constructeurs sont "caractérisés par d'importants problèmes de croissance qui nuisent à la datation" (ARC90/R793D). Aussi, devant l'impossibilité d'aboutir par cette méthode, il fut décidé de procéder à une analyse par le radiocarbone. Celle-ci fournit une fourchette (calibrée) comprise entre 70 et 340 de notre ère avec 95,4 % de probabilité, qu'il est possible de ramener à une date comprise entre 130 et 270 ap. J.-C. avec 67,6 % de probabilité (ARC 90/R819C/2 datation 503, 1815 ±50 BP).
- 42 En raison d'un nombre de cernes trop faible, la datation fournie par l'analyse dendrochronologique de l'un des quatre pieux de la seconde série s'avère peu fiable. Une date, 146 ap. J.-C., a néanmoins été avancée comme une hypothèse de travail (ARC 90/819C/1 datation 488). Cette datation est-elle erronée ou faut-il croire qu'il a pu exister dans cette zone des vestiges construits au Haut Empire et que l'un d'eux a été détruit, à l'exception de sa fondation de bois dès lors intégrée au soubassement de l'enceinte ?

Les fossiles directeurs

- 43 Dans le sondage conduit au revers de la tour de la porte *Herculea*, les niveaux de construction de l'enceinte du côté interne ont livré au total, disséminés dans deux niveaux distincts, onze *antoniniani* frappés entre 261 et 270-273 (cf. annexe, n° 25, 28, 41, 46, 49, 54, 59, 60, 61, 64, 71).
- 44 Le matériel céramique mis au jour dans ces mêmes couches est essentiellement constitué de céramiques communes sombres noires ou rouges, de productions fines tardives (Portout 65), et de sigillées claires B et C datées des IIIe-IVe s.
- 45 Les remblais apportés pour la construction de l'enceinte, mais cette fois sur la face externe, (à partir de la poterne et sur environ 10 m en direction de l'est), livrent également un matériel abondant. Quatorze monnaies, dont trois sont manifestement résiduelles (cf. annexe, n° 17, 21 et 22) et une quatrième illisible (n° 151), proviennent de ces couches. Les dix autres pièces¹⁵ se répartissent entre 267-268 pour la plus ancienne (n° 31) jusqu'aux années 276-282 pour un *antoninianus* de Probus, émis par l'atelier de Lyon (cf. annexe 1996, n° 77).
- 46 Enfin, plus à l'est, sous l'aile nord de l'ancien évêché, les couches de construction du rempart ont livré un *antoninianus* de Claude II le Gothique émis en 270 (cf. annexe, n° 174). La vaisselle associée à ces monnaies présente un faciès comparable à celle issue des remblais de construction dégagés à l'intérieur de l'enceinte et doit être attribuée aux IIIe-IVe s.
- 47 Comme souvent, ce sont donc les collections monétaires qui fournissent les repères chronologiques les plus précis. Dans le cas présent, un *terminus post quem* est donné par 21 *antoniniani*, tous frappés dans une période très courte, une dizaine d'années tout au plus. On retiendra de l'étude numismatique que le début des travaux de construction de l'enceinte est postérieur à 276. L'homogénéité du lot, constatée sur un nombre important de pièces, suggère par ailleurs qu'un court laps de temps a dû s'écouler entre l'émission et le dépôt des monnaies dans les niveaux de construction du rempart.

Le bâtiment I

- 48 On peut se demander si, parmi les "édifices intérieurs" mentionnés dans la dédicace des remparts, il ne faudrait pas compter le bâtiment I. Sa position topographique, près de la porte *Herculea*, en bordure de la voie, et les données chronologiques qu'il a livrées sont en effet autant d'éléments qui pourraient conforter cette idée.
- 49 L'édifice n'est connu que par son angle nord-est et un mur de refend délimitant une salle de 4,10 m de largeur, à l'intérieur de laquelle a été ouvert un sondage.
- 50 Les murs qui ferment le bâtiment au nord et à l'est sont chaînés et attestent que la construction de l'édifice a été réalisée d'un seul jet. Deux assises en élévation montrent un petit appareil aux assises très régulières dont les joints sont soulignés à la truelle. La fondation puissante (1 m au moins de hauteur) et parementée, forme un ressaut saillant d'environ 10 cm sur les deux faces. À l'intérieur du bâtiment, un remblai de construction recouvert d'un sol de terre battue épais de plus de 20 cm, qui présente un fort pendage vers l'ouest, a été appliqué sur le ressaut de fondation.

- 51 Du sol émerge une maçonnerie appuyée contre la paroi est de l'édifice : une dalle calcaire de grandes dimensions, saillante de 25 à 45 cm, a été remployée pour en constituer la partie aérienne (1,30 X 0,58 m). La liaison entre l'extrémité de la dalle et le mur du bâtiment est assurée par une maçonnerie de bourrage faite de blocs de calcaire et de mortier blanc. Aucune trace de mortier n'étant visible à la surface lisse de la dalle, il faut considérer que l'appareil ne se prolongeait pas en élévation et en déduire qu'elle correspondait soit à un mur bahut, soit plus vraisemblablement à un socle destiné à recevoir un aménagement quelconque. L'occupation de l'édifice se limite à deux séquences cendreuse ne comptant qu'un mobilier atypique.
- 52 On peut dater la construction du bâtiment de la seconde moitié du IIIe s. grâce à deux niveaux qui ont livré un mobilier recelant de la sigillée claire C, des tessons de céramique tardive fine et un *antoninianus* de Tétricus II émis entre 270 et 273 (cf. annexe, n° 72). Cette datation s'accorde bien avec les chronologies de l'enceinte et il est vraisemblable que le bâtiment I procède du même programme de construction qu'elle.

Conclusion

- 53 L'étude archéologique du rempart dans l'emprise des fouilles de la place Notre-Dame et de l'ancien évêché et ce qu'on en connaît en d'autres points de la ville montrent une réelle homogénéité des différentes parties de l'ouvrage, qui va dans le sens d'une réalisation rapide de l'ensemble. Ces observations sont corroborées par les études de R. Rebuffat qui a montré que les enceintes de cette époque ont été érigées dans un bref laps de temps (Rebuffat 1989, p. 113).
- 54 Il est entendu que l'idée d'une "construction hâtive" exécutée sous la pression des événements, à Grenoble comme ailleurs, ne saurait tenir : le soin évident apporté à l'ouvrage la dément catégoriquement. L'adaptation des techniques au terrain, et la qualité des fondations en particulier, indiquent au contraire un savoir-faire manifeste réclamant une maîtrise qualifiée servie par une main-d'œuvre abondante.
- 55 Les moyens déployés pour la réalisation de cet ouvrage de prestige autant que défensif sont d'autant moins étonnants que selon des études récentes (Rebuffat 1989, p. 128-133, Maurin 1992), les constructions des enceintes du IIIe s. procèdent le plus fréquemment de la volonté impériale. La première impulsion donnée, il était alors possible d'engager des financements importants et de réunir les compétences nécessaires pour mener rapidement les opérations.
- 56 Dans le cas de Grenoble, il reste à se demander si, en moins de huit années, la réalisation de travaux d'une telle ampleur était possible et si les deux empereurs dédicataires ne se sont pas, en réalité, attribué le mérite d'une œuvre commencée par un prédécesseur, qui pourrait être l'empereur Probus (276-282) dont le règne coïncide avec la période suggérée par les séries monétaires. Ce règne, justement, est marqué par le retour de la paix et par la réalisation de nombreux ouvrages publics, confiée aux légions. On retrouve ici une des thèses soutenues par A. Blanchet qui voyait dans Probus "le véritable sauveur de la Gaule", et en tout état de cause celui sous l'autorité duquel fut menée "la construction rapide des bases d'enceintes gallo-romaines" (Blanchet 1907, p. 335).
- 57 Peut-on de là estimer qu'il a mis en chantier la fortification de *Cularo*, ce que justifiait sa position stratégique sur la route de Rome par les cols alpins ? Rien ne permet de l'affirmer de façon péremptoire, mais on ne peut négliger la possibilité que les travaux

n'aient été qu'achevés sous le règne conjoint de Dioclétien et Maximien qui procédèrent à la dédicace de l'ouvrage.

NOTES

9. La porte est également connue sous le nom de "Viennoise" ; puis, au Moyen Age, elle est dite "épiscopale".

10. C.I.L., XII. n° 2218. 2249. 2256, 2258, 2267, 2271. 2272, 2273, 2288, 2303 et n° 2291, 2298, dont la provenance, à proximité de la porte, est mal assurée (Chabert 1927).

11. Etant donné les modes de représentation adoptés par l'auteur du plan, il peut s'agir aussi bien de voûtes d'arêtes que de voûtes sur croisée d'ogives. Le même figuré, employé pour le berceau plein cintre du porche de la cathédrale, laisse cependant perplexé.

12. Sans présumer de la hauteur de la nappe phréatique à la fin du III^e s., il est assuré qu'une grande partie de la réalisation des soubassements du rempart fondé sur le toit de graves fluviales, s'est effectuée en milieu humide, voire en pleine eau.

13. Les six trous de boulin repérés sont situés à environ 1 m au-dessus du ressaut de fondation. Leurs dimensions sont variables : de 12 X 15 cm (prof. 36 cm) à 10 X 20 (prof. 45 cm). Une partie d'entre eux a fait l'objet d'un bouchage réalisé à l'aide d'un bourrage de galets et mortier.

14. A. Prudhomme a ici traduit les termes que l'on attendrait sur l'inscription, P(ius) f(elix), au lieu des lettres PP. (piissimus) qu'elle porte

15. Les monnaies concernées portent les numéros d'inventaire n° 29, 34, 36, 38, 63, 69, 73, 74.

Chapitre 3. Les premières occupations à l'intérieur de l'enceinte

- 1 Une fois l'enceinte construite, l'espace intérieur, entre la porte et la poterne, est resté un vide de construction. Pour temps l'absence de bâti semble aller de soi dans une zone d'intense circulation et spécialement à proximité immédiate d'un des accès principaux de la ville. En revanche, l'état de la documentation archéologique ne permet pas de se forger une opinion quant à l'extension éventuelle d'une zone *non aedificandi* à l'ensemble du périmètre interne de l'enceinte. Dans le secteur de la porte *Herculea*, il faut attendre les années 335-340 au plus tôt pour voir apparaître les premières constructions sous la forme de bâtiments qui d'emblée annexent la poterne.

Deux bâtiments appuyés contre le rempart

- 2 Les premiers édifices élevés dans ce secteur ont été subordonnés à un cadre urbain rigide, régi par le rempart au nord et la rue qui empruntait la porte *Herculea* à l'ouest.
- 3 Les constructions se présentent sous la forme de deux bâtiments étroits (II et III) qui s'organisent en équerre autour d'un espace vide, sans doute une cour, dont on regrettera qu'elle ne soit attestée par aucun vestige de sol (**fig. 26**).

26- Les bâtiments du IV^e Si⁷cle

- 4 À la différence du bâtiment ouest, large de 3,80 m, le plan du bâtiment nord (II) n'est pas rectangulaire, mais trapézoïdal. Cette particularité tient au fait que sa limite nord est constituée par la courtine dont l'orientation diffère de celle des façades. D'ouest en est, sa largeur passe ainsi de 3,40 m à 5,30 m.
- 5 L'extension des deux bâtiments reste ignorée, mais l'aile nord reconnue sur plus de 20 m se prolongeait encore vers l'est, au-delà de l'emprise des fouilles. L'aile ouest a été repérée sur une quinzaine de mètres seulement, mais tout porte à croire qu'elle se poursuivait vers le sud avant d'être démolie pour permettre la construction du baptistère (cf. *infra*, chap. 5). Il est par ailleurs établi que le bâtiment I, décrit au chapitre précédent, est toujours en service et fournit un appui au bâtiment III. C'est en effet ce que démontre un enduit de tuileau observé dans l'édifice ouest, dont on retrouve également la trace sur la face externe du bâtiment I.
- 6 Dans les deux ailes, on constate l'absence de murs de refend, mais le nombre et l'ampleur des vestiges postérieurs pourraient expliquer la disparition d'éventuelles divisions internes. On serait d'ailleurs tenté de restituer, au droit de la poterne, une séparation pour interdire que depuis l'extérieur de la ville, on puisse accéder directement à l'intérieur du bâtiment II¹⁶. On créerait de la sorte un vestibule permettant de contrôler l'accès aux bâtiments. Par l'intermédiaire d'une porte large de 2,50 m, on accédait en effet à l'aile ouest et l'on pourrait imaginer une seconde ouverture dans l'hypothétique cloison fermant le bâtiment II.
- 7 L'ensemble des murs se signale par une grande homogénéité et un mode de construction particulier. Une tranchée peu profonde est ouverte pour recevoir un hérisson large de 1,50 m en moyenne, qui sert de base à une fondation maçonnée. Celle-ci est marquée, sur chaque face du mur, un double ressaut d'environ 18 cm qui porte à son tour une élévation dont la largeur n'excède jamais 45 cm. L'altimétrie montre qu'une partie de la semelle et la totalité de la fondation maçonnée dominaient

légèrement la surface du terrain encaissant ; c'est donc l'ensemble des terrains environnants qui ont été exhaussés dans un deuxième temps par un apport de remblai.

- 8 Le bâtiment II est pourvu d'un sol peu épais (entre 1 et 5 cm par endroits), qui présente de fortes altérations (**fig. 27**). Dans les parties les mieux conservées, on observe une superposition de trois couches de nature différente : une chape de chaux meuble et pulvérulente, puis un lit plus solide de mortier gris surmonté d'une surface lissée en mortier de tuileau. Dans l'autre bâtiment, le dégagement d'un fin niveau de chaux laisserait supposer l'existence d'un sol qui rappelle, en plus dégradé, celui de l'édifice nord. À la différence de ce dernier, il n'est pas exclu que le bâtiment ouest ait été pourvu dans un premier temps d'un pavement, dont le négatif très altéré a été retrouvé dans un niveau de mortier blanc.

27- Le sol primitif du bâtiment II (US 6165) recoupé par le mur M17 (US 6142)

Un bâtiment sur rue

- 9 Ce premier ensemble est séparé de la rue par un troisième bâtiment mitoyen bordé par une colonnade. Les données recueillies sur ce bâtiment sont peu nombreuses en raison, d'abord, de la destruction totale de sa partie nord lors de la démolition du rempart au début du XIXe s. Une partie importante, au centre du bâtiment, a également disparu sous les imposantes fondations de deux murs modernes (*cf. infra*), et le mur M14 enfin, a fait l'objet d'un simple dégagement et non d'une véritable fouille.
- 10 La largeur du bâtiment est identique à celle de l'aile ouest. Du côté de la rue, il est limité par un mur présentant les mêmes caractéristiques de construction que les précédents. Il est donc probable qu'il appartient à la même période de construction ou à la phase de modification immédiatement postérieure, qui voit le bâtiment II ramené à la largeur de l'édifice III (*cf. infra*).
- 11 On ne peut déterminer si le mur se développait jusqu'au contact du rempart ou si, au contraire, il prenait appui contre l'éventuel développement de la porte sur la face

interne de l'enceinte (*cf. supra*). Il ne fait pas de doute en revanche que sa construction est à l'origine du démantèlement de la façade ouest du bâtiment I qui, dès lors, s'est vu amputé d'une partie de sa surface originelle, sans être pour autant abandonné : on doit plutôt considérer ces travaux comme un réalignement de façade.

- 12 Contrairement aux deux autres, le bâtiment donnant sur la rue n'a livré aucun sol, mais il est possible que le remblai apporté pour la construction de l'édifice ait lui-même constitué un premier niveau de circulation.
- 13 Malgré une probable différence de statut qui se devine dans la qualité des sols, on supposera, pour le bâtiment sur rue et l'édifice ouest, une même toiture dont le faîtage prendrait appui sur le mur commun (M 16) (**fig. 29**).

Le portique

- 14 Du côté de la rue, on observe contre la face externe du mur M14, une série de quatre supports de bases de colonnes ou plutôt de simples poteaux de bois. Ces supports sont tantôt des blocs calcaires remployés (environ 40 X 50 cm, ép. 18 cm), tantôt des assemblages plus frustes de tuiles et de pierres. Tous ne sont pas conservés, mais sur une longueur de 11 m, on peut restituer sept poteaux distants d'environ 1,80 m d'axe en axe. Plus que d'une simple colonnade à vocation décorative, il est possible que le bâtiment sur rue ait été doublé à l'ouest d'un portique donnant sur la voie (**fig. 28**). La largeur de ce portique supposé ne devait pas excéder 2,50 m, si l'on se réfère à la position du passage défini par la porte *Herculea* telle qu'elle a été restituée (*cf. supra*, chap. 2), mais l'emprise de la fouille ne permet pas de le vérifier.

28- Le mur M14 doublé d'une colonnade

Remaniements des corps de bâtiments

- 15 Les modifications décelées dans les trois bâtiments ne sont documentées par aucun mobilier et la chronologie relative ne suffit pas à établir l'ordre dans lequel ont été réalisés les travaux (**fig. 29**).

29- Les premières transformations des bâtiments du IV^e siècle

Le bâtiment II

- 16 La principale modification apportée à l'organisation primitive des bâtiments s'observe dans l'aile nord, où la construction d'un mur (M 17) a permis de séparer le bâtiment du rempart et de définir un espace strictement rectangulaire, désormais appuyé contre l'épaule interne de la première tour à l'est de la poterne (**fig. 30**). Ce remaniement a eu également pour conséquence de donner à l'aile nord une largeur identique à celle du bâtiment ouest (3,80 m environ).

30- Le bâtiment II après construction du mur M17

- 17 La mise en place du nouveau mur créait ainsi un espace résiduel de forme triangulaire entre l'enceinte et le bâtiment. Dans sa partie la plus large, contre l'épaule de la tour, a été aménagée une sorte de réduit de plan trapézoïdal allongé, probablement couvert, dont l'entrée par le petit côté ouest est encore matérialisée par un seuil fait d'une longue pierre grossièrement équarrie. Tout à côté, ouverte dans le mur M17, une porte au seuil dallé de gros fragments de *tegulae* donnait accès à l'entrée du réduit depuis le bâtiment nord. Une couche de terre sombre, organique, épaisse d'une dizaine de centimètres a été fouillée dans le réduit, attestant son occupation.
- 18 Ces transformations du bâtiment expliquent que son sol a dû être refait (**Pl. 8, coupe 11**). On a apparemment profité de l'occasion pour procéder à une semblable réfection du sol dans l'aile ouest, sans doute en raison de son mauvais état. Le nouveau revêtement est constitué d'un béton de tuileau grossier renfermant des fragments de tuiles d'un module de 2 à 4 cm, noyés dans un mortier pauvre en chaux, mais comprenant une importante quantité d'argile. Epais d'environ 10 cm, le sol repose sur un hérisson constitué de petits blocs calcaires et de galets disposés de chant. À l'intérieur des deux bâtiments, le nouveau sol s'appuie sur des enduits en mortier de tuileau que l'on retrouve également à l'extérieur, sur les façades sud et est.

Le bâtiment sur rue

- 19 Dans ce bâtiment, la construction d'un mur de refend, M15, (**fig. 29**) a conduit à la création de deux entités. La zone fouillée étant de dimensions réduites, seul l'angle nord-est de la pièce au sud du mur M15 est perceptible. Moins accessible encore, le secteur au nord du mur n'a livré que de maigres renseignements. Il apparaît toutefois

que de ce côté-ci, aucun sol construit n'a été installé sur le remblai antérieur, qui a sans doute continué à servir de niveau de circulation.

- 20 Le mur, large de plus d'un mètre, a été arasé et il n'en subsiste que la fondation construite en tranchée étroite¹⁷. Le matériau le plus employé est le calcaire sous la forme de blocs bruts d'équarrissage liés par un mortier résistant, mais on distingue aussi quelques galets et des fragments de tuiles. Un sol de *terrazzo*, fait d'un mortier blanc construit sur un hérisson irrégulier de blocs de tuf, est ensuite établi dans la pièce, au sud du mur (210 m NGF). On doit s'étonner de la largeur de ce refend : peut-être a-t-il servi de support à un aménagement pesant utilisé dans le cadre d'activités artisanales ?
- 21 Le sol du bâtiment a été établi directement sur le remblaiement de la tranchée d'installation d'une construction souterraine voûtée, vraisemblablement contemporaine du découpage interne du bâtiment (**fig. 29**). Elle se présente sous la forme d'un rectangle de petites dimensions (2,50 X 1,50 m dans l'œuvre) aux murs bâtis pour l'essentiel à partir de blocs calcaires. Le fond est indiqué par les déchets de mortier de liaison de la maçonnerie. Quelques claveaux de tuf encore en place signalent une voûte en berceau dont la hauteur à l'intrados est de l'ordre de 1,40 m (**fig. 31**).
- 22 Les parois sud et ouest présentent une ouverture de section carrée (environ 18 cm de côté), dont la base est située quelque 90 cm au dessus du fond. À l'intérieur de la cavité reconnue au sud, une tuile creuse a été retrouvée face convexe vers le haut, destinée peut-être à protéger un tuyau. S'il est possible d'interpréter ce dispositif, qui a pu être suivi sur près de 1 m, comme une adduction, en raison du fort pendage donné au conduit, on ne saurait en revanche préciser l'origine de son alimentation.

31- Relevé pierre à pierre des élévations du réservoir

- 23 Dans l'ouverture de la paroi ouest, aucune tuile n'a été découverte, mais les similitudes qu'elle présente avec celle du sud dans le mode de construction, les dimensions et la hauteur à laquelle elle a été placée, nous incitent à la considérer comme une seconde arrivée d'eau. Toutefois, il n'a pas été possible de restituer le sens de la pente et l'on pourrait supposer que l'ouverture ouest corresponde à un trop-plein destiné à évacuer les eaux vers la rue.
- 24 Si la présence d'eau est avérée dans cet ouvrage, la nature perméable du fond composé de sables et de graviers, et l'absence de tout mortier d'étanchéité sur les parois s'opposent à une utilisation comme citerne, sauf à restituer un cuvelage en bois, voire en plomb. Dans cette hypothèse, on pourrait envisager une réserve d'eau, d'une capacité maximale de 3,4 m³ peut-être à des fins artisanales.
- 25 Si au contraire il n'existait pas de cuvelage, on serait amené à considérer cet aménagement comme un réservoir provisoire, permettant une évacuation graduelle de l'eau par le fond, à la manière d'un puisard¹⁸.

Un réseau de caniveaux

- 26 Au nord-est du réservoir un réseau de deux caniveaux a été mis au jour. Le premier caniveau constitué de tuiles de chant et d'un fond maçonné (**fig. 29 n° 1**) permettait l'évacuation de l'eau par la poterne (larg. : 20 cm, prof. : 25 cm). Il pénètre dans le bâtiment nord par une reprise en sous-œuvre pratiquée dans la façade (M 18). Il peut encore être observé sur près de 2 m à l'intérieur de l'édifice où il est intégré dans le sol de *terrazzo* (**fig. 32**). À l'extérieur, du côté de la cour, le prolongement du caniveau n'a pas été retrouvé, mais on peut présumer qu'il ait été connecté à un tuyau de descente débouchant d'un chéneau canalisant les eaux pluviales. Il se peut également qu'il ait longé l'aile nord, peut-être sous la forme d'une rigole à ciel ouvert, dans le but de recueillir les eaux pluviales tombées d'un larmier ou pour canaliser des eaux usées vers les fossés de la ville¹⁹. Le franchissement de la poterne a obligé à creuser la dalle de seuil et la première marche pour conserver une pente suffisante au conduit. Au-delà, on ne trouve plus trace d'aménagement particulier, et l'on doit donc supposer que l'eau se répandait directement sur le sol de cailloutis établi entre rempart et fossé.

32- Caniveau n° 1

- 27 Une autre canalisation, large de près de 40 cm à l'intérieur pour une profondeur de 30 cm, a pu être suivie sur une vingtaine de mètres, à travers la cour (**fig. 29 n° 2**). Des tuiles plates soigneusement jointoyées par un mortier hydraulique en constituent le fond. Les parois sont également composées de tuiles ou d'un simple revêtement de mortier lissé suivant les sections, avec comme seul élément conservé de la couverture, une dalle de schiste (**fig. 33**).
- 28 Vraisemblablement réalisée dans un second temps, la nouvelle conduite traverse le bâtiment nord en se substituant pour partie au précédent caniveau : rien toutefois n'interdit de penser que ce dernier, loin d'être abandonné, ait pu être raccordé au nouveau système d'évacuation²⁰

33- Caniveau n° 2

Un aménagement du seuil ?

- 29 Un autre aménagement dont la signification demeure particulièrement obscure, a été rencontré dans l'emprise du seuil permettant le passage du bâtiment III au bâtiment II (**fig. 29**). Le sol a été creusé à l'aplomb du piédroit oriental pour recevoir un dispositif de grands blocs en calcaire remployés (1 X 0,8 X 0,5 m en moyenne), qui ont été implantés de façon oblique par rapport au seuil. Du côté sud, la tranchée d'installation se referme de manière franche, mais l'aménagement pouvait se prolonger du côté nord, pour rejoindre, peut-être, la poterne. Les travaux de démolition du rempart l'ont fait disparaître au début du XIXe s. Les blocs ont été disposés pour affleurer le niveau du sol. La tranchée a ensuite été soigneusement refermée à l'aide d'un mortier de tuileau destiné à masquer les dégâts occasionnés dans le *terrazzo*.
- 30 On remarquera en outre que cet aménagement est accompagné d'une réduction de la porte qui jusque-là s'ouvrait largement entre les deux bâtiments : le mur M19, conservé sur trois assises, est en effet posé directement sur le sol, tout en respectant le bloc inséré dans le *terrazzo*.
- 31 Ces pierres, utilisées ici comme un véritable dallage, semblent matérialiser un passage privilégié qui, par le matériau employé, se détache du reste du sol (**fig. 34**). Le contraste recherché des couleurs paraît aussi inviter le visiteur venant de la poterne à s'engager en direction du corps de bâtiment III. On s'étonnera pourtant de l'ampleur des efforts déployés pour réaliser ce qui finalement pourrait bien n'être qu'une simple « signalisation » !

34- Le bâtiment II au débouché de la poterne : seuil, caniveau et système de signalisation (?)

Éléments de chronologie

- 32 Les remblais apportés pour la construction du bâtiment III en particulier se sont révélés très riches en céramique. Le mobilier s'apparente aux productions valaisannes datées de la deuxième moitié du IV^e s. et caractérisées par un fort pourcentage de céramiques luisantes, associées à des céramiques dites grises ou fumigées en proportion moindre²¹. Il comportait en outre 13 monnaies de la première moitié du IV^e s.²² dont la plus récente, un *follis* frappé sous Constantin en 335 ap. J.-C. (cf. annexe, n° 130), fournit un *terminus post quem* pour la construction des bâtiments.
- 33 À la série de transformations reconnues sur ce premier ensemble de bâtiments, n'est associé aucun mobilier significatif, si ce n'est, trouvé dans les matériaux constituant le radier du nouveau sol de l'aile nord, un fragment de fond en céramique orangée à revêtement argileux, portant, estampillés, un décor de motifs tréflés et la signature *SEVERIANI* (fig. 35).

35- Fragment de vase portant l'estampille Severiani

- 34 Dans la couche d'occupation du réduit quelques éléments mobiliers ont été recueillis : outre un fer de hache et plusieurs fragments de verre peu caractéristiques, on remarque dans ce lot plusieurs tessons de céramique estampée à beau vernis gris (DSP) ainsi que trois monnaies. La plus ancienne, évidemment résiduelle, est un *antoninianus* de Victorinus (?) émis à partir de 268 (cf. annexe, n° 55) ; les deux autres, de Valentinien, produites entre 388 et 402 (cf. annexe, n° 145 et 149) sont davantage en harmonie avec la datation suggérée par la céramique pour l'occupation du bâtiment nord transformé.

Bâtiments publics ou première *ecclesia* ?

- 35 La création de bâtiments qui empiètent sur le domaine public, contre le rempart et la porte *Herculea*, et annexent de surcroît la poterne, soulève la question de l'autorité susceptible d'engager de tels travaux. Pour la période indiquée par le mobilier, il semble que les réponses se limitent à deux possibilités : les autorités civiles, ou la communauté chrétienne, agissant avec l'assentiment des premières.
- 36 Il conviendrait pour accréditer l'hypothèse d'un ensemble cathédral précoce qu'un évêque eût déjà été désigné à cette époque ! Or, la présence d'un évêque à *Cularo* avant que la bourgade ait accédé au rang de *civitas*, est pour le moins douteuse. Rien ne permet de récuser par ailleurs la traditionnelle attribution à l'empereur Gratien de ce changement de statut, dont témoignerait la transformation du nom de la ville en *Gratianopolis*. C'est donc après 370 au moins, époque présumée de la rédaction de la *Noticia Dignitatum*, qu'il faut rapporter l'événement puisque, dans ce document, l'agglomération est encore désignée sous le nom de *Cularo*.

- 37 De plus, si l'on veut bien considérer le fait qu'il n'est fait mention d'aucun évêque de Grenoble, ni de l'un de ses représentants, au concile de Valence en 374 où l'on voit pourtant réunis une vingtaine de prélats du sud-est de la Gaule (R.D. n° 38), on peut estimer qu'à cette date, la ville était encore dépendante de Vienne, au civil comme au religieux. Ainsi, *l'episcopus Gratianopolitanus* présent en 381 au concile d'Aquilée pourrait bien être, comme le veut la tradition, le tout premier évêque de Grenoble.
- 38 Dès lors, si l'on considère que les édifices nord et ouest doivent être placés plutôt au début de la fourchette chronologique (335-381) fournie par les indices archéologiques et les textes, il faudrait voir dans leur construction l'action des pouvoirs municipaux. Ceux-ci ont pu prendre l'initiative d'élever des bâtiments à caractère public, dont la fonction civile ou militaire, était probablement en rapport avec leur situation à l'entrée de la ville.
- 39 L'occupation des lieux par l'évêque ne serait effective qu'ultérieurement, à la fin du IV^e ou au début du V^e s., et se traduirait dès l'origine par une campagne de grands travaux destinée à mettre les lieux en accord avec leur nouvelle vocation (*cf. infra*, chap. 5).
- 40 Si, au contraire, c'est à une date plus basse, proche des années 380, qu'eut lieu leur construction, on pourrait alors reconnaître dans ces édifices certains des premiers aménagements du groupe épiscopal. Deux arguments peuvent être avancés à l'encontre de cette hypothèse. Le premier est qu'il n'a été recueilli aucune preuve de l'existence contemporaine de la construction de ces premiers bâtiments, d'un baptistère ou d'une église, seuls témoins probants d'une utilisation chrétienne des lieux. On pourra, en second lieu, s'étonner de voir la poterne d'abord annexée pour être ensuite exclue des édifices "reconstruits" à une date où leur appartenance au groupe épiscopal n'est cette fois plus douteuse (*cf. infra*, chap. 5). Ces transformations ne sont-elles pas précisément l'indice d'un changement de statut par lequel les bâtiments publics (à l'exception peut-être du bâtiment sur rue) passeraient sous l'autorité épiscopale ?
- 41 À l'inverse, en faveur de la seconde hypothèse, on peut toujours faire valoir que le mobilier trouvé dans les niveaux de construction, et singulièrement les monnaies, d'un usage souvent prolongé, peuvent indiquer une époque sensiblement antérieure à celle des travaux.
- 42 Attendu l'insuffisante précision de la fourchette chronologique donnée par le mobilier, on retiendra que la question essentielle du statut initial des nouveaux bâtiments peut difficilement être tranchée sur la base du seul examen archéologique. La prudence contraint donc à poser le problème de la vocation première de cet ensemble bâti en s'interdisant d'y répondre de manière définitive.

NOTES

16. Cette limite est en tout cas attestée dans l'état suivant, où un mur, réalisé à cet emplacement, a pu détruire une éventuelle première séparation.

17. La fondation n'a pu être reconnue que sur une cinquantaine de centimètres de hauteur, sans que la base en soit atteinte.

18. Cette seconde hypothèse, pourrait trouver une justification dans la nature des terrains sous-jacents particulièrement imperméables. Un puits perdu réalisé de manière “classique” n’aurait sans doute pas permis d’évacuer efficacement un volume important d’eau, ce qui eût entraîné des refoulements.

19. Les vestiges de ce caniveau, s’ils ont existé, ont été détruits par la construction du mur de façade du bâtiment médiéval E5.

20. Si le premier canal avait été contemporain du caniveau le plus important, ou postérieur à lui, il aurait été plus simple en effet de placer sa connexion avec le premier conduit, à l’extérieur du bâtiment, pour ne procéder qu’à une seule reprise en sous-œuvre.

21. Communication de M.-A. Haldimann, Service archéologique cantonal de Genève.

22. cf. annexe. n° 87, 89, 92, 94, 98, 100, 107, 110, 112, 118, 146 et 148.

Chapitre 4. *Ecclesia gratianopolitana*

François Baucheron et Franck Gabayet

- 1 Faute d'indices matériels suffisamment fiables, l'attribution du complexe érigé au milieu ou dans la seconde moitié du IV^e s. à un premier groupe épiscopal demeure impossible. Au tournant du siècle en revanche, cette ambiguïté est levée avec la construction d'un baptistère. L'économie générale des bâtiments antérieurs est conservée : deux corps de bâtiment, au nord et à l'ouest, continuent de limiter une grande cour. L'aile ouest, entièrement reconstruite, accueille un baptistère flanqué de deux annexes, tandis qu'un portique borde chacune des deux ailes. Le baptistère et ses abords immédiats constituent les seuls éléments bien connus du groupe épiscopal et seront présentés en détail dans ce chapitre et le suivant. L'organisation générale de l'ensemble épiscopal, telle que l'on peut la restituer, sera abordée dans le chapitre 6.
- 2 Dans les premiers temps chrétiens, le baptistère est un édifice spécialement construit pour abriter la cérémonie du baptême. Seul l'évêque était habilité à dispenser ce sacrement, en principe une seule fois l'an, dans la nuit de Pâques ; mais assez rapidement le sacrement a été administré à l'occasion de grandes fêtes telles Pentecôte ou Noël. A l'issue d'une longue période de préparation, les néophytes, ou catéchumènes, entièrement dévêtus, s'immergeaient dans la piscine baptismale. Le baptême marquait ainsi l'entrée du catéchumène dans la communauté des chrétiens, *Vecclesia*. La symbolique du sacrement est fortement marquée par l'image de la mort et de la résurrection du Sauveur : par le baptême, le pécheur meurt pour renaître à une vie nouvelle.
- 3 L'exiguïté des fouilles laisse malheureusement dans l'ombre la partie la plus importante du groupe épiscopal primitif : la — ou les — cathédrales qui étaient associées au baptistère. Par ailleurs, le projet de mise en valeur du baptistère a limité les observations d'ordre archéologique. Une partie des éléments constitutifs de l'édifice n'a pu être étudiée en détail, faute de pouvoir procéder à un démontage systématique.

Le baptistère rectangulaire (état 1)

- 4 Le baptistère est établi sur l'ancien bâtiment III dont il réutilise le mur occidental (M 16), mais sur les trois autres côtés il est délimité par un mur chaîné aux angles (**fig. 36, M20**). L'édifice offre l'aspect d'une pièce rectangulaire dont les proportions modestes se rapprochent de celles d'un carré (7,30 m X 6,40 m dans l'œuvre). Il abrite au centre un bassin octogonal. Légèrement décentrées vers l'ouest, deux portes de 1,40 m ouvertes dans les murs nord et sud, assuraient l'accès aux salles contiguës²³

36- Le baptistère et l'atrium ; fin du IV^e s. ou début du V^e s. (état 1)

- 5 Là où cela a pu être vérifié, à l'est et au nord, les fondations reposent sur une trame dense de pilotis aux diamètres compris entre 8 et 15 cm (**fig. 37**). Cette technique élaborée, déjà mise en œuvre dans les fondations de la porte monumentale de l'enceinte, est destinée à assurer la stabilité de l'ouvrage sur des terrains que leur plasticité rendait instables. Elle témoigne du soin tout particulier apporté à la construction et atteste en outre, au début du V^e s. encore, de la persistance d'un savoir-faire comme d'une excellente connaissance de la nature du sous-sol. La fondation présente une largeur de 1 m environ à la base pour une hauteur n'excédant pas 85 cm. Elle forme un débord d'environ 15 cm par rapport à la face externe des élévations, épaisses de 80 cm en moyenne.
- 6 La faible hauteur des élévations conservées — 60 cm en moyenne — et de nombreux remaniements réduisent à peu de chose notre représentation des décors intérieurs. Le mur nord a néanmoins conservé les traces d'un mortier de tuileau portant un unique élément de placage de schiste noir. On retrouve le mortier de support de manière très lacunaire sur les autres murs et l'on peut supposer que la totalité de la salle était revêtue d'un placage, au moins pour les parties basses.

37- Partie détruite du mur oriental du baptistère (M20) laissant apparaître le négatif des pieux de fondation

- 7 L'intérêt porté à l'aménagement du baptistère transparaît également dans la qualité du matériau choisi pour le pavement, un marbre blanc poli de 10 cm d'épaisseur (210,43 m NGF). Ce pavement, d'ailleurs, a fait l'objet d'une récupération quasi exhaustive, à l'exception d'un seul fragment de dalle, préservé contre le mur nord de l'édifice. Dans l'angle nord-ouest, l'emplacement d'un support ou d'une base (60 X 60 cm) invite à restituer une colonne à chaque angle du monument (**fig. 38**). D'après la largeur du négatif, on peut estimer que le diamètre des fûts pouvait approcher une cinquantaine de centimètres, pour une hauteur de l'ordre de 5 m. Parmi les nombreuses restitutions possibles qu'offre ce dispositif, on peut par exemple imaginer que les colonnes ont pu porter une corniche, au-dessus de laquelle s'ouvraient des baies. On pourrait également restituer un décor plus élaboré faisant intervenir quatre arcs plaqués sous la corniche.

38- Emplacement d'une colonne et vestige du sol de marbre du baptistère

La cuve baptismale (phase 1)

- 8 La cuve baptismale a été bâtie à l'intérieur d'une grande fosse de forme globalement circulaire, de 3,50 m de diamètre. Le bassin consiste en un octogone dont les dimensions intérieures sont d'environ 2,25 m en diagonale pour un côté de 90 cm (**fig. 39**). Large de 53 cm, la maçonnerie est constituée d'un assemblage de galets et de blocs calcaires grossièrement équarris, liés par un mortier dur de couleur grise. Les faces externes montrent toutes une première assise de réglage obtenue par un lit de *tegulae* posées à plat au fond de la fosse de construction. On observe sur les parois internes, et plus précisément sur les pans nord et sud — les autres faces de l'octogone ayant fait l'objet de réfections — un enduit de tuileau piqué de grains de chaux. La surface de l'enduit présente un lissage grossier, mais il est difficile de déterminer si cet enduit constitue véritablement le premier état de la cuve ou une simple couche de préparation.

39- La cuve baptismale, phase 1

- 9 La cote et la nature du fond original demeurent incertaines en raison de différentes reprises témoignant de rénovations constantes de la cuve. Le classement du site au titre des Monuments Historiques en 1991 et la décision de présenter les vestiges au public interdisaient le démontage même partiel du bassin. Cette difficulté a néanmoins été contournée grâce à des techniques supplétives destinées à affiner l'analyse archéologique.
- 10 Une campagne de prospection par radar complétée par deux carottages conduits au fond du bassin montre ainsi une superposition de deux minces couches de mortier hydraulique appliquées sur le lit de tuiles plates qui constitue le socle de la cuve. La conjonction des deux techniques permet de proposer la restitution d'un premier fond, épais, il est vrai, d'à peine 5 cm, aux environs de la cote 209,70 m NGF²⁴ On pourrait s'étonner de la faible épaisseur du fond, d'autant qu'il n'est pas fondé sur un hérisson comme il est courant dans ce type de construction. On observera toutefois que la cuve, dont on sait par ailleurs qu'elle n'était utilisée qu'une ou deux fois par an, repose sur un épais niveau d'argile très homogène, qui a pu tout à la fois participer de la fondation et jouer un rôle d'étanchéité.
- 11 Le pourtour du bassin présente un dispositif incomplètement conservé et par là difficile à interpréter. Cet aménagement s'apparente à une margelle peu développée, que l'on serait tenté de restituer sur toute la circonférence de la cuve. On distingue en effet un mortier hydraulique à gros grains, lissé sur trois faces, qui dessine une couronne large d'une douzaine de centimètres soulignant l'extérieur de l'octogone (**fig. 40**). Le pan sud-ouest n'en a conservé que de maigres traces, mais sur le pan nord-est on peut encore en observer plus de 50 cm. Sans que l'on puisse déterminer si cette couronne était intégrée dans le sol ou si elle formait une très légère saillie, on constate en tout cas que la transition entre le dallage du baptistère et la cuve a été volontairement soulignée²⁵

40- La partie nord de la cuve avec les vestiges de la margelle en mortier hydraulique

- 12 La margelle domine d'une quinzaine de centimètres un gradin de 40 cm de large ; les quelques 60 cm restant pour atteindre le fond ont vraisemblablement imposé de recourir à un élément mobile, tel qu'un escabeau, lors de l'administration du baptême.
- 13 La profondeur totale du bassin peut donc être estimée à 75 cm, ce qui correspond à celle de la plupart des premiers baptistères. Pour de simples raisons de bon sens, il est difficile d'admettre que l'eau affleurerait au sommet de la cuve. Et si, comme il est probable, le niveau ne dépassait pas le gradin, il restait encore suffisamment d'eau, environ 60 cm, pour autoriser le baptême par immersion ou même par submersion, que l'on estime être en vigueur à cette époque : le catéchumène pouvait par exemple être agenouillé ou accroupi dans le fond du bassin, éventuellement aidé d'assistants (Guyon 1991, p. 83).

Les salles annexes

- 14 Au nord et au sud, deux salles annexes, construites respectivement à 1,60 m et 1,70 m en retrait de la façade orientale du baptistère, viennent épauler la construction principale. Au nord du baptistère, l'ancienne aile ouest est élargie de 2 m en direction de l'est, la nouvelle façade étant chaînée à celle, préexistante, du bâtiment nord, pour assurer une meilleure cohésion à l'ensemble. La porte qui jusqu'alors faisait communiquer les anciennes ailes nord et ouest est définitivement condamnée par la construction du mur M22. Ces transformations aboutissent à la création d'une salle longue de 8 m et large de 5,80 m dans l'œuvre, à laquelle on accédait par le baptistère ou par la cour.
- 15 Le mur oriental de l'annexe nord (M21) est puissamment fondé. Large de 70 cm, la fondation repose sur un radier de gros blocs calcaires formant une semelle débordant de près de 50 cm du côté est²⁶. Dans la maçonnerie soigneusement parementée, on distingue des moellons de taille variée disposés en assises régulières et assemblés par

un mortier gris présentant des joints débordants. L'élévation prolonge directement la fondation, sans retrait, contrairement à ce que l'on peut observer sur les murs du baptistère. Elle n'est conservée que sur une seule assise où le négatif d'une pierre de seuil de 1,60 m de long est cependant visible et marque l'emplacement de la porte qui ouvrait sur le portique bordant la cour.

- 16 L'aménagement de la salle s'achève par l'établissement d'un sol en béton de tuileau, dont la granulométrie plus fine le distingue du sol précédent, sur lequel il est directement appliqué.
- 17 Comme les murs qui les portent, les revêtements de l'annexe sont en partie hérités des états précédents : les murs réutilisés conservent les enduits de tuileau du IV^e s., tandis que les nouveaux murs, y compris le bouchage de la porte, sont revêtus d'un enduit gris.
- 18 Dans un second temps, une maçonnerie (M23) posée à même le sol a été appliquée, contre le mur nord de la pièce, du côté est. Elle se limite à un unique rang de pierres, large de 16 cm dans l'angle, qui semble diminuer progressivement pour rattraper le nu intérieur du mur primitif²⁷. Plutôt qu'une réparation, cet ajout pourrait correspondre à un aménagement de la salle : une niche (en épaississant un mur jugé trop grêle pour en supporter le creusement), voire le support d'un banc...
- 19 L'annexe sud, située en limite de la fouille, ne se laisse appréhender qu'au travers d'une étroite bande de terrain au contact du baptistère. Cependant, le peu qui en a été perçu suggère l'existence, au sud, d'un plan identique à celui de l'annexe nord. Aussi, pour d'évidentes raisons de symétrie, on serait tenté de restituer, comme dans l'annexe nord, une ouverture dans le mur oriental de la salle sud.
- 20 La volonté d'équilibre qui préside à la nouvelle composition traduit peut-être une identité de fonction des deux pièces. On doit en tout cas considérer les salles nord et sud comme de véritables annexes du baptistère, avec lequel elles communiquent par de larges portes. Ce type d'association est fréquemment rencontré dans les groupes épiscopaux où la superficie limitée de la plupart des baptistères rendait ces dépendances nécessaires au déroulement de la cérémonie. C'est le cas du baptistère de Genève qui comporte une annexe accolée au nord (Bonnet 1993, p. 25) et de celui de Lyon, où le monument est entouré de plusieurs salles (Reynaud 1995, p. 288), pour ne citer que des exemples voisins.
- 21 A Grenoble, la surface utile de la salle baptismale, une fois soustraite l'emprise de la cuve, se réduit à environ 38 m² ce qui est relativement modeste. On imagine alors l'importance des annexes durant les premiers temps chrétiens pour le regroupement des *competentes*, avant et après la cérémonie, lorsque, pour reprendre l'expression de J.-C. Picard, le baptistère recevait une fois l'an des « fournées » de catéchumènes (Picard 1989b, p. 1451 à 1473).
- 22 Dès l'origine, on voit ainsi s'établir une organisation au sein de laquelle la cérémonie du baptême devait se dérouler dans un mouvement linéaire. Sans tenter vainement d'attribuer des fonctions liturgiques précises à l'une ou l'autre des pièces, on constate toutefois que les deux salles offraient la possibilité de réguler, en le divisant, le flux des futurs chrétiens. Une partie au moins des rites complémentaires qui étaient dispensés immédiatement avant et après la cérémonie a dû s'y dérouler : ainsi, pendant que le baptême était donné à un groupe de catéchumènes, un autre pouvait s'apprêter

(vestiaire, *apertio* ...), tandis qu'un troisième groupe déjà baptisé poursuivait la cérémonie (*consignatio*, lavement des pieds...).

L'aile nord

- 23 A la différence de celles de l'aile ouest, qui a été entièrement remaniée pour accueillir le baptistère, les modifications apportées au bâtiment nord n'affectent qu'une faible surface de l'édifice qui, pour le reste, continue d'être utilisé en l'état. Son extrémité occidentale est amputée de près de 6 m après la construction, dans le prolongement de la nouvelle façade de l'aile ouest, d'un mur large de 90 cm et fondé sur près de 1 m de hauteur (M24). La poterne qui jusque-là ouvrait directement sur le bâtiment nord, s'en trouve désormais exclue.
- 24 A l'intérieur du bâtiment, le sol en béton de tuileau a été soigneusement découpé et le nouveau mur construit en appui contre le bord de la tranchée. Le long du mur, le sol n'a pas été refait, laissant le ressaut de fondation apparent. Le caniveau 1, abandonné, a été remblayé, puis recouvert de tuiles plates. Mais il paraît évident que l'on n'a pas jugé nécessaire de procéder, dans cette partie du bâtiment, à des finitions élaborées.
- 25 Une ouverture percée dans la façade (M 18) restitue une possibilité de communication entre les ailes nord et ouest, par l'intermédiaire d'un portique. La présence d'un mortier lissé sur l'arase du mur permet l'identification d'un seuil, à la jonction des deux bâtiments. La largeur de l'ouverture reste cependant difficile à estimer en raison d'un mauvais état de conservation des vestiges. Le seuil n'est visible que sur 70 cm, mais l'étude de l'arasement suggère que la porte pouvait mesurer jusqu'à 2 m, ce qui paraît excessif au regard des autres ouvertures créées dans cette phase de travaux, dont le module n'excède pas 1,60 m.

Les portiques et la cour

- 26 Avec le remodelage des ailes nord et ouest, toutes les nouvelles ouvertures sont désormais tournées vers une cour bordée de galeries.

Les portiques

- 27 Dans l'angle nord-ouest de la cour, a été identifié un portique, dont subsiste le sol de mortier gris et les restes d'un stylobate à 2,65 m de la façade de l'annexe nord. Ces différents éléments permettent ainsi de restituer une galerie desservant à la fois l'annexe nord du baptistère et le bâtiment II (**fig. 41**).
- 28 De faible épaisseur, 4 à 5 cm au maximum, le sol présente une surface très dégradée, mais réparée à l'aide d'argile, qui prend appui contre l'enduit gris habillant le mur de l'annexe nord. Le sol recouvre directement les niveaux de construction de l'annexe, ce qui démontre que le portique

41- Vue restituée du baptistère depuis l'atrium

- 29 De la colonnade, ne subsistent plus aujourd'hui que quatre blocs de remploi en calcaire (0,50 X 1,20 X 0,35 m en moyenne), qui en constituaient le soubassement. D'après la largeur du stylobate, il est plausible de restituer des colonnes de 30 à 35 cm de diamètre, espacées d'environ 2,25 m.
- 30 Au sud du baptistère l'existence d'un portique, plus large d'à peine 30 cm, est suggérée par la présence d'un stylobate, qui relève, il est vrai, d'une technique très différente. Au lieu de reposer sur des blocs de remploi, la colonnade devait être installée sur un soubassement, conservé sur une hauteur de 90 cm pour une largeur de 60 cm environ (M25). L'existence des dalles que l'on est obligé de restituer sur la crête du mur est attestée par des calages de tuiles conservés sur toute la longueur de la dernière assise. Un sol de mortier gris a été observé en coupe uniquement²⁸, mais sa nature et sa cote correspondent au revêtement dégagé dans la galerie au nord du baptistère.
- 31 A la hauteur du monument, il ne subsiste plus aucun vestige du stylobate, mais il est probable qu'à ce niveau, la colonnade devait épouser l'avancée du baptistère : une galerie filante aurait estompé l'effet recherché de mise en valeur, tandis qu'un décroché présentait l'avantage de renforcer cet effet, tout en maintenant une largeur constante au portique²⁹. Le traitement de la couverture au droit de l'avancée de la galerie ne pose pas de problème technique particulier : on peut ainsi imaginer une simple toiture accompagnant le mouvement du portique ou un dispositif plus élaboré, tel qu'un fronton magnifiant la façade du baptistère.
- 32 Dans l'angle nord-ouest de la cour, si l'on se fonde sur le bord d'une tranchée de récupération de direction est-ouest observée sur une longueur de 1,60 m, il nous semble possible de restituer, devant l'aile nord, un second portique dont la largeur ne dépasserait pas 2 m.
- 33 Le long du bâtiment, tous les blocs qui devaient constituer le stylobate ont été prélevés, ainsi que quelques-uns devant l'annexe nord. La tranchée de récupération a été remblayée par des matériaux de démolition, mais n'a livré aucun mobilier, hormis un

chapiteau à décor de feuillage à bord dentelé (diam. 23 cm) qui a pu coiffer le sommet d'une des colonnes du portique ou du baptistère. Sur deux de ses faces, le bloc a été retaillé, ce qui indique qu'il a été réutilisé avant d'être mis au rebut. Le style de cette pièce permet d'en attribuer la production à l'Antiquité tardive ou au haut Moyen Age (fig. 42).

42- Chapiteau à décor de feuillage retrouvé dans les fondations du portique

Le payement de l'atrium ?

- 34 A l'occasion du nouveau programme de construction, la vaste cour, héritée de l'état antérieur, a reçu un pavement. Le dallage, de très belle qualité, a été observé en deux points du site, mais sans lien direct avec les portiques. Au total, près de 25 m² ont été mis au jour entre la façade romane de la cathédrale et le baptistère, le sol pouvant être restitué sur une largeur minimale de 14 m d'est en ouest (fig. 43). Dans les parties les mieux préservées, le pavement présente une alternance de bandes blanches et rouges, formées de dalles calcaires dont la longueur n'excède pas 1 m et de carreaux en terre cuite. Le rythme de la composition est donné par les largeurs respectives des différents matériaux : de l'ordre de 50 cm pour les parties en pierre et 38 cm pour les éléments de terre cuite. Le sol dégradé présente une surface très irrégulière qui montre plusieurs lacunes et de nombreuses réparations : les parties détériorées ont été remplacées par des blocs de tuf et en plusieurs points par des chapes de mortier grossier. Un usage prolongé ne saurait être le seul responsable de l'érosion du pavement ; la rigueur du climat local doit également être invoquée pour expliquer le délitage systématique des carreaux de céramique.

43- Le sol dallé de l'atrium en avant de l'annexe sud

- 35 Un changement de rythme est perceptible en avant du baptistère, sans doute pour souligner l'importance du monument. Les dalles calcaires ne sont plus distantes que de 25 cm environ et l'on ne trouve plus la trace des carreaux de céramique employés plus au sud. On peut supposer que l'espace entre les dalles de pierre était garni d'un autre matériau peut-être plus précieux, ce qui expliquerait sa récupération systématique. On pourrait imaginer par exemple que le marbre a été utilisé, ou pourquoi pas, des carreaux de céramique décorés dont l'usage est avéré entre le Ve et le VIIe s. On les trouve le plus fréquemment mis en œuvre pour habiller les murs et les plafonds, mais l'église de Burguilos, en Espagne, a livré les restes d'un pavement réalisé à l'aide de ce matériau (Maufus 1991, p. 234-235).
- 36 Dans la zone nord-ouest de la cour, le pavement a été entièrement récupéré. L'épais remblai de graviers observé sous les dalles préservées se prolonge néanmoins jusqu'au portique nord, ce qui autorise la restitution du sol dans ce secteur également, et vraisemblablement dans le reste de la cour.
- 37 Si, comme nous le pensons, cette vaste cour se développait en avant des églises que l'on est tenté de restituer à l'est, sous les édifices actuels, nous serions amené à la considérer comme un atrium, dont la longueur, portiques compris, serait de l'ordre de 24 m du nord au sud, si l'on suppose le baptistère centré au sein de l'aile ouest. Cette dimension, qui pourrait paraître imposante, est comparable à celle relevée dans l'atrium du groupe épiscopal de Genève à la même époque (**fig. 44**).

44- Comparaison entre les groupes épiscopaux de Lyon, Genève et Grenoble

La poterne et les bâtiments sur rue

- 38 Plusieurs modifications ont affecté également les abords de la poterne. Elles concourent à la création d'un dégagement, légèrement supérieur à 20 m², formant une chicane contre la face interne du rempart. La réalisation de ce dégagement est obtenue, ainsi qu'il a été dit, par le murage définitif de l'ancienne porte entre les ailes nord et ouest (M22) et par la construction d'un mur raccourcissant l'aile nord (M24). A l'évidence, ces travaux ont été conduits avec l'intention de dissocier la poterne du reste du groupe épiscopal et de la restituer au domaine public. C'est ce qui sera fait avec la création d'un passage large de 1,14 m, ouvert dans le mur M16, contre le rempart (**fig. 45**).

45- Porte (à l'arrière-plan) dans le mur M16

- 39 Une modification du bâtiment bordant la rue accompagne le désenclavement de la poterne. Un mur parallèle à l'enceinte est construit à 3,90 m du rempart (M26). Il sépare dorénavant le bâtiment de l'enceinte et ménage de fait un second dégagement faisant communiquer la poterne et le revers de la porte *Herculea*³⁰.
- 40 En dehors de ce raccourcissement, les modifications relevées à l'intérieur du bâtiment sont de peu d'importance. Le mur M15 qui marquait jusque là la limite entre deux salles est abattu et le sol de mortier blanc est étendu, sans doute jusqu'au contact du mur M26 mais la relation stratigraphique, détruite par un mur tardif, n'a pu être vérifiée.
- 41 C'est peut-être au même chantier, ou à une campagne de travaux légèrement postérieure, qu'il faut rattacher l'établissement d'une subdivision à l'intérieur du bâtiment redéfini. Celle-ci est indiquée par la construction d'un pilier présentant la trace d'un gond sur sa face ouest (M27, 80 X 90 cm) (**fig. 31**). Ce piédroit doit être mis en relation avec une maçonnerie partiellement dégagée plus à l'ouest (M28) pour constituer une porte dont la largeur n'a pu être déterminée.
- 42 L'unique aménagement reconnu dans le nouvel espace consiste en un foyer plusieurs fois reconstruit, à mi-longueur du mur oriental. Aucun mobilier particulier n'a été mis en relation avec le foyer, mais le voisinage de la rue suggère, peut-être, une activité artisanale.

Datation

- 43 Au nombre et à l'importance des opérations engagées à l'occasion du vaste chantier qui a vu la création du baptistère et de l'atrium correspond une multitude d'unités stratigraphiques ne livrant paradoxalement qu'un matériel pauvre et souvent exogène. Les tranchées de fondation du baptistère et de la cuve, celle du mur refermant le bâtiment nord et tous les niveaux liés aux occupations de la frange ouest du groupe épiscopal ne fournissent malheureusement aucun élément de datation. En revanche, un

lot de céramique et une série de monnaies ont été exhumés des niveaux de constructions du mur oriental de l'annexe nord, ainsi que deux monnaies liées à la pose du sol du baptistère ; ces fossiles directeurs permettent de proposer une datation que l'on peut étendre à l'ensemble des travaux de la phase grâce à une bonne perception de la chronologie relative.

- 44 Les types céramiques les plus représentées sont caractérisées par des revêtements argileux tardifs de type Lamb. 45, 14/26, 4/36, 1/3, dont la production ne dépasse pas le premier tiers du Ve s.
- 45 Hormis cinq monnaies résiduelles ou illisibles,³¹ deux petits bronzes du type AE4 fournissent un *terminus post quern* pour la création de l'annexe nord. Il s'agit tout d'abord d'une monnaie de Valentinien II frappée entre 388 et 392 (n° 146), et d'une seconde pièce, moins lisible, émise entre 388 et 402 (n° 148). Les monnaies trouvées dans le baptistère (cf. annexe, n° 144 et 150) consistent en deux autres pièces de bronze, frappées pour l'une en 387 ou 388 à Trèves, la seconde ayant été émise entre 388 et 402.
- 46 On retiendra ainsi que la réalisation de ce vaste programme architectural intervient entre la fin du IVe s., après les années 387-388, et le premier tiers du Ve s.

Conclusion

- 47 On ne peut affirmer que le groupe épiscopal, dont on perçoit le baptistère, une partie de l'atrium et des bâtiments annexes — mais auquel il faut évidemment associer une ou plusieurs églises cathédrales — soit le premier en date. En revanche, il paraît bien établi qu'il relève d'une même campagne de travaux réutilisant une trame architecturale établie au IVe s.
- 48 Le baptistère présente d'évidentes similitudes avec la catégorie des baptistères à plan simple — une salle rectangulaire prolongée ou non par une abside — comme c'est le cas, entre autres, des baptistères de Lyon, Saint-Maurice-d'Agaune ou Genève (Reynaud 1995, p. 53-55).
- 49 La comparaison avec Lyon paraît d'autant plus intéressante que le baptistère de l'ancienne capitale des Trois Gaules, comme celui de Grenoble, est pourvu d'une cuve octogonale qui occupe une part importante de l'édifice. Cette situation peut s'expliquer pour Lyon, par l'importance et le prestige de la ville, mais on peut aussi invoquer un usage régional puisqu'à Genève également, on retrouve le même type de rapport entre la piscine et le monument qui l'abrite (**fig. 44**). Si, d'autre part, le baptistère de Lyon est bien antérieur de quelques décennies à celui de Grenoble, on peut penser qu'il a pu servir de modèle.
- 50 A la différence du baptistère et de ses annexes, qui sont immédiatement identifiables, le rôle de l'aile nord au sein du groupe épiscopal reste des plus flous (**fig. 46**). L'aspect fruste du bâtiment nord, raccourci sans que l'on ait pris soin de procéder aux finitions les plus élémentaires, suggère des fonctions où la représentation n'est manifestement pas le principal souci. On verrait plus volontiers dans cette aile un lieu de réunion ou d'enseignement, ou encore de simples communs.

46- Plan axonométrique. L'ensemble baptismal au Ve s. (état 1)

- 51 Les moyens financiers consentis pour réaliser des travaux de cette ampleur se devinent tout autant dans le pavement de marbre du baptistère que dans la réalisation des portiques et de l'atrium, ce qui suppose, au tout début du Ve s., une communauté chrétienne déjà bien établie. Il ne fait pas de doute que le changement de statut, qui dans la seconde moitié du IVe s., fait de *Cularo* un chef-lieu de cité a constitué l'un des facteurs qui conduisit à la création rapide d'un groupe épiscopal, en vertu de la règle selon laquelle chaque cité devait être dotée d'un évêque.

NOTES

23. Les lacunes constatées dans les murs est et ouest nous obligent à examiner l'hypothèse de portes axiales. Si l'existence d'un accès par l'est ne peut être rejetée a priori, on doit considérer avec plus de circonspection la présence d'une porte à l'ouest qui ouvrirait en direction des bâtiments sur rue.

24. Les profondeurs données ici, doivent être prises avec prudence : elles ont été calculées de façon théorique sur la base hypothétique d'une vitesse constante de propagation des ondes — 10 cm par nanoseconde — quels que soient les matériaux rencontrés (Torrent 1993).

25. L'unique fragment préservé du sol du baptistère est situé à la cote 210,43 m NGF ; à quelque 2,5 m de là, le sommet de la margelle est au plus haut à 210,47 m ; une éventuelle saillie ne pouvait dans tous les cas excéder 4 cm.

26. La semelle n'a pu être démontée ; il est par conséquent impossible de savoir si la fondation repose sur des pilotis, comme celle du baptistère.

27. Une tuile a été trouvée à plat quelques centimètres en avant de la maçonnerie sans que l'on puisse déterminer si elle participe de l'aménagement.

28. Les niveaux dans cette zone ont été en grande partie détruits par différentes tranchées de réseaux.

29. Si l'on n'admet pas l'avancée du baptistère, la galerie serait réduite à quelque 1,10 m de largeur.

30. Quelle qu'ait été la forme de la porte sur la face interne de l'enceinte (voir chap. 9).

31. cf. annexe. n° 40, 47, 81, 155, 156.

Chapitre 5. Les transformations du baptistère

François Baucheron et Franck Gabayet

- 1 Ce que l'on perçoit de l'organisation générale du groupe épiscopal est caractérisé par une évidente stabilité jusqu'au début du Moyen Âge. À l'intérieur de ce cadre architectural, on observe des campagnes de travaux répétées conduisant à des modifications qui, dans la zone étudiée, apparaissent essentiellement concentrées sur le baptistère et la cuve. Ces interventions traduisent à la fois un souci permanent d'accroître la qualité de l'édifice — d'un simple rectangle, on passe ainsi à un édifice orienté pour aboutir au baptistère tétraconque — et d'adapter son architecture aux évolutions de la liturgie, comme en témoigne l'attention constante portée à la cuve.
- 2 Les chronologies relatives des travaux de réfection affectant respectivement la piscine baptismale et le baptistère ont pu être correctement établies. Il est en revanche difficile, à quelques exceptions près, de lier les évolutions de la cuve à celles de l'enveloppe qui l'abrite. On distinguera pour cette raison les états du baptistère des phases spécifiques de la cuve. Une autre difficulté rencontrée dans l'analyse de ces transformations multiples est la disparition du mobilier archéologique, qui interdit toute tentative de datation autrement que par comparaison de formes architecturales.

Le baptistère orienté (état 2)

- 3 Le rectangle du baptistère a d'abord été augmenté, à l'est, d'une abside dont le volume est pris sur le portique, qui se trouve dès lors considérablement réduit, sinon interrompu³² (**fig. 56**).
- 4 Vue en plan, l'abside très légèrement outrepassée (diam. 3,64 m ; prof. 1,90 m) s'inscrit dans un massif de maçonnerie rectangulaire long de 5 m et large de 1,70 à 1,80 m (**fig. 47 M29**). L'arase du mur montre une homogénéité dans la réalisation des deux parements et du blocage : il est donc assuré que le dispositif a été conçu dès l'origine, à la différence, par exemple, des baptistères de Lyon ou de Genève pourvus d'une première abside semi-circulaire à l'intérieur comme à l'extérieur.

47- Le baptistère orienté (état 2)

- 5 Lors du creusement de la fosse destinée à l'installation du massif, le mur oriental du premier baptistère a été entièrement démonté dans sa partie médiane. Le comblement de cette fosse après l'édification de l'abside fut effectué à l'aide d'un fort remblai qui comportait une proportion importante de matériaux de démolition³³.
- 6 La maçonnerie de l'abside (fondation et élévation) est conservée sur une hauteur de 1,60 m. La fondation a été bâtie à l'aide de moellons grossièrement taillés, dont on ignore s'ils reposaient sur une trame de pilotis. Un peu au-dessus du niveau du sol fini, le soubassement se termine par un rang discontinu de briques et de tuiles (**fig. 48**). Comme la fondation, l'élévation est irrégulièrement assisée, mais elle utilise paradoxalement un module de blocs de plus grandes dimensions. L'irrégularité de la surface du mur indique qu'il a été conçu pour porter dès l'origine un revêtement, ce que corroborent la présence de trois enduits successifs à l'intérieur et les traces ténues d'un mortier de chaux blanc, qui correspondent à un enduit ou à une couche de préparation au revers de l'abside.

48 - Elévation externe de l'abside orientale

- 7 À l'extérieur du baptistère, une maçonnerie située sous un contrefort tardif, dans le prolongement de la joue sud de l'abside, a été observée sur une longueur d'à peine 40 cm. Ce mur, large de 65 cm, pourrait correspondre à un premier contrefort, comparable à ceux observés dans l'état tétraconque du baptistère (*cf. infra*).

Les décors

- 8 Les placages de pierres qui ornaient l'intérieur du baptistère rectangulaire ont été conservés et étendus lors de l'agrandissement de l'édifice. La première phase d'ornementation de l'abside, qui est aussi la mieux conservée, est constituée d'éléments de placage — calcaire poli blanc et schiste noir — fixés par une épaisse couche de mortier de tuileau (10 cm). À la différence des premiers décors, les nouveaux placages montrent sans ambiguïté une alternance des couleurs³⁴. Le mur d'épaule est quant à lui rehaussé de marbres gris que l'on ne peut toutefois associer avec certitude à cette phase du décor plutôt qu'à un traitement particulier du mur orient[al] de l'édifice primitif.
- 9 Dans un second temps, le baptistère orienté a fait l'objet d'une réfection générale de ses décors. Les placages ont été démontés sauf, peut-être, au pied des murs où ponctuellement on en retrouve les vestiges sur une hauteur maximale d'environ 10 cm. Le nouveau décor se traduit par la pose d'un enduit de tuileau assez grossier, dont seule la couche d'accrochage est conservée. Les traces de cet enduit ont été observées sur le mur nord et dans l'abside où il est disposé sur l'enduit précédent et son placage. Ne connaissant pour cette époque, ni la nature, ni la cote du sol dans l'abside, nous ne pouvons juger si l'ancien décor a été conservé à dessein sur quelques centimètres pour servir de plinthe ou si au contraire il était masqué par le sol.
- 10 Des incertitudes pèsent également sur la nature des décors qui ornaient les parties hautes des murs et du cul-de-four de l'abside. Sans que l'on puisse en établir la preuve,

il est possible que le placage qui ornait l'abside ait été remplacé par une mosaïque, dont un grand nombre de tesselles a été retrouvé par la fouille.

- 11 Sur les quelque 630 tesselles réparties dans le baptistère et ses abords, une forte concentration a en effet été mise au jour dans l'abside orientale (160 éléments). Bien que la majorité des cubes aient été retrouvés épars, on distingue des fragments de mortiers de support comportant encore des tesselles ou des négatifs d'insertion ; ces restes se limitent à quelques centimètres carrés et l'on ne peut espérer en déduire les motifs représentés par la mosaïque.
- 12 Plusieurs types de tesselles ont été identifiés : les cubes les plus fréquents, de faible module (1,2 X 0,6 X 0,6 cm), sont produits à partir de verre coloré où l'on observe une prédominance des bleus de différentes nuances. On discerne également des éléments rouges, jaunes, verts, bruns ou simplement translucides. Moins nombreuses sont les tesselles faites de simples dés de calcaire blanc dont le module, légèrement supérieur à celui des précédentes, est approximativement de 1,2 X 1,2 X 1 cm.
- 13 La découverte la plus intéressante consiste en une centaine de tesselles de verre à feuille d'or. Une fine pellicule d'or est prise entre la base de la tesselle (6 à 8 mm d'épaisseur) et une seconde couche de verre de protection d'à peine 1 mm, qu'isole le cube du mortier. Comme souvent dans ce type d'assemblage, l'adhérence entre les trois parties de la tesselle est médiocre et la couche protectrice tend à disparaître.
- 14 On doit encore signaler plusieurs dizaines d'éléments dont le module encore plus important adopte également des formes plus variées : rectangles, trapèzes ou triangles. En pâte de verre ou en terre cuite rouge (3,3 X 3,5 X 4,7 cm), ces éléments, s'ils ont appartenu au même décor, devaient être destinés à encadrer la mosaïque ou à constituer un fond à la composition.
- 15 Au regard du nombre de tesselles nécessaires pour orner, ne serait-ce que la voûte de l'abside orientale, relativement peu de cubes ont été recueillis, ce qui tendrait à suggérer une récupération de la mosaïque plutôt que sa détérioration lente.

Les traces d'un mobilier liturgique

- 16 L'absence de sol rend difficile la lecture des rares éléments de mobilier liturgique repérés à l'intérieur ou à proximité de l'abside.
- 17 Légèrement en avant de celle-ci, deux négatifs de poteaux carrés de 20 cm de côté environ, scellés au mortier, marquent l'emplacement d'une barrière qui isolait un espace sans doute réservé à l'évêque et à ses assistants (**fig. 47 n° 1 et 49**). En l'absence de tranchée entre les deux poteaux, on est tenté de restituer une clôture maçonnée à même le sol, comme dans la cathédrale sud de Genève, au Ve s. (Bonnet 1993, p. 29). On peut aussi envisager un dispositif plus léger tel qu'une simple barrière de bois maintenue par deux poteaux supplémentaires de part et d'autre de l'axe de l'abside pour ménager un passage au centre de l'hémicycle.

49 - Négatif de poteau de chancel

- 18 Environ 40 cm à l'intérieur de l'abside et disposées en vis-à-vis, deux fosses sub-rectangulaires remplies d'un bourrage de mortier de chaux et de pierres signalent la fondation d'un aménagement appuyé contre la paroi (60 X 70 cm X 20 cm de profondeur). Lors de la fouille, il n'a pas été possible de déterminer si le dispositif était complet ou si un autre support pouvait exister à l'emplacement du canal d'évacuation de la cuve baptismale (*cf. infra*). Dans cette éventualité, il serait possible de restituer un aménagement épousant la forme du mur, à la manière d'un banc presbytéral, ou des colonnes adossées au mur de l'abside.
- 19 Dans le prolongement des supports de bases de colonnes qui occupaient les angles nord-est et nord-ouest du baptistère, une étroite bande de mortier de tuileau, longue d'une trentaine de centimètres, a été dégagée. L'interprétation de cet aménagement ténu reste évidemment sujette à caution, mais dans l'hypothèse où les sols de l'abside auraient été de plain-pied avec le reste du baptistère, cette trace pourrait correspondre au négatif d'un dallage particulier ou d'une seconde clôture (**fig. 47 n° 2**). Il est toutefois possible que l'abside ait dominé l'espace central du monument de quelques centimètres, comme c'est le cas dans de nombreux baptistères, et en particulier celui de Grenoble dans l'état tétraconque. On pourrait alors voir dans ce mortier le négatif d'une marche d'accès à l'abside.

Modifications de la cuve baptismale (phase 2)

- 20 La réalisation d'un caniveau, permettant d'évacuer l'eau vers l'est, est la première modification importante apportée à la cuve baptismale (**fig. 47 n° 3 et 50**). L'analyse stratigraphique montre clairement que le caniveau n'appartient pas à la même phase de construction que l'abside, mais qu'il lui est postérieur. On constate en effet que le

canal a été installé depuis la surface du remblai qui comble la tranchée d'installation de l'abside et que le mur a de surcroît été repris en sous-œuvre pour permettre l'évacuation des eaux à l'extérieur du baptistère.

50 - Le canal d'évacuation est de la cuve baptismale (phase 2) réutilisé pour l'adduction, le tuyau en plomb appartient à la phase 3

- 21 À l'intérieur du baptistère, la canalisation, faite de mortier de tuileau et de *tegulae*, est implantée suivant l'axe du bâtiment. Le fond a été atteint sur toute sa longueur et le pendage vers l'est, de l'ordre de 2,5 %, prouve sans ambiguïté sa fonction d'évacuation, mais la bonde qui devait compléter le dispositif demeure inconnue en raison de reprises ultérieures. La largeur de l'ouvrage est déterminée par celle des tuiles (30 cm), sa profondeur variant entre 60 et 70 cm. L'étanchéité du dispositif est assurée par un revêtement de tuileau appliqué contre les parois et sur les rebords des *tegulae*.
- 22 Dans l'emprise de la maçonnerie de la cuve, l'enduit des parois se prolonge nettement plus bas que le fond du canal, ménageant une cavité de plan rectangulaire dont la base n'a pu être atteinte en raison de l'exiguïté de la fouille.
- 23 Deux hypothèses peuvent être avancées pour interpréter cet aménagement. On pourrait le considérer comme un conduit vertical raccordé à un puits perdu situé à l'aplomb de la jonction du canal et de la cuve. Dans cette éventualité, le caniveau n'aurait plus de raison d'être, sauf pour servir de trop-plein, ce qui paraît douteux au regard de ses proportions et de l'ampleur des travaux mis en œuvre lors de sa réalisation. On préférerait restituer, entre la cuve et le canal, un siphon logé dans l'épaisseur de la paroi afin d'obtenir une meilleure évacuation de l'eau.
- 24 Dans l'épaisseur de la maçonnerie de l'abside et au-delà, le canal n'a pas été retrouvé. L'état de conservation de cette partie de l'édifice ne permettait pas, il est vrai, une reconnaissance poussée de la reprise en sous-œuvre. L'ouverture n'a pu être dégagée

que sur environ 20 cm de profondeur depuis la face externe, sans que l'on ne repère ni tuile ni aucune autre sorte d'aménagement dans le mur. Plusieurs creusements ont perturbé le secteur et pourraient expliquer la disparition du canal d'évacuation à l'extérieur du baptistère.

- 25 Parmi ces fosses, il en est une, ouverte contre le revers de l'abside, qui, par sa position et sa profondeur, peut être considérée comme le préalable à la réalisation de l'ouverture en sous-œuvre. Le comblement est fait de blocs calcaires altérés, sur lesquels on observe des traces brunes liées à des phénomènes d'oxydation, et l'on peut se demander si l'eau du baptême ne transitait pas simplement par cette fosse avant de s'infiltrer et de se perdre dans les graviers sous-jacents comme dans un puisard.
- 26 La question du fond de la piscine — cote et nature — n'est pas mieux résolue que dans la première phase de la cuve. Une certitude néanmoins : le sol ne pouvait être situé plus bas que le fond du caniveau, repéré aux environs de 209,72 m NGF. Cette cote correspond approximativement à l'altitude du sol présumé de la première phase et l'on peut dès lors envisager la possibilité qu'il ait continué de servir après l'adjonction du canal. La cuve conserverait la même profondeur³⁵, de l'ordre de 75 cm, et l'évacuation de l'eau s'effectuerait alors par une bonde pratiquée au pied de la paroi, comme dans la dernière transformation de la cuve, ou au centre du bassin (**fig. 51**).

51 - La cuve baptismale, phase 2

La cuve de marbre (phase 3)

La cuve

- 27 Le pan sud de la cuve présente les restes d'une plaque de marbre blanc fixée sur l'enduit hérité de la phase 1 au moyen d'un mortier de tuileau. Cet unique fragment (long. = 20 cm, haut. = 7 cm, épaisseur = 2,7 cm) paraît indiquer une réfection du revêtement initial des parois au profit d'un matériau plus noble. Malgré l'ampleur de la récupération, il est vraisemblable d'envisager que ce traitement avait été appliqué à l'ensemble des parois et sans doute aussi au fond de la piscine qu'il n'a toutefois pas été possible d'observer directement.
- 28 On notera cependant qu'à une altitude approximative de 209,80 m NGF, la prospection au radar révèle "une surface de contact très lisse" qui évoque un revêtement de marbre (Torrent 1993). Deux carottages conduits au centre et à la périphérie de la cuve n'ont cependant pas signalé la présence de ce matériau, y compris dans la zone où, d'après le radar, l'interface apparaissait le plus nettement. On trouve cependant, à quelques centimètres au-dessus de la cote attendue, un niveau de mortier qui pourrait correspondre au lit de pose du dallage ultérieurement récupéré. Si cette surface correspondait effectivement au nouveau fond, la profondeur du bassin serait réduite à quelque 65 cm. Dès lors, on ne peut guère envisager qu'une cinquantaine de centimètres de hauteur d'eau, si, du moins, on s'en tient à l'hypothèse initiale d'un remplissage affleurant le sommet du gradin (cf. *supra*, phase 1) (**fig. 52**).

52 - La cuve baptismale, phase 3

L'installation d'un système d'adduction

- 29 De toutes les modifications qui ont été apportées à la cuve baptismale, la mise en place d'une adduction sous conduite forcée constitue un apport majeur, en permettant désormais le baptême par l'eau vive (**fig. 47 n° 4**). Un tuyau de plomb, qui amenait l'eau depuis la cour, a été installé sur le fond de l'ancien conduit d'évacuation, dont quelques tuiles ont été brisées ou prélevées à cette occasion (**fig. 50**).
- 30 L'exiguïté de l'ouvrage n'a pas facilité l'observation précise du mode de fabrication du tuyau qui, pour les parties accessibles, n'a pas révélé de marque d'atelier. Il semble néanmoins que la canalisation, d'un diamètre intérieur d'environ 6 cm, a été réalisée à partir d'une feuille de plomb de 2 à 3 cm d'épaisseur, arrondie sur un gabarit, puis refermée et pliée en formant une nervure. Trois sections raccordées par des manchons ont été identifiées : la seule à être complète présente une longueur de 1,60 m (**fig. 53**).

53 - Détail d'un des manchons du tuyau d'adduction

- 31 À l'aide de pains d'argile, on a procédé ensuite au remblaiement du canal, tout en ménageant un vide de 20 à 30 cm sous la couverture de dalles d'ardoise. Il est probable que cette technique a été employée pour atténuer les coups de bélier susceptibles d'affecter la conduite forcée lors de l'ouverture des vannes, en maintenant le tuyau plaqué sur le fond.
- 32 Bien que l'arrivée d'eau à l'intérieur du bassin ne soit plus visible, il a été possible grâce au radar d'en approcher l'emplacement, au centre de l'octogone. Le tuyau d'alimentation a en effet été suivi jusqu'à 20 cm du milieu de la cuve où il est restitué entre 209,73 et 209,70 m NGF³⁶. Ce type d'installation a été identifié à Genève, Nevers, Port-Bail ou Barcelone, pour ne citer que ces exemples (Bonnet 1993, p. 42 ; Bonnet 1995, p. 38 ; Heitz 1987, p. 53-54 ; Picard 1989b, p. 1471).
- 33 À l'extérieur de l'abside, la tranchée de récupération du tuyau, suivie sur plus de 9 m vers le sud, longeait le baptistère et son annexe. L'origine de l'alimentation est donc à rechercher au sud du groupe épiscopal, au-delà de la zone fouillée.

- 34 La maçonnerie, interprétée comme un éventuel contrefort au revers de l'abside, entravait le passage du tuyau et a dû être démontée pour installer l'adduction. Un nouveau mur (M30) a ensuite été plaqué sur toute la largeur de l'abside. Sa fondation, profonde de 50 cm, peut atteindre 1 m de large, pour se réduire à 80 cm en élévation (Pl. 6, coupe 8).
- 35 Le mur a peut-être eu pour objet de contrebuter l'abside fragilisée depuis l'ouverture en sous-œuvre. On s'étonnera pourtant du peu de profondeur de sa fondation, compensée, il est vrai, à la fois par la longueur et la largeur de la maçonnerie.
- 36 Après l'installation de l'adduction et du mur M30, on a procédé à une réfection grossière du sol de l'atrium autour de la nouvelle maçonnerie : on observe en effet une rupture de rythme dans le module et l'ordonnancement du pavement dont les dalles de calcaire, recoupées et désormais jointives, sont appuyées contre le mur M30 (fig. 47 n° 5). Quatre d'entre elles ont été préservées, les autres ayant disparu lors de la récupération du tuyau (fig. 54).
- 37 Faute d'avoir pu démonter le fond de la cuve, nous ne sommes pas en mesure de préciser les rapports de chronologie relative entre le tuyau et le fond de la piscine.

54 - Réfection du dallage de l'atrium contre le contrefort (M30) de l'abside orientale

- 38 Le tuyau pourrait en effet être contemporain de la construction du sol de marbre (phase 3), la canalisation étant simplement placée sur le fond de la cuve de la première phase et noyée dans le lit de pose du nouveau sol. Mais on peut également imaginer que l'installation de la conduite est postérieure au sol de marbre, dans l'épaisseur duquel elle aurait été intégrée après coup. Et l'on ne saurait exclure enfin que la pose du tuyau appartienne à un chantier plus tardif, engagé lors des transformations de la quatrième phase de la cuve. L'adduction sous conduite forcée serait alors contemporaine de l'établissement du dernier fond reconnu (cf. *infra*)³⁷.
- 39 Quel que soit le moment où le système d'adduction a été conçu, son installation a mis un terme à l'évacuation primitive, dont les tuiles ont été partiellement arrachées et le

conduit remblayé. Or, il est difficile d'imaginer que le bassin, désormais alimenté en eau vive, ait été dépourvu d'un dispositif permettant d'éviter le débordement de l'eau. Il est par conséquent probable que, parallèlement à la nouvelle adduction, et bien qu'il n'en subsiste plus aucune trace, une évacuation ait été prévue³⁸.

Une réduction de la profondeur du bassin (phase 4)

- 40 Les travaux entrepris pour réduire la profondeur de la cuve baptismale débutent par la démolition partielle de la paroi et la récupération des placages de marbre (*cf. supra*, phase 3). Les deux assises supérieures de l'octogone primitif sont ensuite arrachées et le couronnement reconstruit : le gradin (*cf. supra*, phase 1) est de la sorte effacé, la margelle correspondant désormais à toute la largeur de la paroi. Le nouveau parement est fait de moellons de tuf revêtus d'un enduit hydraulique lissé. Le fond du bassin est ensuite remplacé par un sol en mortier de tuileau établi à la cote 209,91 m NGF, ce qui réduit la profondeur de la cuve à 54 cm (**fig. 55**).

55 - Restitution en plan et coupe de la cuve baptismale (phase 4)

- 41 Aucune évacuation n'est visible, mais l'examen attentif du fond du bassin montre un pendage sensible et systématique vers l'ouest. Or, c'est justement de ce côté et à partir du même fond que l'évacuation s'effectuera dans la phase suivante. Il devient dès lors tentant d'envisager pour la phase 4 une évacuation par le côté ouest de la piscine. L'eau du baptême a pu être recueillie dans un puisard situé dans l'emprise de la maçonnerie (ici de l'ordre de 90 cm)³⁹, mais la conduite d'évacuation pouvait également être canalisée entre deux murs (M31 et M32) pour sortir du baptistère et se diriger vers la rue.

- 42 Un fragment du placage de marbre (phase 3) a été conservé sciemment sur le pan sud de la nouvelle cuve, sans doute pour des raisons esthétiques plus que fonctionnelles. On est tenté de restituer un élément de décor en marbre blanc se détachant de la paroi recouverte par l'enduit de tuileau. Que l'on observe cette anomalie sur le pan sud uniquement, donc sur le passage restitué des catéchumènes, n'est peut-être pas anodin. Des aménagements signalant un cheminement privilégié ont été mis en évidence dans de nombreux baptistères où ils empruntent des formes variées, allant parfois jusqu'à la construction de marches imposant au catéchumène un sens de circulation.

Le baptistère tétraconque (état 3)

- 43 Dans ce nouvel état, le baptistère s'enrichit de trois absides qui l'inscrivent désormais dans un plan centré — quadrilobé à l'intérieur et en croix à l'extérieur (**fig. 57**).
- 44 Cette transformation du monument est le fruit d'une recherche esthétique autant que fonctionnelle — avec un gain de surface de plus de 35 %. Les bouleversements occasionnés aux abords immédiats du baptistère pour mener à bien cet ambitieux programme architectural se lisent au premier chef dans les pièces annexes amputées d'une part importante de leur volume. Si ces dernières continuent d'être utilisées, comme le prouvent les portes ouvertes au centre des hémicycles, il en va tout autrement du côté occidental, où l'extension du baptistère entraîne la démolition de l'antique bâtiment I et d'importants remaniements de l'édifice contigu. Aussi, quel qu'ait été le statut antérieur de ces deux bâtiments, il est assuré qu'ils relèvent désormais des possessions de l'évêque⁴⁰.

56 - L'ensemble baptismal (état 2, phase 4)

57 - Le baptistère tétraconque (état 3)

Les absides nord et sud

- 45 À la différence de la situation observée dans l'abside orientale, les élévations des murs nord et sud du baptistère ont été démontées dans leur partie médiane, mais conservées en fondation pour servir de chaînage aux deux nouvelles absides. En plan, les hémicycles s'inscrivent dans des massifs de maçonnerie rectangulaires prolongés par deux contreforts saillants.
- 46 Une tranchée de fondation a été creusée dans le *terrazzo* de la salle nord, pour installer l'arrondi de l'abside, puis le sol a été refermé par un mortier blanc. Si les contreforts sont profondément enterrés, il semble que le reste de la maçonnerie de l'abside sud n'était pas fondé, mais directement posé sur le sol de tuileau de l'annexe⁴¹. Malgré l'apparente incohérence du procédé, l'abside confortée de l'extérieur devait pouvoir supporter la retombée d'une petite voûte en cul-de-four. Il faut toutefois reconnaître que, dans un deuxième temps, il a été nécessaire de lui adjoindre deux contreforts supplémentaires pour pallier la faiblesse des fondations, aggravée par le manque de cohésion des terrains sous-jacents (**fig. 57 n° 1**). Au nord et au sud, les maçonneries ajoutées adoptent la forme d'une équerre et s'imbriquent dans les contreforts primitifs.
- 47 Les élévations présentent un parement aussi fruste que celui de l'abside orientale, mais d'un module inférieur. L'abside sud, quant à elle, a été presque entièrement rasée lors de la destruction du baptistère, mais le seuil conservé suffit à restituer, comme au nord, une porte de 1,30 m ouvrant sur l'annexe (**fig. 58**).

58 - Montants et négatif du seuil de la porte de l'abside nord

- 48 Les deux absides, que l'on a voulu centrer sur l'axe nord-sud du baptistère, sont de fait accolées aux murs est des deux pièces annexes. Un espace résiduel (1 X 3 m) se trouve ainsi constitué entre les absides et les murs fermant les annexes du côté ouest (**fig. 57 n° 2**). L'usage dévolu à ce renforcement reste énigmatique⁴². Il ne s'agit pas encore d'un espace mort, puisque ce volume exigu a été doté d'un sol de terre battue sur un hérisson de galets. Dans un second temps, ces réduits sont condamnés après la construction d'un mur qui en diminue la profondeur sans les supprimer totalement, les annexes retrouvant dès lors une surface intérieure globalement rectangulaire⁴³ (**fig. 57 n° 3**).

L'abside ouest

- 49 Quelques différences ont été observées dans le mode de fondation de l'abside ouest. Elle n'est pas chaînée, mais le ressaut de fondation, en débord de 15 cm par rapport à la face interne, devait suffire à assurer la stabilité de l'ouvrage. L'existence de cette semelle, constituée de deux assises, trouve une explication dans la nature du sous-sol, qui ne présentait pas la même stabilité que celle offerte par le sol en béton de tuileau des annexes. Au contraire, l'angle du bâtiment I, détruit, constituait un point dur susceptible de provoquer fractures et déformations. Comme pour les autres absides, ces précautions se sont révélées insuffisantes, puisque deux contreforts ont été rapportés dans un second temps : l'un se développe sur toute la largeur de l'abside tandis que le second épaula la face nord (1,20 X 1,60 m) (**fig. 57 n° 5 et 4**).

L'aménagement des absides

- 50 De l'observation des niveaux liés à la construction des absides, il ressort que celles-ci ont été conçues pour dominer l'espace central du baptistère. La hauteur du remblai d'argile qui a servi à niveler la crête des murs nord et sud — à laquelle il conviendrait d'ajouter l'épaisseur du sol proprement dit — est en effet supérieure de 13 cm au moins à la cote du sol de marbre que l'on pense avoir été toujours en usage autour de la cuve. Le choix délibéré d'une composition à deux niveaux fait donc partie du projet architectural dès le développement en tétraconque et il sera reconduit jusqu'à l'abandon du monument.
- 51 Avec la construction des absides, on procède en outre à une réfection du revêtement des murs du baptistère, à l'exception de l'abside orientale et du mur d'épaulement où sont conservés les anciens décors. L'épaisseur du nouvel habillage (10 cm) est obtenue par des fragments de tuiles posés à plat ou en arête de poisson et revêtus d'un enduit lissé.

Installations liturgiques

- 52 Des barrières, constituées de quatre poteaux chacune, rappelant celle précédemment établie en avant de l'abside orientale, sont ajoutées à l'entrée des absides nord et sud (**fig. 57**). Deux trous de poteaux, d'un diamètre approchant 30 cm pour une profondeur de 20 cm environ, occupent les angles des absides. D'une taille légèrement inférieure (moins de 20 cm de diamètre), les deux autres correspondaient à des poteaux ménageant un passage de 70 cm dans l'axe de la porte.
- 53 On serait tenté de restituer en avant des absides nord et sud une barrière basse, mais on peut également imaginer un aménagement plus développé s'élevant jusqu'au départ de l'arc, par exemple pour porter une architrave. Cette clôture, quelle que soit sa taille, appartient en tout cas à un second temps dans l'aménagement des absides, puisque, dans les angles, le revêtement de tuiles a été entamé.

Les ultimes modifications du baptistère

- 54 Le développement du baptistère en tétraconque met un terme aux transformations de l'édifice proprement dit. Jusqu'à l'époque présumée de sa destruction, le monument subira cependant encore d'importants remaniements qui, hormis l'ajout de deux annexes supplémentaires (état 4), portent pour l'essentiel sur son aménagement intérieur (**fig. 66**). Toutefois, la fouille ne livre pas suffisamment de données fiables pour rétablir la chronologie de ces interventions, et, plus qu'un véritable état, c'est de fait la situation figée par la destruction volontaire du bâtiment dans le courant du XI^e s. qui sera présentée ici (**photo en couverture**).

Les dernières modifications de la cuve (phase 5 - 6)

- 55 À l'issue d'ultimes modifications (**fig. 59, 60**), la cuve adopte une forme pentagonale, mise en valeur par la création d'un *ciborium*.

Un nouveau système d'adduction

- 56 Les raisons qui ont conduit à l'abandon de l'adduction orientale au profit d'un système désormais alimenté depuis l'ouest nous sont inconnues. Une chose est certaine cependant : la seconde adduction a été installée après que le baptistère eut acquis sa forme tétraconque, comme en témoigne la reprise en sous-œuvre qui permet au conduit de franchir l'abside.

59 - Plan chronologique des étapes de construction de la cuve baptismale

60 - Relevé de la cuve baptismale (phase 5)

- 57 L'arrivée d'eau est maintenue par deux murs parallèles orientés est-ouest (M31 et M32), et distants d'environ 20 cm⁴⁴. La canalisation proprement dite n'est pas conservée et ce qui nous est parvenu se limite à un assemblage de six *imbrices* répartis sur 5 m, suivant une pente d'environ 10 %. Les tuiles posées bout à bout sans aucun dispositif d'étanchéité constituent, à n'en pas douter, le support d'un conduit de bois ou de plomb (fig. 61).

61 - Adduction ouest

- 58 Toute l'épaisseur du pan ouest, ainsi que le fond de la cuve, ont été entamés pour faire déboucher la canalisation au centre du bassin où, pour la première fois, une partie importante du dispositif terminal est conservée : il consiste en une base moulurée en calcaire dont le sommet a été évidé sur une profondeur d'environ 1 cm (diamètre interne : 21 cm) (fig. 62). Au centre de la pierre, une ouverture traversante de 7 cm de diamètre permet le raccordement à un tuyau porté par les *imbrices*. L'épaisseur de la plinthe de la base est entièrement logée dans le sol et le creusement d'installation comblé à l'aide d'un mortier lissé.

62 - Bloc ouvragé de l'adduction

- 59 Sous chaque angle, la pierre présente des perforations, d'un diamètre de 30 à 45 mm pour une profondeur de 35 mm, qui n'ont manifestement pas été utilisées pour l'immobiliser sur le fond de la cuve. Peut-être ces perforations servaient-elles à fixer le bloc au sol dans la phase précédente, mais il reste évidemment possible que ces marques soient imputables à une utilisation plus ancienne encore. Qu'il s'agisse d'une véritable base de colonne remployée ou d'une pièce créée pour servir dans la cuve, il est certain que la base a reçu, à un moment donné, un élément encastré à sa surface.
- 60 Sur la partie supérieure de la plinthe, des éléments de fer scellés au plomb ont été insérés dans des perforations réparties aux angles (diamètre et profondeur de l'ordre de 28 mm). Il est vraisemblable qu'il s'agit de fixations destinées à maintenir la partie supérieure du dispositif et l'on peut imaginer, par exemple, qu'un embout réduisait le diamètre de la sortie pour en augmenter la pression, à la manière du système proposé pour le baptistère de Port-Bail (Heitz 1987, p. 54). Il se peut aussi que l'évidement sommital ait reçu une colonne du haut de laquelle l'eau pouvait retomber en pluie dans la cuve, voire sur le catéchumène, évoquant un baptême par affusion.

De l'octogone au pentagone

- 61 La même campagne de travaux a été l'occasion de modifier le volume et la forme du bassin : l'octogone initial a été transformé en un pentagone pointé vers l'est et les dimensions de la piscine s'en sont trouvées réduites à 1,30 m dans le sens nord-sud et à 1,35 m d'est en ouest (**fig. 63, 64**). Une maçonnerie de tuf enduite d'un mortier de tuileau fin (M33) a été appliquée directement contre les parois et sur le fond de la cuve. La construction a été arrêtée quelque 23 cm sous le sommet de l'ancienne paroi (phase 4) pour former une marche dont la finition était assurée par un mortier lissé. Une bonde, sous la forme d'une ouverture circulaire de 5 cm de diamètre, a été ménagée du

côté ouest, à la jonction du fond et de la paroi. L'évacuation traverse l'épaisseur des maçonneries de la cuve et aboutit entre les deux murs canalisant déjà l'adduction. Dans cette phase, le même dispositif pourrait avoir été utilisé simultanément pour le tuyau de l'adduction et pour un second tuyau réservé à l'évacuation, mais on ne saurait exclure l'hypothèse déjà évoquée d'un puisard creusé à l'aplomb de la paroi ouest de la cuve (phase 4).

63 - Restitution en plan et coupe de la cuve baptismale (phase 5)

64 - La cuve en fin de fouille

- 62 Aux angles du pentagone cinq creusements de récupération affirment sans ambiguïté la présence d'un *ciborium* (fig. 57). Dans la partie basse, contre le sol de l'état précédent, sont en effet conservés les négatifs de supports de bases (L. = 28 cm, l. = 25 cm) qui autorisent la restitution de fûts n'excédant pas 20 cm de diamètre. La taille modeste de tels supports interdit évidemment toute liaison avec la structure de l'édifice, et il faut plus certainement envisager ici une architecture légère destinée à renforcer la symbolique et l'esthétique des lieux. Une simple architrave ou une couverture plus développée, un dais par exemple, pourrait avoir coiffé le sommet des colonnes, mais aucun fragment n'en a été découvert dans les niveaux de destruction.
- 63 Par la suite, la largeur de la marche a été réduite par la construction d'une maçonnerie habillée de placage (phase 6). En prenant modèle sur la largeur du pan ouest plus étroit, la marche a été de la sorte ramenée à quelque 17 cm sur l'ensemble de la circonférence, en lui conférant la régularité qui jusque-là faisait défaut.
- 64 Cette opération s'est accompagnée d'une réparation ponctuelle, limitée au pan sud-ouest, et réalisée pour l'essentiel à l'aide d'un bourrage de fragments de tuiles. Il est possible qu'en dernier lieu, on ait cherché à établir un lit de tuiles disposées à plat sur le sommet de la cuve en guise de revêtement, mais seuls les pans sud-ouest, nord-est et nord en conservent la trace.

La réfection des sols

- 65 Un calcaire blanc finement poli a été choisi pour le sol du volume principal du monument en remplacement du marbre de l'état primitif. La grande diversité constatée dans la taille des dalles (de 44 X 20 à 78 X 50 cm), leur forme, et les nuances de couleurs du matériau indiquent qu'une partie importante des pierres, sinon la totalité, provient de remplois. On peut déduire de l'absence de lits de mortiers successifs, traduisant

d'ordinaire des réparations, que ces dalles constituent le pavement initialement prévu pour cet état.

- 66 La disposition du pavement dessine un rectangle de 5,80 par 5 m environ, au centre duquel un carré d'environ 3,20 m de côté a été réservé autour de la cuve. Les angles du carré sont garnis de dalles triangulaires en brèche rose qui rehaussent l'octogone primitif. Au nord, les dalles sont partiellement conservées, tandis qu'au sud, seuls des négatifs attestent leur présence. La moitié d'une autre dalle, de forme rectangulaire, découverte au contact du pan ouest de la cuve, signale vraisemblablement un emplacement privilégié.
- 67 Du centre de l'édifice, on accédait aux absides par l'intermédiaire d'une marche haute de 15 cm et large de 55, réalisée en poudingue gris⁴⁵. Bien que le dispositif soit très incomplet, il est probable que cet emmarchement était continu.
- 68 Le pavement des absides est et ouest s'est révélé trop lacunaire pour qu'on puisse espérer en déduire l'organisation. Dans les autres hémicycles en revanche, la brèche rose a été employée pour la quasi-totalité des surfaces, à l'exception d'un rectangle de poudingue gris placé dans l'axe des portes, au centre des absides (**fig. 65**). Le module des dalles et leur disposition change d'une abside à l'autre : large et régulier au sud (70 X 55 cm), il est globalement plus petit et plus irrégulier au nord (de 38 X 28 à 70 X 60 cm). Les différences constatées dans la taille des dalles peuvent s'expliquer par l'usage de remplois dès l'origine comme par la succession des réparations dont on perçoit de nombreuses traces. Les ultimes réfections ont été conduites en utilisant des matériaux plus frustes : à l'image de la situation observée pour le sol de l'atrium, longtemps utilisé et maintes fois réparé, celui des absides présente des fragments de schiste, de molasse ou de tuiles plates. En dernier lieu, de simples chapes de mortier ont remplacé les dalles manquantes.

65 - L'abside nord dans son état final

- 69 On mentionnera comme un cas particulier une dalle calcaire (60 X 52 cm) disposée dans l'axe de l'abside orientale à 13 cm sous la surface du sol. Elle présente des traces de scellement au mortier et l'on peut penser qu'elle constituait le support d'un petit autel ou le socle d'un reliquaire installés contre le mur.

Les nouvelles annexes du baptistère (état 4)

- 70 Deux annexes supplémentaires en forme de L ont ensuite été appuyées de part et d'autre de l'abside est (**fig. 67**). Deux des supports de bases de colonnes de la galerie sont réutilisés comme soubassement de la pièce E tandis que l'annexe F, au sud, repose en partie sur le mur M25 qui constitue la fondation du portique.
- 71 Le processus engagé avec la construction de l'abside orientale, qui a conduit graduellement à la réduction du portique, s'est amplifié avec l'édification des pièces E et F. Mais à ce moment précis, rien n'indique que le portique est abandonné, puisqu'au nord du baptistère au moins, il est alors pourvu d'un nouveau sol de mortier.

66 - L'ensemble baptismal (état 3, phase 5)

67 - Le baptistère tétraconque avec les pièces E et F (état 4) et la colonnade (état 5)

- 72 Il faut donc envisager la coexistence des pièces E et F avec un portique une nouvelle fois raccourci, ce qui conduit à s'interroger sur la hauteur donnée aux annexes. Si celles-ci avaient été logées, couvrement compris, sous les toitures du portique, on aboutirait à un bouleversement malheureux des proportions, l'ajout de ces pièces doublant la largeur de la façade du baptistère. Depuis la cour, le monument apparaîtrait artificiellement juché sur un socle trop large pour lui, provoquant un effet d'écrasement. Si, en revanche, le maître d'œuvre avait préféré donner à ces pièces comme à l'édifice principal une hauteur supérieure à celle du portique, le baptistère eût bénéficié au contraire d'une ampleur nouvelle.
- 73 Les pièces sont pourvues de sols en béton de tuileau et s'ouvrent sur le baptistère par des portes larges de 70 cm, percées dans les murs latéraux du bâtiment en respectant les colonnes d'angle. Au sud néanmoins, le support de la colonne dont l'extrémité ouest gênait le passage a dû être bûché jusqu'à rattraper le niveau de l'emmarchement. C'est donc bien avec ce dernier état du sol, et non avec l'ancien pavement de marbre, que les pièces ont été conçues. Il reste que l'on ne saurait déterminer si la création des salles est strictement contemporaine de la réfection du dallage ou si elle est plus tardive.
- 74 De la situation des pièces E et F, qui s'ouvrent en avant de l'abside orientale, on déduira qu'elles correspondaient probablement à des annexes réservées à l'usage du clergé. Le baptistère tétraconque de Caricin Grad (Serbie) comporte également quatre annexes, dont deux sont plus particulièrement attachées à l'abside orientale (MiillerWiener 1986, p. 660).
- 75 Reste à s'interroger sur les fonctions de ces salles sur quoi aucun aménagement spécifique ne renseigne. La pièce E, exclusivement tournée vers le baptistère, semble avoir joué un rôle proche de celui de la sacristie d'une église. Le cas de la pièce F est plus complexe, puisqu'elle dispose de deux accès supplémentaires de 1,10 m et 1,30 m,

ouvrant respectivement vers le portique sud et l'atrium. Cette spécificité pourrait l'apparenter à un dégagement si l'une au moins des deux portes s'avérait contemporaine de celle qui permettait l'accès au baptistère.

La colonnade (état 5)

- 76 L'ajout de deux colonnes dans les angles nord-est et sud-est du baptistère traduit une évolution du décor vers une monumentalité plus affirmée. Reconstitué, le dispositif, dont il ne subsiste plus aujourd'hui que des supports ou des négatifs de bases, fait apparaître un ensemble de trois colonnes disposées en équerre, de chaque côté de l'abside est. Trois pierres seulement ont été découvertes *in situ* (70 X 70 X 35 cm environ). Des lits de mortiers épais renfermant des fragments de tuiles et des pierres de calage ont conservé l'empreinte des trois autres.
- 77 Le choix d'un tel décor destiné à magnifier la partie orientale du monument n'est pas sans conséquence sur les circulations. Les portes devenues inutiles avec l'installation des colonnes ont été murées, interdisant toute possibilité d'accès aux annexes E et F depuis le baptistère (M34 et M35). La pièce E a ainsi été condamnée, tandis que l'annexe F qui possédait encore deux ouvertures — contemporaines de la création de la pièce ou percées lors de l'installation de ce décor monumental — a dû rester en service (**fig. 68**).

68 - L'ensemble baptismal (état 4, phase 5)

Décor des absides

- 78 Le revêtement mural installé lors de l'extension du baptistère en tétraconque a été arraché avant que l'on ne procède à la pose du pavement de brèche et au

renouvellement de l'habillage des parois. Les vestiges sont bien maigres pour juger de l'aspect des murs du baptistère à l'issue des travaux : le peu qui subsiste en élévation, dans l'abside sud et sur l'épaule de l'abside ouest, porte un enduit gris lissé dont on ne trouve pas de trace dans l'hémicycle nord où, par symétrie, on serait tenté de le restituer.

- 79 Dans l'abside ouest, on constate une réfection du revêtement mural réalisé, une nouvelle fois, à l'aide de fragments de tuiles enduits, et reposant sur le pavement de brèche.

Quelques objets liturgiques

La fouille des niveaux de démolition du baptistère et de ses abords a livré un petit nombre d'objets qui présentent, pour certains d'entre eux, un caractère exceptionnel et nous renseignent sur les décors et le mobilier du baptistère.

Éléments de tableterie

Nous ne savons pas en quoi pouvait consister le mobilier du baptistère, mais il est très probable qu'une partie au moins devait être en bois (cathédre, ambon, reliquaire, etc....). C'est peut-être à une pièce de ce type, ou à un objet plus petit tel qu'un plat de reliure, qu'il faut rattacher les éléments de tableterie en os, ivoire et andouiller découverts sur le fond de la cuve baptismale et autour de la base, sous le remblai de destruction du bâtiment (**fig. 69**)⁴⁶.

69 a - Tableterie découverte dans la cuve baptismale animal fantastique

69 b - Tablette découverte dans la cuve baptismale

Au total, plus de 70 fragments présentant des décors d'ocelles et des scènes figurées d'une qualité tout à fait exceptionnelle ont été découverts.

Ces éléments étaient fixés sur une âme de bois (pin) au moyen de clous en bronze et en fer parfois ornés de cabochons d'argent, ou de chevilles en os. Cette technique, tout comme les décors d'ocelles, peuvent être rapprochés du coffret en os découvert dans l'église de Bredons à Albepierre (Cantal), et prudemment attribué aux VI-VIII^e s. (Caillet 1991, p. 329-331).

Le tamisage des terres a livré plusieurs dizaine de clous en bronze à tête d'or ayant servi d'incrustations (long, 3 à 4 mm). Une série de clous en fer à tête concave (diamètre de la tête = 1 cm) devaient porter des gemmes et compléter le décor de l'objet.

L'observation des différents éléments avant restauration permet d'ores et déjà de constater de nettes différences dans la nature des matériaux, la facture et la qualité des sculptures (décors sculptés, incisés ou ajourés). Certaines plaques dans lesquelles ont été incisés les décors d'ocelles présentent d'autres traces, très atténuées, d'un premier décor effacé par polissage. De même, la diversité des styles employés milite en faveur d'une réutilisation d'éléments disparates prélevés peut-être, pour certains d'entre eux, sur des objets plus anciens. Cette pratique est bien connue et c'est par exemple le cas d'une plaque du diptyque au nom des Symmaques et des Nicomaques et de " l'ivoire Barberini " réalisés respectivement au début du Ve et au début du VI^e s., avant d'être modifiés et réutilisés dans le courant du VII^e s., dans des contextes religieux ou profanes (Caillet 1991, p. 328 à 330).

Fragment de plaque de chancel

Avec décor de strigiles sur une face et d'entrelacs sur l'autre (fig. 70).

70 - Plaque de chancel découverte dans les niveaux de destruction du baptistère

Restes d'un décor mouluré en stuc adoptant la forme d'une corniche (?).

Dans une gorge, on perçoit des traces de peinture brun-orangé ne permettant cependant pas d'identifier de décor.

Petit chapiteau de calcaire blanc

Avec un décor incisé, gravé de motifs géométriques sur ses quatre faces. Il comporte sur son sommet et sur sa base circulaire des trous de scellement d'un diamètre atteignant respectivement 12 cm et 8 cm (**fig. 71**).

71 - Chapiteau découvert dans la cuve baptismale

Polycandelson

D'origine grecque, ce terme désigne le lustre métallique portant plusieurs unités d'éclairage. L'exemplaire grenoblois présente, sur la circonférence, un décor denticulé associé à des croix pattées au centre. On peut encore observer un logement circulaire (diam. 30 à 32 mm) destiné à recevoir une lampe en verre (**fig. 72**).

72 - Fragment de polycandelson

Datation (état 6)

- 80 Dater les grandes phases de l'évolution du baptistère s'avère, à Grenoble comme dans bien d'autres sites de cette époque, un exercice périlleux, en raison notamment de l'extrême rareté du matériel archéologique et de l'absence de source écrite. Cependant, l'étude de ce mobilier a permis de démontrer qu'il fallait situer la construction du baptistère à la fin du IV^e ou au début du V^e s., sous l'épiscopat de Domnin ou de son successeur Cérétius. La destruction du monument, qui a du suivre de peu la condamnation de la porte de l'abside nord (état 6) pourrait avoir été conduite dans le courant du XI^e s.
- 81 C'est donc dans une fourchette extrêmement large — entre les IV^e-V^e s. et le courant du XI^e — qu'il convient de placer l'ensemble des remaniements affectant le monument. En l'absence de jalons supplémentaires, c'est par la comparaison des formes architecturales que l'on peut espérer approcher les étapes intermédiaires.
- 82 On situe habituellement au VI^e s. l'apparition des baptistères tétraconques tels que Caricin Grad en Serbie ou Tigzirt en Algérie (Duval 1995, p. 232), et l'on peut penser que le baptistère de Grenoble s'insère dans la même chronologie. Sur la rive droite de l'Isère, l'église cruciforme (Saint-Laurent) s'inscrit d'ailleurs dans un plan quadrilobé dès sa construction, à la fin du V^e s., et fournit un autre point de comparaison, pris cette fois dans un cadre local⁴⁷. Par déduction, il semble logique d'admettre que le monument dut être orienté dans le courant du V^e s. ou, au plus tard, au début du VI^e s. (fig. 73).

73 - Les différentes étapes dans la construction du baptistère

- 83 Les ultimes modifications touchant au décor de l'édifice tétraconque pourraient être attribuées à l'époque carolingienne. Il est d'ailleurs tentant d'établir un rapprochement

entre les triples colonnes du baptistère et le plan d'un autre édifice paléochrétien de Grenoble, la crypte Saint-Oyand de la basilique funéraire Saint-Laurent. La colonnade qui décore la crypte est, en effet, attribuée par R. Colardelle aux VIII^e-IX^e s (Colardelle 1995, p. 244).

Conclusion

- 84 L'intérêt porté au baptistère s'exprime par la position qui est la sienne au sein du groupe épiscopal, si l'on s'en tient toutefois à notre hypothèse de restitution (*cf. infra*, chap. 6). Il apparaît également à travers le nombre des modifications qui lui ont été apportées, faisant évoluer le plan du simple rectangle à celui, très élaboré, du tétraconque. L'aménagement intérieur, constamment modifié, démontre également que le baptistère constitue un édifice de prestige pour lequel des techniques savantes et des moyens importants ont été mis en œuvre. La qualité des sols — en marbre d'abord, puis en brèche et calcaire blanc — la monumentalité sans cesse accrue des décors, la richesse de la mosaïque pariétale en sont les signes les plus évidents.
- 85 Jusque dans un haut Moyen Âge avancé, on procède encore à des remaniements importants, y compris dans l'adduction d'eau, qui prouvent, si besoin était, la pérennité de la fonction baptismale.
- 86 Quel était l'emplacement occupé par l'évêque durant la cérémonie ? Traditionnellement, l'abside orientale constitue un espace privilégié et le baptistère de Grenoble ne fait sans doute pas exception si l'on considère la spécificité des décors qui ornent cette partie du monument. Il est en revanche plus délicat de préciser l'emplacement de l'officiant au moment où, du bord de la cuve, il est amené à toucher la tête du baptisé pour lui transmettre la grâce de l'Esprit (Picard 1989b, p. 1462-1463). Pour accomplir ce geste, il aurait pu s'avancer jusqu'au bord du bassin et se tenir à l'est de la cuve. Rien ne s'opposait à cette solution jusqu'à la construction du *ciborium*, dont l'une des colonnes occupait précisément cet emplacement. Il n'est sans doute pas anodin de constater, à la même époque, la présence, contre le pan ouest, d'une dalle de brèche rectangulaire qui se détachait du sol blanc pour matérialiser un emplacement privilégié destiné, peut-être, au clerc.
- 87 À la différence de celles de l'édifice qui l'abrite, les évolutions du bassin ne sont jamais datées autrement qu'en chronologie relative. Il est toutefois avéré que la cuve fut d'abord dépourvue de système d'adduction, qui apparaît seulement après la construction de l'abside orientale pour se maintenir vraisemblablement jusqu'à l'abandon du monument. La *Tradition apostolique*, rédigée dans la première moitié du III^e s. et attribuée à Hippolyte de Rome, recommande, quand cela est possible, de baptiser dans une eau en mouvement (Picard 1989b, p. 1459-1460). La réalisation d'une conduite d'adduction, peut-être au début du VI^e s., montre que les évêques grenoblois se sont efforcés de respecter cette prescription.
- 88 Que le sacrement ait été administré avec une eau dormante ou vive, il reste que depuis l'origine jusqu'au dernier état de la cuve, le baptême par immersion — voire par submersion pour les états les plus anciens de la cuve (phases 1 à 3) — était matériellement possible. Dans l'état pentagonal cependant (phase 5), si la marche est maintenue hors-d'eau, on peut raisonnablement estimer que l'immersion même partielle n'est plus possible et l'on doit se résoudre à envisager à partir de là un sacrement par affusion. On pourrait, pour cela, restituer sur la base une colonnette du

haut de laquelle l'eau retombait en cascade. C'est peut-être un dispositif de ce type que décrit Ennode de Pavie au début du VI^e s., pour le second baptistère de Milan, plutôt qu'un *ciborium* d'où l'eau retomberait en cascade (Picard 1989b, p. 1460)⁴⁸.

- 89 La cuve baptismale a fait l'objet de réductions successives affectant d'abord sa profondeur, puis son diamètre. Les raisons de cette évolution que l'on perçoit dans de nombreux baptistères ne sont pas clairement établies. La généralisation du baptême des enfants, à partir de la fin du VI^e s. pourrait expliquer le phénomène. *A contrario*, on constate que des baptistères dans la vallée du Rhône, sont restés en usage, ainsi que leur cuve primitive, durant une partie du Moyen Âge (Guyon 1994, p. 30-31). On ne saurait non plus négliger une évolution de la liturgie, par laquelle l'immersion aurait été graduellement abandonnée au profit de l'affusion qui deviendra le rite unique.

NOTES

32. La largeur de la galerie est soumise à l'existence présumée d'un contrefort, dont toutes les dimensions ne sont pas connues.

33. La fosse a entamé les niveaux antiques, ce que confirme la présence de la céramique résiduelle. Dans le mobilier, on compte également quelques fragments d'enduits vraisemblablement plus anciens que le baptistère rectangulaire.

34. Sur la base d'un unique fragment, on ne saurait apprécier si le baptistère rectangulaire était pourvu de placages noirs uniquement ou si, au contraire, ses décors relevaient aussi du principe d'alternance adopté pour l'ornementation de l'abside.

35. Cette cote rend compte de la profondeur du bassin et non de la hauteur de l'eau (*cf. supra*, phase 1).

36. Il faut considérer ces cotes avec circonspection, l'arrachage ayant sans doute entraîné le déplacement du tuyau. On remarquera par ailleurs que le niveau sur lequel le tuyau est installé correspond à quelques centimètres près au fond présumé de la première phase de la cuve.

37. Cette troisième hypothèse induirait un hiatus dans l'usage de l'eau vive, ce qui paraît peu vraisemblable.

38. Il est possible que cette évacuation s'effectue déjà par l'ouest de la piscine, comme cela est probable pour la phase 4 et certain dans la suivante (**fig. 47 n° 6**).

39. Pour des raisons techniques, le radar n'a pu accéder dans cette zone afin de vérifier l'hypothèse.

40. C'est peut-être déjà le cas à une date légèrement antérieure, au moment où l'eau du baptême semble évacuée, non plus à l'est vers la cour, mais vers l'ouest (phase 3 ou 4).

41. Lors de la destruction du baptistère, l'abside a été arasée jusqu'au niveau du sol, ce qui permet d'apercevoir le sol de la salle annexe.

42. La disposition de ces réduits pourrait correspondre, selon A. Le Bot-Helly, à une cage d'escalier. Il est en effet possible que l'on profite du programme de construction pour réaliser un accès au niveau supérieur, dans l'éventualité où il existerait un étage aux salles annexes.

43. Il n'est pas exclu que les murs fermant les réduits aient également pu jouer un rôle de contreventement des absides.

44. Les deux murs, plusieurs fois remaniés, ont peut-être déjà été utilisés pour canaliser d'éventuelles évacuations dans les phases 3 et 4. Un fragment de tuyau de plomb a d'ailleurs été remployé dans le mur M31.

45. C'est du moins ce que l'on observe au nord dans la partie la mieux conservée. Au sud, un seul fragment de poudingue subsiste, et deux blocs de calcaires remployés constituent des reprises. Sur les côtés est et ouest, la marche est encore plus lacunaire : dans les deux cas un seul bloc est conservé.

46. Le nettoyage et la conservation des objets ont été assurés à Grenoble par l'Atelier Régional de Conservation (A.R.C - Nucléart). Ils sont actuellement en cours de restauration au laboratoire UTICA (Unité de Traitement et d'Information en Conservation Archéologique), de Saint-Denis.

47. Communication orale de Renée Colardelle à l'issue des études les plus récentes.

48. Cependant, le baptême par affusion a pu être pratiqué à une date plus haute, dès l'établissement de la première adduction.

Chapitre 6. Le groupe épiscopal du haut Moyen Âge

NOTE DE L'AUTEUR

Avec la collaboration de Frédérique Blaizot

- 1 Le dégagement des substructions du premier baptistère et celui des bâtiments qui lui étaient associés a confirmé, si l'on en doutait encore, la fondation dès l'origine du groupe épiscopal de Grenoble à l'emplacement qui est encore le sien aujourd'hui. Appréhender l'organisation générale, la nature, l'évolution de l'ensemble des édifices qui le composaient est une autre affaire. Hormis le récit légendaire dont François du Puy s'est fait le rapporteur⁴⁹, aucun texte ne vient éclairer l'histoire des constructions cathédrales, pas plus au Moyen Âge d'ailleurs qu'aux périodes plus anciennes. Seule l'archéologie peut aujourd'hui tenter d'apporter des réponses aux questions touchant les origines. Malheureusement, en dépit de quelques sondages récents, mais très limités, les indices archéologiques dont on dispose pour se représenter le premier groupe cathédral sont aussi clairsemés que ténus. Ils sont le produit de quelques observations dans le sous-sol de la cathédrale, du cloître canonial et de l'église Saint-Hugues. À quoi s'ajoute la découverte inattendue de plusieurs sépultures à l'extérieur du mur d'enceinte, qui posent davantage de questions qu'elles n'apportent de réponses aux interrogations de l'historien sur l'ensemble cathédral primitif.

Un cimetière hors les murs

- 2 Sur l'étroite bande de terrain entre rempart et fossé, le sol de graviers contemporain de la construction de l'enceinte et les niveaux liés aux premières occupations hors les murs sont apparus entamés par une série de 28 sépultures réparties entre la tour orientale de la porte Viennoise et la première tour plus à l'est. L'étude de cette zone s'est révélée délicate en raison des lacunes de la stratigraphie. Le secteur a été, en effet, fortement perturbé par la construction au cours du XIXe s. du mur de façade de

l'évêché et par celle de salles souterraines dans les premières décennies du siècle suivant⁵⁰.

Le mur M36

- 3 Un mur reconnu par sa seule tranchée d'épierrement a été perçu à quelque 3,90 m de l'enceinte. La tranchée, parallèle au rempart, a pu être observée sur une courte longueur (4,50 m), mais ni sa largeur ni son extension en direction de l'est ou de l'ouest ne sont connues. Au fond du creusement subsistaient les ultimes vestiges du mur, sous la forme d'un amas de galets, de blocs calcaires et de tuiles liés par un mélange d'argile sableuse mêlée de graviers. Le sol à partir duquel fut creusée la tranchée de construction a été détruit et l'analyse stratigraphique n'offre aucun recours pour préciser la chronologie. Le comblement de la tranchée de récupération du mur livre un mobilier qui compte des fragments de céramique à revêtement argileux de la vallée du Rhône, de la céramique tardive luisante, que l'on peut attribuer, sans plus de précision, au IV^e s. Quatre monnaies, dont la plus récente est attribuée aux années 355-360, fournissent un *terminus post quem* pour la récupération du mur (cf. annexe, n° 139)⁵¹.
- 4 Le peu de vestiges conservé n'autorise pas à formuler des conclusions péremptoires sur la fonction ou même la nature du mur M36. Appartient-il à un édifice accolé au rempart ? A-t-il servi à limiter un chemin entre le rempart et le fossé dont l'escarpe primitive devait se trouver environ 4 m plus au nord ? On ne saurait non plus exclure la possibilité que le mur M36, implanté dans le prolongement de la tour orientale de la porte Viennoise, ait été intégré au dispositif défensif du secteur pour constituer une palissade, dans le but d'augmenter la protection de la porte.
- 5 Quoi qu'il en soit, on retiendra que le mur a contenu l'extension des sépultures vers le nord et, qu'il soit contemporain de la création du cimetière ou antérieur à elle, qu'il a pu jouer, au moins pour un temps, le rôle d'une clôture.

Présentation de l'ensemble funéraire

- 6 Les sépultures se répartissent de chaque côté de la limite, évidemment artificielle, que constitue le mur de façade de l'évêché du XIX^e s. De part et d'autre, on observe néanmoins des contextes stratigraphiques et, semble-t-il, chronologiques, qui paraissent bien distincts⁵².

Le secteur ouest

- 7 À l'ouest de la limite constituée par la façade de l'évêché, en dépit de niveaux particulièrement bouleversés, on distingue deux groupes d'inhumations séparés par une durée difficile à mesurer, si l'on s'en tient au seul matériel archéologique⁵³.
- 8 Parmi les tombes plus anciennes, il faut compter la sépulture C10 (**fig. 74**) et le groupe des sépultures C5, C6, C11 et C12 (cf. *infra*), mais les données stratigraphiques ne sont pas suffisantes pour affirmer un rapport entre ces deux entités.

74 - Sépulture C. 10

- 9 La tombe C10 est assez bien datée : d'après l'étude au radiocarbone, son installation interviendrait entre 218 et 382 (CRG 1449, 1768 ± 65 BP), fourchette qu'il est possible de réduire grâce à la présence, dans le remblaiement de la tombe, de deux monnaies dont la plus récente fut émise en 335 ou en 336 (cf. annexe, n° 99 et 122). Le sommet de la fosse est scellé par un remblai de limon argileux piqué de grains de mortier de tuileau et de charbons de bois, qui s'est révélé riche d'un important mobilier céramique et numismatique⁵⁴. La céramique est datée, pour l'ensemble, du IV^e s. : on trouve, parmi les tessons mis au jour, des formes du type Lamboglia 1/3, de la céramique sigillée claire C, des amphores gauloises et africaines. Un *terminus ante quern* pour l'installation des sépultures est fourni par la présence dans le lot monétaire d'un Ae 3 de Magnence frappé entre 350 et 353 dans les ateliers d'Arles (cf. annexe, n° 137).
- 10 La tombe C12 a elle aussi été datée au radiocarbone : les résultats de l'étude fournissent une date comprise entre 269 et 532, avec un fort pic de probabilité (71 %) entre 336 et 467 (CRG 1455, 1652 ± 78 BP).
- 11 Le groupe le plus récent comprend les sépultures C1, C2, C3 et C4. Cette dernière a livré deux *folles* ; le premier issu du remblai de la fosse, a été frappé à Arles en 316, le second, déposé sous le crâne du défunt, a été émis par les ateliers de Londres en 323 ou en 324 (cf. annexe, n° 96 et 111). La sépulture C1 a fait l'objet d'une étude par le radiocarbone qui conclut à une date comprise entre les années 393 et 535 (CRG 1448, 1628 ± 60 BP) sans que se dégage de pic de probabilité.
- 12 À côté des arguments basés pour l'essentiel sur la datation, des indices strictement stratigraphiques vont également dans le sens de deux phases d'inhumations. Lors de leur fouille, toutes les sépultures de la première phase ont paru en effet antérieures à un remblai entamé sans ambiguïté par la seconde série de tombes. Celui-ci renferme plusieurs pièces datées de la première moitié du IV^e s. (cf. annexe, n° 103, 117 et 129 ;

n° 102, 121, 133 et 134). Il est vrai que le remblaiement des sépultures C5, C6, C11 et C12 est d'une nature si proche de celle de ce remblai, qu'il est nécessaire de considérer cette antériorité avec prudence. On admettra toutefois comme un fait probable que cette première série regroupe des inhumations contemporaines⁵⁵.

- 13 L'analyse stratigraphique fait donc ressortir deux séquences d'inhumation séparées par un laps de temps difficile à évaluer. En revanche, les conclusions de l'étude par le radiocarbone tendent à démontrer que l'installation des sépultures C10 et C11 est séparée par un écart de temps au moins égal à 11 ans, alors qu'il existe de fortes chances pour que les sépultures C10 et C12 (et partant, le groupe C5, C6, C11, auquel celle-ci est rattachée) procèdent d'une même période d'inhumation, résultat qui rejoint nos propres observations.
- 14 On retiendra provisoirement que l'espace funéraire a pu se constituer à partir de 335 par l'installation de tombes très proches les unes des autres (C10, C5, C6, C11 et C12). À partir de 350, la tombe C10 est recouverte par un remblai sans doute contemporain de l'utilisation du mur M36.
- 15 Il semble que le mur M36, qui a pu un temps servir de clôture, a été détruit entre les deux phases d'inhumation perçues à l'ouest du mur moderne. En effet, les remblais postérieurs aux premières inhumations et qui sont, a-t-on dit, entamés par les tombes du second groupe, scellent la tranchée de récupération de M36. Il reste que cette destruction n'a sans doute qu'un rapport lointain avec la gestion de l'espace funéraire, dans la mesure où les sépultures les plus récentes n'outrepassent pas l'espace jusque là borné par le mur. Ce n'est donc pas la nécessité d'accroître la zone dévolue aux tombes qui a prévalu lors de la destruction du mur M36.
- 16 La seconde phase d'inhumation n'interviendrait pas avant 355-360, la tombe C1 étant quant à elle installée seulement à partir de 393. Les sépultures sont implantées à l'ouest des précédentes, contre le pied du rempart pour trois d'entre elles.
- 17 La construction d'un sol dans le courant, sinon au début du Ve s., (*cf. infra*), aurait été réalisée alors que les inhumations, au moins à l'ouest du mur moderne, ont définitivement cessé.

Le secteur est

- 18 Entre le mur du XIXe s. et la première tour à l'est de la porte Viennoise, ce sont dix sépultures qui occupaient le terrain entre rempart et fossé. À en juger d'après le tracé de l'escarpe du fossé, il n'a pu en exister davantage dans ce secteur. En revanche, au pied de la tour, entre les murs médiévaux M65 et M66, et à l'est de celle-ci, on ne doit pas exclure que quelques sépultures — au plus une dizaine — aient pu être détruites par l'aménagement de locaux en sous-sol à diverses époques. Dans cette partie la plus orientale, les sépultures préservées étaient au nombre de cinq.
- 19 Les dix sépultures installées à l'ouest de la tour ont été entamées superficiellement par les terrassements récents, de sorte qu'il ne restait rien des niveaux qui les avaient scellées. On sait, en revanche, qu'elles sont probablement toutes postérieures au creusement puis au comblement d'une grande fosse, longue de 3,80 m et large de 1,10 m, contre le pied du rempart. Le mobilier céramique recueilli dans les terres de comblement de cette fosse (7 236, 7 237, 7 237 B) fournit une datation après le début du IVe s. La couche supérieure de ce remplissage (7 212), qui correspond vraisemblablement à une recharge pour compenser le tassement des terres à

l'emplacement de l'ancienne fosse (**Pl. 8 coupe 11**), contenait plusieurs tessons de céramique grise à revêtement argileux et décor estampé (DSP). Il est difficile de dire si la présence de ces fragments résulte du bouleversement superficiel des fosses d'inhumation, dont le remplissage se distinguait mal du sédiment de la couche 7212, ou si elle constitue une caractéristique propre à cette dernière. Cinq des sépultures (E1, E2, E3, E5, E6), en tout cas, étaient installées dans la couche 7212 et hormis la troisième, toutes contenaient au contact du squelette des tessons de DSP. Deux autres (E4, E8), situées hors emprise de la grande fosse, en contenaient également. Enfin, dans le groupe de cinq sépultures situées le plus à l'est, les squelettes E11 et E12 sont apparus accompagnés de tessons de la même céramique et de petits lingots de verre, très comparables à ceux retrouvés dans l'abside orientale du baptistère.

- 20 En dépit de l'absence de monnaies et de la présence, en revanche, de tessons de DSP, la datation qu'on est tenté d'attribuer à cette seconde série de sépultures (entre la fin du IV^e s. et le début du VI^e s.) n'est, somme toute, pas très éloignée de celle proposée pour les inhumations situées à l'ouest du mur du XIX^e s. Or l'expertise par le radiocarbone des squelettes de deux de ces sépultures (E10 et E15), les situe entre 635 et 725 pour la première, 751 et 880 pour la seconde. Ces résultats rendent d'autant plus perplexe que les analyses archéo-anthropologiques concluent plutôt, quant à elles, à l'homogénéité de la nécropole et à la courte durée de son utilisation.

Étude de l'ensemble funéraire *extra muros*

- 21 **Frédérique Blaizot**

Les gestes funéraires

Méthodologie

- 22 L'étude des squelettes *in situ* a été réalisée à partir des méthodes de l'anthropologie de terrain, développées par H. Duday (Duday 1990a, Duday 1990b, Duday 1995). Toutefois, cinq d'entre eux, issus des fouilles de l'évêché en 1992 ont été étudiés uniquement d'après les clichés photographiques. L'anthropologie de terrain est fondée sur l'analyse des mouvements subis par les os lors de la dislocation des articulations qui se produit pendant la décomposition du cadavre. Appliquée aux ensembles de sépultures individuelles, elle a pour objectif de restituer la position initiale du cadavre, le milieu de décomposition, les particularités architecturales, ainsi que le mode de constitution et de gestion de l'espace funéraire.
- 23 Les squelettes ont été prélevés en prenant comme support un relevé effectué au 1/2^e pour les jeunes enfants et au 1/5^e pour les autres, et une fiche standardisée établie sur le modèle de l'inventaire sur laquelle sont reportées la face d'apparition et la cote de profondeur des ossements (Guy, Blaizot 1992). Ce travail fut effectué par une anthropologue (F. Blaizot) et par des archéologues (F. Gabayet et A. de Montjoye).

Modes d'inhumation

- 24 Les squelettes présentent les signes d'une décomposition en espace colmaté, sauf dans trois cas où ils se trouvent dans un coffre ou sous une bâtière de *tegulae*. Ces caractéristiques laissent supposer que le dépôt des corps fut, dans la majorité des cas, effectué en pleine terre. Les arguments principaux de l'interprétation sont le maintien

général des articulations et en particulier de celles qui se trouvent en situation instable, la préservation des volumes et l'absence de pièces situées en dehors du volume initial du cadavre. Tous les squelettes présentent les caractéristiques d'un colmatage différé du volume du corps, comme le montrent la nature des dislocations, restreinte aux pièces labiles, et la faible amplitude des remaniements. Mais dans quelques exemples, le glissement longitudinal de pièces labiles sur une amplitude assez importante à l'intérieur du volume du corps, et certaines contraintes latérales sur les os, nous semblent constituer des arguments en faveur d'un enveloppement du corps au moment du dépôt. Ce phénomène est illustré par la sépulture E.8.

Sépulture E. 8

Le squelette est celui d'un sujet immature décédé autour de 11 ans ($\pm$ 30 mois), déposé en *procubitus*, la tête à l'ouest et les pieds à l'est, contre le rempart du bas Empire (fig. 75). Les membres supérieurs sont en extension dans l'axe du corps, l'avant-bras droit est en vue postérieure, tandis que la paume de la main gauche se trouve tournée vers le ciel. Le crâne est en hyperflexion postérieure et les deux premières cervicales sont tombées dans le dos. Les cinq dernières sont en bon rapport anatomique sous le *calvarium*, mais orientées sur l'axe nord-sud, confirmant que la position actuelle du crâne (face vers le sud-est) est bien celle du dépôt : la tête reposait sur le menton. Le corps s'appuie sur le bord oblique de la fosse au sud, puisque les os droits sont situés à environ 5 cm plus haut que les gauches ; ce phénomène est également responsable du petit décalage en hauteur de l'épaule droite. La position de la tête et la constriction des épaules ont produit l'expulsion des trois premières thoraciques en amont et en aval de leur situation initiale, tandis que les têtes des côtes se sont engouffrées dans l'espace ainsi libéré. La mise à plat des volumes est réalisée ; par exemple, l'*ilium* gauche recouvre la face postérieure du *sacrum* tandis que l'*ilium* droit repose sur la face postéro-médiale du gauche. Un certain nombre de pièces appartenant à des articulations labiles ont subi des migrations. Deux phalanges provenant vraisemblablement de la main droite sont en dehors du tiers distal du fémur droit, et les os des pieds ont glissé en amont jusque sur la face postérieure du tiers proximal des tibias. Enfin, le premier métatarsien droit est situé à l'extérieur de la jambe droite.

Ces éléments indiquent que le corps fut déposé dans une fosse étroite, et qu'il a évolué dans un espace vide. Celui-ci ne peut être assimilé à un contenant de bois à cause de la morphologie de la fosse ; la faible amplitude des migrations d'une part et la nature des os concernés d'autre part (articulations labiles), pourraient témoigner d'une enveloppe du corps réalisée dans un matériau relativement « souple » et rapidement putrescible.

75 - Sépulture E. 8

- 25 Deux coffres de tuiles parallélépipédiques à fond construit ont été exhumés dans la moitié est du gisement (sp. E.5 et E.1) Les *tegulae* utilisées sont des *tegulae* non décorées, dont les rebords ont été rabotés, en pâte calcaire orange ou jaune. Elles sont mises de chant, se jouxtent ou se recouvrent partiellement. Elles sont placées à distance du bord de la fosse d'installation et sont calées par des pierres. La toiture a quasi disparu dans les deux exemples.
- 26 La bâtière (E15) semble illustrer une architecture mixte ; les *tegulae* ne sont présentes que dans un tiers de la fosse, au-dessus du crâne du squelette, et la présence de galets sur les côtés indiquerait que le reste de l'architecture était en matière périssable. Le fond, s'il était construit, n'est pas constitué de *tegulae*.
- 27 Parmi l'ensemble des sépultures, on peut démontrer l'occurrence de deux dépôts simultanés de deux sujets chacun, comme le montre l'exemple de la sépulture double C. 7/C.8.

Sépultures C.7 et C.8

Il s'agit de deux squelettes dont l'état de conservation est médiocre, qui se trouvent dans ce qui semblait sur le terrain ne former qu'une seule fosse, (**fig. 76**). L'un est celui d'un jeune sujet masculin placé en *decubitus* latéral gauche, dans la bouche duquel fut déposée une monnaie (sp. 8). Il est très endommagé par le décapage et les structures modernes. L'autre représente un jeune adulte féminin, inhumé en *decubitus* latéral droit (sp. 7) également perturbé par des interventions récentes. Tous deux ont la tête à l'ouest et les pieds à l'est.

Le premier inhumé est le squelette C.8 puisque sa main droite et ses deux genoux passent sous le squelette 7. Ses membres supérieurs sont en extension ; le droit, dont l'avant-bras est en vue dorsale, est légèrement projeté vers l'avant en formant un angle de 27° par rapport à l'axe du corps ; le gauche par contre, est parallèle à cet axe, la main venant se plaquer, les doigts fléchis en avant sur la paume, contre la face postéro-latérale du coxal gauche. Les membres inférieurs sont fléchis et se

croisent, la cuisse droite, qui passe sous la gauche, repose dans son tiers médian sur la face latérale de la jambe gauche. Cette position des membres inférieurs ne relève pas de l'attitude naturelle d'un corps placé en *decubitus* latéral, et lui fut donc expressément imposée au moment du dépôt. Le squelette se caractérise par une très bonne préservation des articulations, même de celles qui se trouvent en situation instable comme la main gauche, le coxal gauche, la patella gauche sur la face antérieure du genou. Les phalanges du pied gauche sont en connexion stricte. Mises à part les perturbations causées par des réinterventions fortuites (au niveau du thorax, du pied droit), les seules migrations observées sont celles de deux phalanges distales de la main droite sur la face médiale du fémur droit, des deux premiers métacarpiens et d'une phalange de la main gauche le long de l'ischium gauche.

En face de ce squelette, se trouvent les restes de la sépulture C.7, qui reposent en partie directement sur les os du squelette sous-jacent. Le corps s'appuyait sur le sol par son côté gauche (épaule : 208.975) et la situation des os résiduels des métatarsiens gauches et droits à l'est nous indique que les membres inférieurs n'étaient que très légèrement fléchis, comme le montre le droit partiellement en place. Le squelette est en mauvais état, mais les éléments nécessaires à l'interprétation du milieu de décomposition ont pu être observés ; à cet effet, on notera le maintien en connexion de pièces labiles en situation instable comme la scapula et la clavicule droites, la tête humérale droite (209.045) ; la mise à plat du coxal droit est engagée. On remarque que les côtes droites, malgré une obliquité importante, sont bien maintenues.

La préservation des articulations sur ces deux squelettes indique que la décomposition des corps s'est produite en espace colmaté. Si la sépulture C.8 est antérieure à la sépulture C.7, on n'observe aucun remaniement du premier et aucune pièce n'est remontée à travers le sédiment ; de plus, on a pu voir que les ossements des deux squelettes se trouvaient en contact. Le fait que les deux sujets se chevauchent par leurs genoux a créé de petits déséquilibres notamment sur le dernier ; en effet, le fémur droit, en vue antéro-latérale, est un peu décalé par rapport à la jambe qui se présente en vue postéro-latérale, et la jambe gauche a glissé en arrière de sa situation initiale contre la face antérieure de la droite.

Il apparaît donc que les deux cadavres ont été déposés simultanément dans une même fosse, et qu'ils furent directement recouverts de terre.

76 - Sépultures C.7 et C.8

- 28 La répartition topographique des modes d'inhumation est aléatoire, c'est-à-dire qu'elle n'est corrélée à aucun sous-ensemble archéologique défini, tant stratigraphique que spatial. Ils ne dépendent non plus ni du sexe, ni de l'âge des inhumés.

L'attitude du corps

- 29 La série se caractérise par une très grande hétérogénéité dans l'attitude des corps lorsqu'elle fut observée, puisque 19 sont en *decubitus* (crypte : 7, évêché : 12), 5 en *decubitus* latéral (crypte et évêché), et 2 en *procubitus* (crypte : 1, évêché : 1). 8 sujets ont été déposés avec les membres inférieurs fléchis, cette particularité étant indépendante du mode d'inhumation et de la position générale du corps, (**fig. 77**)

77 - Répartition spatiale des sépultures suivant l'attitude des corps

- 30 La répartition spatiale des différentes positions des corps ne met en évidence aucun ensemble de sujets présentant une attitude identique, ni dans les deux groupes définis par la stratigraphie, ni sur le plan purement horizontal. La position *decubitus* dorsal avec les membres inférieurs en extension, est peut-être un peu plus fréquente dans le groupe situé directement à l'est. Tous sont orientés la tête à l'ouest (ou N-O ou S-O) et les pieds à l'est (ou N-E ou S-E), à l'exception d'un seul (C. 6) qui fut placé la tête à l'est.
- 31 Aucune raison technique particulière ne semble pouvoir être donnée à certaines attitudes inhabituelles, comme celle où le corps est en *decubitus* dorsal avec les membres inférieurs fléchis en dehors (cf. C. 11). L'hypothèse d'un manque de place est douteuse, puisque de grands espaces sont vides de tombes, et que l'exiguïté se situe plus sur le plan nord-sud qu'est-ouest. L'exemple des dépôts simultanés C. 11 et 12 réfuterait cette proposition (voir plus loin), puisque le squelette C. 11, qui apparaît en *decubitus* dorsal avec ses membres inférieurs en hyperflexion, est décalé de 35 cm à l'ouest du précédent.
- 32 On a remarqué que certains corps sont « arqués » (E3 et C6), épousant des fosses irrégulières.
- 33 Enfin, il n'existe aucun rapport entre la position des corps, le mode d'inhumation, le sexe et l'âge, et elle ne correspond à aucune réalité topographique.

Le mode de constitution de la zone funéraire

- 34 La série comporte deux sépultures qui témoignent de dépôts simultanés, C. 7 et 8 et C. 11 et 12 dans le tiers ouest. Dans quelques cas, (C. 5, 6, 11 et 12), les squelettes n'étaient séparés que par une infime couche de terre. La nature du sédiment n'a pas permis de voir si une seule et même fosse fut creusée pour déposer l'ensemble des sujets, mais il

est possible d'argumenter que les dépôts sont très proches dans le temps. En effet, la fine couche de terre qui sépare les squelettes, témoigne soit d'un colmatage différé, soit d'un recouvrement succinct du corps entre chaque dépôt, soit d'un creusement qui s'arrête pratiquement au niveau du sujet précédent. Or, dans l'hypothèse de ce dernier cas, la préservation en connexion stricte des os du squelette sous-jacent, et cela même au niveau des articulations labiles, est un argument topique d'une succession rapide des inhumations (qui peut être de l'ordre du moment à un mois).

Le groupe C. 5/6/11/12.

Ce groupe se compose de quatre squelettes de sujets jeunes qui se superposent en partie ; le squelette C.5 est situé au nord, tangentiellement au squelette C.6, dont le thorax repose sur le crâne de la sépulture C. 11 (**fig. 78**).

- Le squelette C.5 se présente en *decubitus* dorsal, le crâne à l'ouest et les pieds à l'est. L'avant-bras droit est ramené sur le flanc gauche, et la main gauche repose en avant sur l'abdomen, tandis que le coude se situe à distance du corps. Les membres inférieurs sont écartés de 15 cm dans leur partie distale. La préservation des articulations, en particulier des pièces en situation instable (patella gauche, main droite en équilibre sur une partie du corps comportant un fort volume de parties molles, scapula droite de chant), implique un colmatage rapide du volume du corps. On notera un effet d'effondrement sur le coude droit puisque l'humérus offre un pendage distal de 7 cm. Il existe une tuile de chant contre la face latérale de l'humérus droit.
- Le squelette C.6 apparaît en *procubitus*, la tête à l'est et les pieds à l'ouest. On observe un pendage de 10 cm vers l'est. Le membre supérieur droit est en extension dans l'axe du corps et la main repose contre le sol par sa paume, alors que le gauche est ramené en avant sous la poitrine. Les os des mains se sont effondrés au niveau du squelette C.11 sous-jacent dont il est séparé par 5 cm de terre. On remarquera l'aspect sinueux de la position du corps et l'angle formé par le membre inférieur gauche sur le genou. Le crâne est relevé et regarde vers le sud. Toutes les connexions sont maintenues, même sur des pièces qui se trouvent en déséquilibre, comme les scapula, le bassin et les cervicales. Ces dernières sont en effet en situation instable puisque la moitié gauche du corps est plus élevée que la droite du fait qu'il s'appuie, par l'humérus gauche, sur le sol. Ceci témoigne que le corps s'est décomposé en milieu colmaté.
- Le squelette C. 11 est en *decubitus* dorsal, le crâne à l'ouest et les pieds à l'est. Les avant-bras sont ramenés en amont sur la poitrine et la main droite se trouve en situation proximale par rapport à la gauche. Les membres inférieurs sont fléchis avec la jambe droite qui offre un angle de 175° sous la cuisse et le genou dirigé en dehors qui s'élève de 9 cm par rapport à la hanche. À gauche, la face postérieure du calcaneus se trouve à moins de un centimètre de la tête fémorale, ce qui indique que la flexion du membre inférieur gauche était encore plus importante qu'à droite. Les épaules sont anormalement rapprochées de l'axe médian et les clavicules sont fortement verticalisées, ce qui semble dû à la présence d'un trou de poteau (2442) qui s'est effondré, entraînant le crâne 10 cm plus profondément que les premières thoraciques et provoquant un pendage supérieur de 4 cm sur les scapulas. Néanmoins, les connexions sont bien maintenues. La mise à plat des volumes est engagée mais limitée, et les migrations enregistrées concernent les petits os de la main gauche à l'intérieur de l'hémi-thorax droit. Ces observations

rendent compte d'un colmatage différé du volume du corps.

- Le squelette C.12 est étroitement lié au précédent, puisque son fémur gauche est situé sous le membre supérieur droit du squelette C.l 1, alors que ses métatarsiens et phalanges reposent sur le membre inférieur droit de ce dernier. La situation du membre supérieur droit sur le fond de la fosse, l'ouverture des côtes droites et l'obliquité exagérée des gauches, le décalage en hauteur de l'épaule et du coxal droits qui apparaissent par leur face antérieure, et enfin l'emplacement de l'humérus gauche en avant du rachis qui est en vue latérale gauche, indiquent incontestablement que le corps fut placé à l'origine sur le côté droit. Il est possible que le tassement du trou de poteau précité (2442) soit à l'origine du glissement en aval sur les côtes du membre supérieur gauche, de l'étirement du rachis dont l'angulation s'amorce sous la première thoracique, de la mise à plat de l'ilium gauche, des pendages et de la fracture du fémur. Mais la situation des os de la main droite montre que c'est le membre supérieur droit qui est remonté, mouvement que nous ne pouvons expliquer. Le maintien exceptionnel des pièces en situation instable indique que les remaniements se sont produits alors que le volume du corps était colmaté.

L'imbrication de ces deux squelettes est une preuve de la contemporanéité de leur dépôt. La situation du tarse de la sépulture C.12 est due à ce que les pieds sont situés plus haut que les genoux. La simultanéité est corroborée par le fait que des os relevant d'une même région anatomique ont migré en bloc sur les os de l'autre individu ; ainsi, un lot de phalanges du pied gauche de la sépulture. C.12 a glissé le long du fémur droit jusque sur le pubis de la sépulture C. l1, et deux phalanges de la main de ce dernier ont migré, par le biais de son coude droit, jusque sur la jambe gauche de la sépulture C. 12. Ces déplacements sont possibles, même en milieu colmaté, lorsque les espaces vides se créent par le pourrissement des chairs, qui s'est effectué ici à la même vitesse pour les deux sujets.

78- Le groupe C. 5 composé de quatre squelettes

- 35 Ces informations doivent être corrélées aux caractères spécifiques des modes de dépôt. La diversité des attitudes des corps, et l'originalité de certaines d'entre elles, deviennent une caractéristique de la série et donnent paradoxalement un caractère stéréotypé au mode d'inhumation.

Le recrutement de la zone funéraire

- 36 Dans la mesure où l'ensemble funéraire est archéologiquement complet, il est possible de discuter les modalités sur lesquelles s'est effectué son recrutement.
- 37 L'âge au décès des sujets immatures a été estimé à la fois par le degré de maturation et d'éruption dentaire suivant les schémas proposés par Ubelaker (Ubelaker 1978), et par la longueur des os longs (Sundick 1978). La grande fourchette de variation donnée par Ubelaker, nous a conduit à proposer plusieurs hypothèses, d'abord pour estimer la situation réelle de chaque sujet dans une classe d'âge (Castex 1994), puis pour évaluer la distribution la plus probable de l'ensemble de nos sujets dans toutes les classes d'âge d'une population (Sellier 1996). Le sexe des adultes et des grands adolescents a été déterminé à partir des critères morphologiques des os coxaux (Bruzek 1991).
- 38 Parmi les 27 sujets de la série, 16 sont décédés entre 18 mois et 16 ans (crypte : 7, évêché : 9), 5 entre 17 et 21 ans (crypte : 2, évêché : 3), et les six derniers sont adultes (crypte : 3, évêché : 3). La taille de l'échantillon adulte ne permet pas de calculer sa structure par âge, mais l'un est décédé avant 25 ans.
- 39 Les onze sujets sub-adultes et adultes (crypte : 5, évêché : 6) comprennent sept femmes et trois hommes, mais seulement un adulte sur six est masculin (le sexe d'un sub-adulte n'a pas pu être déterminé). Le taux de masculinité s'élève donc à 30 %, alors qu'il est de

50 % dans toute population. Il est incontestable que nous nous trouvons dans une zone dont le recrutement est spécialisé chez les sujets jeunes et féminins.

Pour ce qui concerne la représentation des différentes classes d'âge immatures, seuls 6 squelettes appartiennent sans ambiguïté à l'une des classes définies en démographie (0-1 ans, 1-4 ans, 5-9 ans...) tandis que l'âge dentaire et diaphysaire des autres les rattache à deux classes possibles (par exemple 11 ans $\pm$ 30 mois place le sujet dans 5-9 ou dans 10-14 ans). (Castex 1994). La figure 79 montre les différentes possibilités (**fig. 79**). C'est pourquoi nous avons cherché à appliquer le principe de minimalisation des anomalies de classement démographique (Sellier *et al.* 1995, Sellier 1996). Nous ne présenterons ici que trois combinaisons (**fig. 80**) compte tenu du trop grand nombre de probabilités offertes par notre série (2+118). La première privilégie les classes jeunes, la deuxième les classes les plus âgées, et la troisième isole l'hypothèse la plus vraisemblable par comparaison avec des schémas de mortalité types des populations archaïques (pour une espérance de vie à la naissance située entre 20 et 40 ans, Ledermann 1989). (**fig. 81**).

79 - Minimalisation des anomalies de distribution démographique

80- Courbe démographique suivant les trois combinaisons possible

81- Comparaison des quotients de mortalité des trois combinaisons présentées avec ceux de deux populations à schéma de mortalité archaïque

- 40 Les résultats obtenus montrent que non seulement les sujets sont majoritairement très jeunes (82 % sont décédés avant 21 ans), mais que de plus, la mortalité n'est pas naturelle.

En effet, l'examen des quotients de mortalité obtenus (**fig. 81**) comparés à ceux de deux populations de référence dont e° est de 25 et 30 ans, met en évidence l'absence totale de sujets décédés avant 1 an ($1Q0 = 0$), une surmortalité dans la classe des 5-9 ans et une forte représentation des décès à l'adolescence, pratiquement quelle que soit la combinaison retenue. Dans la première, les rapport $D(5-9)/D(10-14)$ est égal à 3 ce qui indique une surreprésentation des décès entre 5 et 9 ans, tandis que dans la deuxième il est de 1,17 traduisant une importante mortalité entre 10 et 14 ans ($5Q10 = 428,5\%$). La combinaison théorique retenue de manière à ce que $D(5-9)/D(10-14)$ soit proche de 2 (CB3 fig. 8 et 9), offre toujours une sous-représentation des décès avant 4 ans ($4Q1 = 181\%$ et $5Q0 : 81,9\%$) et une surreprésentation entre 5 et 9 ans ($5Q5 = 444\%$), les quotients des classes suivantes restant également anormalement élevés, puisque $5Q10 = 348\%$ et $5Q15 = 496\%$.

- 41 Ces résultats sont très différents de ce que l'on connaît des schémas de mortalité d'une population archaïque, où la majorité des décès se situe avant 4 ans (avec $1Q0$ et $4Q1$ supérieurs à 200%) et où la minorité des décès est dans la classe 10-14 ans et va en décroissant vers les classes d'âges plus élevées jusqu'à 21 ans (Masset 1975). Dans notre série, nous obtenons au contraire $10Q5 = 665\%$. Ceci indique que notre population présente réellement un biais, qui n'est pas dû aux méthodes de détermination de l'âge au décès, puisque les anomalies sont irréductibles même en prenant la combinaison la plus nuancée (où $D(5-9)/D(10-14) = 2$).

Interprétation et discussion

- 42 Les particularités mises en évidence par les données archéo-anthropologiques (succession rapide des dépôts dont certains sont simultanés, attitudes du corps diverses et inhabituelles) et la structure démographique des sujets immatures, nous conduisent à envisager un phénomène de mortalité soudaine à l'origine de la constitution de cet ensemble.

- 43 Il n'existe aucun indice sur les os permettant de parler d'un massacre. En revanche, plusieurs caractéristiques laissent envisager une mortalité par épidémie.
- La stratigraphie traduit l'apport d'un remblai au moins entre deux ensembles (2416 qui sépare C10/5/6/11/12 de C1/2/3/4) tandis que, dans le premier ensemble, l'analyse archéo-anthropologique a montré que les dépôts furent simultanés ou se sont succédé rapidement, chaque ensemble comporte des monnaies du IV^e s., comme le remblai qui les sépare. Dans le cas d'un massacre, on supposerait que l'ensemble des dépôts a été fait en une seule fois, ne nécessitant pas l'apport de remblais intermédiaires. Les apports successifs et ponctuels de terre, les positions très variées et inhabituelles des corps, leur enveloppement probable avant le dépôt ont en revanche déjà été rencontrés dans des ensembles épidémiques (Villemeur 1994 ; Dutour *et al.* 1994). Henderson cite un chroniqueur contemporain de la peste en 1348: Marchione di Coppo Stefani
« layers others were placed on top of them (the bodies) and then another layer of earth just as one makes lasagne with layers of pasta and cheese » (Henderson 1992 p. 145).
- 44 Les positions étranges sont généralement attribuées au caractère d'urgence (Villemeur 1994, p. 11). La présence de nombreuses sépultures individuelles n'est apparemment pas surprenante en période d'épidémie, tant que la population parvient à dominer la gestion des cadavres (par exemple dans le charnier de peste aux Fédons à Lambesc, TGV Méditerranée, les sépultures multiples sont rares) (Castex 1996).
- Les récentes fouilles d'ensembles de catastrophes dont le contexte épidémique est connu pour certains (Castex 1994 et 1996 ; Villemeur 1994 ; Signoli 1996), et les travaux effectués à partir des registres paroissiaux (Signoli 1996 ; Lucchetti 1996 ; Mafart 1996), mettent en évidence, pour certaines épidémies, des anomalies démographiques spécifiques récemment analysées en paléodémographie (Castex 1996). On aurait une surreprésentation des classes 5-9 et 10-14 ans, une absence de la classe 0-1 an, soit une inversion totale par rapport à une courbe archaïque « normale », ce qui a permis à D. Castex de comparer la courbe des décès d'une telle série à une courbe de survivants. Or, il se trouve que nous avons les mêmes anomalies sur cet ensemble.
- 45 Bien entendu, dans la mesure où nous avons « l'image des survivants » nous ne pouvons envisager qu'une épidémie non sélective, où toutes les classes d'âge de la population vivante sont touchées. Si nous retenons cette hypothèse, nous devons alors écarter des épidémies comme la rougeole (qui tue surtout les enfants entre 0-4 ans : effectif au risque avant 5 ans = 313%, Pison 1996).
- 46 Le taux élevé de femmes jeunes est un peu étonnant, bien que ce phénomène ait été également mis en évidence dans les charniers de peste (Castex 1996). Toutefois, il semblerait qu'en cas d'épidémie, ce soit surtout les hommes qui sont touchés, comme en témoignent plusieurs études réalisées à partir d'archives diverses (Guilleré 1995, p. 139). Si des raisons biologiques ne peuvent ainsi pas être avancées pour l'instant, il est possible d'envisager des raisons culturelles (jeunes femmes s'occupant des enfants ?).
- 47 Enfin, le faible nombre d'adultes fait que cet ensemble témoigne d'un recrutement spécialisé, et cela indépendamment de la cause qui est à l'origine de sa constitution.
- 48 La distribution spatiale des individus suivant l'âge et le sexe est atypique. On remarquera toutefois que les cas de dépôts simultanés C. 7 et 8, C. 11 et 12, ou proches dans le temps comme C. 11, 12, 5, 6, et E. 9 et 10, concernent des sujets jeunes ou immatures.

- 49 La datation de cet ensemble nous pose un problème (Blaizot 1998). Le mobilier résiduel des couches recoupées par les sépultures (IIIe-IVe s.) et la présence de monnaies datées du IVe s. (crypte : 8/10/5/4), constituent un bon *terminus post quem* dans le secteur ouest. L'homogénéité du numéraire pourrait indiquer que nous sommes près du IVe s. Du côté est, aucune monnaie n'a été retrouvée, mais les couches entamées par les fosses contiennent de la céramique D.S.P. Toujours à l'est, les deux coffres et la bâtière de *tegulae* nous semblent bien représentatifs de l'Antiquité tardive.
- 50 On notera, pour une période chronologique proche (fin IVe s.), un exemple très similaire au nôtre, à Poitiers. Il s'agit d'un ensemble de quarante sépultures situé au nord-ouest du baptistère Saint-Jean de Poitiers (Le Masne de Chermont 1987), dont l'étude a mis en évidence les mêmes caractéristiques taphonomiques et démographiques (présence de sépultures multiples, dépôts en pleine terre, attitudes diverses et inhabituelles pour certaines ; 19 % des enfants ont moins de 5 ans, tandis que 43 % ont entre 10 et 14 ans et 28 % entre 15 et 19 ans) (Alduc-le-Bagousse et Sansilbano-Collilieux 1991, p. 90).
- 51 Quatre sépultures ont fait l'objet d'une datation par les méthodes classiques du radiocarbone (Laboratoire de Thonon-les-Bains), deux provenant du secteur ouest (crypte), deux du secteur est (évêché). Dans le premier groupe, les datations obtenues varient entre le IIIe s. et la première moitié du VIe s. (Sp. C. 10 = 218-392, Sp. C. 1 = 393-535), tandis que dans le deuxième, elles oscillent entre la fin du VIIe s. et la moitié du IXe s. (Sp. E. 10 = 635-725, Sp. E. 5 (numérotation de fouille 1992) = 751-880).
- 52 Nous avons donc une contradiction notoire entre l'interprétation que nous avons effectuée des données archéo-anthropologiques et biologiques, et les résultats fournis par l'analyse radiocarbone. Comme nous l'avons vu ci-dessus, ce qui frappe est la similitude de toutes les sépultures, tandis que la datation absolue distingue deux groupes chronologiques. Nous nous trouverions alors face à un phénomène très surprenant ; dans l'Antiquité tardive, on serait venu inhumer sur un court laps de temps, une série d'individus dans un lieu inhabituel pour la période, aucun cimetière tardo-antique n'étant connu dans ce secteur. Puis, au Haut Moyen Âge, il se serait produit exactement le même fait. Dans les deux cas, on observe les mêmes particularités du recrutement, des positions aberrantes des corps, le même mode d'inhumation (qui ne relève ni de la culture l'Antiquité, à l'exception des coffres et de la bâtière de *tegulae*, ni de tradition proto médiévale), et une orientation commune des fosses.
- 53 Aussi extraordinaire que nous paraisse cette conclusion, nous ne pouvons pas écarter les données du radiocarbone, qui doivent être considérées comme un argument de l'interprétation de même valeur que celles de la stratigraphie et de l'anthropologie. Nous retiendrons alors les deux hypothèses suivantes :
- soit il s'agit de deux épisodes de même nature séparés dans le temps, où les deux populations ont réagi exactement de la même manière ;
 - soit le problème relève de la mesure physique qui a été effectuée, mais nous ne sommes pas à même d'en définir les termes⁵⁶.

Quelles traditions funéraires ?

- ⁵⁵ Indépendamment de l'irritante question de sa datation et de la durée de son utilisation, c'est l'existence même de cet espace funéraire ou plutôt son emplacement qui sollicitent la réflexion. Comme il est peu douteux que certaines des sépultures, au moins, appartiennent à la période IV^e-VI^e s., on est donc en présence des plus anciens exemples connus et clairement identifiés d'inhumations de ce côté de l'Isère⁵⁷. En effet, des observations anciennes comme aussi les fouilles récentes du site de Saint-Laurent (Colardelle 1987 et 1996), ont démontré l'utilisation, semble-t-il exclusive, de la rive droite pour l'inhumation et la vénération des défunts dans l'Antiquité et aux premiers temps du christianisme. Quelles que soient les causes de la mortalité, apparemment très sélective (femmes et enfants), cette irruption des morts à proximité immédiate de l'espace des vivants, qui fait contraste avec ce que l'on connaît des usages de l'époque, invite pour le moins à s'interroger. Qu'il s'agisse de sépultures chrétiennes, en dépit de la persistance, pour certaines du dépôt d'une pièce de monnaie, paraît hautement probable. Du coup, leur présence, sans doute encore hors les murs de la ville, conformément aux pratiques de l'Antiquité, mais si proche cependant des édifices cathédraux, peut être interprétée comme illustrant une étape intermédiaire entre les temps antiques et ceux où s'instaure l'usage spécifiquement chrétien d'inhumation aux abords du sanctuaire. Cette observation prend tout son poids au regard du fait que les sépultures les plus anciennes du cimetière paroissial établi *intramuros*, en avant de l'église Saint-Hugues et de la cathédrale (cf. *infra*, chap. 9) ne sont pas antérieures à une période comprise entre les Xe et XI^e s.

Les aménagements entre rempart et fossé

- ⁵⁶ Une fois les dernières sépultures masquées par un apport de terre, un nouveau sol de graviers qui a plusieurs fois été réparé (recharges de tuiles) a été établi entre le rempart et le fossé. Il est constitué de deux couches distinctes : on a d'abord déposé un cailloutis de 5 à 15 cm, puis un gravier plus fin a été employé pour constituer la surface. Un pendage marqué vers le nord (de 209,56 à 209,32 m NGF), en direction du fossé, a été observé. À l'issue de ces travaux, le sol se trouve désormais de plain-pied avec la plus haute des marches de la poterne⁵⁸.
- ⁵⁷ Dans cette zone, le lit de pose du sol a livré un abondant mobilier — sauf pour les monnaies une seule monnaie datée de 318-320 (cf. annexe, n° 101) — sous la forme d'un peson de plomb, d'une meule dormante et de très nombreuses formes céramiques. On remarque entre autres des gobelets à revêtement argileux, de la céramique tardive luisante (Lamboglia 1/3, 45) et de la céramique dite D.S.P. (Rigoir 1) dont on place volontiers la production dans le courant du Ve s. Une quinzaine de monnaies datées de la première moitié du IV^e s. ont été retrouvées à proximité de la courtine.
- ⁵⁸ Le sol proprement dit a, quant à lui, livré deux monnaies (n° 140 et 159), frappées durant les années 360-363, associées à de la céramique à revêtement argileux de la vallée du Rhône, des fragments de céramique paléochrétienne grise (Rigoir 1 ?), ainsi qu'un fragment de lampe tournée. Le lot est attribué au IV^e ou au Ve s.
- ⁵⁹ Dans l'état actuel des recherches, on datera donc la mise en place de ce deuxième sol de graviers du Ve s., peut-être des premières années si l'on considère la possibilité que les

monnaies aient pu circuler quelque temps et que la D.S.R peut être plus précoce que ce qui a été envisagé de prime abord.

- 60 Un nouveau sol, présentant les mêmes caractéristiques que le précédent, a été construit après un apport de remblai qui a conduit à un exhaussement pouvant atteindre une vingtaine de centimètres.
- 61 On trouve, en couches successives, un limon argileux vert d'origine alluviale, puis un niveau de préparation composé d'un mortier blanc dans lequel sont inclus des blocs calcaires et des graviers. Un remblai d'argile jaunâtre, enfin, porte le sol de graviers damés. Le pendage en direction du fossé constaté pour le sol précédent, est encore perceptible.
- 62 L'ensemble du mobilier — de la céramique associée à trois monnaies⁵⁹ — est manifestement résiduel et ne permet pas de dater la réfection du sol.
- 63 Au-dessus — ou peu s'en faut — de l'emplacement occupé par le mur M36 avant sa destruction, a été construit un nouvel aménagement. Le dispositif se caractérise par une série de 4 poteaux de fort diamètre plantés tous les 1,70 m environ, dans l'intervalle compris entre la porte Viennoise et la première tour de flanquement, parallèlement à la courtine.
- 64 Le poteau situé le plus à l'ouest a été implanté dans l'alignement du piédroit oriental de la poterne. Les trous de poteaux coupent le sol de graviers, mais si le dispositif a été manifestement construit dans un second temps, il n'en a pas moins été prévu pour être utilisé avec ce niveau. Les avant-trous d'un diamètre de 80 à 85 cm environ ont d'abord été creusés pour recevoir des poteaux de section quadrangulaire variable (de 20 X 30 à 34 X 38 cm, pour une profondeur pouvant atteindre 95 cm), qui ont été calés à l'aide de blocs calcaires et de gros galets. Ces remblaiements ont livré un matériel céramique uniquement résiduel.
- 65 Les poteaux délimitaient un espace parallèle au rempart d'une largeur approchant 3,30 m pour une longueur observée de 7,75 m. Un passage de l'ordre de 4 m subsiste ainsi entre leur alignement et la plus ancienne escarpe du fossé.
- 66 Comme pour le mur M36 (**fig. 82**), il est difficile d'interpréter cet ensemble probablement incomplet. Peut-être s'agit-il d'un bâtiment appuyé contre le rempart, mais on pourrait voir aussi dans les trous de poteaux les témoins d'une palissade à vocation défensive.

82 – Restitution

Les vestiges antérieurs à l'église médiévale Notre-Dame

- 67 À l'emplacement de l'actuelle cathédrale Notre-Dame, deux séries d'observations ont pu être conduites. La plus ancienne, en 1981, résulte d'une opération de nettoyage des excavations réalisée sans méthode par un groupe d'amateurs en 1967 dans le sous-sol de la galerie orientale, seule conservée, du cloître canonial situé au sud de la cathédrale. À l'extrémité nord de cette galerie avaient été dégagés un court tronçon d'abside et une partie de son chaînage d'entrée (**fig. 82 M37**). On ne connaît aucune relation écrite, aucun relevé des dégagements de 1967, de sorte que ce vestige, hors de tout contexte stratigraphique, ne peut être valablement daté. On a cru possible d'y voir l'absidiole d'un hypothétique bras de transept de l'édifice du XIIe s. dont certaines parties sont encore en élévation. Cependant, la profondeur à laquelle apparaissent les vestiges, la faible épaisseur du mur (0,60 m), le type de construction font admettre comme plus vraisemblable que cette abside ait appartenu à un édifice nettement antérieur à la reconstruction des églises Saint-Vincent et Notre-Dame au XIIe s.
- 68 La seconde série d'observations, en 1992, s'est faite à la faveur de travaux de reprise en sous-œuvre des fondations du clocher-porche qui ont entraîné l'ouverture fortuite d'une voûte, livrant accès à trois caveaux funéraires aménagés sous le collatéral sud. L'installation de ces trois caveaux placés en enfilade dans l'axe du bas-côté, l'un de la fin du Moyen Âge ou du début du XVIe s., les deux autres du siècle dernier, a provoqué le déchaussement des fondations des piles de la nef centrale (XIIIe s.) et de celles (XVe s.) du second bas-côté. Ces fondations, coulées selon un usage fréquent en tranchées étroites, ont agrégé sur leurs parois les matériaux du terrain qu'elles traversaient,

fournissant ainsi une stratigraphie fossilisée. Contre l'une des fondations du XIIIe s., s'observaient les vestiges d'un pilier de section carrée (M38), en gros appareil de calcaire assemblé à joints épais (**fig. 82, 83**). Ce pilier ne peut appartenir qu'à une église plus ancienne et qui, compte tenu de l'altitude restituable du sol et des caractères de l'appareillage, doit être rapportée à une période très antérieure au XIIe s.

83 – Pilier M38

- 69 Cette église, de plan basilical, dont l'église actuelle reprend les grands axes, n'est pas le plus ancien bâtiment élevé à cet emplacement. En d'autres points des caveaux et à un niveau plus bas, se lisaient en coupe plusieurs strates superposées de sols construits en mortier de tuileau. De tels sols, on s'en souvient, caractérisent les bâtiments des IVe et Ve s., fouillés sous la place Notre-Dame et sont peut-être l'indice de constructions de la même période à l'emplacement de l'actuelle cathédrale.

Les vestiges antérieurs à l'actuelle église Saint-Hugues

- 70 Quant à l'église Saint-Vincent (aujourd'hui Saint-Hugues), un sondage limité, en 1990, a permis d'en reconnaître le sous-sol. Ce sondage a révélé notamment que la façade du XIIIe s. se superpose aux fondations de celle de l'édifice roman du XIIe s. qui elles-mêmes s'appuient sur le mur ouest (M39) d'un bâtiment longtemps utilisé, à l'intérieur duquel pas moins de six sols superposés ont été observés, dont le plus ancien est fait de ce mortier de tuileau caractéristique, déjà rencontré sous la cathédrale, que, bien entendu, nous nous sommes abstenu de traverser. Contre le mur au parement très régulier de petit appareil, ce sol de mortier, encore très dur, remonte en formant bourrelet, ou plutôt plinthe (**Pl. 6 coupe 9**). Ce procédé, bien connu pour l'époque antique, appliqué à des constructions requérant une parfaite étanchéité, telles que

bassins ou citernes, est plus surprenant dans un contexte présumé religieux de l'Antiquité tardive.

- 71 Les vestiges mis au jour sous l'église Saint-Hugues sont situés quelque 35 cm au-dessus du niveau auquel ont été retrouvés les sols de l'atrium (*cf. supra*). Cette différence de niveau ne traduit pas, à notre avis, un décalage chronologique. Le sol de mortier rose découvert sous Saint-Hugues remonte très probablement aux premiers temps chrétiens et l'anomalie hypsométrique, due sans doute à des aménagements plus anciens encore, se retrouvera à toutes les époques : le sol de l'église Saint-Hugues, surélevé d'environ 30 cm par rapport à celui de la cathédrale au XIII^e s., l'est aujourd'hui encore de plus de 60.
- 72 Ce qui apparaît de plus significatif et de plus frappant dans le sondage réalisé sous le sol de Saint-Hugues, c'est la stricte superposition des bâtiments depuis l'Antiquité tardive jusqu'au milieu du Moyen Âge. Mais il serait tout à fait abusif cependant d'affirmer sans plus de précaution que le plus ancien est à coup sûr une église.

Esquisse de restitution

- 73 En somme, la situation observée à Grenoble — deux églises élevées au Moyen Âge côte à côte — est en tout point semblable à celle d'Aix-en-Provence et la question qu'elle pose est de savoir dans quelle mesure la réalité médiévale rend compte de dispositions d'origine. À Grenoble, les deux vocables Saint-Vincent et Notre-Dame seraient un indice des plus sûrs de cette organisation double des sanctuaires, mais leur plus ancienne mention ne permet pas de remonter au-delà de l'année 902 (Marion 1869, n° XA).
- 74 Si l'on rapproche, cependant, les quelques données éparses recueillies sous les églises de celles, plus substantielles et cohérentes, apportées par les fouilles de la place Notre-Dame, quelques unes des grandes lignes de l'organisation du groupe épiscopal paraissent se dégager. Observons tout d'abord que le baptistère, qui est à coup sûr un élément essentiel du programme architectural antique, est dans l'axe des deux églises médiévales.
- 75 Quelques indices, certains ténus il est vrai, conduisent à proposer de restituer le tracé du portique nord de l'atrium jusqu'au niveau de la façade actuelle de l'église Saint-Hugues, dont on a vu qu'elle reprend l'alignement d'une façade de bâtiment probablement paléochrétien, tandis que d'autres témoins archéologiques invitent à prolonger la galerie ouest au sud du baptistère d'une longueur égale à celle de la portion nord. Ainsi se dessinent les contours d'une vaste cour bordée de portiques en avant de la cathédrale. Or, si l'on restitue une galerie orientale de même largeur que celle de l'ouest, la façade de la cathédrale romane se superpose strictement au portique de cette galerie présumée, qui s'aligne lui-même sur l'arête ouest de l'épaule de la tour du rempart. Il serait surprenant qu'il ne s'agisse là que de coïncidences. La tentation dès lors est forte d'invoquer les vestiges découverts sous Saint-Hugues et la cathédrale Notre-Dame pour proposer la restitution schématique de deux églises primitives juxtaposées : à celle du sud appartiendrait l'abside retrouvée sous l'aile du cloître.
- 76 Bien sûr, cette esquisse de restitution (**fig. 82**) ne vaut que comme fragile hypothèse de travail. Elle n'a d'autre intérêt que de fournir une problématique à l'usage des

archéologues qui fouilleront peut-être un jour l'ensemble des édifices du groupe épiscopal de Grenoble.

NOTES

49. Cf. : introduction ; le processus de christianisation

50. Une chaufferie à l'est et des latrines publiques à l'ouest du mur de façade.

51. cf. annexe, 131, 135, 139.

52. Cette situation pour le moins étonnante pourrait s'expliquer par la largeur des fondations modernes (plus de 1,50 m) susceptibles de masquer une limite plus ancienne (cf. *infra*).

53. De ces deux ensembles (sépultures C1, C2, C3, C4 et C5, C6, C10, C11, C12) sont exclues les tombes C7, C8 et C9 situées hors de tout contexte stratigraphique et dépourvues de mobilier.

54. cf. annexe. n° 35, 57, 116, 127, 137.

55. Si la relation en chronologie relative des sépultures C5, C6, C11 et C12 se révélait inexacte, la position stratigraphique de la sépulture C10, témoignerait à elle seule d'une première phase d'inhumation.

56. Je tiens à remercier H. Duday et D. Castex (UA 376 CNRS), d'avoir bien voulu relire ce manuscrit.

57. Les tombeaux signalés par J.-J.-A. Pilot (Pilot 1854), au sortir de la porte Traîne (*Jovia* ou Romaine), n'ont fait l'objet d'aucune description. Dans ce secteur de la ville, habité aux Ier et IIe s., ces tombes sont forcément postérieures à la construction de l'enceinte mais, surtout, peuvent tout aussi bien être en relation avec l'église Saint-Pierre et le couvent des Dominicains qui se sont succédé à cet endroit au cours du Moyen Âge (Montjoye 1990b, p. 25).

58. La marche basse n'a pas été récupérée : elle a simplement été recouverte par les remblais hétérogènes qui portent le sol.

59. cf. annexe, n° 16, 78 et 136.

Chapitre 7. La désorganisation progressive du complexe baptismal

- 1 Ce n'est pas assez dire que l'on manque singulièrement de repères chronologiques classer les observés pour phénomènes, nos fouilles pouvant être rapportées à cet insaisissable haut Moyen Âge encore si mal connu dans nos régions, hormis ses seuls aspects funéraires. C'est plutôt vers la fin de la période qu'on est tenté de placer celles des transformations concourant à la dislocation de la composition monumentale, à la négation des principes qui en réglaient l'ordonnance et le fonctionnement (**fig. 84**). Mais l'extrême rareté du mobilier associé aux aménagements de cette sorte interdit la plupart du temps d'en préciser la datation.

84 - Le baptistère (état 6) et les constructions attenantes (phase finale)

La longue évolution du bâtiment IV

- 2 C'est encore le sondage dans l'église Saint-Hugues qui, malgré ses dimensions exiguës, fournit l'illustration la plus suggestive de la longue période du haut Moyen Âge, des lentes évolutions accompagnées de multiples modifications qui s'y déroulèrent.
- 3 Le mur ouest (M39) (**fig. 82**) du bâtiment à sol de mortier rose porte, à l'extrémité sud de sa portion visible dans le sondage, la marque d'une reprise depuis le niveau des fondations. À cette reprise, caractérisée par une maçonnerie assez grossière, est liée une altération locale du sol de mortier, compensée par des recharges de terre. Au-dessus, pas moins de six sols successifs ont été retrouvés, certains séparés par d'épais remblais, entraînant un rehaussement à l'intérieur du bâtiment de l'ordre de 80 cm (**Pl. 5 et 6, coupe n° 9**). Ce rehaussement traduit une occupation continue, des origines jusqu'à la reconstruction de l'époque romane. Malheureusement, l'absence totale de mobilier interdit toute approche chronologique plus précise et aucune relation stratigraphique ne peut être établie avec les phénomènes observés, pour la même longue période, dans l'emprise des fouilles de la place Notre-Dame ou de l'ancien évêché.

Les modifications de l'aile nord

Les derniers remaniements

- 4 Malgré une durée de vie déjà longue, le sol en service depuis la deuxième moitié du IV^e s. dans le bâtiment nord (*cf. supra*, chap. 3) n'a pas été remplacé, mais il a fait l'objet de

réparations ponctuelles au moyen d'argile compactée. L'édifice a continué d'être utilisé pour des activités plutôt domestiques, si l'on s'en réfère aux quelques fosses qui entament le sol altéré et à de maigres niveaux d'occupation disséminés çà et là. Le mobilier recueilli dans ces dépôts lacunaires est extrêmement rare, et mis à part quelques tessons résiduels, la fouille n'a livré qu'un fragment de céramique commune sombre, décorée de chevrons réalisés à la molette, dont la production est attribuée aux VIIe-VIIIe s. Cet unique témoin fournit néanmoins un *terminus post quem*, aussi imprécis soit-il, pour la construction de deux murs (M40 et M41), qui réorganisent l'espace intérieur du bâtiment nord (fig. 84, 85).

85 - Le mur M40 (US 1273)

- 5 Ces deux murs, dont l'appareil est lié par un limon argileux très pur de couleur verte, introduisent pour la première fois des divisions à l'intérieur du bâtiment. Le mur M24 (fig. 36) qui limitait jusque-là le volume du côté occidental est arasé au profit d'une nouvelle limite oblique, donnée par le mur M40. Dans le même temps, les sols du bâtiment ont été exhaussés de plus de 10 cm comme l'atteste un remblai bien identifié contre la face orientale du mur M41.
- 6 De ces remaniements sont issues deux salles trapézoïdales, dont le plan est pour le moins surprenant dans l'économie générale du bâtiment. La disparition du mur M24 qui isolait le groupe épiscopal de la poterne a également eu pour conséquence — et c'est peut-être même la raison principale de sa construction — d'établir un passage direct entre l'extérieur de la ville et le cœur du groupe épiscopal par l'intermédiaire de la porte ouvrant sur la galerie (cf. *supra*, chap. 4).
- 7 Aucun indice d'une recharge importante de sol, à l'instar de ce qui a été observé en association avec les murs M40 et M41, n'a été constaté à l'extrémité orientale du bâtiment comprise dans le volume actuel de l'ancien évêché. La restitution d'un mur de

refend, à l'emplacement du gros mur de façade du XIXe s. qui l'aurait fait disparaître, est donc tentante pour expliquer une différence de niveau de l'ordre de 60 cm. En effet, l'ultime phase d'occupation du bâtiment dans le secteur oriental est marquée par une pellicule de sol noircie (6141) et par endroits rechapée (6140) recouvrant directement l'ancien sol de mortier de tuileau. Or le nouveau sol passe au-dessus de l'arasement du mur nord du bâtiment (M 17), pour venir s'appliquer contre le pied du rempart (**fig., 86**). Ainsi, curieusement, au cours de la dernière campagne d'aménagement, cette partie du bâtiment a-t-elle vu son plan ramené à ce qu'il était dans son état initial du IVe s.

86- Le sol passe sur l'arasement du mur M17 (US 6142 : 6129) dans la partie orientale du bâtiment II

- 8 Il est donc impossible d'établir une relation chronologique entre les transformations constatées de part et d'autre du gros mur du XIXe s. ou plutôt du refend qu'on est conduit à restituer à son emplacement. Le mobilier trouvé dans les couches 6140 et 6141 est très peu abondant. On y remarque cependant plusieurs gros fragments de coupes en verre, malheureusement très incomplètes et peu typées, un Ae 4 émis entre 388 et 402 (cf. annexe, n° 149) et surtout un gros fragment de bol en céramique grise, fine, à vernis argileux (D.S.P., forme Rigoir 6) qu'on ne rencontre plus guère après le Ve s. La datation indiquée par ce mobilier ne correspond pas à celle, plus tardive, à laquelle il convient, selon nous, de placer les phénomènes auxquels il est associé.

Une reconstruction complète

- 9 Après avoir subi cloisonnements et suppression, du moins partielle, de son mur de fond, la vieille aile nord a fini par complètement disparaître au profit d'un nouveau bâtiment.
- 10 Du côté oriental, sous le bâtiment de l'ancien évêché, cette reconstruction se traduit par la réfection complète du mur de façade sud sur les substructions de celui du IVe s.

Le nouveau mur (M42) dont la tranchée de construction entame les sols de la période antérieure (6140-6141) est une construction assez grossière en galets de toutes dimensions noyés pêle-mêle dans un mortier plutôt friable. À son extrémité ouest (où il a été démonté sur une longueur d'1,50 m dans l'emprise d'un sondage de reconnaissance en 1989), il présentait une largeur d'au moins 80 cm et sa tranchée de fondation apparaissait bourrée de galets disposés en deux rangées superposées (**fig. 87 et Pl. 8, coupe 11**). À l'autre extrémité, où il a été choisi de le laisser en place, ce mur, fort disloqué et conservé sur seulement deux ou trois assises, présente à sa base une sorte de semelle débordante formée de galets assemblés à la terre.

87 - Le mur M42 et sa tranchée de fondation remplie de galets

- 11 La question s'est posée de savoir si ces alignements de galets observés au pied du mur en deux points ne pouvaient être les vestiges d'un mur lié à la terre à l'instar de ceux du bâtiment V (*cf. infra*) et donc de même époque que celui-ci. S'il est peu probable que les galets de l'extrémité ouest aient pu rester en connexion (s'ils avaient fait partie d'un mur) au moment de la mise en place du mur M42, tant ils étaient peu solidement assemblés, il n'existe pas d'argument péremptoire pour écarter cette hypothèse concernant l'extrémité opposée, si ce n'est l'absence de toute trace d'enduit de mortier semblable à celui qui recouvre les murs du bâtiment V (*cf. infra*).
- 12 Quoi qu'il en soit, ces amoncellements de galets ont été directement recouverts par un dépôt d'occupation (6122) peu épais, le seul qui puisse être mis en relation avec le mur M42. L'unicité même de ce niveau plaiderait pour la brièveté de l'existence du bâtiment auquel appartenait le mur.
- 13 Est-ce le même bâtiment que délimite plus à l'ouest, dans l'espace de la « crypte archéologique », le mur en L (M43) qui chevauche partiellement l'ancien mur de façade du IV^e s., là aussi arasé (**fig. 88**) ? Comme les murs M40 et M41 de la période antérieure, il n'est conservé qu'en fondation et aucun niveau d'occupation ne peut lui être rattaché. Comme à la phase précédente, on constate un important dénivelé de part et

d'autre du mur de refend que la vraisemblance commande de restituer. En faveur de la contemporanéité des murs M43 et M42, on avancera le bon alignement de leurs parements nord de part et d'autre du hiatus créé par le mur du XIX^e s. Cependant, la largeur du mur M42 — au moins 80 cm — est sensiblement supérieure à celle — 60 cm — du mur M43, ce qui entraînerait, à tout le moins, un décrochement de la façade sud.

88 - Le mur M43 (US 1194 et 1198)

- 14 On notera enfin une particularité du mur M42 qui est la présence, constatée à son extrémité est, de perforations qui peuvent être le fait d'altérations tardives, mais dont une au moins n'est pas sans évoquer l'empreinte d'un poteau de bois. Si c'est le cas, le mur M42 pourrait bien n'être, à tout prendre, qu'un solin maçonné destiné à porter une paroi en matériaux légers sur armature de poteaux de bois. Préciser la période du haut Moyen Âge à laquelle se rapportent les vestiges de ce mur est une entreprise vaine : aucun mobilier n'a été retrouvé dans le niveau 6122, susceptible d'orienter une datation. C'est malheureusement le cas, nous l'avons déjà dit, de l'ensemble des vestiges dont il est question dans ce chapitre.

La fermeture du portique au nord du baptistère

- 15 Le portique au nord du baptistère est bientôt réutilisé pour créer une nouvelle pièce (G). Un mur (M44) la ferme à l'est, en respectant le stylobate de la colonnade qui est peut-être conservée pour orner la façade extérieure de la pièce⁶⁰ (**fig. 89**). Le mur, d'une facture fruste, a été monté à l'aide d'un mortier maigre. Il est doté d'une fondation à peine marquée qui prend appui au sud, contre l'annexe E. Au nord, en dépit d'une lacune importante, il est vraisemblable qu'il rejoignait la façade du bâtiment nord, en préservant la porte qui donnait accès à la nouvelle pièce.

90 - Porte nord du baptistère tétraconque murée

- 20 Légèrement oblique par rapport au reste de la pièce, la nouvelle cloison n'est conservée que sous la forme d'une fondation dont la largeur oscille entre 80 et 90 cm. Le mur de refend respecte la porte qui assurait la communication entre les pièces G et H et il devait être lui-même percé d'une ouverture dont il ne reste pas de trace, la récupération des maçonneries ayant été poussée plus bas que le niveau des sols (fig. 91).

91 - La pièce H : le mur M47 (US 1109) et la cloison en torchis M46 (US 1110)

La colonisation de l'atrium

Un mélangeur mécanique de mortier

- 21 Un mélangeur de mortier a été découvert dans la partie nord de l'atrium. Le dispositif se présente sous la forme d'un vaste creusement circulaire d'un diamètre de 3,60 m, pour une profondeur d'environ 30 cm. La fosse, tapissée d'un mortier de chaux blanc, présente, au centre, le négatif d'un solide pieu (35 X 40 cm) profondément fiché en terre, que la fouille n'a permis de reconnaître que sur 70 cm de hauteur. Autour de l'axe central, on observe encore figées dans le mortier durci, une série de 5 ou 6 légères dépressions organisées de manière concentrique. Ces empreintes témoignent de l'action de barres verticales fixées à un bras pivotant autour de l'arbre, pour assurer le mélange des différents composants du mortier (**fig. 92**). Pour autant, il est difficile de déterminer le nombre exact de ces branches — entre 2 et 4 par rayon, dans les exemples connus (**fig. 93**).

92 – Le bâtiment V recoupant les vestiges du mélangeur de mortier

93 - Reconstitution d'un mélangeur mécanique de mortier de Northampton

Williams 1985

- 22 Contre le bord du mélangeur, à l'ouest, un dispositif très mal conservé, dont ne subsistent que deux pierres connectées à une tranchée provenant du nord, évoque une arrivée d'eau, à moins qu'il ne s'agisse d'un trop-plein, le pendage de ce canal supposé n'étant pas assuré.
- 23 Les vestiges entament la surface du remblai que l'on pense avoir porté le pavement de l'atrium, sans qu'il soit toutefois possible de déterminer si le mélangeur a été installé immédiatement avant la pose du dallage — durant le chantier qui vit la construction du baptistère —, ou plus tardivement, après la récupération du pavement.
- 24 Au premier abord, l'étude du mobilier semble préciser les résultats issus de l'analyse stratigraphique. Après utilisation, la fosse a en effet été comblée par des remblais qui renferment à la fois des fragments de marbre et un élément de tabletterie en ivoire dont le décor sculpté représente une corbeille d'où s'échappe une grappe de raisin (8 X 4 cm, ép. : 1 cm) (**fig. 94**). Les niveaux d'abandon du mélangeur ont également livré, en petite quantité, de la céramique dont la production est généralement attribuée aux III^e et IV^e s. et débordé sur le début du Ve s. (céramiques à revêtement argileux tardif, Lamboglia 4/36, gobelet fin, associés à des céramiques communes claires et sombres).

94- Plaque d'ivoire trouvée dans les niveaux d'abandon du mélangeur de mortier

- 25 Les datations ainsi obtenues (fin du IV^e ou début du V^e s.) s'accorderaient donc bien avec celles du vaste chantier de construction du baptistère et de l'atrium (*cf. supra*, chap. 3). Cette date est pourtant difficile à admettre : d'après les rares exemples connus, pour la seule Europe du nord, il est vrai⁶¹, l'emploi de mélangeurs de mortier n'est pas attesté avant la fin du VII^es, ou le début du VIII^e s. et ne se perpétue que rarement au-delà du Xe s. (Williams *et al.* 1985, p. 37).
- 26 Mais comment savoir si ces mélangeurs ne sont pas apparus plus précocement, peut-être dès le V^e s. , dans le Sud de l'Europe, depuis longtemps familiarisé avec une architecture de pierre, dont l'usage ne s'est généralisé que plus tard dans des régions plus septentrionales ?

Le bâtiment V

- 27 La date à laquelle le bâtiment V a été ajouté à l'ensemble épiscopal est aussi mal connue que celle des autres édifices considérés dans ce chapitre (**fig. 92**). Il est toutefois avéré que sa construction intervient après que le sol de l'atrium eut fait l'objet d'une réfection importante, qui substitue un simple niveau de terre battue au dallage maintes fois réparé (**fig. 95 et Pl. 6, coupe 8**). Par la suite, des remblais sont déposés, pour ce que l'on en perçoit, en périphérie du bâtiment V, et ils constituent un niveau chaotique qui étonne dans un tel contexte. De ces considérations, fondées sur des observations limitées et mal documentées par un mobilier trop rare et souvent résiduel, il ressort que c'est dans un espace extérieur bouleversé, qu'il n'est évidemment plus possible de considérer comme un atrium, mais comme un véritable chantier, qu'est construit un bâtiment d'environ 10 X 7,50 m dans l'œuvre, caractérisé par des murs lutés à l'argile et enduits d'un mortier de chaux⁶².

95 - Sol en terre battue recouvrant le pavement de l'atrium (US 9022)

- 28 La maçonnerie, d'une facture médiocre, mêle des galets, des blocs de calcaire et de tuf grossièrement taillés auxquels s'ajoutent quelques fragments de tuiles, assemblés au moyen d'une terre argileuse⁶³ (M48). Chaque face des murs est recouverte de mortier de chaux projeté et repris à la truelle, sans pour autant que l'on puisse parler d'un réel lissage. Le revêtement constitue un épiderme où s'observent encore de nombreuses coulées de mortier.
- 29 Un premier niveau d'occupation de terre noire très fine et stérile recouvre directement le gravier ayant servi de support au pavement de l'ancien atrium. La compacité du matériau explique sans doute l'absence de sol construit dans un bâtiment par ailleurs relativement fruste, dont l'utilisation est marquée par une succession de niveaux similaires, également dépourvus de matériel.
- 30 Par la suite, la pièce originelle reçoit une cloison orientée est-ouest (M49) qui la divise en deux entités sensiblement de mêmes dimensions. Hormis par son épaisseur, légèrement inférieure (environ 55 cm contre 65 cm), le nouveau mur ne diffère guère du reste du bâtiment.

Un bâtiment à l'est de l'atrium

- 31 Des observations conduites dans l'étroit espace du sondage effectué sous le sol du clocher-porche de la cathédrale, se déduit l'existence d'un bâtiment qui, dans l'organisation restituée que nous proposons du complexe cathédral primitif, devait venir en appui contre la galerie orientale de l'atrium, si elle existait encore.
- 32 En cet endroit, le sol dallé de l'atrium était recouvert d'un épais remblai, formé d'une terre brune, compacte, mêlée de matériaux de démolition, qui n'a livré aucun mobilier daté. Le sommet de ce remblai était recouvert d'une chape de mortier sur son lit de pose. Ce mortier, additionné de poudre de tuile, formait le sol d'un bâtiment dont le mur oriental a pu être aperçu (M50) (**fig. 96**). Il s'agit d'une paroi de terre, faite d'un sédiment très dur incorporant beaucoup de gravillons et un sable pulvérulent molassique, conservée sur une hauteur d'environ 25 cm. À sa base, subsistait un reste

d'enduit lissé à la chaux sur lequel venait buter le sol de mortier. Si l'élévation en terre reposait, comme il est d'usage, sur un solin maçonné, de faible hauteur d'ailleurs, les gros blocs contre lesquels elle s'appuyait (**Pl. 7, coupe 10**) constituent une sorte d'ossature interne dont on ne connaît guère de modèle ; à moins qu'il ne s'agisse d'un surhaussement de solin, sur la face externe (orientale) du bâtiment. La construction en terre est bien attestée dans la région et particulièrement à Grenoble, on l'a vu, pour la période antique. Rien ne permet de dater précisément ce dernier exemple dont on sait seulement qu'il est postérieur à la disparition, en tant que tel, du vieil atrium.

96 - Le mur M50 (US 129) et son sol de mortier (US 127)

La pièce I

- 33 Au sud du baptistère, on procède également à l'aménagement d'une nouvelle pièce englobant la galerie, mais qui, à la différence de la pièce G, déborde d'environ 1,50 m sur l'espace de l'ancien atrium. Le mur M51, de direction nord-sud se retourne vers l'ouest pour venir s'appuyer contre la porte condamnée de l'annexe F en formant une avancée dont les motifs nous échappent. Le soubassement, peu développé, a été élevé à partir du sol en terre battue de l'atrium. La maçonnerie, surtout constituée de blocs de tuf liés par un mortier maigre de couleur beige, est parementée sur ses deux faces, mais reste d'une facture assez grossière. Un remblai de tuf concassé et de mortier désagrégé épais de 30 à 40 cm est ensuite déposé à l'intérieur de la pièce pour enterrer la fondation : il porte un niveau d'occupation matérialisé par un épandage de charbons. Plusieurs piquets et sept trous de poteau qui devaient appartenir à des aménagements intérieurs étaient associés à ce niveau qui a en outre livré plusieurs fragments de céramique commune grise ainsi qu'un petit denier ou une obole frappé par les archevêques de Lyon à partir du XI^e s.⁶⁴.

Petit denier ou obole frappé par les archevêques de Lyon à partir du XI^e s.

Avers : L barré avec autour la légende : PRIMA SEDES +

Revers : croix pattée avec autour la légende : GALLIARUM +. Variante de PA 5047, Bd 1133 et Manteyer 436.

- 34 Le plan de la pièce est particulièrement difficile à établir : son extension vers le sud échappe à l'emprise de la fouille et les rapports qu'elle a pu entretenir avec son environnement immédiat du côté nord sont inconnus. Il n'est pas possible, en effet, de saisir le moment où les accès à l'annexe F ont été murés, ce qui interdit de se prononcer sur une éventuelle communication entre cette salle et la nouvelle pièce

La destruction du baptistère

- 35 La vétusté des lieux comme les évolutions de la liturgie se conjugent pour expliquer la disparition du baptistère à l'issue de la désorganisation du complexe monumental.
- 36 Le peu d'épaisseur des niveaux de démolition (30 cm et souvent moins), s'explique en partie par les perturbations intensives liées à l'utilisation continue du cimetière, qui, pendant près de six siècles, se développe sur les ruines du baptistère et de ses abords (*cf. infra*)
- 37 La faiblesse de ces niveaux trahit également une volonté de récupération systématique des matériaux. On peut d'ailleurs se demander si l'opération a été conduite en une seule fois ou si le baptistère, ruiné, a pu servir à la fois de lieu d'inhumation et de carrière de pierre sur une période plus longue, et notamment celle qui vit les grands chantiers de construction de l'église Saint-Vincent-Saint-Hugues et de la cathédrale romane (*cf. infra*).
- 38 D'autres récupérations, plus évidentes, ont eu lieu dans le baptistère avant sa destruction, comme l'atteste la disparition de la plupart des éléments d'architecture du dernier état, à l'exception des dallages. Et encore, seules les dalles trop détériorées des pavements furent abandonnées. Restèrent également certains blocs ouvragés, brisés lors de tentatives de récupération : la base de colonne percée de la cuve baptismale dont l'un des angles de la plinthe a été retrouvé en plusieurs fragments dans le fond de la cuve, en fournit une bonne illustration.
- 39 Les premières inhumations installées dans les ruines du baptistère ou de ses abords et quelques tessons de céramique à fond marqué découverts dans la couche de démolition, fournissent les seuls indices permettant de dater la destruction de l'édifice. La production de ces vases facilement reconnaissables est habituellement placée aux XI^e-XII^e s. (Reynaud 1975, p. 243-285), ce que ne contredisent d'ailleurs pas les résultats d'une étude par le radiocarbone conduite sur deux des sépultures les plus anciennes. À l'intérieur des fourchettes chronologiques retenues pour la sépulture n° 237 installée au revers de l'abside méridionale (1 032-1 160) et pour la sépulture n° 252 creusée dans l'abside ouest (1 030-1 158), les pics de probabilité les plus forts (47 %) indiquent dans les deux cas une date comprise entre le dernier tiers du XI^e s. et le début du XII^e s.⁶⁵.
- 40 D'autre part, il n'est sans doute pas sans signification que les cartulaires de l'Eglise de Grenoble (Marion 1869), constitués à l'initiative de l'évêque saint Hugues (1080-1132), ne contiennent aucune allusion au baptistère, alors qu'ils font état de tous les autres édifices du culte connus et mentionnés par la suite : au temps de ce prélat, la salle baptismale devait être déjà détruite.

Conclusion

- 41 La désorganisation de ce que l'on perçoit de l'ensemble épiscopal semble pouvoir être affirmée avec l'apparition de nouvelles constructions, qui modifient radicalement le système des circulations et colonisent la quasi-totalité de l'atrium. Le réaménagement du baptistère, qui se traduit notamment par la condamnation de la porte dans l'abside nord, rompt la relation très forte existant dès l'origine entre le baptistère et les annexes contiguës : il peut signaler un changement de la liturgie baptismale, ou un transfert de fonctions (état 6).
- 42 Le monument continue en effet d'être utilisé, comme en témoigne le soin porté au bouchage de la porte nord, mais pour quel usage ? Rien, en effet, n'empêche de penser que le baptême est encore administré dans le tétraconque au cours du XI^e s. , vraisemblablement selon un nouveau rite (aspersion ?), mais il faut cependant envisager que le monument ait abrité d'autres activités, comme par exemple, la vénération de reliques
- 43 Désormais, le monument vieilli, entouré de constructions dont l'aménagement intérieur est manifestement dicté par des impératifs plus pragmatiques qu'esthétiques, connaît un désintérêt croissant — mais sur quelle durée ? — qui se traduit par des réparations de plus en plus frustes et se conclut naturellement par sa destruction au profit du cimetière au cours de l'importante réorganisation de l'ensemble épiscopal à l'époque romane.
-

NOTES

60. Plus fréquemment il est vrai, on procède à la fermeture de portiques en élevant une maçonnerie entre les colonnes. L'emplacement du mur M44, construit en retrait de la façade du baptistère et des annexes E et F pour préserver, semble-t-il, la colonnade, nous incite à voir, dans ce geste une volonté du maître-d'œuvre de conserver le portique en l'état.

61. Les rares mélangeurs de mortier connus ont été identifiés dans une aire géographique plutôt septentrionale : ils sont associés à la construction d'édifices religieux, comme la cathédrale de Posen (Pologne), le monastère de Monkwearmouth (Grande Bretagne), ou l'abbaye impériale de Schuttern (Allemagne), mais aussi civils pour les palais de Northampton et de Zurich (Suisse alémanique).

62. La relation entre le bâtiment V et le bâtiment nord est occultée par des constructions plus tardives et l'on ne peut pour cette raison déterminer si le portique préservé limitait l'extension du bâtiment V. Il est pourtant probable que le portique était déjà détruit. Dans cette hypothèse, le bâtiment prendrait appui contre le mur sud initial du bâtiment nord, ou contre sa façade reconstruite (*cf. supra*).

63. Des exemples de murs en pierre liés à la terre sont connus à Lyon dans un contexte similaire, datés entre le VII^e et le XI^e s. (Arlaud 1994, p. 47).

64. Monnaie identifiée par D. Frascione, A.F.A.N.

65. Sépulture n° 237 (Ref. CRG, 1 447) : 1 032/1 069 AD (avec 30 % de probabilité), 1 071/1 129 (47 %), 1 131/1 160 (23 %). Sépulture n° 252 (Ref. CRG, 1 452) : 1 030/1 061, (avec 30 % de probabilité), 1 078/1 125 (47 %) 1 135/1 158 (23 %).

Seconde partie. De la réorganisation médiévale aux transformations de l'époque moderne

Avant-propos

- ¹ « Quant aux publications récentes par lesquelles certains auteurs ont voulu rendre plus intelligibles leurs conjectures, elles ne peuvent avoir d'autre prétention que celle des ingénieuses images par lesquelles les archéologues convaincus prétendent restituer la vie et les événements des siècles passés. Tout cela n'a rien de commun avec la sévère et consciencieuse vérité de l'histoire. »

Henry Ferrand, *Anciens plans de Grenoble*, 1903, p. 11

Chapitre 8. La reconstruction des églises au XII^e siècle

Alain de Montjoye

- 1 Les historiens de Grenoble savent bien que c'est à partir de l'épiscopat de saint Hugues Ier de Châteauneuf (1080-1132) que prend fin le grand silence des textes et que s'inaugure vraiment l'histoire médiévale de la cité. Les cartulaires de l'église cathédrale que fit rédiger ce prélat contiennent les premiers renseignements précis sur la topographie urbaine et les plus anciennes mentions des principaux édifices.
- 2 L'œuvre accomplie par cet évêque est assurément considérable. Ses contemporains ne s'y sont pas trompés en édifiant sa légende, et surtout pas l'Eglise qui, à peine deux ans après sa mort, le canonisait. Restaurer un pouvoir épiscopal grave ment concurrencé par l'ascension des comtes d'Albon et, de ce fait, devenu défaillant, rassembler morceau par morceau le patrimoine dilapidé de l'Eglise de Grenoble, telles furent les tâches dans lesquelles s'absorba le demi siècle de son épiscopat.
- 3 Il n'est pas d'auteur à s'être essayé de débrouiller l'histoire des constructions de la cathédrale - elle n'est informée par aucun texte - qui n'ait voulu voir dans telle partie ou telle autre de cet édifice un témoin de l'œuvre présumée de bâtisseur qu'on ne pouvait se résoudre à dénier à saint Hugues non plus qu'à son prédécesseur Isarn (v. 950-v. 990), lequel, d'après la charte XVI du deuxième cartulaire, « *edificavit ecclesiam gratianopolitanam* » (Marion 1869, p. 93). C'est le cas de Pierre David (David 1939 p. 46, 55 et *passim*) qui, bien que convaincu que les termes *edificavit ecclesiam* désignent une restauration des assises politiques et temporelles du diocèse, n'en crédite pas moins le second du gros œuvre de la cathédrale Notre-Dame et le premier de son portail sculpté et d'un cloître. Si les travaux du XIII^e s. — voûtement et abside — ont bien été perçus plus récemment par Bernard Bligny (Chomel 1976, p. 51-52 et 54), cet auteur voit encore dans les sculptures du portail la marque de l'action de saint Hugues et dans le clocher-porche celle d'Isarn.
- 4 Quant à l'église Saint-Vincent - Saint-Hugues, enclavée dans les volumes de la cathédrale et de l'aile nord du palais qui l'enserrent, radicalement maquillée à l'intérieur par un décor peint en trompe l'œil du XIX^e s., toute approche archéologique

en était jusqu'il y a peu impossible. Les interprétations et datations qui en ont été proposées ne résistent pas à la confrontation avec les données fournies par de nombreuses et nouvelles observations.

- 5 Qu'il s'agisse de la cathédrale ou de l'église Saint-Hugues, une des principales certitudes acquises, à la faveur des travaux de ces dernières années, est que rien ne subsiste en élévation qui puisse être estimé antérieur au milieu du XIIe s. Il convient donc de reléguer parmi les légendes la figure d'un saint Hugues bâtisseur de sa cathédrale et, de fait, les quelques données historiques dont on dispose pour en juger plaident pour son invraisemblance. L'œuvre de cet évêque, qui fut avant tout gestionnaire, politique et réformateur, est décrite par son biographe, Guigues le Chartreux (Chomel, trad. 1984) essentiellement sous l'angle spirituel et dans un but d'édification. Il serait surprenant toutefois qu'une initiative aussi importante que la reconstruction de sa cathédrale ait été passée dans ce récit hagiographique purement et simplement sous silence. Tout paraît montrer que si seuls les fruits de la politique opiniâtre de saint Hugues pouvaient rendre matériellement possible un chantier de construction de quelque ampleur, ce n'est pas lui, épuisé par la maladie plusieurs années avant sa mort, mais bien plutôt son successeur Hugues II (1132-1148) qui put le faire mener à bien. De même, s'il est vraisemblable que saint Hugues ait étendu son action réformatrice à son collège de chanoines, c'est en tout cas son successeur qui le soumit à la règle de saint Augustin, comme spécifié dans la bulle d'Innocent II approuvant cette réforme en 1135 (R.D. n° 3 553). Il est donc fondé de penser que les chapiteaux encore conservés, provenant d'un cloître roman de la cathédrale, signalent une campagne de construction ayant suivi de peu cette institution.

La cathédrale romane de Grenoble

- 6 De la cathédrale romane ont été remarqués depuis longtemps quelques vestiges encore en place dans l'édifice qui nous est parvenu. Ce sont tout d'abord les deux piles composées qui cantonnent l'entrée dans le chœur (**fig. 97**), dont la hauteur et la disposition sont inadaptées à l'économie générale et au voûtement de cette partie de l'édifice. Ces piles de section carrée sont pourvues de colonnes engagées qui regardent vers l'intérieur du vaisseau et vers l'ouest, et portent des chapiteaux richement sculptés d'un décor dérivé du corinthien. Attenant à la pile sud, la portion de mur fermant l'édifice à l'est présente, à sa partie supérieure, un arc en plein cintre appareillé en molasse qui indique à la fois la largeur et la hauteur du bas-côté contemporain (**fig. 98**). Enfin, entre les deux dernières chapelles ouvrant sur le bas-côté nord, subsiste un pilier circulaire, trapu, sommé d'un chapiteau à décor sculpté d'acanthes, que les commentateurs du XIXe s. ont affublé du nom bizarre de « pilier saxon », lui supposant une fabuleuse antiquité. Dans ce pilier, aujourd'hui dépourvu de fonction et dissimulé derrière une pile rectangulaire résultant de transformations du XIXe s., P. David voyait le trumeau toujours en place d'un portail, pour le reste détruit, qu'il préconisait de dater de la seconde moitié du XIIe s. (David 1939, p.70-71).

97- Plan restitué de la cathédrale et de l'église Saint-Hugues à l'époque romane

98- Pile composée romane à l'entrée du chœur de la cathédrale et extrémité orientale du collatéral sud

- 7 À la perception de l'édifice romane contribuait également l'image transmise grâce aux descriptions, fournies par les auteurs anciens, du portail qui s'ouvrait primitivement au

fond du porche, avant d'être démonté et ramené en façade de celui-ci, sur la place, en 1861. Des chapiteaux sculptés qui ornaient ce portail, l'un, remplacé par une copie, est déposé au Musée Dauphinois (inv. D 26.1.5), un autre paraît avoir été réutilisé *in situ*, les autres ont disparu.

- 8 Quant au cloître canonial de l'époque romane, il n'est connu que par les fragments sculptés remployés dans la construction de l'aile orientale — la seule conservée — du cloître gothique et par quatre chapiteaux versés au siècle dernier dans les collections du Musée Dauphinois.
- 9 La restitution que nous proposons aujourd'hui de la cathédrale du XIIe s., à partir de ces vestiges, assez différente, on va le voir, de celles produites auparavant, procède d'une réflexion qu'ont grandement contribué à nourrir quelques observations inédites.

La façade et le portail

- 10 À rencontre d'une opinion encore largement partagée, il a pu être mis en évidence, en deux points où les preuves en sont irrécusables — sondage sous le porche et élévations du côté sud — que le clocher-porche, en aucun cas, ne peut être considéré comme la partie la plus ancienne de l'actuelle cathédrale. Il apparaît au contraire qu'il a été bâti dans sa partie inférieure sur trois côtés seulement, en appui contre une façade préexistante. C'est à cette façade et non au porche qu'appartient le portail roman déjà évoqué et c'est donc à elle que s'applique la datation suggérée par les caractères stylistiques de la sculpture.
- 11 Les plus anciennes descriptions du portail, avant son déplacement en façade du porche, montrent que le dispositif initial a été maintenu dans son économie générale à travers les modifications successives qu'il a subies au XIXe s. — en 1861 et 1884-1887 — et, finalement, son remontage à son emplacement primitif en 1996⁶⁶. Ce portail à double archivolt en plein cintre dont les retombées s'effectuent sur deux couples de colonnettes logées dans les ressauts des piédroits était également pourvu d'un linteau en bâtière soutenant un tympan lisse⁶⁷. Selon un parti décoratif fréquent dans la région au XIIe s., surtout en Bas-Dauphiné (Viennois et Valentinois)⁶⁸, s'opposaient des colonnettes à section circulaire sous l'archivolte interne et octogonale sous l'archivolte externe (Pilot, 1843, p. 50). Si les fragments en molasse, encore revêtus d'un décor polychrome, retrouvés dans des maçonneries de blocage du XIXe s. lors des derniers travaux appartiennent bien au portail primitif, un détail doit être signalé : les colonnettes — au moins celles, rondes, de la première voussure — n'étaient pas comme aujourd'hui en délit, mais engagées et montées assise par assise en même temps que les piédroits. Sur ce point, notamment, on espérait quelques informations complémentaires du sondage effectué dans l'angle nord-est du porche, avec, conservés sous l'actuel dallage, des vestiges ou traces du piédroit nord du portail. Cet espoir a été déçu : si la fondation du mur de façade était bien conservée, rien ne subsistait du seuil ni des montants attendus, ressauts et bases de colonnettes. Ce qui ne veut pas dire que rien n'en était non plus préservé du côté sud. Mais, fort malencontreusement, les travaux de confortement du clocher conduits en 1992, sans surveillance archéologique, ont détruit cette portion de fondation du mur de façade roman.
- 12 Quant aux chapiteaux, deux seulement sont connus avec certitude et un seul, depuis le siècle dernier, est inséré dans l'actuel portail, sous la retombée sud de l'archivolte externe. La copie assez sèche exécutée au XIXe s. pour remplacer l'autre chapiteau du

portail conservé au Musée Dauphinois est, en tout cas, scrupuleuse. Il y a lieu, dès lors, de se demander si les autres chapiteaux à décors végétaux qui aujourd'hui ornent le portail (**fig. 99**) ne sont pas, eux aussi, des copies d'authentiques disparus dont ils fourniraient un assez fidèle reflet. C'est ce qui ressort assez clairement, en tout cas, d'un rapport de l'architecte H. Janniard retrouvé en 1960 dans les archives de l'évêché et dont une copie dactylographiée a été déposée dans les archives de la paroisse⁶⁹. Dans ce rapport en date du 1er octobre 1849 on lit : « deux de ces chapiteaux seulement sont de l'époque primitive et malheureusement ils ont été retaillés il y a quelques années. Les autres ont été reproduits d'après les débris d'un des anciens. Les colonnettes depuis longtemps disparues⁷⁰ ont été remplacées récemment. Les deux piédroits de la porte, arrondis en colonnes, sont surmontés de chapiteaux de même style que les autres et comme eux retaillés ».

99 - Le portail principal de la cathédrale remonté à son emplacement primitif en 1996

- 13 Si le portail avec son décor sculpté a depuis longtemps attiré l'attention des antiquaires, on s'étonne que la façade dans laquelle il s'insérait n'ait jamais été seulement considérée. Certes, cette façade largement évidée de part et d'autre du clocher par le prolongement des bas-côtés, était difficilement perceptible depuis le rez-de-chaussée, sauf à décaper, comme nous l'avons fait dans le sondage sous le porche, le raccord entre ses maçonneries et celles du clocher. Mais du côté sud, depuis l'étage de la maison d'habitation qui, dès la fin du XVIIIe s. au moins, est venue s'accoler au clocher par-dessus les voûtes du bas-côté, une portion considérable de la façade romane restait visible. Dès 1990 nous avons pu en effectuer les premiers relevés⁷¹, complétés en 1997 à la faveur des travaux conduits par la Conservation Régionale des Monuments Historiques. Cet imposant vestige, conservé malgré de graves altérations en partie haute jusqu'à plus de 13 m au-dessus du sol actuel, est caractérisé par un superbe parement en moyen appareil de molasse, posé en assises très régulières de 18 à

25 cm de hauteur. Dans ce mur se lisent encore clairement les restes d'une fenêtre contemporaine de sa construction, bouchée et partiellement détruite lors de la reconstruction de la cathédrale au XIII^e s. L'aménagement, à une période plus tardive encore, d'un conduit de fumée correspondant probablement à un système de chauffage installé dans la tribune sud de la cathédrale, a provoqué le dégagement partiel d'une partie de l'embrasure de la fenêtre primitive. Le murage du conduit depuis l'intérieur de la cathédrale et l'agrandissement de son ouverture sur le parement extérieur, initialement carrée ou rectangulaire, aux dimensions d'une porte (pour servir sans doute de placard dans la pièce aménagée au-dessus de la dernière travée du collatéral) ont conduit à l'aspect actuel (**fig. 100**). Dans la niche ou placard on peut observer, parfaitement conservé, le montant sud de l'embrasure de l'ancienne fenêtre (**fig. 101**), lui aussi admirablement appareillé, où alternent des blocs de molasse et de tuf. L'état de conservation est tel que les joints — épais de quelques millimètres seulement — sont encore bourrés du mortier de liaisonnement soigneusement lissé au fer. Enfin, le démontage auquel nous avons procédé d'une faible épaisseur, épargnée par le conduit de fumées, de maçonneries de comblement du XIII^e s. a permis de retrouver une petite plaque de l'enduit qui revêtait primitivement l'embrasure et une partie subsistante de l'appui en glacis de la fenêtre. Cette fenêtre primitive peut donc être restituée dans ses dimensions : 1,48 m de largeur sur le parement externe, mais près de 2,50 m à l'intérieur du fait d'un fort ébrasement ; une hauteur de 2,30 m de l'appui au départ du cintre et une hauteur totale (sur le parement externe) de 3,05 m si on lui restitue un amortissement en arc plein cintre. Cette forme de fenêtre à fort ébrasement interne se prolongeant, sans feuillure ni ressaut susceptible de caler un châssis, jusqu'au nu extérieur est une des plus répandues dans la région au XII^e s. On en reparlera à propos de l'église Saint-Hugues.

100- Ancienne façade de la cathédrale au sud du clocher-porche

101- Fenêtre de la façade romane de la cathédrale

- 14 La façade dont nous venons de décrire les vestiges a même direction que celle de Saint-Hugues, c'est-à-dire qu'elle reprend non seulement une orientation mais aussi un alignement hérités de l'organisation primitive du complexe cathédral (*supra*). Tout le reste de l'édifice est bâti sur un axe différent, plus proche de l'orientation que prône la liturgie. Cette nouvelle orientation qui affecte, en particulier, le chevet est probablement le fait de la période romane.

Le chevet

- 15 À partir des vestiges demeurés en place, on est tenté d'extrapoler les grandes lignes de l'organisation du chevet roman, non sans insister sur le caractère hypothétique d'une telle restitution que seules des fouilles pourraient valablement informer.
- 16 Même si c'est probable, on ne peut considérer comme certain que les substructions d'abside en hémicycle découvertes en 1840 à l'occasion du déplacement du maître-autel (David, 1939, p. 51) appartiennent bien à la cathédrale romane. Aucun relevé, à notre connaissance, n'en existe. Une terminaison en abside, précédée ou non d'une travée droite reste, quoi qu'il en soit, celle qui paraît la plus plausible dans un édifice du XIIe s. En faveur de la restitution d'une travée droite, on pourrait invoquer la similitude entre les bases des piles composées romanes et celles des supports engagés recevant l'arc d'entrée dans l'abside gothique : les secondes, à moins qu'elles n'aient été, dans un souci d'harmonie, copiées au XIIIe s. sur les premières, pourraient être des vestiges demeurés in situ du chœur du XIIe s.
- 17 On avance en terrain moins sûr encore dès qu'on entreprend d'imaginer l'ordonnance architecturale plus à l'ouest. Les deux piles composées à l'entrée du chœur évoquent

cependant avec force un système de croisée régulière. Si l'on restitue deux autres piles pour former un carré (**fig. 97**), on obtient une largeur de transept telle que le bras nord vient se caler dans l'épaule de la nef de Saint-Hugues, dont les dimensions à l'époque romane étaient les mêmes, nous le verrons, qu'aujourd'hui. Dans le transept ainsi restitué le prétendu pilier « saxon » n'occupe pas la position centrale qu'exigerait sa fonction présumée de trumeau de portail. Au reste, sa forme et ses dimensions massives s'accordent mal avec une telle destination. Nous sommes plutôt enclins à y voir l'un des supports d'une triple arcature portant une tribune de fond de transept. Ce motif architectural d'origine sans doute ottonienne, fort inhabituel il est vrai dans nos régions, ne l'est pas beaucoup plus cependant que le plan basilical que l'on n'observe, dans l'ancien diocèse de Grenoble et pour la même époque, que dans les édifices les plus importants (abbatiale de Saint-Chef, prieurales de Moirans, de Vizille, de Voreppe, de Vif)⁷².

- 18 Il faut pour le moment renoncer à toute représentation des supports des arcades qui séparaient les nefs romanes : leur forme et leur espacement restent inconnus, si l'on admet avec nous, et à l'encontre de l'opinion encore souvent reçue, que la base des piles actuelles n'est pas un vestige d'une ordonnance antérieure, mais qu'elle appartient, tout comme leur partie supérieure, à la reconstruction du XIII^e s.

Essai de restitution

- 19 La restitution que nous proposons de l'édifice roman dans sa totalité (**fig. 102**) est donc largement hypothétique, mais non gratuite cependant. Si l'on suppose l'église entièrement voûtée et que la hauteur de sa nef est fournie par les deux premiers niveaux du clocher-porche bâti en appui contre elle, on est conduit à restituer une basilique de type halle, dont le vaisseau central couvert d'un berceau est contrebuté par les nefs latérales. Dans l'espace de la nef, entre croisée du transept et façade, on peut découper six travées qui dans les collatéraux sont établies sur plan carré et donc voûtées d'arêtes. Une telle ordonnance, avec de semblables proportions, se retrouve à la cathédrale romane de Valence, qu'on évoquera plus loin pour la ressemblance de ses sculptures avec celles du cloître et du portail de Notre-Dame de Grenoble. Mais rien ne prouve que notre restitution, qui n'est que plausible, corresponde à un état réel de la cathédrale : les vestiges à partir desquels on l'a élaborée peuvent aussi bien correspondre à un édifice jamais achevé. C'est la fouille, bien entendu, qui apportera sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, quelque certitude s'il se peut.

102 – Coupe longitudinale restituée sur la cathédrale romane

Le cloître canonial

- 20 Si nous ne nous trompons pas dans la restitution schématique que nous proposons de la cathédrale romane, l'aile orientale de cloître qui subsiste aujourd'hui ne peut en aucun cas lui être rapportée : elle est strictement soumise dans son implantation et ses dimensions à la cathédrale reconstruite au XIII^e s. On ne peut douter cependant que dès le XII^e s. un cloître ait existé, sur un plan assurément différent, duquel proviennent plusieurs colonnettes et chapiteaux remployés dans la galerie du XIII^e s.
- 21 Cinq colonnettes munies de leurs chapiteaux s'observent dans la galerie orientale, et une sixième dans la demi-travée subsistant de la galerie sud en retour. Toutes sont placées pour recevoir la retombée, du côté des arcades, des nervures diagonales des croisées d'ogives. La manière assez gauche dont elles sont disposées trahit le remploi. Un détail qui ne peut se remarquer dans les chapiteaux réutilisés *in situ*, du fait de leur encastrement dans des piles, mais qui apparaît de manière frappante dans les quatre autres que conserve le Musée Dauphinois, est le traitement sommaire d'une de leurs faces. On en conclut que ces chapiteaux, tous de mêmes dimensions (l. = env. 25 cm ; h. = env. 26 cm) devaient être primitivement couplés sous un unique tailloir sur lequel reposaient les sommiers des arcades. Cette formule largement répandue se retrouve dans la région aux cloîtres de Notre-Dame-de-L'Île et Saint-André-le-Bas de Vienne (Vallery-Radot, 1942 ; Lasalle 1972), également à Marnans (Colardelle, Homo, Montjoye, 1983).

Le décor sculpté

- 22 Bien plus que son architecture, c'est son décor sculpté qui peut aider à proposer une datation de la cathédrale romane. Dans les témoins qui nous en sont parvenus, on distingue aisément la marque de deux ateliers distincts. C'est un art savant et une remarquable maîtrise technique qui s'expriment dans les quatre chapiteaux du chœur et celui du pilier rond du croisillon nord dans lesquels nous voyons la production d'un premier atelier. Taillés dans un calcaire fin et dur, très semblables par leurs

proportions et la forme générale de leur épannelage, ils présentent un même traitement de l'abaque profondément incurvé et timbré au centre de chaque face d'un fleuron à quatre pétales. Ceux du chœur, très classiques, sont une interprétation du corinthien qui propose un traitement élégant et raffiné de l'acanthé digne de certains des chapiteaux de la nef de Saint-Barnard de Romans. La même virtuosité se retrouve dans le cinquième chapiteau, appliquée aux feuilles d'angles qui, dans une composition plus originale, encadrent un médaillon central où se détache une représentation de l'Agneau (**fig. 103**). La face portant ce décor est malheureusement la seule conservée, les autres ayant été martelées, à une époque inconnue. Ce premier ensemble de sculptures est à placer résolument dans la seconde moitié du XII^e s., voire le troisième quart, comme paraît le confirmer la base à griffes du pilier rond dit « saxon ».

103 - Chapiteau du pilier rond dit « saxon »

- 23 Le second groupe de sculptures réunit les chapiteaux du portail et du cloître. Tous réalisés, à la différence des précédents, dans une pierre de molasse tendre, ils présentent des caractères communs, dont certains constituent de véritables marques d'atelier (Montjoye 1987). À partir d'un même épannelage en tronc de pyramide renversée, tous ces chapiteaux présentent des décors variés dans lesquels la recherche du volume et du modelé, une certaine vigueur plastique donnent l'unité stylistique. Un même modèle d'abaque, dérivé de la forme classique, a servi pour tous : la forme est celle d'un carré curviligne à cornes plus ou moins aiguës présentant au milieu de chaque côté un renflement formant arête émoussée.
- 24 Parmi les exemplaires à décor végétal on reconnaît le type à feuilles croisées en X (**fig. 104**) également présent dans le cloître de Saint-André-le-Bas (Vallery-Radot, 1942). Celui des chapiteaux du portail que conserve le Musée Dauphinois développe un thème iconographique issu du haut Moyen Âge, mais ici interprété conformément aux canons

stylistiques d'un art roman évolué : sur un fond formé de belles acanthes, deux monstres reptiliens pourvus de pattes et d'ailes, dont les corps se déploient sur les faces, s'affrontent à l'angle de part et d'autre d'un calice à bord perlé.

104- Chapiteau roman du cloître de la cathédrale, à décor végétal

- 25 Ce thème des animaux affrontés se retrouve dans un des chapiteaux du cloître déposés au Musée Dauphinois⁷³. Le sujet est, cette fois, les monstres gardiens de l'arbre. Ceux-ci sont figurés par des centaures représentés de profil sur deux côtés opposés du chapiteau et apparaissant rigoureusement de face sur le troisième, de part et d'autre de l'arbre. Dans cette pièce, dont il faut bien reconnaître les lourdeurs de la composition et la maladresse d'exécution, on notera comme caractéristiques le traitement de la queue des centaures, relevée et terminée en fleuron trifide, et celui de leur chevelure figurée seulement de profil par une seule masse ramenée vers l'arrière en forme de langue. Ces éléments se retrouvent identiques sur le second chapiteau conservé du portail (**fig. 105**). Placé, dès le XIXe s., sous la retombée sud de l'archivolte externe, ce chapiteau à l'aspect trop neuf paraît avoir subi une restauration poussée au siècle dernier. Il présente cependant des traits qui en garantissent l'authenticité. Le décor sculpté représente la lutte d'un homme et d'un dragon. L'homme, représenté nu, chevauche le dragon et le saisit par les ailes. L'attitude du personnage est rendue de façon un peu gauche et, bien que le support soit un chapiteau d'angle, dans une position strictement frontale. Le traitement du visage avec les yeux étirés en amande sur les tempes et les pupilles forées au trépan se retrouve sur un chapiteau du cloître⁷⁴ à décor de protomes (**fig. 106**). Ce chapiteau du portail appelle des comparaisons avec des œuvres produites dans la proche région rhodanienne : un chapiteau ornant une baie sur la face externe ouest du croisillon sud de la cathédrale de Valence, un autre du bas-côté sud du même édifice, ou encore l'un de ceux ornant un portail de la tour porche de la cathédrale de Die. Dans tous les cas ; il s'agirait d'un avatar de la représentation de Tobie capturant le

poisson et la datation de ces sculptures est estimée dans le troisième quart du XIIe s. (Barruol 1992, p. 253 et 340, pl. 82, 89, 124).

- 26 Aussi bien, si des arguments historiques existent pour juger improbable une reconstruction de la cathédrale antérieurement à l'épiscopat de Hugues II, l'observation des caractères stylistiques de la sculpture invite à ne pas écarter l'idée d'un chantier de construction étalé, peut-être, sur plusieurs décennies.

105- Chapiteau du portail roman de la cathédrale : Tobie et le poisson

106- Chapiteau à protomes provenant du cloître roman de la cathédrale

L'église Saint-Hugues

Essai de restitution

- 27 Un mur goutterot nord de l'église Saint-Hugues, attribuable à l'époque romane et conservé sur une longueur de 21 m et une élévation de presque 8 m au-dessus du pavé actuel de la nef⁷⁵, constitue l'une des découvertes parmi les plus déterminantes pour l'histoire médiévale du site cathédral qu'ait apportées l'étude archéologique entreprise dans les bâtiments de l'ancien évêché en 1989. Construit en appui contre le parement interne du mur d'enceinte gallo-romain dont il émerge, dès sa construction, de plus de 5 m (**fig. 107, 108**), ce mur est conservé probablement sur presque toute sa hauteur primitive avec les trois fenêtres qui l'éclairaient. La longueur préservée correspond également, à peu de chose près, à celle de la nef romane, puisque les fondations de la façade de cette dernière ont été retrouvées, sous la forme de trois assises de moellons (**fig. 109**), immédiatement sous celles de la façade actuelle et que le rempart antique, à l'extrémité orientale, interdisait une plus grande extension. Il y a donc lieu de penser que le mur sud actuel, sur lequel aucune observation n'a pu être conduite, occupe l'emplacement (et peut-être conserve des portions encore intactes) d'un mur goutterot romain. Il est probable, en effet, que les proportions en plan de la nef actuelle, au reste très habituelles — 20 m X 10,40 m — étaient déjà les mêmes à l'époque romane. Quant à la restitution que nous proposons d'une abside en hémicycle, elle est évidemment hypothétique, aucune fouille n'ayant jamais été conduite, ou en tout cas relatée, dans cette partie de l'édifice.

107 - Coupe transversale restituée sur l'église Saint-Hugues et la cathédrale à l'époque romane

108 - Elévation du mur goutterot nord de Saint-Hugues

109 - Murs de façade superposés du bâtiment IV et de l'église Saint-Hugues

Données du sous-sol

- 28 Dans le seul sondage qui ait jamais été pratiqué sous le dallage de l'église, au revers de la façade, une petite surface de deux sols successifs de l'église romane a pu être observée, l'un et l'autre apparaissant entamés par la tranchée de fondations de la façade du XIIIe s. (**Pl. 6, coupe n° 9**). Le plus ancien, en terre battue (C 227), était séparé du plus récent (sommet damé de la couche C 225) par un remblai épais de 15 à 20 cm d'épaisseur composé de matériaux stériles ; sable molassique (C 226 b) et tuf concassé (C 226) surmontés d'une accumulation de gravats de démolition (mortier décomposé, fragments de tuiles, blocs de tuf et de molasse) et comportant de nombreux morceaux d'enduit décoré de peintures. Il semblerait donc que le relèvement du sol à l'intérieur de l'église romane corresponde à des travaux de réfection d'une certaine importance.
- 29 En relation avec le sol le plus ancien, sur lequel il a été posé sans la moindre fondation, un dispositif mal expliqué, parce qu'entrevu de manière trop partielle, doit cependant être signalé. Il consiste en un mur parallèle à l'actuelle façade et distant de celle-ci de 1,65 m. Quoiqu'aucune trace de seuil d'époque romane n'ait subsisté, le mur de façade n'étant conservé qu'en fondation, on est tenté d'établir une relation étroite entre ce mur (M 52), qui se retourne à angle presque droit vers la façade, et le portail principal de l'église romane. On est donc amené à restituer un mur symétrique, correspondant au piédroit opposé du portail. Cette restitution est, on le verra, corroborée par l'observation d'un dispositif analogue, mais plus complètement conservé, qui est venu se superposer au premier lors de la reconstruction du XIIIe s. C'est ce dernier seulement qui fournit assez d'éléments pour une interprétation — nous y verrions les

vestiges d'une tribune (*cf. infra*, **fig. 139**) — interprétation que, pour l'instant et dans l'attente de vérifications, nous proposons d'étendre aux vestiges ci-dessus décrits.

Aspects de la construction

- 30 Le mur goutterot nord, dont l'élévation externe a été dégagée, depuis les étages de l'aile nord de l'ancien évêché, des plâtres et autres revêtements récents qui le dissimulaient, est caractérisé, dans sa partie inférieure romane, par un appareil irrégulier d'éléments de toute nature et de dimensions diverses, non taillés et assemblés en assises plus ou moins horizontales dans un épais mortier gris (**fig. 110**). Une maçonnerie aussi fruste n'était certainement pas destinée à être vue et un enduit lisse et probablement décoré devait la recouvrir. Rien de cet enduit primitif n'a été retrouvé. En revanche, sous les fenêtres médiane et orientale, le mortier de liaison, très débordant, conservait l'empreinte du fer mince avec lequel le maçon du XII^e s. a souligné plusieurs rangs de moellons, donnant une impression d'assises plus régulières. Un tel traitement, qui n'est évidemment pas de finition, mais devait contribuer à une meilleure accroche du dernier enduit⁷⁶, aurait dû s'observer sur toute la surface du mur. Il serait peu vraisemblable que sa préservation à la seule verticale des fenêtres soit purement fortuite. Peut-être doit-on envisager que les baies romanes aient été pourvues d'appuis en saillie (plus tard martelés) qui auraient pendant un temps protégé les parties de mur immédiatement au-dessous. En 1996, sur plus de deux tiers de sa surface, ce précieux vestige de l'église romane a été recouvert, pour cause de restauration, d'une épaisse couche de mortier qui en dissimule totalement les caractéristiques, et interdit à jamais de pouvoir redégager les fragiles traces laissées par l'outil du maçon dans le mortier de construction.

110- Détail de l'appareil roman du mur nord de Saint-Hugues

- 31 De nombreux morceaux en remploi se retrouveraient probablement dans les maçonneries du mur que nous venons de décrire. Un seul a été identifié : il s'agit d'un

fragment que nous croyons être d'un chapiteau, dont la technique de taille — nervures (de feuilles ?) serrées, dégagées en biseau — évoque le début du XI^e s. et peut être rapprochée, par exemple, de ce qu'on observe aux chapiteaux de la crypte de Saint-Jean-de-Maurienne (Paron 1996). De la même période peut être daté un bloc sculpté d'entrelacs (vestige d'un chancel ?) retrouvé dans les maçonneries de bourrage (XIX^e s.) résultant de transformations des ouvertures d'un mur de l'aile nord du palais du XIII^e s. Ces deux pièces constituent une trop maigre provende pour envisager sérieusement des travaux d'une certaine ampleur sur le site cathédral aux alentours de l'an Mil, ce que rien de l'histoire connue ne viendrait d'ailleurs corroborer. La présence de l'une d'elles dans le mur roman de Saint-Hugues montre, en tout cas, que celui-ci est postérieur à cette époque, ce que confirme l'examen des caractères architectoniques des fenêtres.

- 32 Ces fenêtres, espacées de 4 m environ, n'engendraient aucun découpage en travées de la nef, dont les murs, lisses, délimitaient un espace continu couvert en bois. Contrairement au reste du mur, les encadrements de ces fenêtres, au moins sur le parement externe, sont apparus réalisés en appareil régulier de tuf, y compris l'appui monolithe et les claveaux de l'arc plein cintre par lequel ils s'amortissent. Ces encadrements ont été en partie altérés par la mise en place du plancher du second étage de l'aile nord de l'évêché au XIII^e s., puis au XVII^e s. et, plus récemment, pour les fenêtres ouest et est, par des travaux de confortement des planchers du XVII^e s., menés intempestivement en 1988. Grandes de 70 à 80 cm sur le parement externe, ces fenêtres amplement ébrasées dessinaient sur le nu intérieur une embrasure deux fois plus large. C'est la dépose partielle des maçonneries de briques par lesquelles ces baies ont été obturées au XIII^e s. qui a permis de reconnaître le profil des ébrasements et surtout de dégager les restes des enduits peints qui ornaient les parois.

Le décor peint

- 33 Ces enduits ne sont conservés qu'aux deux fenêtres les plus proches du chevet, la première (ouest) n'en présentant plus la moindre trace. Il s'en faut bien sûr de beaucoup que ce chatoyant habillage nous soit parvenu intact : de larges plaques s'en sont détachées, surtout aux abords du nu extérieur du mur, mais les parties demeurées en place proposent des dessins et des coloris d'une remarquable fraîcheur. À la fenêtre du milieu, dans une gamme de couleurs chaudes et contrastées associant des dégradés d'ocre rouge sur fond gris sombre, se déploient de larges palmettes. Les rinceaux de feuillages qui ornent l'embrasure de la fenêtre orientale sont composés dans une harmonie de teintes pastel au sein de laquelle un bleu clair étonnamment lumineux donne une note rare (**fig. 111**). On souhaiterait que soit rendue possible un jour une étude complète de ce décor incomplètement dégagé dans l'embrasure des fenêtres — le murage du côté interne n'a pas été démonté — et qui, peut-être, recouvre encore une partie des parois intérieures de la nef sous le décor du XIX^e s. Ce qui en apparaît aujourd'hui suggère des comparaisons avec certains manuscrits enluminés de la Grande Chartreuse, particulièrement des bibles des XII^e et XIII^e s. (Les Chartreux, 1984, p. 55 n° 11 et 13). Si on admet que la construction romane a débuté vers 1140 et si nous ne nous trompons pas en estimant du début du XIII^e s. (*cf. infra*) l'importante transformation qui a condamné ses fenêtres, l'exécution du décor peint se place dans une fourchette chronologique sensiblement plus étroite que celles dont on dispose le plus souvent pour dater les peintures murales médiévales.

111- Décor peint de la fenêtre romane orientale de Saint-Hugues

Conclusions

- 34 Il ressort des observations conduites sur les églises Saint-Hugues et Notre-Dame qu'elles témoignent d'une importante campagne de construction du XIIe s., qui a probablement débuté sous l'impulsion de l'évêque Hugues II. Il s'agit, à l'évidence, d'une reconstruction complète, ou en tout cas voulue comme telle, des édifices cathédraux, puisque les vestiges retrouvés fournissent des implantations et dimensions qui n'ont pratiquement plus varié par la suite et qu'ils constituent les plus anciennes parties encore en élévation.
- 35 Il n'est pas possible d'établir aujourd'hui un rapport chronologique sûr entre les deux édifices romans et de déterminer lequel a été calé contre l'autre. Ce calage, par l'épaulement oriental de la nef de Saint-Hugues et la paroi ouest du croisillon nord de la cathédrale n'empêche pas, si l'on suit notre restitution le maintien d'un espace entre les deux nefs. Cette particularité a, nous le verrons, son importance pour comprendre la suite des évolutions.
- 36 Il serait de même aventureux de vouloir préciser aujourd'hui les fonctions exactes de l'église Saint-Hugues au XIIe s. Garde-t-elle tout ou partie de celles de l'édifice qu'on suppose l'avoir précédée ? A-t-elle déjà la fonction paroissiale que les textes n'attestent pas avant le XIIIe s. (Pilot 1843, p. 46) ? Ses dimensions plus humbles et la qualité moindre de ses maçonneries comparées à celles de Notre-Dame signalent à n'en pas douter son rôle plus modeste.
- 37 L'église cathédrale au XIIe s. c'est, bien sûr, Notre-Dame. Avec ses quelque 40 m de longueur en œuvre pour moins de 15 m de largeur, la cathédrale romane de Grenoble

était sans-doute l'une des petites sur Sud-Est⁷⁷. Cette particularité tient probablement davantage aux contraintes du site — présence du rempart à l'est et de constructions préexistantes à l'ouest — qu'à une économie de moyens que ne dénoncent nullement la grande qualité de l'appareillage des murs et le peu qui nous est parvenu de son beau décor sculpté.

NOTES

66. Travaux conduits par l'Architecte en Chef des Monuments Historiques, M. François Botton.
67. Rien n'empêche de penser que ce tympan ait pu être primitivement pourvu d'un décor sculpté ou peint, comme celui du portail nord de Saint-André de Grenoble, détruit au cours des Guerres de Religion (?).
68. On le retrouve en Isère, dans les églises de Marnans et de Surieu datables du dernier quart du XIIe s.
69. Un exemplaire de ce rapport m'a été aimablement communiqué par mon collègue D. Chancel qui a procédé à une étude approfondie des documents de cette époque.
70. Janniard sur ce point paraît mal informé, puisque dans sa description de 1843, Pilot signale que trois des colonnettes subsistent, la quatrième (octogonale) ayant été remplacée par un poteau de bois. Les restaurations dont parle Janniard sont certainement postérieures à 1843.
71. Les minutes à l'échelle 1/10e sont de la main de M. Ruales.
72. À cette liste qui n'est nullement exhaustive, on doit ajouter l'église simplement paroissiale de Seyssins qui, pour le coup, constitue une véritable exception.
73. Inv. n° D 26.1.7.
74. Musée Dauphinois, inv. n° D 26.1.8.
75. Le sol roman a été retrouvé 1,10 m en contrebas du sol actuel, qui résulte d'une réfection de 1838 (Pilot, 1843, p. 61).
76. Un procédé identique a été remarqué sur les murs les plus anciens (fin du XIIe s.) des bâtiments conventuels du prieuré de Marnans, fouillés en 1980 et 1981, et sur la paroi sud du transept de l'église prieurale (Colardelle, Homo, Montjoye, 1983, p. 68 et 81).
77. Valence : environ 55 m de longueur (sans compter le déambulatoire) pour 16,60 m de largeur ; Vienne : environ 55 m sur 25 m ; Lyon : 79 m sur 24 m.

Chapitre 9. Les premières occupations médiévales

Alain de Montjoye

NOTE DE L'AUTEUR

Avec la collaboration de Frédérique Blaizot, François Baucheron, Franck Gabayet

- 1 À la reconstruction des églises commencée vers le milieu du XIIe s. correspondent de notables changements dans la manière d'utiliser, à la même époque, les espaces anciennement occupés par l'atrium et le baptistère, mais aussi la bande de terrain contre le pied extérieur du rempart après qu'elle eut cessé de servir à des inhumations. Mais il s'en faut de beaucoup, on va le voir, qu'on puisse, avec la même précision que pour les églises, replacer dans le temps les diverses phases reconnues de cette occupation médiévale.

Le site intra-muros

Le cimetière paroissial

Les données documentaires

- 2 En faisant procéder à la suppression du cimetière paroissial situé devant la cathédrale et à son transfert dans un bastion de l'enceinte, en 1696, l'évêque Etienne Le Camus mettait fin à cette cohabitation séculaire entre morts et vivants, dont la christianisation à ses débuts avait fondé l'usage. Avec l'éviction du cimetière, c'est un aspect caractéristique du paysage urbain médiéval qui disparaissait.
- 3 La physionomie de la place, avec son cimetière, quelques rares documents seulement permettent de se la représenter. Le plus fidèle probablement, mais aussi le plus tardif, est le plan qu'on en dressa en 1694 pour accompagner le dossier d'étude de transfert du cimetière (ADI 7 C 202) (**fig. 112**). Limité à l'est par la façade de la cathédrale et les

bâtiments bâtis dans son prolongement, au nord par le mur de clôture de la basse-cour (cf. *infra* chap. 13), le cimetière était délimité sur les autres côtés par un muret qui lui donnait une forme générale grossièrement rectangulaire, d'une superficie d'environ 1400 m². Le document ne fournit aucune représentation de l'organisation des tombes ou d'éventuels cheminements. Seul apparaît, fortement décentré, un calvaire ou plutôt une croix de cimetière, représentée en plan sous la forme de son socle carré. Si cette croix est absente de la gravure de Pierre Prévost (**fig. 113**), où apparaissent nettement en revanche les murs de clôture du cimetière, on la retrouve dans le dessin, beaucoup moins exact pour le reste, réalisé en 1547 pour le duc François de Lorraine (Chomel 1976, pl. V). Ces quelques documents figurés fournissent d'ailleurs l'essentiel de l'information dont on ne disposera jamais concernant le cimetière de l'époque moderne : la plus grande partie des tombes correspondant aux derniers temps de son utilisation ont été détruites par un abaissement du terrain de l'ordre de 0,85 m à 1,20 m, qui a rendu à l'espace de la place une planéité qui lui faisait singulièrement défaut et l'a remis de plain-pied avec le sol de la cathédrale⁷⁸. À quelques exceptions près, ce sont donc des tombes médiévales qui sont restées en place.

112- Plan du cimetière dressé à la fin du XVII^e siècle

113- Détail de la gravure de Pierre Prévost « *le vray portraict de la ville de Grenoble* » (v1575) : la place de la cathédrale et le cimetière

C Porte Très-Cloîtres
G : Clocher de la cathédrale
H : Tour de l'Evêché
23 : Porte Viennoise
R : Cimetière.
Cliché B.M.G.

- 4 Les incursions nombreuses, à défaut d'une recherche systématique, que nous avons faites dans les écrits anciens, publiés ou non, nous laissent peu d'espoir qu'il se retrouve à l'avenir des informations un peu précises concernant le cimetière médiéval. C'est donc à partir des observations recueillies en fouille qu'il peut être connu.

Le cimetière médiéval

- 5 Une première remarque vaut dès l'abord d'être faite, concernant l'étendue du cimetière. Sa limite ouest se trouvant hors emprise des fouilles, elle n'a donc pu être comparée avec celle qu'indique le plan de la fin du XVII^e s. Vers le sud, l'absence vérifiée de toute inhumation au-delà du débouché de l'actuelle rue Saint-Hugues démontre que, de ce côté, la limite du cimetière médiéval n'excédait pas celle de l'Epoque moderne. C'était l'inverse, en revanche, du côté nord, puisque de nombreuses inhumations antérieures au milieu du XVe s. ont été retrouvées dans l'angle formé par le bas-côté nord de la cathédrale et la façade de l'église Saint-Hugues, espace inclus par la suite dans une basse-cour sur laquelle s'ouvrait l'entrée principale du palais épiscopal (*cf. infra*, chap. 13).
- 6 Une autre remarque générale porte sur l'organisation du cimetière, la logique de regroupement des tombes. Le peu qui en a été perçu ne permet pas d'estimer ce qui de l'appartenance familiale, de la position sociale ou de tout autre critère l'emportait dans le choix ou la détermination de l'emplacement de la sépulture. La seule donnée certaine

est l'existence d'au moins un secteur, bien délimité, réservé à l'inhumation des enfants. La partie reconnue de ce secteur, comprise dans l'angle formé par la chapelle des Alleman et celle dite « ancienne sacristie de Saint-Hugues » (cf. *infra*, chap. 13) n'en représente peut-être qu'une surface très réduite du fait, précisément, de la construction, dans la seconde moitié du XVe s., des deux chapelles et de celle, plus au nord, de caveaux voûtés. Cette surface, cependant, a livré à la fouille (Montjoye 1992 b) une séquence continue de dix-sept sépultures superposées, de sujets jeunes ou très jeunes, installées le long de la fondation d'un pilier que nous croyons devoir dater du XIIIe s. (cf. *infra*, chap. 10). Cinq sépultures préservées sous les précédentes et antérieures à la construction du pilier sont des sépultures d'adultes, certaines en coffres maçonnés anthropomorphes qu'on date plutôt des XIIe et XIIIe s. (Colardelle, Demians d'Archimbaud, Raynaud 1996 ; type 13.2. p. 289-290). Il apparaît donc que c'est à partir du XIIIe s. que l'endroit fut réservé à l'inhumation des enfants. Il y a là le reflet d'une pratique nullement spécifique à Grenoble et qu'on commence à bien connaître (Boissavit-Camus, Zadora-Rio 1996, p. 50). Il est vrai que dans la plupart des cas l'emplacement choisi est plutôt au nord et à l'est de l'abside (Sapin 1996, p. 75). Mais dans le cas de Grenoble, où le chevet des églises est ceinturé au plus près par le rempart urbain, l'emplacement à l'ouest va, pour ainsi dire, de soi.

L'intervention archéologique

7 François Baucheron et Franck Gabayet

- 8 Les interventions archéologiques sur le cimetière paroissial, entre 1989 et 1994, ont été menées, pour la plus grande partie d'entre-elles, dans des conditions d'urgence imposées d'abord par la nécessité de dégager le plan complet du baptistère⁷⁹, puis, une fois son existence avérée, par l'engagement d'un processus complexe d'aménagement de l'ensemble évêché - cathédrale - « crypte archéologique ». Ce n'est donc pas en fonction d'une problématique scientifiquement établie qu'ont été conduites les investigations, mais pour répondre à la demande de travaux de consolidation ou d'aménagement.
- 9 En 1992 cependant, une campagne de trois mois a été l'occasion de mettre en pratique les techniques de l'anthropologie de terrain (Blaizot 1994). L'étude a porté sur 94 sépultures primaires et 45 amas d'ossements répartis sur environ 45 m². Une partie seulement de cet échantillon a par ailleurs fait l'objet d'une interprétation après étude en laboratoire.
- 10 Au total, plus de 530 sépultures ont été fouillées selon des méthodes très différentes, dans des secteurs dispersés et souvent très étroits (**fig. 114**). Cette situation particulièrement complexe interdit évidemment toute restitution de l'emprise du cimetière à quelque période que ce soit du Moyen Âge, et la constitution d'une typochronologie globale : on se limitera donc à quelques considérations sur ce qu'on peut savoir de l'organisation du cimetière et à la présentation de quelques types de sépultures caractéristiques.

114 - Plan de répartition des sépultures

Principaux types de sépultures identifiés

Coffrage et coffre mixtes

- 11 Ce type de sépulture, relativement fréquent, se présente sous la forme d'un entourage discontinu de blocs en matériaux divers, tels que galets, pierres calcaires brutes ou sommairement équarries, voire fragments de dalles remployés formant le cas échéant, une alvéole céphalique. Il ressort de l'étude archéo-anthropologique que la décomposition des corps s'est effectuée en espace vide et il faut donc admettre que, malgré l'absence de trace ligneuse, les pierres servaient à caler des planches de bois soutenant un couvercle réalisé dans le même matériau.
- 12 Dans le contexte régional, les typologies ne mettent pas en évidence de semblables sépultures.
- 13 Par comparaison de l'architecture des tombes uniquement, on serait tenté de les rapprocher des « coffrages mixtes » identifiés dans le sud-est de la Gaule, où ce type de sépulture se rencontre essentiellement aux VIII^e-IX^e s. et dans le cours du siècle suivant pour les plus récentes (Colardelle *et al.* 1996, type 11, p. 287-288).
- 14 Les coffrages comptent parmi les plus anciennes sépultures mises au jour Place Notre-Dame et sur le site de l'ancien évêché, mais ce n'est sans doute pas avant le Xe s., ou dans le courant du XI^e, qu'il faut situer leur mise en œuvre et partant, l'installation du cimetière paroissial (*cf. supra*).

Coffrage continu de moellons non maçonnés

- 15 Cette catégorie regroupe des tombes aménagées à l'aide de blocs calcaires de taille variée, soigneusement disposés dans le fond de la fosse, selon un plan sub-

rectangulaire. Une alvéole céphalique peut éventuellement être ménagée. Plus rarement, la sépulture comporte deux assises construites en pierres sèches. Il est désormais avéré que ces tombes ne disposaient ni de doublage intérieur, ni de fond de bois, mais qu'un couvercle en matériau périssable protégeait le corps, puisque celui-ci s'est décomposé dans un espace vide (Blaizot 1994, p. 47).

- 16 Deux coquilles Saint-Jacques percées et un élément de fer qui pourrait appartenir à un bourdon de pèlerin, mobilier généralement attribué au XIe s., ont été découverts dans le remblaiement de tombes de cette catégorie.

Coffrage maçonné

- 17 Ce type n'a été observé qu'à deux reprises. La seule tombe complète est constituée de blocs et de moellons de tuf assemblés par un mortier de chaux de bonne qualité. Une alvéole céphalique y est aménagée grâce au décalage en dedans de deux blocs. Il est à noter que cette tombe ne comporte pas de fond construit. Le couvercle, réalisé à l'aide de dalles calcaires maçonnées, a fait l'objet de réparations qui suggèrent plusieurs réouvertures : l'étude anthropologique a d'ailleurs confirmé l'hypothèse en dénombrant un minimum de quatre individus, dont deux au moins ont fait l'objet d'une réduction individuelle de corps in situ (Blaizot 1994, p. 7-8).
- 18 Bien que le caractère ovalaire du plan de la tombe ne soit pas systématique, ce type de sépulture, comme le précédent, peut appartenir à la catégorie des coffrages ovales de galets ou de moellons, correspondant au type 12 de la chronotypologie proposée pour les tombes du sud-est de la Gaule : elles sont datées des Xe-XIe s. (Colardelle *et al.* 1996, p. 288-289).

Coffrage complet de dalles calcaires

- 19 Un seul exemplaire de ce type a été mis au jour. De plan rectangulaire, le fond, les parois et le couvercle de la tombe sont réalisées en dalles calcaires maçonnées à l'aide d'un solide mortier de chaux. Hormis le sujet retrouvé en position primaire, les ossements d'au moins 36 individus ont été exhumés de ce coffrage. On observe que le couvercle a été endommagé à l'occasion des réouvertures successives. Les ultimes réparations, d'une facture assez fruste, ont consisté à masquer les lacunes de la couverture à l'aide d'un simple mortier de chaux.
- 20 Les coffrages en lauzes ou en dalles calcaires de section quadrangulaire sont datés des VIe-VIIIe s. (Colardelle *et al.* 1996, type 7.2, pp. 283-284). Il apparaît que la tombe 221, dont les caractéristiques permettent de la rattacher à ce type de coffrage, est de toute évidence postérieure à la période proposée : le creusement de la sépulture a en effet entamé des coffrages de moellons non maçonnés attribués aux Xe-XIe s. On pourrait s'étonner de cet écart chronologique, mais il est vrai qu'une forme distinctive, même tombée en désuétude, peut réapparaître si elle est mieux adaptée à un besoin particulier, dans la mesure où les matériaux sont disponibles (Blaizot 1994, p. 54).

Cercueil

- 21 La présence de clous de fer est en général le seul indice permettant de discriminer le cercueil, élément mobile, de tout autre aménagement de bois construit directement dans la fosse. Au sein de la série étudiée, plusieurs tombes contenant des cercueils ont

pu être identifiées de cette manière. Dans certains cas, les contenants étaient particulièrement étroits comme en témoignent les effets de contrainte et de paroi affectant les ossements et la disposition des clous sur les os, ou même à l'intérieur du squelette (Blaizot 1994, p. 48). La présence d'épingles de bronze semble indiquer que dans nombre de cercueils, le corps était enveloppé dans un linceul.

- 22 Les inhumations en cercueil appartiennent à deux périodes bien distinctes : la première est comprise entre le I^{er} et le V^e s. de notre ère, le début de la seconde se situant vers la fin du XIII^e ou le début du XIV^e s. (Colardelle *et al.* 1996, type 2, p. 273). Les sépultures en cercueil fouillées Place Notre-Dame et sur le site de l'ancien évêché n'ont pu être datées, mais la chronologie relative démontre que les inhumations de ce type font effectivement partie des tombes les plus récentes.
- 23 L'état de conservation des sépultures n'était pas suffisant pour déterminer la forme des cercueils, excepté à l'intérieur de deux caveaux en briques datables entre le milieu du X^{Ve} et le début du XVI^e s., rapidement observés avant leur comblement⁸⁰. Les conditions étaient ici particulièrement propices à la conservation du bois et il a été possible de reconnaître dans l'empilement, des cercueils de plan hexagonal (anthropomorphes).

Sépulture en pleine terre

- 24 L'absence d'aménagement ou de vestiges ligneux ne suffit plus à affirmer qu'un corps a été directement déposé en terre. En revanche, une argumentation basée sur l'analyse des connexions anatomiques du squelette permet de reconnaître une décomposition du cadavre en espace colmaté. Malgré la mise en œuvre des techniques de l'archéoanthropologie sur le site de la Place Notre-Dame, peu de tombes de ce type ont pu être identifiées. Cette situation tient essentiellement à l'exhumation des sépultures les plus récentes lors du transfert du cimetière vers la fin du XVII^e s. C'est en effet parmi celles-ci qu'il faut classer les sépultures en pleine terre, qui à partir de la fin du XIII^e s. et surtout au XIV^e s., sont utilisées conjointement avec les cercueils (Colardelle *et al.* 1996, type 14, p. 291).

- 25 **FB et FG**

Le fonctionnement du cimetière : méthodes d'approche (Frédérique Blaizot)

Au cours de la campagne de 1992, les méthodes de l'anthropologie de terrain ont été employées pour la première fois de manière exhaustive pour étudier un cimetière urbain non stratifié. Cette intervention a été l'occasion de réfléchir aux potentialités des ensembles de ce type et aux stratégies à mettre en œuvre pour les fouiller⁸¹.

Dans ces contextes, l'utilisation intensive d'un espace limité engendre de nombreux recoupements de sépultures entre elles, une circulation importante d'ossements ainsi remaniés, et des destructions partielles ou complètes des remblais de réhaussement des sols d'utilisation. Cette « surexploitation » de l'espace implique une gestion particulière du cimetière, raisonnée ou fortuite, qu'il importe de définir. La chronologie relative des dépôts n'est plus approchée par la reconnaissance des creusements, mais par l'analyse des divers remaniements, notamment par la circulation des pièces osseuses des squelettes. Nous avons effectué un enregistrement très rigoureux et en trois dimensions de tous les

ossements en situation secondaire, car nous nous trouvons alors face à ce qu'A. Leroi-Gourhan a appelé les « structures latentes », déterminées par les caractères de groupements topographiques de témoins discrets, que l'analyse va mettre en évidence (Leroi-Gourhan 1983). Ainsi, si l'étude taphonomique d'une sépulture individuelle nécessite les seules données de l'enregistrement in situ de ses constituants (squelette, caractéristiques de la fosse, du sédiment, de l'architecture...), celle des pièces dissociées demande un long travail de « reconstitution » en laboratoire. Il s'agit de rechercher les différentes liaisons anatomiques entre les os, afin de retrouver ceux qui appartiennent au même sujet, et raisonner sur les modes de leurs déplacements (Duday 1987).

Dans l'échantillon sur lequel nous avons appliqué ces méthodes, la moitié des sépultures primaires n'étaient représentées que par quelques éléments en connexion, dont le nombre peut être faible. Mais les destructions complètes de sépultures sont probablement aussi nombreuses, ce qu'illustre l'exemple d'un ensemble extrait du secteur fouillé (cf. *infra*) (**fig. 115**).

Au-dessus d'une sépulture primaire (sp. 214), nous avons dégagé un important amas d'ossements composé de 521 pièces, dont le prélèvement nécessita sept décapages (US. 3737). Parmi les os dissociés et mêlés au sédiment, se trouvaient quelques éléments résiduels en connexion : sépulture 186 (jambe et pied gauches situés à une profondeur de 211.10), sépulture 185.1 (composée d'une jambe et d'une patella droites à la cote 211.14), et la sépulture 207 placée sous 186 à 211.04 (rachis et membre inférieur gauche).

Au sein de l'amas, des liaisons anatomiques ont été établies sur des pièces dispersées sur toute la hauteur du dépôt, montrant ainsi que celui-ci, dans son dernier état, fut constitué en une seule fois. Le Nombre Minimum d'Individus varie entre 3 et 17 sujets suivant l'os utilisé pour sa détermination. Toutefois, les sujets sont globalement bien représentés. La sous-représentation des squelettes ne peut pas être évitée compte tenu de l'impossibilité de réattribuer tous les os à un même sujet lorsque la série est importante et homogène. Mais on a la démonstration que certains squelettes sont incomplets, puisque sur certaines pièces ne pouvant être confondues (stade de maturation identique, appartenance à un même ensemble pathologique), aucune liaison n'a été obtenue. Des ossements réattribués au squelette 186 ont été retrouvés à travers l'amas 3737, alors qu'aucune pièce ne correspond à 185.1 et à 207. La position de 185.1 et la présence de pièces lui appartenant dans le remblaiement d'une sépulture sus-jacente (sp. 166), indiquent que cette dernière est responsable de sa destruction. De même, la dissémination des os de 186 sur toute la hauteur de l'amas et jusqu'au niveau de la primaire 214, est un argument pour dire que le squelette 186 est recoupé par le creusement de la fosse de 214. On peut remarquer que les parties du squelette 186 en place reposent sur la partie nord-est de l'amas 3737 qui recouvre 207, ce qui implique alors que l'amas d'ossements était déjà en place avant l'installation de 214.

Ainsi, il faut supposer que 207 a été en partie détruit par une sépulture antérieure à 214 et aujourd'hui disparue, au-dessus de laquelle se trouvait un remblaiement comportant des pièces dissociées ; le sujet 214 réutilise cet emplacement, et sa fosse perfore l'amas d'ossements. L'absence, sur le fond de celle-ci, d'os en connexion ne lui appartenant pas, permet d'envisager qu'elle fut creusée plus profondément que les niveaux antérieurs. On remarquera la diversité dans le

traitement des os ; aucun élément du squelette 207 n'a été retrouvé dans l'amas, les os ayant probablement été rejetés à l'extérieur.

115 – Exemples de liaisons anatomiques secondaires sur les os de l'amas d'ossement : sujet 186 dont la jambe et le pied gauches sont en connexion (en rouge) – sujet de grande taille (en grisé)

Le grand nombre de sujets représentés de manière quasi complète (NMI = 4) montre que cet emplacement fut fréquemment utilisé, et que les os des squelettes perturbés étaient souvent laissés dans l'emprise de la nouvelle fosse. Enfin, les autres ossements appartiennent sans doute à des parties de squelettes recoupées et réintégrées au remblaiement sans cesse remanié. Dans notre échantillon, 67 % des unités stratigraphiques de dépôts sont constituées de sépultures primaires très incomplètes ou de regroupements de pièces en situation secondaire. L'analyse des amas d'ossements est essentielle si l'on veut comprendre l'évolution et le mode de constitution du cimetière, parce que sous leur apparente homogénéité se cache une différence de nature (Blaizot 1996 b), qui rend compte de phénomènes différents.

Dans un cimetière comme celui de Grenoble, il est impossible d'espérer raisonner sur l'organisation sociale du groupe inhumé à partir des données de terrain et du matériel osseux, même s'il était fouillé de manière exhaustive. En effet, la gestion particulière d'un tel ensemble implique qu'il est toujours fortement sous-représenté par rapport à celui de la population réelle, et que les amas d'ossements ne constituent en aucun cas une composition homogène. En revanche, il est possible, en privilégiant la lecture verticale en plusieurs secteurs de l'emprise, d'approcher la typo-chronologie et le mode de gestion du cimetière.

La fouille de 1992 a abouti à une typologie qui n'est valable que pour la zone fouillée. Sa valeur s'établit surtout en terme de chronologie relative, puisque la mise en œuvre des méthodes de l'anthropologie de terrain a permis d'approcher le mode de constitution du cimetière pour l'échantillon.

L'un des grands écueils d'un échantillonnage est de ne pouvoir que très peu compenser les lacunes des sépultures non significatives, c'est-à-dire pour lesquelles le mode d'inhumation ne peut pas être reconnu en raison de l'ambiguïté des informations recueillies. Dans un cimetière urbain très dense, le phénomène est accru par le grand nombre de sépultures partielles.

Afin d'estimer la représentativité, par rapport à l'ensemble du cimetière, des types de tombes et des séquences reconnues, il aurait fallu confronter certaines informations obtenues en 1992 aux données issues des sépultures primaires exhumées en 1989 et 1993. Bien qu'il soit illusoire de rechercher, a posteriori, des informations qui n'ont pas été enregistrées dans ce but dès le départ, il aurait été intéressant d'essayer d'approcher certains aspects de l'organisation et de la gestion du cimetière sur la totalité de la zone fouillée ; les types de tombes mis au jour en avant de la façade de la cathédrale sont-ils différents de ceux que l'on rencontre plus à distance, et traduisent-ils un statut particulier des inhumés ? Près de la façade, qui joue un rôle attractif, la densité des dépôts et la surélévation du parvis ont entraîné des destructions de niveaux complets de sépultures ; a-t-on alors des séquences différentes dans d'autres secteurs du cimetière, qui font défaut dans la zone testée ? Existe-t-il sur l'ensemble des sous-ensembles archéologiques suffisamment préservés, pouvant faire l'objet d'une étude particulière ? Ce travail, relativement lourd dans la mesure où il demanderait de reprendre l'ensemble de la documentation et de la réanalyser, n'a pas pu être réalisé dans le cadre de cette publication.

F. B.

Des activités artisanales et domestiques

- 26 Dans la partie la plus orientale du site incluse sous l'aile ouest actuelle de l'ancien évêché, recouvrant les vestiges arasés de l'ancien bâtiment VI, un remblai épais de 20 à 35 cm a été observé, témoignant de l'abolition complète des anciennes dispositions et fonctions de l'endroit (**Pl. 8, coupes 11 et 12**). Dans ce remblai, très hétérogène, mais de même aspect sur toute sa hauteur, on a remarqué la présence de nombreux blocs provenant de la démolition de bâtiments, beaucoup de mortier de chaux décomposé et de grandes quantités de tuiles.
- 27 On doit également signaler la présence, dans l'épaisseur de cette couche, de trois gros blocs de calcaire non taillés (**fig. 116 a b c**), disposés au pied du mur d'enceinte avec un espacement de 0,80 à 0,90 m et affleurant la surface. Les trois blocs semblaient avoir été apportés en même temps que le remblai les contenant. Celui du milieu, seul, apparaissait au milieu d'une fosse. Mais cette fosse, qui entamait le sol surmontant le remblai, n'était que la marque d'une tentative manquée de récupération. La face de ces blocs tournée vers le haut se présentait assez plane, ce qui suggère qu'ils aient pu avoir une fonction de support, par exemple pour des poteaux de bois. Malheureusement aucun indice supplémentaire ne permet de pousser davantage l'interprétation de ce dispositif.

116- Vestiges d'installations artisanales *intra-muros*

- 28 Il est difficile d'établir si le remblai 6097/6106 a été apporté en vue des installations dont son sommet porte les empreintes ou s'il traduit un abandon prolongé après destruction des bâtiments de la phase précédente. Il est à noter que les matériaux qu'on y trouve renvoient tous à des temps très antérieurs au Moyen Âge classique : fragments de dalles en marbre, sans doute éléments de placage dont certains sont moulurés

(plinthes ?), tegulae, un tronçon de chaperon de mur d'enclos d'époque antique, semblable à ceux qui furent remployés à la fin du IIIe s. dans les fondations de la tour orientale de la porte Viennoise (cf. *supra*). On peut dire que ce remblai marque en stratigraphie une articulation entre le Moyen Âge et les périodes plus anciennes.

- 29 En effet, la surface de la couche, légèrement durcie et noircie, portait des traces nombreuses et très nettes, liées, semble-t-il, à des activités artisanales d'époque médiévale (**fig. 116**). On y observait, en particulier quatre empreintes de formes plus ou moins rectangulaires (**fig. 116 d e f g**), longues de 0,80 m et larges de la moitié qui occupaient le fond de fosses aux contours et parois difficiles à distinguer dans la masse friable du terrain encaissant. Le fond, en revanche, paraissait tapissé d'une croûte qu'on eût dit brûlée et fortement imprégnée d'oxyde de fer. Deux de ces empreintes présentaient en leur centre une perforation circulaire d'un diamètre de 0,15 m environ, trace d'un probable pieu vertical (**fig. 117**). Des vestiges d'aménagement très comparables (**fig. 116 h i j**) ont également été observés et fouillés dans l'espace de la crypte archéologique, occupant une même position stratigraphique. Là, le terrain dans lequel ils étaient installés, plus consistant, laissait plus clairement distinguer les fosses. L'empreinte au fond, de mêmes formes et dimensions que celles décrites plus haut, présentait également des perforations centrales. Mais dans les deux cas, les fosses apparaissaient concentrées sur une surface réduite. Ce long et laborieux descriptif exempt de toute interprétation indique assez la perplexité dans laquelle nous sommes encore s'agissant de trouver une explication plausible à la présence et à la forme particulière de ces aménagements⁸².

117- Empreinte en creux, vestige d'artisanat ?

- 30 Plus aisément identifiables, en revanche, étaient les vestiges d'un dispositif associé aux empreintes ci-dessus décrites. Ce sont ceux d'un alandier de direction est-ouest (**fig. 116 k**), long de 3,30 m et large en moyenne de 0,50 m, creusé dans l'épaisseur du

remblai 6097/6106. Dans sa partie médiane et seulement là, deux rangées de blocs de tuf taillés — certainement de récupération — venaient renforcer les parois, réduisant la largeur du canal à 0,30 m, et constituaient le support ou sole qui a servi à la fonte d'une cloche. On discernait encore en plan, très estompés, des contours circulaires témoins de cette opération (**fig. 118**). Les parois de l'alancier et particulièrement les blocs de tuf, soigneusement enduits d'argile, paraissaient rubéfiés sous l'action du feu. On ne peut manquer de rapprocher cette installation de celles de même nature dont les restes ont été retrouvés dans les fouilles de la cour de l'archevêché d'Aix-en-Provence (Fixot, Guyon, Pelletier, Rivet 1986, p. 263-266). Signalons enfin, tout à côté de l'alancier, une aire grossièrement circulaire d'un peu plus de 1 m de diamètre (**fig. 116 1**) où s'observait une terre assez fine et sombre, maculée de cendres et renfermant de nombreuses scories métalliques. Précisons qu'il n'a pas été retrouvé de fragments de moule de cloche.

118- Alancier de fondeur de cloche

- 31 Le mobilier associé à cette phase d'activité est d'une extrême pauvreté. Outre des fragments d'enduit peint, quelques ossements d'animaux et des nodules métalliques n'autorisant aucune datation, on n'y compte que 36 tessons de poterie dont plus du quart appartiennent à des productions gallo-romaines. La céramique datante provient exclusivement de pots globulaires gris à fonds plus ou moins bombés, ce qui oriente vers les XI^e et XII^e s. La présence d'un fragment de fond marqué, trait caractéristique d'une production régionale de la première moitié du XI^e s. inconnue jusqu'ici sur le territoire de Grenoble (Faure-Boucharlat, Colardelle, Fixot, 1980) ne saurait suffire — il n'est probablement que résiduel — pour faire pencher vers la datation la plus haute. Le faciès du mobilier céramique de la phase immédiatement postérieure, tire quant à lui, plus nettement vers le XII^e s.
- 32 Cette seconde phase médiévale (**fig. 119**) était matérialisée par un double niveau de sol observé de part et d'autre d'un mur moderne (M 79) qui l'entamait : couches 6 062 et

6 068 du côté est, auxquelles correspondaient à l'ouest les niveaux 6 020 et 6 030 (**Pl. 8, coupe 11**). Il s'agit cette fois de véritables sols de terre battue, à la surface damée et noircie, qui paraissent correspondre à une occupation de type domestique. On y observait, en particulier, deux foyers établis à même la surface. L'un d'eux (**fig. 119 a**) était délimité par quelques pierres délitées sous l'action du feu, l'autre (**fig. 119 b**) occupait une dépression circulaire en cuvette tapissée de plusieurs recharges d'une argile retrouvée fortement rubéfiée. Seize trous de piquets de 2 à 4 cm de diamètre, tous concentrés dans le même secteur sans qu'on puisse toutefois y repérer une organisation régulière, témoignaient eux aussi d'une certaine intensité d'occupation. À cette impression concourait, enfin, la présence de nombreuses fosses de formes et de profondeurs des plus variables, certaines contenant du mobilier, d'autres non, et dont la fonction précise nous échappe. Une empreinte en creux longue de 2,30 m et large d'à peine 20 cm, parfaitement rectiligne (**fig. 119 c**) pourrait être la trace laissée par une pièce de bois, sablière basse d'une cloison ou support d'un élément mobilier. Cette empreinte a été entamée par le creusement d'une fosse. La succession, probablement rapide, des aménagements est avérée par le recoupement entre elles des fosses, l'établissement d'un des foyers sur une fosse remblayée ou encore l'empreinte de piquets dans les sédiments argileux de l'autre foyer.

119 – Occupation domestique *intra-muros*

- 33 Ce sont seulement 64 tessons disséminés dans l'épaisseur des sols et les comblements de fosses qui orientent vers une datation du XII^e s. Il s'agit exclusivement de céramique grise à formes globulaires, fonds plus ou moins bombés, avec une répartition à peu près égale entre lèvres en bandeau et lèvres éversées. La découverte dans les remblais portant les sols (6 071/6 073 et 6 094) d'une forme de lèvre inconnue avant le XII^e s. confirme cette estimation.

- 34 La séquence d'occupation la plus récente ne subsistait que du côté est du mur M 79. La couche 6 015, rencontrée immédiatement sous le sol moderne 6 010, n'était sans doute que le reliquat d'un niveau au sommet érodé à l'Epoque moderne. Elle était traversée par une grande fosse dont le remplissage a livré de la céramique grise en grande quantité. Les niveaux sous-jacents sont apparus comme autant de recharges ou remblais au-dessus d'un sol (6 044), à la surface fortement durcie et noircie, plusieurs fois réchappé. Trois petits creusements circulaires de 40 à 50 cm de diamètre et profonds d'une dizaine de centimètres, une fosse également circulaire un peu plus grande et profonde s'observaient dans ce sol. Dans le mobilier assez abondant fourni par cette série de niveaux, quelque 341 tessons, on constate une légère évolution par rapport aux phases précédentes. Certaines formes de bords — lèvre éversée avec gorge interne et bourrelet externe ou un certain type de bandeau — renvoient plutôt à la charnière des XII^e et XIII^e s. Toutefois l'absence totale de pâte claire glaçurée incite à ne pas trop tirer la datation vers le bas.
- 35 Aux trois phases médiévales reconnues correspondent donc deux types distincts d'occupation. L'absence de sol aménagé et le type d'activités incitent à se représenter, à la phase la plus ancienne, l'espace au-devant du rempart dégagé de toute construction. Cette situation à ciel ouvert apparaît exceptionnelle dans l'histoire de ce secteur. Les vestiges des deux phases les plus récentes témoignent, en effet d'une occupation de type domestique et les sols de terre battue noircis qui les caractérisent sont de toute évidence des sols d'habitation. On doit donc supposer à cette époque l'existence d'un bâtiment adossé au rempart (bâtiment VII), dont tout vestige construit a disparu, probablement du fait des reconstructions de la période des XIII^e-XIV^e s., puis de l'Epoque moderne. Nul indice ne permet de pousser davantage l'interprétation de ce bâtiment, dans lequel on éprouve assez de réticence à voir un vestige du premier état de la résidence épiscopale médiévale.

Les extensions médiévales extra-muros

- 36 Après l'abandon de la petite nécropole établie au pied du mur d'enceinte, l'évolution des occupations de la bande de terrain entre rempart et fossé est bien difficile à cerner. De fait, les témoins archéologiques de la longue période du haut Moyen Âge sont on ne peut plus rares et ténus sur le site de l'ancien évêché. À cette carence deux raisons. La première est que les aménagements qui ont motivé les interventions de sauvetage dans le sous-sol de la moitié orientale de l'aile nord où les niveaux de cette période avaient toute chance d'être préservés, ne représentaient pas de menaces pour ceux-ci : ils n'ont donc pas été fouillés. La seconde tient au fait que la plus grande partie du site fouillé (sous-sol du bâtiment et cour) coïncide avec l'emprise du fossé antique qui pendant toute la période du haut Moyen Âge, précisément, est resté en eau.

Quelques traces ténues du haut Moyen Âge

- 37 Pour cette période n'ont donc été observés que des apports de terrain successifs, sur environ 1 m d'épaisseur, préservés sur une mince bande entre le rempart et une cave du XIX^e s., sous la salle située immédiatement à l'est de l'escalier d'honneur (**Pl. 13, coupe 17**). La fin de cette séquence stratigraphique était marquée par un gros mur dont la fondation, coulée en tranchée étroite, traversait tous les niveaux de remblaiement.

De ce mur (M 52 bis) établi perpendiculairement au rempart ne subsistait que le court tronçon épargné par la construction de la cave (**fig. 84**). La fouille a montré qu'il ne se prolongeait pas vers le nord au-delà de l'emprise de cette dernière, et aucun autre mur n'a été retrouvé qui puisse lui être rattaché. Dans les niveaux peu épais correspondant à la période à laquelle il fut utilisé, pas le moindre élément mobilier n'a été recueilli. Tout au plus peut-on affirmer son antériorité par rapport aux installations domestiques du Moyen Âge, dont les sols passaient au-dessus de ses vestiges arasés. Sa fonction, bien sûr, reste totalement inconnue.

- 38 Plus difficile encore à replacer dans le temps, puisqu'isolée de tout contexte stratigraphique⁸³, apparaît la réfection de la presque totalité du parement de la tour antique comprise sous le bâtiment de l'ancien évêché (*cf. supra*). Le parement régulier de petits moellons, volé ou bien dégradé, a été remplacé par des blocs, en moyenne sensiblement plus gros, posés de manière très irrégulière et assemblés au moyen d'un mortier gris-jaune, très différent du mortier de tuileau du parement originel (**fig. 20**). Si cette réparation du rempart est forcément antérieure au XIII^e s., époque où des parties de bâtiment vinrent s'appuyer contre la vieille tour, elle peut se placer à n'importe quelle période : le niveau très bas auquel descend cette réfection est un indice de l'époque — probablement reculée — à laquelle le parement initial a été endommagé, non de celle où il a été refait. En effet, cette réfection a pu se faire au moyen d'une tranchée, à partir d'un sol beaucoup plus haut.

Le remblaiement du fossé antique

- 39 Les observations sur le fossé ont été faites dans l'espace de la cour située au-devant de l'aile nord du palais, à une profondeur de plus de 2 m sous l'actuel pavé. Dans l'impossibilité où l'on était, du fait de la saturation en eau du terrain, de poursuivre une véritable fouille dans des conditions acceptables, il a été procédé au creusement à la pelle mécanique de tranchées dont l'intérêt était de permettre la lecture de coupes. C'est au même moment qu'ont été réalisés les prélèvements sédimentologiques par carottages au moyen desquels, on s'en souvient, ont pu être appréhendées les caractéristiques morphologiques et fonctionnelles — alimentation, dynamique des flux — de l'ouvrage (*cf. supra* chap. 2). L'approche stratigraphique qui va nous occuper ici, suggère des interprétations concernant la phase finale d'utilisation du fossé et son abandon.
- 40 L'une des tranchées, transversale au fossé (**Pl. 11, coupe 14**), a mis en évidence au niveau le plus profond deux couches de terrain superposées (1 232, 1 231) composées, l'une d'un mélange compact de sables et petits galets, l'autre de limons incluant quelques éléments grossiers (éclats de tuiles, petits galets, mortier). Le pendage prononcé de ces deux couches du sud vers le nord paraît souligner le bord d'un creusement. Ces marques laissées dans le terrain traduisent peut-être le recul ultime de l'escarpe du fossé à quelque 5 m de son implantation primitive observée sous le bâtiment. La couche 1 230, limoneuse, noirâtre, paraît quant à elle correspondre au dépôt formé dans le chenal tandis que celles qui le surmontent, faisant alterner des limons presque stériles (1 229, 1 227) et des remblais hétérogènes (1 228, 1 226), viennent sceller le comblement du fossé.
- 41 Dans la seconde tranchée, de même direction cette fois que le fossé (**Pl. 12, coupe 15**), les couches les plus profondes (1 225, 1 224), qui traduisent l'activité du fossé encore en

eau, sont des limons noirâtres avec, au plus bas de gros éléments (blocs de pierre, galets, fragments de tuiles) qui paraissent signaler la proximité du fond. Immédiatement au-dessus s'observe un puissant remblai (1 223), composé très hétérogène incluant cailloutis, galets, fragments de tuiles, nodules de mortier, etc., qui peut être assimilé aux couches 1 226, 1 228 de la première tranchée. Ce remblai qui s'amortit en sifflet vers l'est apparaît comme un premier comblement partiel du fossé, côté ouest. Plus à l'est, le fossé a été maintenu en eau quelque temps encore, comme en témoignent, semble-t-il, les dépôts de limons fins 1 222 et 1 221, avant d'être définitivement rempli et effacé par la très épaisse couche 1 220. Cette dernière, qu'on reconnaît également plus à l'est (1 217, 2 134), se présente comme un dépôt de limons fins, stériles, d'origine naturelle. L'examen sédimentologique permet de conclure que ces limons pourraient avoir été apportés en une seule fois, au cours d'un épisode de forte inondation (*cf. supra* chap. 2).

- 42 En résumé, il semble bien que le comblement du fossé se soit fait en deux temps. On aurait procédé à un premier remblaiement dans le secteur de la porte Viennoise et, par la suite, ce qui apparaissait encore, plus à l'est, de la dépression du fossé fut enfoui sous les sédiments apportés par un débordement des eaux.
- 43 Si aucun mobilier n'a pu être prélevé dans les coupes réalisées à la pelle mécanique, de sorte que les dépôts formés dans le chenal ne peuvent être datés, quelques rares tessons de poterie ont été récoltés dans la partie supérieure du remblai qui correspond au premier comblement. L'aspect de ces fragments en pâte grise oriente vers une datation à la période XIe-XIIe s. Dans les remblais apportés au-dessus du dépôt d'inondation (couches 1 213, 1 219, 2 133, 2 132, 2 131, 2 129, 2 128, 2 262 ; 2 123, 2 151) (**Pl. 12, coupes 15 et 16**), c'est un matériel céramique (64 tessons) tout à fait comparable qui a été trouvé, indiquant que les deux phases de comblement du fossé s'inscrivent probablement dans une courte période. Ces apports de remblais, au-dessus du fossé définitivement comblé, ont servi à assainir et stabiliser le terrain en vue d'installations domestiques dont il va être question maintenant.

Des installations domestiques

- 44 Sur le large espace assaini grâce au remblaiement du fossé, des installations se sont succédé en trois phases.

Deux bâtiments sur sablières

- 45 Au milieu de l'actuelle cour d'honneur, ont été exhumés les vestiges d'un bâtiment rectangulaire long d'environ 8,50 m, sans compter son prolongement sous auvent, et large d'un peu plus de 5 m (bâtiment VIII). La fouille a dû en être conduite en deux fois dans les limites d'aires rectangulaires séparées par une banquette large de 2 m qui n'a pu être étudiée (**fig. 120**). Le bâtiment n'apparaissait que par les empreintes des poutres sablières qui portaient ses parois, faites probablement de clayonnages ou torchis, et la surface très reconnaissable de ses sols.

120- Occupation domestique *extra-muros* : bâtiments sur sablières

- 46 Observées immédiatement au-dessus des derniers remblais préparatoires (2 262, 2 128), les couches 2 261 et 2 126, riches en copeaux de bois bien conservés par l'extrême humidité du terrain et riches également, la seconde surtout, en céramique grise, doivent être comprises comme des niveaux de construction du bâtiment. Les sablières ont été posées directement sur ce sol. Puis le terrain a été rapidement relevé à l'extérieur pour porter de nouveaux sols : 2 250 à l'est, 2 115 et 1 199 au sud.
- 47 L'organisation intérieure du bâtiment peut être restituée. Une cloison de refend portée par une sablière partageait le volume en deux pièces. La plus petite, à l'est, mesurait tout juste 3m dans sa petite dimension. Le sol, très irrégulier, ne portait aucune trace d'usage mais, à sa surface, s'observait çà et là un infime dépôt brunâtre évoquant du bois ou de la matière végétale décomposée. Autant d'indices, selon nous, d'un dispositif de plancher reposant sur les sablières. L'absence quasi totale de mobilier dans l'espace de cette pièce ne contredit pas cette interprétation.
- 48 À l'inverse, la salle ouest, de plan sensiblement carré, présentait un sol caractéristique de terre battue (2112), plusieurs fois rechapé, dont les différentes strates n'ont livré, malheureusement, qu'un mobilier céramique rare et émiétté, preuve d'un balayage régulier et soigneux. Eloigné des parois, mais quelque peu excentré, se trouvait un foyer posé à même le sol. On peut supposer qu'il était de forme carrée, d'environ 1,70m de côté, mais une partie en est restée engagée sous la banquette de terrain qu'il a fallu maintenir entre les secteurs de fouille. Cernée par une bordure de pierres et de galets, la surface de ce foyer (**fig. 121**) était revêtue de gros fragments jointifs de tuiles à rebords. Ces tuiles, très différentes des spécimens gallo-romains par leurs dimensions et leur épaisseur moindres, par la couleur très claire — beige à jaune — de la pâte, sont, à l'évidence, de fabrication contemporaine du bâtiment. Elles témoignent de la survivance jusqu'en pleine période médiévale de techniques héritées de l'Antiquité. Des

fragments de tuiles semblables à celles du foyer ont été trouvés disséminés dans la plupart des niveaux de cette période. Ces tuiles sont cependant en nombre trop restreint pour qu'on puisse supposer que la toiture du bâtiment VIII en ait été pourvue. Les parois très minces de celui-ci n'ont pu d'ailleurs supporter qu'une couverture légère en matière végétale. Ajoutons que nulle cheminée ne devait traverser cette dernière et que les fumées du foyer n'avaient d'autres exutoires que porte(s) et fenêtres : aucune trace de poteau ne permet de restituer un quelconque système de hotte.

121- Détail du foyer du bâtiment VIII

- 49 Prolongeant le bâtiment vers l'ouest sur quelque 2,50m, s'observait une surface rectangulaire marquée par un sol de terre fine et noirâtre (1199), moins régulier toutefois que les sols intérieurs. Il s'agit, à n'en pas douter, d'une aire sous auvent qui devait probablement communiquer avec l'habitation. L'auvent devait être porté, du côté opposé au bâtiment, par une file de poteaux dont les empreintes ont été retrouvées pour deux d'entre eux. Deux autres, plus au nord (hors l'emprise de la fouille) doivent être restitués.
- 50 Enfin, complétant cet aménagement, un petit fossé de direction nord-sud longeait le bâtiment sur sa face ouest (**fig. 122 et 124**). Il est douteux que ce fossé, large d'à peine 2m et profond de quelque 0,50 m, ait assuré une fonction défensive. Il faut plutôt y voir un système de drainage du terrain, sans doute aussi humide à cette époque qu'aujourd'hui.
- 51 Ce système est peut-être à rapprocher d'un autre dispositif excavé, plus complexe et aperçu de manière très incomplète plus au nord (**fig. 123**). Le bord de ce creusement est, cette fois, de direction est-ouest mais avec, du côté est, une amorce de retour vers le nord entrevue à la fouille. Le profil est celui d'un fossé en cuvette, profond d'environ

1 m, dont l'escarpe sud a été boisée au moyen d'un tronc grossièrement équarri. Une petite pièce de bois de section carrée, plantée verticalement dans le substrat de limons devait, à l'origine, contribuer à maintenir plaquée au bord cette grosse poutre. À l'escarpe nord, beaucoup moins relevée que l'autre, fait suite un second creusement parallèle au premier, tout juste perçu en limite de la fouille. Dans le flanc de ce second creusement, paraissait incrustée une sorte de banquette maçonnée dont la surface, plane et horizontale, large d'environ 0,20m, portait plusieurs fragments de bois très dégradés. On éprouve le plus grand embarras quant à l'interprétation à donner d'un tel aménagement (**fig. 123**). On sait que dans ce secteur d'importants bouleversements du sous-sol accompagnèrent la construction du rempart du faubourg de l'Ile et de la porte Très-Cloîtres (*cf. infra*). L'hypothèse pouvait être soutenue que cet aménagement fossoyé en fût contemporain, bien que son altitude soit la même que celle du bâtiment sur sablières (**Pl. 12, coupe 16**). Aucun mobilier si ce n'est résiduel (d'époque gallo-romaine) n'ayant été recueilli dans les dépôts colmatant la dépression, on a procédé au prélèvement des pièces de bois pour tenter d'en tirer une datation. Si elles se sont révélées impropres à une expertise dendrochronologique, on a pu par le radiocarbone obtenir une estimation entre le premier quart du XI^e s. et le milieu du XII^e, avec des pics aux dates de 1029, 1110, 1150, ce qui exclut toute relation avec les travaux de fortification beaucoup plus tardifs⁸⁴.

122- Aire sous auvent et fossé du bâtiment VIII

123- Creusement boisé au sud du bâtiment VIII

124- Le bâtiment VIII au pied du rempart antique et de l'église Saint-Hugues : perspective restituée

- 52 À 5 m au nord du bâtiment VIII, ont été fouillés les vestiges d'une autre construction de même type (bâtiment IX), établie parallèlement à la première et en appui contre le rempart antique. De ce second bâtiment n'était conservée qu'une partie comprise entre

les murs d'une des salles de l'aile nord de l'ancien évêché. Ses extrémités est et ouest, qui excédaient ces limites, ont été détruites par des surcreusements du terrain au siècle dernier. En revanche, l'emplacement de sa paroi nord était marqué dans le sol par une empreinte en creux semblable à celles laissées par les sablières du premier bâtiment. Comme dans ce dernier, la surface d'occupation était fortement damée et noircie. Formé d'au moins deux pellicules superposées, le sol présentait un double pendage très accusé, du sud au nord et de l'ouest à l'est, avec deux aires de foyers nettement marquées. Certains indices montraient que la façade nord du bâtiment avait été déplacée vers l'extérieur : des remblais faits de matériaux de démolition (11 093) colmataient l'empreinte de la sablière supprimée et au-dessus d'eux le sol a été prolongé (**Pl. 13, coupe 18**). La nouvelle limite n'a pu être reconnue, oblitérée sans doute par la puissante fondation de la façade du palais du XIII^e s.

- 53 Dans l'ensemble des couches de terrain correspondant à l'occupation des bâtiments sur sablières, des quantités non négligeables de matériel céramique ont été prélevées. Il s'agit essentiellement des restes de vases globulaires en pâte grise, avec bords en bandeaux ou lèvres éversées, portant souvent sur la panse un décor très simple de rangées de bâtonnets imprimés peu profondément. L'un de ces vases dont le remontage fournit un profil complet s'orne d'un réseau de bandes rapportées digitées entrelacées. L'anse rubanée, très large, se rattache non à la lèvre (bandeau de profil assez inusuel) mais au sommet de la panse ; opposé à l'anse, un bec tubulaire, peu fréquent. La datation qu'on peut proposer à partir du mobilier céramique reste peu précise, vers le XII^e s., en l'absence de références fiables et en nombre suffisant pour cette période et pour la région de Grenoble.

De nouvelles installations

- 54 Le bâtiment VIII a probablement été détruit volontairement : l'absence de toute trace ligneuse dans les empreintes, alors que le terrain à ce niveau était déjà fort humide, donne à penser que les poutres sablières ont été récupérées. Sur toute la surface, un épais dépôt formé pour l'essentiel de gravats riches en mortier de chaux décomposé (1188, 2081, 2237) a été étendu, recouvrant les traces de la première occupation. Plus à l'est, des apports de remblais plus hétérogènes (2077, 2078, 2079, 2073) sont venus parfaire un rehaussement général du terrain de l'ordre de 0,40m. Enfin, dans l'espace délimité par l'ancienne remise, seule la couche 5167 au sommet damé et noirci traduit cette seconde période, sans présenter la moindre trace d'aménagement (**Pl. 14, coupe 19**).
- 55 Du fait que le relèvement n'a été effectué qu'à l'emplacement du bâtiment disparu, il est résulté la formation d'une sorte de plate-forme en net surplomb par rapport au niveau du terrain plus à l'ouest (**fig. 125**). Sur cette plate-forme, un espace rectangulaire a été délimité au sud par une pièce de bois, posée sur le sol, dont l'extrémité ouest était pourvue d'un assemblage en croix. Dans le prolongement nord du croisillon, une rangée de pierres fermait le rectangle du côté ouest. Une pellicule d'occupation riche en cendres et charbon de bois (1 189) s'observait sur une partie de la surface de l'enclos où elle scellait le comblement de deux fosses peu profondes (1 192, 1 193) contenant des tessons de céramique grise.

- 56 À 2,50 m à l'est de la pièce de bois et dans son prolongement, un dispositif de poutres dont l'assemblage dessinait grossièrement la forme d'un H avait laissé des traces très nettes dans le terrain.

125- Plate-forme et enclos de la seconde période

- 57 Enfin, plus loin dans la même direction, c'est un court tronçon de solin maçonné et l'empreinte au sol laissée par sa récupération que la fouille a permis de dégager, associés à deux trous de poteaux. Malheureusement, une partie de ces vestiges est restée dissimulée sous une banquette qui n'a pu être fouillée. On croit cependant pouvoir restituer une construction (bâtiment X) dessinant au sol un carré très irrégulier aux angles arrondis (**fig. 126**). À l'intérieur, quatre poteaux placés près des angles devaient supporter la couverture. Les parois peu épaisses portées par les solins étaient probablement en matériaux périssables.
- 58 Ce sont des recharges de terrain (1 183, 1 182, 1 177) qui, en enfouissant les pièces de bois, en ont conservé l'empreinte. Quoiqu'elles aient fait disparaître la rangée de pierres limitant l'enclos à l'ouest, ces recharges au sommet noirci traduisent les derniers épisodes de l'occupation caractérisée par les vestiges que nous venons de décrire. Loin d'atténuer l'effet de plate-forme, elles en accusent, au contraire, le profil (**Pl. 12, coupe 15**).

126- Occupation domestique *extra-muros* de la seconde période

- 59 Le second bâtiment de la phase précédente (bâtiment IX) a connu un destin identique et très probablement dans le même temps. Le remblai apporté pour en faire disparaître tout vestige paraissait formé de terres prises dans d'anciens espaces d'habitation à en juger par leur couleur noirâtre due à une forte teneur en cendres et charbon de bois et par les quantités non négligeables de matériel céramique qu'elles contenaient. Quatre trous de poteaux pratiqués à partir du sommet de cette couche, deux le long de la limite nord de la fouille, les deux autres contre la limite sud, définissaient une aire, sans doute couverte, au pied du rempart, sensiblement équivalente à celle de la pièce de l'ancien évêché où ils ont été observés. Donner de la construction légère, probablement en appentis (bâtiment XI), dont les trous de poteaux suggèrent la restitution, une interprétation précise, n'est pas possible. Le sommet de la couche 11083 n'avait pas un aspect de sol damé et la fonction d'habitat doit être exclue.
- 60 De fait, autant les bâtiments sur sablières de la phase précédente peuvent être considérés comme des habitations, autant ceux de cette seconde phase, à la fois légers et très sommaires, paraissent conçus plutôt pour des espaces de dépendances domestiques, mais non d'habitat à proprement parler. Un habitat existait probablement tout proche, mais rien n'en est apparu dans l'emprise des fouilles. Quant au mobilier archéologique — céramique et fer, pour l'essentiel — on n'y constate pas d'évolution marquante qui le distinguerait à coup sûr de celui de la phase précédente.
- 61 Tous les aménagements de cette seconde phase et les derniers sols correspondants ont été recouverts par un même dépôt qu'on retrouve sur toute l'étendue concernée par cette occupation. Il s'agit d'un épandage de sable pulvérulent de couleur vert-jaune qui n'est autre que de la pierre de molasse dégradée et où sont inclus nombre de fragments de ce matériau sur lesquels s'observent des traces de taille. Cette couche s'étend sur une bonne partie de la plate-forme (1 173, 2 062) aussi bien que sous l'ancienne remise

(5 166). À l'emplacement du bâtiment sur poteaux, cet apport est surmonté d'un dépôt de tuf concassé (11 068). Dans ce dernier bâtiment resté quelque temps debout, sans doute découvert, des remblais riches en matériaux de démolition se sont accumulés (11 064, 11 067). Puis les poteaux ont été arrachés comme en témoignaient de larges cuvettes emplies de terre sombre au sommet de la couche 11 067. La couche 11 062, qui est celle qu'ont entamée les travaux de construction du XIII^e s., est venue sceller cette destruction⁸⁵. Enfin, sur l'ensemble des surfaces fouillées ont été reconnus d'importants remblais au moyen desquels a été égalisé le terrain avant construction des bâtiments de la résidence épiscopale du XIII^e s. Sauf dans le secteur correspondant à l'ancienne remise, qui paraît avoir connu une troisième phase d'aménagements domestiques.

Un bâtiment à sol de mortier

- 62 Surmontant le dépôt de poudre de molasse (5 166), se distinguait nettement une mince pellicule de sédiment limoneux sombre (5 155) traversée par une empreinte de poteau. Il faut voir là les signes d'une phase d'occupation transitoire, peu intense et probablement très brève, enfouie bientôt (**Pl. 14, coupes 19 et 20**) sous un épais remblai (5 128, 5 140, 5 161, 5 157).
- 63 Sur le terrain ainsi rechargé a été installé, parallèlement au mur d'enceinte, un bâtiment rectangulaire oblong (bâtiment XII), large tout au plus de 2,70m hors œuvre et dont la longueur totale, qui ne peut être connue, excédait en tout cas 8,50m (**fig. 127**). Son plan était dessiné au sol par des murets maçonnés de faible épaisseur (0,25 à 0,30m), plutôt des solins, très arasés et inégalement conservés. Une cloison transversale partageait le bâtiment en deux salles. La salle ouest, longue de 4,80m, avait sa surface revêtue d'un radier de petits galets (5 127) formant l'assiette d'un sol de mortier de tuileau (5 139) (**fig. 128**). La présence de ce mortier de tuileau, qui n'avait certes pas l'épaisseur et la dureté de ceux en usage dans l'Antiquité, apporte un nouveau témoignage de la permanence au Moyen Âge, dans la région, de lointaines traditions techniques⁸⁶.

127- Occupation domestique extra-muros de la troisième période

128- Sol en mortier de tuileau du bâtiment XII

- 64 Avec le bâtiment que nous venons de décrire existait un muret un peu plus large (0,40m) et aussi peu fondé que les solins du bâtiment proprement dit. Ce muret (M 57), situé à quelque 2m au sud du bâtiment et parallèle à celui-ci, est conservé sur une longueur d'environ 3m. Il faut renoncer à en déterminer la fonction.

- 65 On notera comme une curiosité que tout le bâtiment suit les pendages très prononcés du terrain, tant du sud vers le nord que d'ouest en est. Sauf à considérer que ces déclivités se soient produites par affaissement du sous-sol après construction, ce qui est peu probable - les édifices de la période immédiatement postérieure (XIIIe s.) ne présentent aucun dévers de cette importance - on songe avec perplexité au mode d'utilisation d'un tel bâtiment au sol si peu plan.
- 66 L'absence de tout dépôt d'occupation caractérisé dans l'espace de la pièce orientale fait qu'il n'a été récolté aucun mobilier pouvant suggérer une datation. Dans les couches 5 134 et 5 126 qui venaient recouvrir le bâtiment détruit ont été trouvés trois tessons antiques et six tessons médiévaux en pâte grise sur lesquels il serait hasardeux de fonder une datation. Immédiatement au-dessus vient reposer le niveau de construction d'un bâtiment de la fin du XIIIe s. Or les constructions de la résidence épiscopale ont débuté, semble-t-il, dès le début du XIIIe s. La question reste donc posée de savoir si le petit bâtiment à sol de mortier de tuileau a précédé ces premières constructions du XIIIe s. ou s'il a coexisté avec elles jusqu'à l'agrandissement de la fin du XIIIe s.

Interprétation

- 67 La présence d'installations domestiques aux XIe-XIIe s., hors les murs de la ville, à l'emplacement du fossé remblayé, pose question. Faut-il voir dans les vestiges reconnus l'effet d'une occupation momentanée et isolée ou bien des témoins d'un phénomène plus ample intéressant le développement urbain ? Nous pencherions volontiers pour la seconde proposition. Le comblement délibéré du fossé dans sa portion la plus à l'ouest traduit, nous semble-t-il, une volonté d'aménagement d'une certaine ampleur. Or, les textes, pour une fois assez explicites, paraissent venir à la rencontre de l'observation archéologique : dans un accord passé entre l'évêque Hugues II et le dauphin Guigues IV, vers 1140, est défini, entre autres, le statut juridique et fiscal d'un « vicus » situé hors les murs de la ville, dont on évoque en particulier la portion comprise entre la "porte de l'évêque (entendons la porte Viennoise) et une maison appartenant à un nommé Etienne Gayet (Marion, 1869, n° CXXII C, p. 243). Ce vicus ne peut être que le faubourg formé le long de la voie conduisant du pont sur l'Isère à la porte Viennoise et appelé par la suite faubourg de l'Ile. Or un quartier de l'Ile (de insula) est bien mentionné, sans qu'il soit précisé cependant s'il était bâti, dès l'époque de saint Hugues, à propos d'une restitution de dîme en 1109 (Marion 1869, n° CXXIV B p. 178-179). Les vestiges d'habitation et d'occupation domestique fouillés au pied du rempart pourraient bien être des témoins parmi les plus anciens de l'existence de ce faubourg.
- 68 Reste à étudier les circonstances dans lesquelles ces aménagements domestiques ont disparu et à quelle date. Le dépôt, qui venait directement en recouvrement des derniers sols de la seconde phase d'occupation ne contenait pas de mobilier susceptible d'orienter vers une datation. Ces apports faits de matériaux purs, pratiquement stériles — poudre et fragments de molasse taillée et de tuf — correspondent soit à un remblaiement volontaire soit à un abandon sur place. Dans les deux cas, il ne peut s'agir que de déchets de taille — celle de deux des matériaux les plus utilisés dans la région — liés à un important chantier de construction. On songe bien sûr à celui de la cathédrale et de l'église Saint-Hugues romanes, commencées, a-t-on vu, vers 1140. Faut-il dès lors admettre que le site est resté, sauf l'espace recouvert aujourd'hui par l'ancienne remise, totalement inoccupé entre le milieu du XIIe s. et le début de la construction du palais du XIIIe s. ? Doit-on supposer, au contraire, que les terrassements liés à cette

dernière aient pu faire disparaître toute trace d'une occupation, contemporaine, par exemple, du bâtiment à sol de mortier ? Ou bien faut-il considérer que les aménagements de la seconde phase ont été détruits pour faire place au palais et que, par conséquent, le dépôt de molasse concassée n'est qu'un remblai de matériaux récupérés dépourvus de toute signification chronologique ? Dans ce dernier cas, le bâtiment à sol de mortier serait contemporain des parties les plus anciennes du palais. Si l'archéologie ne permet pas de trancher sur ces questions, la vraisemblance nous engage toutefois à éliminer la première des trois hypothèses et pencher plutôt pour la dernière.

Conclusions

- 69 À une époque qu'on aurait souhaité cerner plus précisément — probablement à la charnière des XI^e et XII^e s.— de nouveaux modes d'occupation se sont mis en place, sans rien retenir des principes organisateurs qui avaient présidé à l'évolution du site pendant près de sept siècles. Il est à cet égard significatif que ce soient des activités artisanales qui marquent le début de cette période de complète transformation, au cours de laquelle les églises Saint-Hugues et Notre-Dame furent rebâties.
- 70 C'est surtout la découverte, tant à l'intérieur des murs de la ville qu'à l'extérieur, de vestiges d'occupation domestique qui constitue, pour la connaissance historique, l'apport le plus nouveau. Ces installations, dans lesquelles il serait peu raisonnable de voir des dépendances de l'ensemble cathédral et encore moins des parties de la résidence épiscopale, tant les modes de vie qu'elles suggèrent apparaissent frustes, traduisent plus sûrement un processus d'expansion urbaine et la recherche de nouveaux espaces d'habitat, y compris dans les marges de l'enclos cathédral. L'archéologie corrobore donc ici les textes qui font mention pour la première fois vers 1140 de l'existence, dans ce secteur, d'un faubourg. On ne saurait affirmer que les maisons retrouvées au pied du mur d'enceinte, et plutôt excentrées par rapport à l'axe majeur de ce faubourg, sont représentatives de l'ensemble des habitations de celui-ci au XII^e s. Elles n'en constituent pas moins les plus anciens témoins d'habitat médiéval jamais mis au jour à Grenoble.
- 71 La question se pose désormais de savoir où pouvait se dresser la résidence des évêques au même moment⁸⁷, étant entendu qu'aucune trace n'en a été retrouvée à l'ouest des églises. Il faut supposer qu'elle occupait une partie de l'espace non médiocre, au sud de la cathédrale, qu'ont délimité jusqu'à la fin du XVIII^e s., les galeries du cloître des chanoines et les bâtiments qu'elles desservaient. C'est au XIII^e s., nous allons le voir, que s'est produit l'essentiel des transformations qui ont fait disparaître le cloître et le palais romans et conféré à l'ensemble cathédral une silhouette générale qu'il a gardée jusqu'à nos jours.

NOTES

78. L'ampleur de ces terrassements est indiquée par les légendes du plan de la fin du XVIIIe s. et le devis, daté de 1695, de l'ingénieur Dieulamant à qui fut confiée la direction des travaux (AMG DD2). Par ailleurs, on constate que plusieurs pierres tombales du XVIIIe s. ont été réutilisées pour la réfection du sol de la galerie orientale du cloître des chanoines. Il est plus que probable qu'elles proviennent du cimetière supprimé.

79. Lors de la fouille de sauvetage en 1989, cette opération a nécessité cinq extensions successives.

80. Cette fouille entreprise en 1994 sous le parvis de l'église Saint-Hugues répondait à une demande de M. Botton. Architecte en Chef des Monuments Historiques. Il s'agissait de fouiller superficiellement la totalité de la surface à l'aplomb et autour d'une chapelle dite "ancienne sacristie de Saint-Hugues", après que celle-ci eut été démolie pour répondre aux besoins de l'aménagement du site.

La fouille a révélé un ensemble de trois caveaux voûtés en briques, au contact de la façade de l'église Saint-Hugues. Les deux caveaux mis au jour dans la chapelle démolie ont livré un remplissage exceptionnel, dans un état de conservation remarquable. Il a en effet été observé des empilements de cercueils rangés côte à côte dans la partie ouest jusqu'à l'aplomb des ouvertures, la partie orientale étant, semble-t-il, réservée à des réductions successives de corps. La collection anthropologique n'a pu faire l'objet d'une étude durant cette campagne et, avec l'accord du Service Régional de l'Archéologie, il a été décidé de ne pas fouiller les caveaux et de protéger les squelettes en constituant une réserve archéologique (Baucheron, Gabayet 1994, p. 108-109).

81. Ces réflexions méthodologiques ont fait l'objet d'un travail spécifique, présenté au colloque du GDR 742 du CNRS, à Gujan-Mestras en septembre 1995 (Blaizot 1996a).

82. Je remercie Mme Marie-Christine Bailly-Maître, spécialiste de la métallurgie médiévale, qui a bien voulu examiner les photographies et relevés de ces vestiges, ainsi que les échantillons qui en ont été prélevés.

83. Outre deux caves creusées de part et d'autre de la tour et qui ont détruit tous les dépôts postérieurs à la nécropole, il y a l'établissement d'une tourelle d'escalier vers la fin du Moyen Âge (*cf. infra*), dont les fondations ont été descendues très bas le long de la tour antique, qui explique la disparition de tous les témoins stratigraphiques.

84. Résultats fournis par le Centre de datation par radiocarbone, Université Claude Bernard Lyon I (Ly 6912).

85. Il a été trouvé dans cette couche une obole des archevêques de Vienne du XIIe s. (Poëy-d'Avant 1858, n° 4829).

86. Ce cas n'est pas unique. Signalons, proches de Grenoble, les vestiges de l'église prieurale de Saint-Michel-de-Connexe (fin du XIe, début du XIIe s.) qui offrent un autre exemple d'emploi de ce type de mortier.

87. Les mentions de la *domus episcopalis*, pour ces périodes, sont extrêmement rares. Signalons cependant que l'accord intervenu entre évêque et dauphin vers 1140, déjà évoqué, y a été signé.

Chapitre 10. Les premiers grands travaux du XIII^e siècle

Alain de Montjoye

- 1 De toutes les campagnes de construction qu'il a connues, ce sont assurément celles du XIII^e s. ont donné à l'ensemble qui cathédral ceux des traits les plus remarquables et l'essentiel de la substance qui sont encore les siens aujourd'hui. La caractéristique la plus frappante, et qui s'impose d'emblée à tout observateur, c'est l'emploi quasi exclusif pour les constructions de cette période d'un matériau jusqu'alors inusité : la brique. Celle-ci, très différente de la brique languedocienne, dite foraine, tant par ses dimensions (environ 30 cm x 12 cm x 8 cm) que par une technique d'assemblage à joints minces, caractérise une architecture spécifiquement dauphinoise, empruntée peut-être à la proche Lombardie, qui s'épanouit au cours du XIII^e s. et de la première moitié du XIV^e s. (Montjoye 1990 c). Il se pourrait bien que son emploi dans les édifices cathédraux soit le tout premier en date et inaugure une mode architecturale qui, avec Saint-André de Grenoble, les châteaux de Bressieux et Viriville, plusieurs maisons urbaines à Grenoble et Saint-Georges d'Espéranche, a produit quelques édifices de premier plan.

L'église Saint-Hugues rebâtie

- 2 Nous reviendrons plus loin sur les raisons qui nous font placer dans la première ou seconde décennie du XIII^e s. la reconstruction de l'église Saint-Hugues. Si notre estimation est bonne, il convient alors de s'interroger sur les raisons qui ont conduit à des travaux de grande ampleur sur un édifice ayant au plus trois quarts de siècle. La réponse à cette question nous a été fournie par le sondage fait au revers de la façade : le sol roman (sommet de la couche C 225) est apparu fortement rubéfié et parsemé de fragments de vitraux à moitié fondus, ainsi que de clous de charpente. C'est donc un incendie, probablement assez grave, qui contraignit à la réfection complète de l'édifice. Toutefois l'église brûlée dut servir un certain temps encore, sommairement réparée, comme en font foi deux recharges successives (C 224, C 222) au-dessus du sol calciné (Pl.6, coupe 9). L'absence totale de décor peint constatée dans l'embrasure de la

première fenêtre romane pourrait s'expliquer par une plus grande violence du sinistre à l'extrémité ouest de la nef. La façade, de fait, fut rebâtie depuis les fondations.

La façade

- 3 Après l'incendie, le mur de façade roman fut purgé plus bas que le niveau du sol, comme en témoigne une tranchée entamant ce sol (**Pl. 6 coupe 9**). Sur ce qui en restait on éleva trois assises de moellons surmontées d'un rang de briques pour porter le nouveau seuil. Autant sur la face interne (**fig. 109**) la superposition des états successifs — de l'Antiquité tardive à l'époque romane, puis gothique — apparaît visible, autant à l'extérieur la nouvelle façade a englobé dans ses maçonneries les ouvrages précédents, descendant à plus de 2 m de profondeur pour chercher des points d'appui solides. Cet aspect extérieur des fondations de la façade du XIII^e s. a pu être observé depuis un caveau voûté aménagé dans le courant du XV^e s. au-devant de celle-ci et à gauche de son portail. En ce point, la fondation, soigneusement appareillée en briques, est apparue construite sur un gros arc de décharge, en briques lui aussi. Ce procédé de fondation sur arc de décharge se remarque, depuis le même endroit, pour un mur de briques (M 58) construit perpendiculairement à la façade et en même temps que celle-ci, chaîné à son extrémité nord, et pour l'autre extrémité de la façade depuis un autre caveau de la fin du Moyen Âge. Ce dernier arc de décharge a sa clé presque à l'aplomb de l'angle, ce qui implique une retombée à environ 1,80 m à l'extérieur de l'alignement du mur goutterot sud (**fig. 129**). Ce prolongement vers le sud de la fondation de la façade ne peut s'expliquer que pour asseoir un contrefort. On constate d'ailleurs que le contrefort perpendiculaire à la façade sur le même angle reposait lui-même sur un mur en briques (M 59)⁸⁸ qui s'avance de 2,40 m vers l'ouest (**fig. 130 et 142**). De ce contrefort largement détruit, surtout en partie basse, sont restés en place deux blocs de calcaire qui en formaient la base. Cet emploi d'un bel appareil régulier de calcaire se retrouve dans les deux premières assises aériennes de la façade, en débord de 12 cm par rapport au parement de briques qui les surmonte : elles étaient parfaitement conservées à gauche du portail, il en a été restitué de semblables à droite au cours de la dernière restauration.

129 - Façade (XIIIe s.) de l'église Saint-Hugues : schéma de l'état avant restauration

130 - Le mur M 59

- 4 Le seuil et les premiers vestiges en élévation du portail du XIIIe s. sont également apparus dans le sondage. Le seuil, surélevé, présente un double emmarchement : deux degrés devaient être gravés, puis deux autres descendus pour entrer dans l'église. Ce sont pour beaucoup des matériaux de récupération qui ont été utilisés pour construire ce seuil. La marche inférieure, du côté interne, est faite de deux tronçons de colonnes retaillées, en calcaire tin de couleur beige. L'une des dalles formant la première marche du côté externe est en brèche rose, tout-à-fait semblable à celle dont était revêtu le sol du baptistère dans son dernier état. Du portail lui-même, demeuraient en place le

piédroit nord, préservé sur presque toute sa hauteur avec l'amorce du départ du cintre, et la première assise du piédroit sud. Les bases élégamment taillées dans un calcaire fin (**fig. 131**), la mouluration compliquée et savante des archivolttes, l'absence de chapiteaux font de ce portail une œuvre des plus originales pour cette période. Cantonné de deux contreforts qui lui donnent une saillie de 12 cm sur le nu du mur, le portail s'amortissait en fronton triangulaire couvert de lauzes dont les arrachements se lisaient encore dans l'appareil de briques (**fig. 132**).

131 - Vestiges du piédroit sud du portail (XIIIe s.) de Saint-Hugues

132 - Arrachement du fronton du portail

- 5 Au-dessus de ce portail et de part et d'autre, s'ouvraient deux fenêtres et, plus haut encore, un large oculus qui dispensaient une lumière généreuse dans la nef. Ces trois ouvertures, et d'autres qui leur avaient été substituées à diverses époques, ont fini par être obturées du fait de la réfection de la tribune au début du XVIIIe s., puis de la création en appui contre cette façade, au XIXe s., de volumes d'habitation ajoutés à la résidence épiscopale. Les moyens nous ont manqué pour produire mieux qu'un schéma, faire un enregistrement précis, une mise en mémoire fidèle de toutes les traces laissées par les divers remaniements qui se lisaient sur cette façade avant leur anéantissement au motif de restauration. C'est l'état initial qui a mobilisé, en priorité, notre attention. La fenêtre nord était presque intégralement conservée quoique superficiellement mutilée par la réalisation d'un panneau en creux pour la décoration des salles du XIXe s. Celle du sud n'était conservée que pour sa partie supérieure, le bas ayant été détruit au XVe s. par le grand arc de communication avec la chapelle privée adossée à la façade. Ces deux fenêtres, absolument semblables, larges de 1,40 m et hautes à la clef de 2,60 m, s'amortissent en arc plein cintre. L'encadrement, très sobre, est à double rouleau avec, logé dans le ressaut, un boudin. Les arcs sont réalisés non avec de simples briques, mais appareillés au moyen de véritables claveaux moulés à l'exacte forme requise et assemblés à joints d'une remarquable minceur. Une dépose partielle des maçonneries de comblement a permis de constater un fort ébrasement interne.
- 6 Le mur en briques contemporain de la façade et qui vient s'appliquer perpendiculairement à son extrémité nord va retenir notre attention (M. 58). Si dans sa partie inférieure il forme un doublage du mur antique, il s'élevait bien davantage à l'origine. L'observation minutieuse de ce qui restait du parement très altéré de la façade de l'église a permis de repérer, à la hauteur des fenêtres et sur sept assises, un arrachement vertical à l'exact aplomb de la partie conservée de ce mur. Cette hauteur

est celle du premier étage de l'aile nord de la résidence épiscopale médiévale. Nous rencontrons là le premier indice de la stricte contemporanéité des constructions de l'église Saint-Hugues et de l'aile nord du palais au XIII^e s. Les altérations graves qu'a subies le parement de la façade empêchaient toute lecture, plus haut, d'éventuels arrachements du même mur. Cependant, à la hauteur correspondant au second étage du palais, les restes d'une ouverture, trop basse pour être une porte, mais assez large pour permettre le regard, ont été repérés au cours des travaux. Cette ouverture, prévue dès l'origine dans la façade de l'église pour être utilisée depuis le second étage du palais, confirme nos précédentes déductions. Ces précieux témoins archéologiques - arrachement et ouverture - à partir desquels nous avons tenté une restitution (**fig. 148 à 150**), ont été détruits au profit d'un remaillage total de l'appareil de briques, au cours de la récente restauration. Le même parti-pris de restauration radicale d'un état supposé primitif a conduit à la suppression de toute trace en parement d'une large baie, ouverte probablement au début du XVIII^e s. au sommet du pignon pour éclairer le comble, remplacée par une fenêtre pseudo-médiévale qui n'est au mieux que vraisemblable dans son principe et de pure invention quant à sa forme (**fig. 133**).

133- Façade (XIII^e s.) de l'église Saint-Hugues, après restauration

Le mur goutterot nord

- 7 C'est essentiellement l'examen du mur nord de la nef depuis les étages de l'aile nord de l'ancien évêché qui a permis de comprendre et mesurer la nature des travaux de transformation du XIII^e s. La reprise en briques, au-dessus de l'appareil roman, sur une hauteur de 6,50 m n'indique pas seulement une importante augmentation en hauteur du volume de la nef ; elle correspond aussi à la mise en place d'un voûtement. À ce voûtement, qui détermine un découpage de la nef en trois travées, était liée la

présence, à l'extérieur, de solides contreforts scandant les murs. De ces contreforts, tous supprimés du côté nord⁸⁹, des arrachements se lisaient clairement au moment de notre étude, à l'extrémité ouest et entre première et seconde travée. Le souci de ne pas altérer les décors de la chapelle des évêques du XIXe s. nous a fait renoncer à rechercher les traces des deux autres plus à l'est, dont l'existence ne fait cependant aucun doute. Reposant sur le sommet arasé du mur d'enceinte gallo-romain, ces contreforts ont été élevés en appui contre la partie romane sans y être engagés, alors que plus haut, ils furent soigneusement liaisonnés avec l'élévation en briques. Seul le second, entre première et seconde travée, paraît avoir été ancré en un point, sur quatre assises, dans l'appareil roman (**fig. 108**). Quant à celui de l'extrémité ouest, dans le prolongement de la façade et intimement lié à cette dernière, toute trace en a été détruite en partie basse au siècle dernier, lorsque l'angle fut profondément raboté pour élargir le passage et son arrachement a été effacé dans la hauteur du second étage de l'ancien évêché par les effets de la dernière restauration, qui s'est appliquée à complètement remailler l'appareil du mur.

- 8 Dans la nouvelle église voûtée, deux grandes fenêtres éclairaient au nord les travées médiane et orientale. Ces fenêtres, révélées par des sondages très partiels, étaient bouchées à fleur de mur. Grandes respectivement de 1,70 m et 1,35 m elles s'amortissent toutes deux en arc plein-cintre. Comme celles de la façade, elles présentent des claveaux d'une forme parfaite et, pour l'une d'elles, l'archivolte est extradossée d'une deuxième rangée de claveaux non pas radiants, mais allongés et épousant la courbe de l'arc. Mais nous n'avons pu vérifier si, toujours comme à la façade, les encadrements étaient à deux rouleaux en ressaut et ornés d'un tore. Enfin, l'appui de ces fenêtres se prolongeait en cordon, probablement mouluré, lui aussi en briques, qui se lit encore sous la forme d'une assise un peu plus épaisse que les autres dont la surface irrégulière révèle un martelage systématique. L'absence de fenêtre prenant jour au nord dans la première travée, surprend dans cette composition architecturale simple, mais fermement structurée où s'exprime un souci de régularité, sinon d'absolue symétrie. Même si l'on suppose l'existence dès l'origine d'une tribune (*cf. infra*), une fenêtre pouvait aisément prendre place. La seule raison qui nous paraisse pouvoir justifier cette absence est l'existence, ou plutôt la construction dans le même temps, d'un bâtiment de la résidence épiscopale, dont le second étage se dressait à moins de 2 m de distance au droit de la travée occidentale de la nef. Ce nouvel indice n'est pas, nous le verrons, le dernier qui puisse être invoqué en faveur d'une stricte contemporanéité entre l'église Saint-Hugues et l'aile nord du palais du XIIIe s.
- 9 Quant au comble spacieux ménagé au-dessus des voûtes, il ne fait pas de doute qu'il ait été prévu dès l'origine : dans la partie supérieure du mur, où ne s'observe aucun changement d'appareil, s'ouvrent une petite fenêtre et une porte destinées à son éclairage et sa desserte. La fenêtre, comme toutes les autres, se découpe sur le nu du mur à arêtes vives, mais ne présente ni ressaut ni boudin. La porte, avec ses piédroits à l'arête arrondie, s'apparente de très près à plusieurs autres appartenant à l'aile nord du palais du XIIIe s. Seul l'arc segmentaire très grossier qui la couvre doit être considéré comme le fruit d'une réfection tardive (**fig. 108**). La question se pose du mode d'accès primitif à cette porte. On ne peut écarter l'hypothèse que la mince saignée oblique qui s'observe au-dessous puisse être la trace laissée par l'ancrage d'un escalier, forcément léger et donc en bois. Cet accès, en tout cas, ne pose plus guère de difficulté, si on imagine au même moment réalisé le second étage du palais.

- 10 Dans l'épaisse obscurité qui règne en permanence à l'intérieur de la nef, et du fait du décor couvrant du XIXe s., l'examen approfondi du mur sud se révèle impossible. On parvient à distinguer cependant sans erreur possible, transparaissant sous l'enduit, d'anciennes fenêtres symétriques de celles retrouvées au nord. Un sondage effectué récemment par le service des Monuments Historiques dans la travée orientale en a apporté confirmation. Mais c'est depuis le comble du bas-côté nord de la cathédrale que l'existence de ces fenêtres est révélée sans ambiguïté. Hormis celle de la première travée, masquée, et en grande partie détruite par un conduit de fumée, elles apparaissent parfaitement conservées dans leurs deux tiers supérieurs. À simple rouleau, mais présentant un mince ébrasement externe (**fig. 134**), ces fenêtres que nul ne pouvait apercevoir de l'extérieur se présentent comme strictement fonctionnelles et dépourvues de tout décor. Telles quelles, ces larges baies n'ont été conçues que parce qu'il pouvait être pris du jour dans l'étroit espace subsistant entre Saint-Hugues et la cathédrale romane encore debout (**fig. 135**), selon la restitution que nous en avons proposée (*cf. supra*). Nous verrons que c'est bien la reconstruction gothique de la cathédrale en appui contre l'église Saint-Hugues qui a entraîné leur obturation.

134- Fenêtre orientale du goutterot sud de l'église Saint-Hugues

135- Coupe transversale restituée sur l'église Saint-Hugues (XIIIe s.) et la cathédrale romane

Le chevet

- 11 Tout comme la façade, le chevet rectangulaire de l'église appartient tout entier à la reconstruction du XIIIe s. C'est du moins ce qu'invitent à penser les observations que nous avons conduites sur son élévation extérieure nord après avoir déposé les revêtements récents qui dissimulaient son appareil de briques : nulle trace dans ce mur d'une construction plus ancienne, non plus que dans ses fondations. La travée rectangulaire du sanctuaire a été ajustée au plus serré dans l'angle rentrant que forme le rempart antique en cet endroit. Selon une technique déjà remarquée à la façade, les assises basses du mur reposent sur des arcs de décharge lancés entre les points les plus solides du vieux mur très irrégulièrement raviné par les prélèvements de son parement. Au-dessus, l'appareil de briques, quoique très altéré, laisse encore deviner la belle régularité qui caractérise partout les ouvrages du XIIIe s. Ce n'est plus le cas de l'épaulement de la nef en retour, tant ont été profondes et multiples les blessures de son parement : on n'y décèle plus la moindre trace lisible de contreforts d'angles, que nous croyons cependant devoir restituer, et la seule certitude qu'on puisse avoir est que sa construction, toute entière en briques, est elle aussi du XIIIe s. Sauf à constater ultérieurement des vestiges plus anciens du côté sud, on est conduit à supposer une reconstruction complète, à cette époque, du pignon oriental de la nef. Quant aux ouvertures par lesquelles le sanctuaire prenait jour au levant, il est aujourd'hui impossible d'en proposer une restitution assurée. Celles qui nous sont parvenues, une dans le fond plat du chœur, une au-dessus dans le pignon de la nef, datent probablement du début du XVIIIe s.⁹⁰ Seul un jambage d'une ouverture d'origine, très désaxée, s'observe dans le pignon de la nef, invitant à supposer un triplet. Celui que nous proposons (**fig. 135**) est purement indicatif, les vestiges observés n'ayant pu faire l'objet d'un relevé précis.
- 12 Une découverte inattendue apportée par l'étude des élévations accessibles est celle d'un ancien passage, prévu dès le départ de la construction du XIIIe s. dans l'épaulement de la nef, pour relier l'église et la crête du vieux mur d'enceinte. Ce passage dans l'épaisseur du mur de briques comportait une volée de marches couverte

d'un berceau rampant qui se prolongeait vers l'est contre la paroi du chevet. Sur celle-ci (**fig. 136 à 138**), se lisent les traces d'arrachement de la voûte rampante et celles d'une autre voûte, en berceau brisé, établie perpendiculairement pour couvrir le palier. Juste au-dessous, dans le même mur, s'ouvre une niche rectangulaire dont la destination était probablement de recevoir une lampe. Ainsi prend forme la restitution d'un édicule rectangulaire voûté, limité à l'est par un mur droit dont subsistent quelques assises portées par un arc tendu entre le mur du chevet et la maçonnerie antique du rempart. De la paroi qui fermait au nord cette petite construction, et dans laquelle devait s'ouvrir la porte de sortie sur le mur d'enceinte, il ne subsiste que ce qui ne dépasse pas la hauteur d'arasement de ce dernier. L'ensemble des vestiges fournit cependant assez d'indications pour que peu de place soit laissée à des variantes dans la restitution (**fig. 137**). La raison d'un tel passage est claire : gagner le sommet du mur antique depuis l'église n'a d'intérêt que dans la mesure où celui-ci assure la desserte directe des pièces du premier étage de l'aile nord de la résidence épiscopale.

136 - Paroi nord du chevet rectangulaire de Saint-Hugues

137 - Restitution de Pédicule abritant l'escalier faisant communiquer l'église Saint-Hugues et le sommet du mur antique

138 - Passage et escalier dans l'épaulement nord de la nef de Saint-Hugues

- 13 À nouveau paraît se vérifier que la reconstruction de l'église au XIII^e s. a été conçue pour s'adapter aux bâtiments du palais qui s'élevaient dans le même temps.

Aspects de l'intérieur

- ¹⁴ La lecture de l'église Saint-Hugues dans ses dispositions intérieures est, nous l'avons souligné, des plus malaisées. S'il ne fait aucun doute que les supports engagés recevant les retombées des voûtes - un fort dossier cantonné de deux colonnes ou seulement une colonne aux angles - appartiennent à la campagne de reconstruction que nous avons décrite (leur appareillage en grosses briques perce en plusieurs points sous l'enduit usé), nous sommes beaucoup moins assuré quant à la datation à proposer des voûtes elles-mêmes. Remaniées à diverses reprises⁹¹ et notamment au XIXe s., quand des ouvertures circulaires y furent pratiquées pour prendre un peu de jour par des verrières installées sur le toit, elles offrent aujourd'hui un aspect peut-être assez éloigné de celui d'origine. Une véritable étude n'en pourra être faite qu'au prix de sondages à travers le décor peint du siècle dernier et, sans doute aussi, d'une recherche systématique d'archives que nous n'avons pas entreprise.
- ¹⁵ Le sondage réalisé au pied de la façade a permis de retrouver le sol du XIIIe s., ou à tout le moins sa couche de support faite d'une solide chape de mortier gris, à environ 60 cm sous le dallage actuel. Il y a donc lieu de penser que les supports engagés ont pu être pourvus de bases moulurées, aujourd'hui dissimulées. Ce relèvement du sol réalisé pour l'essentiel dès le XVe s., a garanti la conservation de deux massifs de maçonnerie (M 60 et M 61), établis pour prolonger, en s'évasant légèrement, le portail du XIIIe s. (**fig. 139**). Celui du côté sud, dégagé sur une médiocre surface en limite du sondage, est coupé à 0,80 m de la façade par des inhumations. Ces deux massifs, qui s'appliquent exactement contre les piédroits du portail sans leur être liaisonnés, sont les vestiges d'un curieux dispositif venant doubler sur une épaisseur de 1,38 m la paroi interne de la façade. L'examen du massif nord (M 61) montre qu'un vide d'au moins 0,70 m avait été laissé derrière le doublage. Les faces visibles de ces maçonneries sont encore revêtues d'un enduit blanc soigneusement lissé. Cet ouvrage, totalement dépourvu de fondation, pourrait n'avoir été destiné qu'à porter une structure en bois. Attendu son emplacement, on y verrait volontiers une tribune telle qu'en décrivent à profusion les procès-verbaux de visites des évêques dans les paroisses de leur diocèse au XVe s. Mais il s'agit ici d'un dispositif assurément plus ancien (qui reproduit probablement, au même emplacement, celui détruit par l'incendie de l'église romane, (*cf. supra*), même si par sa position stratigraphique il apparaît comme un ajout à l'église nouvellement reconstruite en briques : les massifs maçonnés reposent directement sans l'entamer sur la chape de mortier (C 212), premier niveau de sol de cette église (**Pl. 6, coupe 9**).

139 - Le portail du XIIIe s. de Saint-Hugues et les murs M 60 et M 61

Datation

- 16 Il n'existe aucun argument historique ou archéologique qui fonde une datation des transformations de Saint-Hugues au XIIIe s. En l'absence de tout mobilier datant qu'aurait pu fournir le sondage, une observation vaut sans doute d'être commentée : les massifs M 60 et M 61 étaient déjà en place lorsque se produisit une inondation qui devait laisser sur le sol primitif un dépôt de 10 à 12 cm d'épaisseur (**Pl. 6, coupe 9**). Ce dépôt (C 211) traduit à l'évidence un accident d'une ampleur inhabituelle. Les débordements de l'Isère et du Drac ont été si fréquents dans l'histoire de Grenoble qu'il serait téméraire de vouloir en tirer d'emblée un argument chronologique. On ne peut toutefois s'empêcher d'évoquer la terrible catastrophe survenue dans la nuit du 14 au 15 septembre 1219, qui devait rester gravée dans les mémoires sous le nom de « déluge » (Berlioz, 1987).
- 17 La preuve reste à établir, mais au vu des caractéristiques architecturales de l'église de briques, une datation avant 1219 n'est aucunement invraisemblable. Si l'on compare Saint-Hugues à cet autre édifice en briques qu'est la collégiale Saint-André de Grenoble, l'impression se confirme. Dans cette église commencée en 1228, outre l'emploi du voûtement sur croisée d'ogives, les proportions élancées données aux fenêtres constituent une mince, mais réelle concession à l'esthétique gothique imposée par les provinces du Nord, dont on chercherait en vain l'équivalent à Saint-Hugues. Cette observation vaut tout autant pour le clocher-porche de Notre-Dame.

La construction du clocher porche

- 18 De toutes les parties de la cathédrale Notre-Dame, c'est sans doute la massive tour-porche qui se dresse à l'entrée qui a fait l'objet du plus grand nombre d'hypothèses. Les

érudits les plus clairvoyants (Bassette 1936) y ont vu une œuvre du XIIe s. et c'est cette datation que longtemps nous avons cru devoir retenir (Montjoye 1988), en considération des caractères stylistiques du portail sculpté qui assurait le passage entre porche et nef. De fait, le puissant soubassement en bel appareil de calcaire qui inclut le porche et la chapelle qui le surmonte, avec ses gros contreforts d'angles, le grand arc en plein cintre qui forme l'entrée, les fenêtres à double ébrasement du premier étage, est d'allure encore toute romane. Le fait qu'il soit postérieur à une façade du XIIe s., comme il a été montré plus haut, et que les étages qu'il porte, où s'ouvrent les baies du clocher, soient réalisés en maçonnerie de briques identique à celle du second Saint-Hugues, conduit à considérer différemment cet édifice.

Le porche et la chapelle haute

- 19 Impressionnante par ses dimensions (presque 12 m de côté), l'épaisseur considérable des murs qui, à la base, approche les 3 m, la régularité de l'appareil de calcaire, la construction l'est aussi par l'ampleur des moyens mis en œuvre. Un carottage vertical à travers les fondations a montré que celles-ci, liées par un mortier d'une cohésion et d'une dureté exceptionnelles, descendent jusqu'au toit de galets⁹². Des huit contreforts qui primitivement rythmaient les parois du niveau inférieur, un seul s'est conservé en façade (côté nord) et un autre au milieu du flanc nord, ennoyé depuis le XVe s. dans le mur de façade de la chapelle des Alleman (*cf. infra*). La restitution de l'état primitif est cependant assurée grâce aux arrachements visibles encore, au moins du côté nord. Quelques particularités peu remarquées sont à noter. L'ample voûte en berceau plein cintre qui couvre le porche et venait encadrer l'ancien portail roman est construite au niveau des reins dans le même appareil de calcaire que les murs porteurs. La partie supérieure du berceau en revanche est réalisée en claveaux de tuf soigneusement ajustés, conformément à un usage de la région où l'on privilégie l'emploi de ce matériau à la fois résistant et léger pour la confection des arcs et des voûtes.
- 20 Contrairement au premier niveau, l'étage qui formait probablement chapelle est construit sur ses quatre côtés, de sorte que l'ancienne façade s'en trouve dissimulée. La paroi orientale, largement percée aujourd'hui, en même temps que le mur de façade roman, pour l'installation de l'orgue, était peut-être à l'origine pourvue d'un renforcement ménagé dans la double épaisseur de mur, à la fois absidiole et tribune donnant sur la nef. De l'aménagement primitif de cette paroi, subsiste de part et d'autre de l'ouverture de l'orgue un épais cordon mouluré qui souligne la naissance de la voûte. Il est à noter que ce cordon ne règne pas sur les trois autres faces. Quant à la voûte, bombée, aux arêtes peu marquées, seul un examen attentif après nettoyage et dépose partielle des enduits récents permettrait de déterminer si elle appartient au dispositif d'origine. P. David (*op. cit* 1939, p. 31-34) proposait d'identifier ce premier étage du clocher avec une chapelle Saint-Michel, attestée à toutes les périodes du Moyen Âge depuis l'épiscopat de saint Hugues et plusieurs fois déplacée. Cette chapelle Saint-Michel dite « *capella nostra* » par saint Hugues lui-même (Marion 1869, LXXI B, p. 136) n'est jamais localisée dans les textes de cette période. En tout état de cause, si jamais l'étage du clocher-porche a porté une dédicace à l'archange, nous savons désormais qu'il ne peut être identifié à la chapelle qu'a connue saint Hugues.
- 21 Logé dans l'épaisseur du mur à l'angle sud-est, un escalier cylindrique à vis assure la desserte des étages supérieurs du clocher (**fig. 140**). Depuis les transformations subies

par la cathédrale dans la seconde moitié du XIXe s., cet escalier n'est accessible qu'à partir de la tribune du bas-côté sud. Sa particularité la plus remarquable est que son noyau est constitué de quatre fûts de colonnes en brèche rose, très semblables, y compris dans leurs dimensions, à celles qui ornent la crypte de Saint-Laurent de Grenoble. On croirait volontiers qu'elles ont pu appartenir à l'antique groupe cathédral. Il ne fait pas de doute que l'escalier descendait à l'origine jusqu'au sol. Une preuve en est fournie par le rapport déjà cité de l'architecte H. Janniard, qui précise : « *Un cinquième fût se prolonge en contrebas du sol de cet étage pour continuer l'escalier qui descendait jusqu'en bas et se trouve aujourd'hui muré* ». C'est à l'extérieur que devait déboucher la porte : la paroi interne du porche dont l'appareil est à nu ne porte nulle trace de l'existence d'une telle porte, alors que, du côté externe, l'enduit couvrant de la restauration de 1968 interdit toute lecture.

140- Escalier du clocher-porche de la cathédrale

Les étages en briques

- 22 Les trois étages en briques du clocher, ajourés sur chaque face de deux baies au premier, trois au second et quatre au dernier, sont le signal, visible de toute part, de la présence de la cathédrale dans la ville. Leur apparence relativement homogène est trompeuse (**fig. 141**) et tient en grande part aux décors postiches - archivoltas en terre cuite des baies de la face ouest ; corniche sommitale du même matériau - fixés en 1840 sous la direction de l'architecte L. Péronnet. Seuls les deux premiers étages appartiennent à l'œuvre médiévale. Au dernier étage, les briques sont d'un module plus petit et les baies, dépourvues d'impôstes moulurées comme on en voit au-dessous, ont leurs arcs appareillés à claveaux courts. Il faut y voir à notre avis l'effet d'une transformation de l'Epoque moderne (XVIIe ou XVIIIe s.) Rien ne permet de savoir s'il

s'agit d'une reconstruction ou au contraire d'un ajout. Les figurations anciennes de la cathédrale, à commencer par celle publiée dans la *Cosmographie Universelle* rééditée par Belleforest⁹³, visent davantage à suggérer une impression de majesté et de grande hauteur qu'à fournir une représentation d'une parfaite exactitude. Nul plan ou dessin non plus ne rend compte de l'existence à l'origine de chaînages d'angles en pierre de molasse, dont la suppression a certainement beaucoup modifié l'aspect de l'édifice. Ils sont seulement évoqués dans le rapport d'une Commission d'Hommes de l'Art instituée par décision ministérielle, daté du 22 juin 1838 (Chancel 1992, p. 52). Il n'est pas aisé aujourd'hui de distinguer à coup sûr le remaillage en briques des angles de l'appareil ancien. Mais des exemples d'appareil mixte dans lequel rentre la brique sont connus dans la région : ainsi au château de Montfalcon (Isère), daté du XIV^e s., où les angles des murs en galets sont renforcés par des briques, puis des blocs de molasse taillés (Mazard 1996).

141- La façade de la cathédrale avant les transformations de 1884

Cliché de H. Ferrand. B.M.G.

Datation

- 23 Du fait des différences frappantes que présentent le soubassement en pierre et les étages de baies en briques du clocher, plusieurs parmi les auteurs qui ont écrit sur la cathédrale de Grenoble ont pensé pertinent de leur assigner des datations différentes. Sans revenir au détail de leurs hypothèses, on peut faire valoir en faveur d'une discrimination chronologique les caractères spécifiquement romans du soubassement, avec la mouluration des impostes, le tracé en plein cintre de la voûte et des arcs. Mais, la différence de matériaux mise à part, les étages supérieurs présentent des caractères comparables où nulle influence gothique ne se décèle. Par ailleurs, il ne peut être en

aucun cas imaginé que porche et chapelle haute aient été conçus indépendamment d'un clocher, la présence d'un escalier sur toute la hauteur ne pouvant dès lors s'expliquer. Enfin, les étages supérieurs en briques ont été bâtis avant que ne soit reconstruite, au cours du XIII^e s., la cathédrale elle-même : l'extrados des voûtes de la nef règne plus haut que l'appui des baies du premier étage qui, sur la face orientale, se trouvent presque totalement occultées par le comble. Il est donc beaucoup plus probable que le clocher-porche, à la fois postérieur au milieu du XII^e s. au plus tôt et antérieur à la cathédrale du XIII^e s., soit une construction d'une seule venue à la charnière de deux époques : celle de l'architecture romane qui en certains endroits de la région reste vivace au XIII^e s., voire jusqu'au XIV^e, et celle de l'architecture de briques. Nous croyons aujourd'hui que cet imposant ouvrage a été rajouté à la cathédrale romane à peu près au même moment où l'on reconstruisait Saint-Hugues, si ce n'est quelque peu avant. D'une esthétique toute romane encore, il se prête bien à une datation du début du XIII^e s. Dans son récit de l'inondation catastrophique de 1219, l'évêque Jean de Sassenage rapporte que certains se réfugièrent dans le clocher de la cathédrale (ADI B 3237) : le clocher qu'a connu ce prélat est probablement celui-même qui nous est parvenu.

142- L'ensemble cathédral après la première campagne de travaux du XIII^e siècle

La nouvelle résidence épiscopale

- 24 Alors que jusque là le complexe cathédral - églises, cloître, palais - était resté tout entier contenu dans les limites imposées par l'antique rempart de la ville, au XIII^e s. ces limites sont franchies et l'espace contigu au nord de la muraille est mis à profit pour satisfaire aux besoins d'extension de la résidence épiscopale (**fig. 142**). D'extension ou

peut-être plutôt de déplacement, suscité par le souci d'établir une claire séparation entre le domaine des chanoines, qui reste au sud de la cathédrale, et celui de l'évêque et de sa cour. Des premières constructions de la nouvelle résidence hors les murs, c'est l'actuelle aile nord qui s'est trouvée renfermer les vestiges les plus complets. L'essentiel de ce qu'on en connaît provient des études d'élévations conduites en amont⁹⁴, puis en accompagnement des travaux sur plusieurs années. À l'inverse c'est exclusivement par la fouille qu'est documenté l'état le plus ancien de l'aile bordant la cour à l'ouest et dont certains murs ont été retrouvés dans l'espace de la crypte archéologique.

Le premier bâtiment de l'aile nord

- 25 Le plus ancien bâtiment (bâtiment El) dont les vestiges aient été reconnus dans l'actuelle aile nord dessinait au sol un rectangle de 12 m sur 7 m. Construit sur trois niveaux, il se composait à chacun de deux salles séparées par un mur de refend (M 63) (**fig. 182**). Sa toiture à une pente était formée par le prolongement du versant nord de celle de l'église Saint-Hugues, comme en témoignent des parties bien conservées du pignon oriental où se lit la découpe du rampant primitif.
- 26 En poussant un peu plus l'examen, on s'aperçoit que le bâtiment est formé de deux parties que distinguent des décrochements d'alignement et l'emploi de briques dont les dimensions diffèrent sensiblement. Toute la partie ouest, mur de refend compris, a été construite sur toute sa hauteur dans un premier temps, tandis que la moitié orientale n'a été élevée que plus tard, sur un plan quelque peu modifié par rapport aux intentions de départ.

La moitié ouest

- 27 On doit aux fouilles conduites à l'extérieur comme à l'intérieur des bâtiments des renseignements précieux concernant l'aspect primitif des premières constructions du XIII^e s. Ainsi, on savait que la façade nord était pourvue d'un contrefort que l'élévation dessinée par le peintre Toussaint Largeot (ADI 1Fi 1373)⁹⁵ représente encore intact et dont la suppression a laissé une trace sur toute la hauteur du rez-de-chaussée, à peu près au droit du mur de refend intérieur. La dépose des niveaux modernes de la cour au-devant de la moitié ouest du premier bâtiment médiéval a fait revenir au jour non seulement les substructions du contrefort connu, mais celles de deux autres régulièrement espacés. Les trois bases de ces contreforts sont apparues conservées sur une hauteur variant de 0,30 m à 0,60 m au-dessus d'une semelle formant ressaut uniquement sur la face antérieure. Quant à la façade que venaient épauler ces contreforts (M 62), ses assises inférieures ont pu être observées lors des reprises en sous-œuvre récentes pour le confortement de la façade du XVII^e s. qui repose sur elles (**fig. 143**) et depuis une cave creusée au XIX^e s. sous le bâtiment. Cette façade primitive prenait jour au rez-de-chaussée par deux petites baies simples arrondies en arc plein cintre, semblables à celles qui éclairent la moitié orientale au même niveau et figurées de manière très reconnaissable sur le dessin déjà invoqué de Toussaint Largeot.

143- Détail des substructions d'un contrefort et de la façade nord du bâtiment E 1

- 28 Plusieurs des niveaux fouillés, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, peuvent être rattachés aux parties de bâtiment édifiées au cours de cette première campagne du XIII^e s. Encore ne s'agit-il que des niveaux de construction, des niveaux d'occupation à l'extérieur étant impossibles à percevoir et ceux de l'intérieur ayant été détruits par les aménagements du siècle dernier. Certains de ces niveaux de construction retrouvés à l'extérieur des bâtiments (1 157, 1 161, 1 171) comportaient une forte proportion de gros fragments de briques et scellaient le comblement des tranchées de mise en place des contreforts et de la façade qu'ils épaulaient. À l'intérieur, une partie de la stratigraphie liée à la première campagne de construction était préservée. Ainsi dans la salle ouest, démontés les revêtements de sol récents, les premières couches rencontrées étaient des dépôts formés au cours de la construction des murs du XIII^e s. (**Pl. 13, coupe 17**) ; à commencer par un épais remblai (4005) contenant de nombreuses briques et tuiles cassées, du mortier et de la chaux, plusieurs blocs de calcaire maculés de mortier de tuileau et provenant visiblement du mur d'enceinte : ce niveau paraît témoigner des travaux entrepris sur la paroi sud (M 64), consistant dans le rhabillage en briques de la face externe du rempart gallo-romain (**fig. 144**). Immédiatement au-dessous se rencontrait le remblaiement (4 008) de la tranchée creusée pour accéder au niveau où le rempart possédait encore son parement et prolonger ce dernier avec des briques. Cette tranchée était elle-même recoupée par celle, perpendiculaire, du mur oriental en retour. La stratigraphie ainsi décrite et l'observation des élévations permettent donc de restituer avec précision l'ordre de déroulement des travaux : le mur oriental, non chaîné au mur sud, a été commencé après celui-ci, mais élevé en même temps que le mur de façade nord auquel il est intimement lié.

144 - Elévation du mur M 64 au rez-de-chaussée

- 29 Dans la pièce orientale du rez-de-chaussée, fruit dans son état actuel, comme nous l'avons dit, d'une seconde tranche de travaux, les niveaux les plus bas liés à la première tranche - 11 052, 11 056, 11 058 - sont autant de remblais apportés au cours de la construction : la couche 11 058 est venue sceller le comblement de la tranchée de mise en place du mur M 63. Immédiatement au-dessus, la couche 11 051 était formée d'un dépôt compact de briques laissées au rebut, mal cuites pour la plupart (**Pl. 13, coupe 18**).
- 30 Si du mur de façade nord, entièrement rebâti au XVII^e s., ne subsistent plus que quelques assises, la paroi orientale de cette moitié ouest du bâtiment a pu être reconnue sur presque toute sa hauteur primitive. Comme toutes les parties conservées de la première tranche de travaux, ce mur est bâti en briques dont les dimensions, 9 cm X 13 cm X 30 cm, varient peu. Comme tous les murs du même bâtiment qui lui sont contemporains, il est dépourvu de trous de boulin et il montre une plus grande fréquence des briques posées en boutisse par rapport à celles disposées en long sur le parement. Si on excepte, à son extrémité nord, un percement bas et étroit qui ne peut être antérieur au siècle dernier, ce mur (**fig. 145**) ne présente, au rez-de-chaussée, qu'une seule ouverture pratiquée en son milieu. Cette ouverture, une porte de 1,70 m de largeur, arrondie sur ses deux faces en arc segmentaire, convertie tardivement en placard, puis traversée par un moderne conduit de cheminée, est elle-même le fruit d'une transformation, puisqu'elle a été percée après coup dans le mur. Aucune trace ne peut être lue dans l'appareil bien préservé du mur, indiquant l'existence de quelque autre ouverture datant de la première construction. Rien n'interdit cependant de supposer, à l'emplacement de la porte⁹⁶, l'existence d'une autre porte, primitive, plus étroite.

145 - Elévation du mur M 63, face ouest, au rez-de-chaussée

- 31 L'examen des deux mêmes murs (est et sud) au premier étage permet de nouvelles constatations. Dans sa partie inférieure, la paroi sud n'est qu'un rhabillage du mur antique ; au-dessus de la crête de ce mur qui a fourni le niveau des planchers de l'étage, elle prend de l'épaisseur en se fondant sur le rempart et peut être examinée sur ses deux faces. La face externe, en vis-à-vis du mur de la nef de Saint-Hugues est la plus lisible : son appareil d'une remarquable régularité a gardé par endroits un aspect de presque neuf, avec encore les joints d'origine soigneusement lissés au fer (**fig. 146**). La porte qui s'ouvre dans ce mur, près de l'angle est, n'appartient pas à la construction d'origine. Sommée d'un linteau droit en bois à l'intérieur, elle s'amortit en arc plein cintre sur la face externe. Des deux côtés, son encadrement inscrit une reprise visible dans l'appareil. Il est difficile de dater cette porte dont les dimensions médiocres dissuadent d'imaginer qu'elle ait pu être substituée à une porte primitive. En revanche, l'extrémité ouest du mur, aujourd'hui largement entamée par une porte de la fin du XVIIe s., pourrait fort bien avoir été pourvue d'une telle ouverture.

146- Elévation sud du mur M 64 au premier étage

- 32 Cette dernière, si elle a existé, débouchait dans un volume bâti que limitait au sud le mur de briques prolongeant en hauteur le rhabillage de la face interne de l'ancien rempart (M 58) et à l'ouest un mur pignon qui devait occuper sensiblement le même emplacement que la paroi orientale de l'actuel escalier d'honneur⁹⁷. Du côté oriental, l'angle nord de la façade de Saint-Hugues, que prolongeait un contrefort, refermait ce volume de 3,50 X 2,50 m en œuvre. La restitution que nous en proposons se fonde sur les plans de la fin du XVIIIe s. (ADI 1 Fi 2177) et du début du XIXe s. (*ibid*, n° 555), représentant le premier et le deuxième étage, et sur les observations encore possibles naguère de l'appareil des murs de l'église et du palais. Le premier de ces plans anciens figure, prenant jour vers le sud, une ouverture double dans laquelle nous sommes tenté de voir une baie géminée comme il en a été retrouvé plusieurs dans le palais du XIIIe s. (**fig. 147**). Le percement de même largeur, mais dépourvu de refend, dessiné sur le plan du second étage pourrait correspondre à la transformation d'une semblable baie géminée. Le volume ainsi créé au-dessus du mur antique et mordant sur le côté gauche de la façade de l'église ne peut qu'avoir été couvert en appentis, laissant émerger l'angle de cette façade marqué, comme du côté sud, par un confre-fort dont l'arrachement est encore lisible (**fig. 148**). Le fait que nulle trace de ce contrefort n'a été retrouvée plus bas, et notamment à hauteur de l'ouverture permettant le regard sur l'intérieur de Saint-Hugues, incite à imaginer une voûte couvrant l'extrémité sud du volume, sur la largeur correspondant à la partie de façade englobée, reprenant ainsi la retombée du contrefort qui n'avait donc d'autre fonction qu'esthétique. On est du coup conduit à restituer un semblable voûtement au premier étage (**fig. 149,150**).

147- Plan du premier étage de l'évêché à la fin du XVIIIe siècle

(ADI, 1 Fi n° 2177)

148 - Perspective cavalière sur la façade de Saint-Hugues et celle, attenante, du palais : essai de restitution de l'état primitif du XIIIe siècle

149 - Goutterot nord de l'église Saint-Hugues et coupe sur le volume sud du bâtiment E 1 : essai de restitution de l'état primitif du XIII^e siècle

150 - Façade de l'église Saint-Hugues et coupe sur le volume sud du bâtiment E 1 : essai de restitution de l'état primitif du XIII^e siècle

- 33 Si la restitution de voûtes de faible portée apparaît la solution la plus convenable pour le petit espace bâti en avant de la façade de Saint-Hugues, seul un plancher a pu séparer premier et deuxième étage dans l'étroit couloir qui longe la nef : un long berceau eût dangereusement poussé sur les murs du palais. Nulle trace d'ailleurs n'en apparaît, mais on reconnaissait en revanche, celle d'un gros arc, large d'1,80 m tendu entre l'extrémité du mur M 63 et le goutterot nord de l'église. Cet arc en briques, dont les arrachements se lisaient aussi bien dans la paroi de briques du palais que dans le mur roman de Saint-Hugues entre lesquels il jouait le rôle d'étrésillon, a certainement servi

à porter l'extrémité des poutres du plancher. Alors même que leur lecture restait des plus évidentes, avec encore en place trois claveaux marquant le départ de l'arc dans l'angle de briques du palais (**fig. 151**), ces vestiges de l'organisation primitive des bâtiments du XIII^e s. ont été détruits par la récente restauration.

151 - Vestige d'un arc en briques tendu entre le bâtiment E 1 et la paroi romane de Saint-Hugues

- 34 Le mur oriental de la grande salle ouest, au 1^{er} étage, est presque entièrement conservé dans son état primitif. Si on excepte deux portes, l'une du XV^e s., l'autre de la fin du XVII^e s., ce mur apparaît plein. La seule ouverture d'origine qu'on y observe occupe l'extrémité sud. Transformée tardivement en placard, elle ne subsiste plus que par l'arc segmentaire qui la couvrait (**fig. 152**). À considérer son emplacement dans le mur, il serait peu logique qu'une telle ouverture ait fait fonction de fenêtre et il faut y voir, selon nous, une porte. La vraisemblance de cette interprétation apparaît renforcée, une fois observée la situation à l'étage du dessus, où une porte a été ouverte strictement au même emplacement. Or, à l'un et l'autre étage, l'ouverture du XIII^e s. a été remplacée au XV^e s. par une porte à encadrement de molasse. Si on se rappelle que le même mur au rez-de-chaussée n'a pu comporter, au plus, qu'une porte, force est de convenir qu'il n'est guère adapté à une fonction de pignon (dont on s'expliquerait mal qu'il ait été dépourvu de toute ouverture d'éclairément), mais qu'il paraît dès le départ avoir été conçu comme un mur de refend.

152 - Porte de la paroi ouest du mur M 63 au premier étage

- 35 C'est vrai aux deux niveaux inférieurs, mais non au second étage où le mur était ajouré d'une grande baie géminée. De celle-ci, étudiée malheureusement dans de très mauvaises conditions⁹⁸, on a pu montrer que, très vite, elle avait été bouchée et transformée en niche, cependant qu'était percée la porte précédemment mentionnée qui, visiblement, n'avait pas été prévue au départ (**fig. 153**).

153 - Porte de la paroi ouest du mur M 63 au deuxième étage

- 36 On est donc fondé à conclure que si la moitié ouest du bâtiment a été bâtie d'un seul jet, il avait été prévu dès l'origine de lui adjoindre un volume à l'est, d'un seul étage et dont la toiture à une pente constituerait une explication suffisante à l'emplacement désaxé de la baie géminée dans le mur médian (**fig. 154**).

154- Le bâtiment E 1 et l'église Saint-Hugues : perspective restituée

- 37 La terminaison ouest de cette première partie de bâtiment nécessite quelque développement. On a supposé plus haut que son alignement avait été repris au XVIIe s. dans la construction de la paroi orientale du grand escalier. Cette supposition se base sur la découverte d'un mur en brique (M 65) ou plutôt d'une fondation de mur primitivement chaînée à celle du mur de façade nord du XIIIe s. (**fig. 182**) Ce mur quelque peu décalé vers l'ouest par rapport à celui du XVIIe s. accuse un biais sensible pour venir s'appliquer tangentiellement à la vieille tour gallo-romaine. Un second mur (M 66) a été trouvé quelque 2,80 m plus à l'ouest, approximativement parallèle au premier. Arasé à un niveau très profond, il ne subsistait lui aussi qu'à l'état de fondation sous les maçonneries qui formaient le socle d'un escalier cylindrique de la fin du Moyen Âge que les travaux récents d'aménagement ont conduit à démonter. En revanche la fondation du mur M 65 s'était conservée sur toute sa hauteur mais elle n'a été repérée qu'après sa destruction par l'entreprise chargée de démonter les maçonneries de l'ancien escalier cylindrique. Tel qu'on peut le restituer, le mode de mise en place de ces fondations est pour le moins inhabituel. Au lieu de faire deux simples tranchées, les constructeurs ont creusé une grande excavation rectangulaire correspondant au volume compris entre les deux murs. La profondeur en était considérable : le sol de l'époque étant à la cote 210,30 m NGF environ, le fond de fosse se trouve à la cote 208,45, soit 0,75 m plus bas que les fondations de la façade nord. Les fondations ont ensuite été élevées en appui contre les parois qui, au plus bas, avaient été confortées par un habillage de planches. Des restes ligneux très dégradés ont été observés contre la paroi ouest du mur M 66 et la paroi est du mur M 65 qui présentaient l'aspect caractéristique des murs banchés. À l'inverse, les parois intérieures en vis-à-vis ont été soigneusement appareillées en briques. On ignore la raison d'être du vide ainsi créé sous le volume bâti, probablement carré ou plutôt trapézoïdal, que paraissent dessiner ces deux bases de murs, en appui contre la tour du rempart antique. Quant au volume lui-même, il aurait pu contenir l'escalier, qu'on serait d'ailleurs bien en peine de placer autrement. S'il en est ainsi, cet élément essentiel du bâtiment aura été construit trois fois successivement au même emplacement. Dans sa première version du XIIIe s. nous suggérons (**fig. 154**) qu'il ait pu se terminer en tour carrée dominant toutes les autres toitures, ce qui justifierait le soin apporté à la réalisation de ses fondations.

La moitié orientale

- 38 L'examen, au rez-de-chaussée, du prolongement vers l'est de la partie de bâtiment que nous venons de décrire a permis la mise en évidence d'un arrêt dans la construction associé à un changement de parti. La face orientale du mur M 63 présente, sur toute sa hauteur, un arrachement qui pourrait correspondre à un prolongement de la façade nord amorcé. De fait, il s'est conservé dans le sol un mur de briques (M.67), apparu chaîné au mur M 63 et présentant encore quatre assises en élévation. Sans doute pourrait-on proposer d'interpréter cette portion de mur arasé, longue de presque 2,50 m, comme ayant servi de socle à un contrefort, à l'instar de ce qui a été observé pour les fondations de la façade de Saint-Hugues. Mais pour le confortement d'un bâtiment de dimensions bien moindres et surtout non voûté, ce mur nous semble par trop disproportionné. Si on ajoute que dans le même temps, un mur symétrique a été élevé sur toute la hauteur du rez-de-chaussée contre la paroi du rempart antique, la thèse du confortement ne peut plus être soutenue. Ce second mur (M 68) construit en

maçonnerie de blocage très irrégulière (**fig. 155**) est probablement la dernière réalisation de cette campagne de travaux. Son aspect médiocre reflète peut-être les difficultés qui ont amené à interrompre le chantier. Comme il n'a été trouvé nulle trace dans le sol d'une paroi réunissant l'extrémité des murs M 67 et M 68 pour fermer le bâtiment à l'est, on doit conclure que la moitié orientale, telle qu'elle avait été prévue au départ, n'a jamais été réalisée.

155 - Paroi sud de la pièce orientale au rez-de-chaussée du bâtiment E 1 (murs M 68 et M 69)

- 39 Le volume oriental que nous connaissons aujourd'hui est donc le produit d'une seconde campagne de travaux que caractérise un changement très perceptible des matériaux et de leur mise en œuvre : les briques, beaucoup moins épaisses (7 à 8 cm), sont le plus souvent panneresses. De l'ensemble des constructions médiévales du palais, la salle du rez-de-chaussée est le lieu le mieux préservé, où les caractères de la construction primitive s'affirment avec le plus de force. Abandonnant les alignements précédemment adoptés, les constructeurs ont décalé la façade nord de quelque 40 cm vers l'extérieur par rapport au mur M 67 désormais abandonné. Le nouveau mur de façade présente du côté externe une base en maçonnerie de moellons de calcaire qui émergeait à l'origine d'une bonne soixantaine de centimètres au-dessus du sol. La semelle enterrée présentait deux rangées en ressaut de gros blocs de calcaire grossièrement équarris. La plus haute de ces rangées (**Pl. 12, coupe 16**), à l'origine, dépassait même sans doute du sol, sauf surcreusement tardif peu probable de la cour : le niveau qui s'appliquait au-dessus (8110) et celui immédiatement sous-jacent (8120) ont livré du matériel d'époque moderne.
- 40 Le mur de façade nord, le mur oriental et celui en retour qui vient compléter la paroi sud sont parfaitement chaînés entre eux (M 69). La portion en briques maçonnée contre le mur M 68 déjà bâti exprime de façon particulièrement suggestive la reprise : on voit

bien de quelle manière, au sommet de cette paroi, l'appareil régulier de la partie gauche (**fig.155**) se prolonge au-dessus de la partie préexistante en maçonnerie de blocage où il prend appui sur une assise intermédiaire de réglage formée de briques posées sur chant. Hormis quelques altérations récentes et fort limitées, liées à l'ancrage d'un plancher en mezzanine, ces murs nous étaient parvenus pratiquement intacts. La reprise en sous œuvre des fondations du bâtiment en 1993 a fourni l'occasion de détruire intégralement, à l'intérieur comme à l'extérieur, les parements de ces murs sur plus d'1 m de hauteur (**fig. 156**). La coûteuse réfection à laquelle il a fallu procéder ne peut consoler de la perte de l'original.

156- Bas de mur en briques défoncé lors de la reprise des fondations

- 41 Quatre ouvertures d'origine sont conservées à ce premier niveau. Les fenêtres, une au centre de la paroi nord, les deux autres encadrant une porte dans la paroi est, présentent des formes caractéristiques : embrasure à fort ébrasement, amortie par un arc segmentaire à double rouleau et présentant à la base un appui en glacis à une marche entre⁹⁹; l'ébrasement interne et le court ébrasement externe, de minces tableaux formant feuillure, couverts d'un arc plein cintre. La porte présente une embrasure droite sommée d'un arc segmentaire à simple rouleau ; les montants sur le parement externe portent un arc légèrement brisé dont la clé est taillée dans de la molasse. Si les claveaux sur le parement interne sont constitués de simples briques posées de chant, tant aux fenêtres qu'à la porte, les éléments moulés formant les parties cintrées sur le parement externe (**fig. 157**) présentent cette perfection dans la stéréotomie et l'assemblage déjà constatée aux fenêtres de l'église Saint-Hugues.

157- Détail d'une fenêtre du bâtiment E 1

- 42 On remarque enfin que les poutres du plafond ont été mises en place au moment même de la construction du pignon oriental, où l'appareil épouse parfaitement leurs contours, tandis qu'au contraire, ces mêmes poutres ont été engagées dans la paroi opposée (M. 63) au prix de recreusements (**fig. 158, 159**). Ainsi se trouve confortée la chronologie relative proposée au départ.

158 - Paroi est de la pièce orientale au rez-de-chaussée du bâtiment E 1

159- Paroi ouest de la pièce orientale au rez-de-chaussée du bâtiment E 1 (mur M 63)

- 43 Au premier étage de la partie orientale, seuls les murs sud, est et ouest sont médiévaux, le dernier appartenant à la première campagne. Du mur est, en réalité, ne subsiste

qu'une moitié, du côté sud, l'autre ayant été reconstruite en même temps que le mur de façade (nord) dans le dernier quart du XVII^e s. Ce mur était percé en son centre d'une haute fenêtre dont ne sont conservés que le jambage sud et une partie de la voussure, tous deux très ébrasés. Les parois en sont encore recouvertes d'un enduit blanc portant en noir et rouge un décor de faux appareil. De semblables décors se retrouvent dans ce qui reste des embrasures de deux portes ouvertes dans la paroi sud sur le couloir. On constate à nouveau, en examinant ces ouvertures sur le parement externe, la remarquable maîtrise des briquetiers et des appareilleurs du XIII^e s. On remarquera en particulier l'arête élégamment arrondie des piédroits et le passage à l'arête vive des arcs au moyen d'un petit congé ciselé dans la brique avec une étonnante précision (**fig. 160**). Quant à la raison d'être de ces deux portes placées côte à côte dans la même paroi et débouchant sur le même endroit, on peine à l'expliquer. L'idée, qui vient bien sûr, c'est que la pièce à laquelle elles donnaient accès était à l'origine refendue par une cloison. Cette cloison, dont nulle trace n'a été reconnue, donnait, si elle a existé, presque des proportions de couloir aux deux volumes qu'elle séparait.

160 - Détail d'une des deux portes ouvrant sur la pièce orientale du bâtiment El depuis le couloir du premier étage

- 44 Reste encore la question de savoir si la moitié orientale du bâtiment telle qu'elle a été réalisée, le fut d'emblée avec deux étages ou seulement un seul dans un premier temps, conformément au parti primitivement arrêté. C'est cette seconde solution que nous avons adoptée pour le dessin de restitution (**fig. 154**), moins par certitude chronologique que pour faire comprendre la position particulière de la baie géminée de la première tranche par rapport à une toiture plus basse sur la partie orientale. Il se pourrait en effet qu'après une interruption des travaux un peu longue à l'issue de la première campagne, l'idée d'une construction sur seulement deux niveaux n'ait pas été reprise. Pour s'en assurer, il aurait fallu pouvoir rechercher des traces de

surhaussement des murs est et sud, ou encore celles d'un solin de toiture sur la face est du mur de refend. La paroi sud qui n'est examinable que depuis le couloir a connu tant d'altérations à diverses périodes qu'elle n'autorise aucune conclusion. Quant aux autres parois, les décors peints dont elles sont recouvertes interdisent toute observation. En effet, trois décors successifs ont orné la salle orientale du deuxième étage, avant que ne soient posés les lambris et stucs du XVIIIe s. qu'on y voit aujourd'hui. Le plus ancien de ces décors, d'un vert sombre soutenu, évoquerait un faux marbre. Au sommet et au centre de la paroi sud, en même position sur la moitié subsistante de la paroi est, se distinguent encore des écus armoriés qui sont ceux de la famille de Chissé : parti d'or et de gueules, au lion de sable, armé et lampassé de gueules, brochant sur le tout. Cette famille a fourni pas moins de quatre évêques de Grenoble dont le premier, Jean II, a occupé la charge de 1337 à 1350 et le dernier, Aymon II, de 1427 à 1450. C'est, au dire des spécialistes, plutôt dans le XIVe s. qu'il convient de placer l'exécution du premier décor (fig. 161).

161 - Le plus ancien décor peint de la pièce orientale, au deuxième étage du bâtiment E 1 : on y reconnaît les armoiries de la maison de Chissé

- 45 Mais c'est plus tôt encore, assurément dans le XIIIe s., qu'a été réalisé le décor peint retrouvé dans l'embrasure de l'ancienne baie géminée après qu'elle eut été bouchée sur le parement externe et convertie en niche (fig. 162). L'obturation de la fenêtre, l'ouverture d'une porte à côté, coïncident bien sûr avec la réalisation du deuxième étage de la partie orientale qu'on peut donc placer avant le XIVe s. En revanche, c'est probablement au XIVe s. que la niche ornée a elle-même été comblée de maçonneries au nu de la paroi intérieure. Dans ces maçonneries fut réservée une petite cavité rectangulaire à fond plat, couverte en bâtière (fig. 163), semblable à plusieurs autres observées à Grenoble dans des parties préservées de maisons d'habitation du XIVe s. (16 et 20, rue Chenoise ; 18 à 20b, rue Saint-Laurent) ; elle était destinée à abriter une

lampe, comme l'atteste un dépôt de noir de fumée sur ses parois. Plus curieuse paraît la petite ouverture rectangulaire, pourvue d'une feuillure et que fermait donc une planchette, pratiquée dans le fond de la niche. On remarque dans la salle orientale que le décor le plus ancien passe sur l'encadrement de cette ouverture qui permettait tout juste de passer la main.

162- Décor peint (XIIIe s.) de la baie géminée ouverte au deuxième étage dans le mur M 63.

Cliché ARCOA

163 - Dessin de la même baie obturée au XIVe s. ; remarquer la niche à lampe

Les vestiges de l'aile ouest

- 46 La fouille a permis de dégager sur 8 m de longueur la base du mur de façade de l'aile, détruite au XIXe s., qui fermait la cour du côté ouest (bâtiment E2). Un dessin assez précis de la façade sur cour de ce bâtiment figure sur le précieux plan-maquette de Toussaint Largeot (**fig. 164**). D'après ce dessin qui montre, au deuxième étage, les fenêtres de la chapelle des évêques sous la forme de grandes baies à remplages trilobés, on pouvait déjà tenir pour certain que le bâtiment remontait au moins au milieu ou à la seconde moitié du XIVe s. Or, la fouille a montré que les niveaux¹⁰⁰ de construction (1 161, 1 157, 1 160), riches en fragments de briques, étaient communs aux deux ailes nord et ouest (**Pl. 12, coupe 15**). En particulier, la couche 1 160, à la surface de laquelle s'observaient une aire de préparation de mortier et trois empreintes de poteaux (traces laissées par quelque engin de chantier ?), venait en recouvrement d'un ressaut du mur ouest. Il est donc ainsi établi que les vestiges dégagés de la façade de l'aile ouest appartiennent bien à la première campagne de construction du XIIIe s.

164 – Façade sur cour du bâtiment E2 dessinée par Toussaint Largeot

A.D.I 1 Fi 1 373

- 47 Ces vestiges sont ceux d'un mur (M 70) large à la base de 0,90 m, de direction sud-ouest/nord-est. Il apparaissait épaulé à l'extérieur par un massif rectangulaire formant saillie de 1,50 m sur la façade. Ce massif rigoureusement contemporain du mur ne peut avoir eu d'autre fonction que de servir de socle à un contrefort, dont le dessin de Toussaint Largeot montre qu'il avait disparu au XVIII^e s. Mur et massif présentaient un appareil assez régulier de moellons de calcaire, conservé sur deux ou trois assises, dans lequel étaient insérés quelques très gros blocs. Deux de ces blocs formaient les montants d'une porte, large de 2,50 m (**fig. 165**). Cet emploi du calcaire, alors que tout le palais du XIII^e s. est construit en briques, surprend de prime abord. En réalité, on a affaire ici à un soubassement, évidemment destiné (comme dans la partie orientale du bâtiment E1) à porter une élévation de briques dont rien n'a subsisté. En revanche, un pan de mur de l'arrière du même bâtiment conservé dans l'espace de la crypte archéologique montre au-dessus d'un semblable soubassement de calcaire, quelques vestiges de l'élévation de briques. Quoique privé de son contexte stratigraphique, ce mur peut être considéré comme contemporain de celui retrouvé dans la cour. Comme l'un et l'autre sont représentés sur le plan du rez-de-chaussée dressé à la fin du XVIII^e s., on doit conclure que, pour une bonne part, l'organisation des bâtiments du palais tel qu'il s'est maintenu jusqu'à la fin de l'Ancien Régime remontait au début du XIII^e s.

165 - Le mur M70

Datation

- 48 S'il est peu douteux que les plus anciennes parties du palais épiscopal du XIII^e s. sont contemporaines de la reconstruction en briques de l'église Saint-Hugues, avec laquelle elles présentent d'évidentes affinités techniques et stylistiques, les arguments de datation absolue sont aussi pauvres pour le premier que pour la seconde. Observons toutefois que l'estimation que nous proposons - première ou seconde décennie du XIII^e s. - sur la base des caractères architecturaux n'est pas contredite par le faciès du mobilier contenu dans les couches de construction : l'essentiel de la céramique est à pâte grise, avec seulement quelques tessons épars en pâte claire glaçurée qui annoncent le XIII^e s.
- 49 Il est bien sûr impossible de proposer une estimation fiable du temps qui a pu s'écouler entre l'interruption des travaux et leur reprise qui a vu la construction du volume oriental du bâtiment El. Cette reprise, en revanche, a pu être bien datée : les poutres du plancher séparant le rez-de-chaussée du 1^{er} étage ont fourni grâce à l'expertise dendrochronologique la date automne/hiver 1254/1255 pour le plus récent abattage¹⁰¹. Comme on s'entend aujourd'hui pour considérer que l'usage était de mettre en œuvre les bois fraîchement coupés, cette date nous paraît devoir être retenue pour la partie du bâtiment lui-même à laquelle appartiennent les poutres. Si la datation que nous avons proposée pour la première tranche de travaux approche la vérité, c'est donc pendant une période assez longue, d'une trentaine d'années, que le bâtiment est resté inachevé.

Un atelier de potier ?

- 50 Le sous-sol de la cour n'a pas livré de trace significative de l'occupation qui a suivi la construction des bâtiments : le sol établi sur le dépôt de construction est apparu sans épaisseur. Le seul témoin d'une activité contemporaine est le creusement d'une large fosse (F (a)), profonde de 1,40 m, dont les terres de comblement se distinguaient difficilement du terrain encaissant. Au fond de cette fosse, qui paraît avoir été comblée en une seule fois, est apparu un dépôt d'argile jaune, très pure. Il est permis de se demander si l'on n'aurait pas affaire à une ancienne réserve d'argile à céramique. Cette hypothèse prend davantage de consistance avec la découverte, au bas du comblement, de quatre vases presque complets, dont deux quasi intacts. Un seul, de petite taille, est

en pâte grise (type pégau), les trois autres, en pâte orangée revêtue d'une glaçure externe, sont des cruches de formes un peu inhabituelles. Ces objets, datables du XIII^e s. ou du début du XIV^e s. sont-ils des déchets de fabrication signalant, avec la fosse qui les contenait, la proximité d'un atelier de potier ? C'est peut-être dans la moitié nord de la cour restée non fouillée que se trouve enfouie la réponse. Si la présence en cet endroit d'un atelier était un jour confirmée, cela signifierait, à tout le moins, qu'aux premiers temps des nouveaux bâtiments, l'espace situé au-devant ne faisait probablement pas encore fonction de cour du palais.

Conclusions

- 51 Suppléant à une carence complète des textes, l'archéologie seule — en sous-sol comme en élévation — a permis de révéler sur le site l'importance d'une campagne de travaux du XIII^e s. antérieure à la reconstruction de la cathédrale elle-même. Si des circonstances accidentelles sont à l'origine des profondes transformations qu'à connues alors l'église Saint-Hugues, celles-ci n'impliquaient pas nécessairement le chantier de construction d'un nouveau palais qui s'est développé simultanément.
- 52 Par ailleurs, l'étroite imbrication du palais et de l'église, imposée certes par la topographie, mais renforcée par des liaisons dont les vestiges ont été retrouvés en façade et au chevet, suggère pour Saint-Hugues un statut plus complexe qu'il n'y pouvait paraître et relance la question des fonctions de cet édifice : paroissiale, l'église l'était sans doute, avec cependant un usage privilégié réservé à l'évêque et peut-être aux dignitaires de sa maison.
- 53 Ces premiers grands travaux du XIII^e s., qui ont vu également la construction du haut et puissant clocher-porche en avant de la cathédrale romane, ne peuvent être envisagés indépendamment d'un contexte politique d'âpre rivalité entre évêques et dauphins pour la suprématie sur la ville. Si les premières transactions entre les deux seigneurs, l'ecclésiastique et le laïc, ont été passées dès l'époque de saint Hugues (Chomel 1976, p. 56-65), ce n'est qu'à partir du début du XIII^e s. que se met en place une véritable coseigneurie au sein de laquelle chacun, pourtant, s'efforcera de faire prévaloir ses droits et avantages. On sait que dans cette lutte pour le pouvoir, c'est le dauphin qui finit par l'emporter, lui qui, dès 1228, faisait élever au milieu de son fief urbain la belle collégiale Saint-André, déclenchant peut-être, par contrecoup, la reconstruction totale de la cathédrale.

NOTES

88. Au vu de l'appareillage très régulier de ce mur apparu dans un sondage en 1992 (Montjoye 1992 b) nous avons cru pouvoir déduire l'existence en avant de la façade d'un volume hypogée. Connaissant mieux aujourd'hui l'aspect des fondations de l'église du XIII^e s., très soignées et montées en tranchée large sur leur face externe, nous ne retenons plus cette hypothèse.

89. Un plan du début du XIXe s. (ADI 1 Fi 555) donne à penser que le confrefort le plus à l'ouest du goutterot nord subsistait peut-être encore à cette époque dans la hauteur du deuxième étage de l'évêché.

90. AMG DD 107 : Procès verbal de visite pastorale d'Ennemond Alleman de Montmartin (26 mai 1709) ; devis de réparation du sieur Pasquet (7 février 1714). AMG DD 3 : prix-fait des réparations à exécuter à Saint-Hugues (15 octobre 1718).

91. Les archives municipales conservent des documents attestant la conduite de travaux de réfection des voûtes en 1566 (AMG BB 20).

92. Carottage réalisé dans le cadre des études préalables sous la direction de M. J.-L. Taupin, ACMH.

93. Il s'agit d'une gravure sur bois commandée au peintre Pierre Prévost en 1572 (Prudhomme 1888, p. 386).

94. À cette première campagne qui s'est déroulée au printemps 1989 a été associé notre collègue D. Chancel, alors architecte au Service des Vieux Quartiers de la Ville de Grenoble.

95. L'extraordinaire plan-maquette de Toussaint Largeot a été réalisé en 1674 pour instrumenter un procès intenté par l'évêque. Nous nous y référerons à plusieurs reprises.

96. Ce n'est qu'à grand peine que nous avons obtenu la préservation des vestiges de cette porte déclarée inesthétique et remplacée aujourd'hui par un percement rectangulaire moins large à l'encadrement de béton.

97. Nous reviendrons sur ce point ultérieurement.

98. Persuadé que le mur M 63 n'avait toujours été et sur toute sa hauteur qu'un mur de refend, et en l'absence de toute vision de l'appareil de la face ouest recouverte de plusieurs couches d'enduits peints, j'ai pris ce qui apparaissait de cette baie géminée sur le parement oriental pour un placard mural, semblable à celui observé quelque temps avant dans une paroi de maison de la période XIIIe-XIVe s., au numéro 11 de la rue Chenoise (Montjoye 1992 c p. 32-33). C'est donc depuis la salle orientale que s'est faite la désobstruction, détruisant ainsi à l'aveuglette une partie du décor peint ornant l'embrasure de fenêtre transformée en niche. Pour la paroi ouest, les plans de réaménagement prévoyaient un doublage, de manière à préserver la succession des décors peints et garantir leur étude ultérieure. Contre toute attente, l'ordre de gratter le mur à vif et de le réenduire a été donné à l'insu du maître d'ouvrage. Si l'embrasure de la fenêtre s'en est trouvée accessible, des mètres carrés d'enduits peints du XVIIe s., et peut-être d'autres plus anciens ont été de la sorte détruits.

99. Au cours du chantier de restauration, est apparue à la fenêtre nord et à celle le plus au sud de la façade est, une assise supplémentaire au bas de l'appui en glaci, curieusement biseautée. On n'ose penser que cette bizarrerie ait été inspirée par le souci de rétablir une ordonnance supposée primitive dont le modèle aurait été fourni par la troisième fenêtre : l'appui de celle-ci, en effet, a été tardivement abaissé de deux assises par un martelage grossier des briques leur conférant un profil biseauté.

100. P. David (*op. cit.* p. 74) et, à sa suite, P. Vaillant (Chomel 1976, p. 87) attribuent à l'évêque Aimon II de Chissé (1427-1450) l'initiative de la construction de ce bâtiment, sans cependant citer le moindre écrit en référence.

101. Archéolabs, réf ARC 93/R 1400 D

Chapitre 11. La seconde campagne de construction du XIII^e siècle

Alain de Montjoye

- 1 Si les premiers travaux du XIII^e s. ont, avec la reconstruction de l'église Saint-Hugues et l'établissement hors les murs des bâtiments d'une nouvelle résidence épiscopale, radicalement modifié l'économie générale et la silhouette de l'ensemble cathédral, ce sont ceux d'une seconde campagne, probablement assez proche de la première, qui ont fixé de manière quasi définitive l'implantation au sol et la distribution des principales fonctions, telles qu'elles se sont maintenues jusqu'à la fin de l'Ancien Régime.
- 2 Depuis les études déjà anciennes de L. Basset et P. David, on croyait assez bien connaître la cathédrale gothique et son cloître et aucune véritable révision des chronologies, notamment de celles proposées par le second, n'a été produite. On est en mesure aujourd'hui, sur un certain nombre de points en tout cas, d'avancer des interprétations sensiblement différentes qui reposent moins sur des découvertes au sens littéral que sur des observations inédites.
- 3 L'intensité de l'activité constructrice sur le site au XIII^e s. révélée par cette seconde campagne de travaux, qui affecta également le palais dont l'aile nord se vit prolongée d'un nouveau corps de bâtiment, ne peut malheureusement être exactement mesurée du fait de l'absence complète de textes médiévaux et des destructions massives du XIX^e s. C'est à des données iconographiques, cette fois, mais aussi à quelques écrits d'Epoque moderne, pour une moindre part, qu'on recourra pour évaluer ce qui, de certaines parties des bâtiments disparus, peut être rapporté à cette période.

La reconstruction de la cathédrale

- 4 La plupart des auteurs ont insisté, à juste titre, sur la dénaturation architecturale profonde et irrémédiable de l'église cathédrale perpétrée par l'architecte diocésain Alfred Berruyer à partir de 1862. Plusieurs documents — des descriptions, tableaux, gravures, mais aussi des plans et relevés de ses prédécesseurs, tel l'architecte H.

Janniard — nous font connaître heureusement ce qu'était le monument avant ses désastreuses interventions.

Une grande basilique à tribunes

- 5 Même s'il faut faire un certain effort d'imagination pour se représenter, visitant aujourd'hui l'édifice, ce que furent son aspect général, l'agencement de ses volumes, ses proportions voulues par ses constructeurs du XIII^e s., leur connaissance ne présente guère de difficultés et les auteurs anciens ont su en donner des descriptions justes et documentées à défaut de datations pertinentes.
- 6 Dans l'espace compris entre l'arc d'entrée dans l'abside et la façade, l'un et l'autre d'époque romane, le triple vaisseau de la nef, déterminé par deux files de sept arcades, constitue le principe ordonnateur de la cathédrale gothique (**fig. 166**). Point de transept désormais dans cette basilique dont les sept travées de bas-côtés surmontées de tribunes et les quatre travées de nef centrale sont voûtées sur croisées d'ogives. La première travée de nef, barlongue, était surmontée d'une tribune communiquant de plain-pied avec celles des bas-côtés, tandis que les trois autres travées, correspondant à deux travées de collatéraux, sont établies sur plan carré. Le nouveau chœur — une travée droite et une abside à cinq pans coupés — voûté à peu près à la même hauteur que la nef, s'affranchit de la contrainte de l'antique rempart et vient le chevaucher. La construction est, pour l'essentiel, réalisée en grosses briques semblables à celles employées précédemment pour la réfection de l'église Saint-Hugues, à l'exception des massives piles carrées des arcades séparant nef centrale et bas-côtés (**fig. 167**).

166 - Plan de l'ensemble cathédral après la seconde campagne de travaux du XIII^e siècle

167 – Intérieur de la cathédrale dans la première moitié du XIXe siècle

Huile sur toile

- 7 Dans ces piles, construites en grands blocs de calcaire dur dont bon nombre s'affirment comme des remplois d'éléments antiques, la plupart des commentateurs ont voulu voir des vestiges d'une nef plus ancienne déclarée, selon les cas, contemporaine de Charlemagne, son fondateur présumé, ou encore d'Isarn ou de saint Hugues. Notre conviction est que ces piliers appartiennent à une ordonnance logique et rigoureuse composée au XIIIe s., qui ne reprend de l'édifice antérieur que l'implantation et les dimensions au sol et innove complètement dans l'agencement des volumes, la rythmique des travées et le système de voûtement, intimement liés. La présence de remplois, antiques n'est en aucun cas, ici, le signe d'une phase archaïque de l'histoire de l'architecture médiévale et nous en verrons d'autres exemples dans des murs de l'ancien palais médiéval que des preuves archéologiques interdisent de dater avant le XIIIe ou le XIVe s. Qu'on ait affaire à une œuvre cohérente et originale est, à notre avis, suffisamment démontré par le fait qu'à peu de temps de distance elle a été copiée trait pour trait et avec un usage semblable des mêmes matériaux pour la reconstruction de l'église prieurale Saint-Jean-Baptiste de Vif, à quelques kilomètres au sud de Grenoble.
- 8 Les travaux anciens sur la cathédrale gothique nous dispensent de fournir des descriptions détaillées de toutes les parties de l'édifice, ce qui permettra, en revanche, de consacrer plus de temps à commenter certains aspects particuliers.
- 9 Avant même les amputations radicales commises par Alfred Berruyer, qui ont fait disparaître les tribunes et démesurément étiré les arcades vers le haut en les confondant avec les baies des anciennes tribunes, des transformations avaient quelque peu brouillé la perception de l'ordonnance du XIIIe s. La réfection des fenêtres hautes de la nef, au début du XVIIIe s., en fait partie. Seule la première travée, barlongue, a conservé ses fenêtres d'origine — baies simples amorties en arc plein cintre (**fig. 168**) —

différentes de celles des quatre autres. Là, les travaux de l'Epoque moderne ont percé de larges baies amorties en anse de panier, plus tard refendues par un meneau pseudo médiéval conçu par Berruyer. Indéchiffrables depuis l'intérieur où elles ont gardé leur aspect du XIXe s., ces fenêtres révèlent à l'extérieur leur ordonnance médiévale primitive : leurs piédroits et les premiers claveaux qui les surmontent sont ceux de deux anciennes baies jumelles séparées originellement par un mince trumeau. Les briques dont sont constitués piédroits et départs d'arcs présentent les dimensions, les caractéristiques d'assemblage et ces fines rayures, laissées par l'outil au moyen duquel le parement a fini d'être dressé et régularisé, qu'on observe partout dans les constructions du XIIIe s. et qui les distinguent à coup sûr de celles de la période moderne.

168 - Fenêtre de la première travée de nef de la cathédrale, du côté nord

- 10 Les murs goutterots du vaisseau central, si on excepte la transformation des fenêtres, ont conservé leur aspect primitif et, particulièrement, les corniches sur lesquelles s'amortit la toiture. Très simple, puisque formée de trois rangs de briques en encorbellement, du côté nord où elle n'est pratiquement pas visible du fait de l'extrême proximité de l'église Saint-Hugues, cette corniche prend un aspect résolument ornemental au sud où elle participe à la qualité architecturale de l'espace du cloître : il s'agit d'une arcature continue formée d'éléments de terre cuite moulés, très semblable à celles qui festonnent le haut des murs de la collégiale Saint-André de Grenoble.
- 11 La partie la plus remarquable, la plus ornée aussi, est assurément le sanctuaire où voûtement, modénature, sculpture composent un ensemble équilibré, harmonieux et d'une grande vigueur plastique (**fig. 169**). Dans ce nouveau chœur ont été réutilisées les piles composées orientales de la croisée romane, surmontées de dossierets recevant la retombée de l'arc doubleau qui porte la voûte au même niveau que celle de la nef. Les

autres supports engagés dans les angles de l'abside à pans coupés sont de sveltes colonnettes couronnées de chapiteaux à crochets. De semblables chapiteaux, enfin, ornent les moulurations complexes habillant les ébrasements de fenêtres.

169- Intérieur du chœur et de l'abside de la cathédrale

- 12 Estimer la durée de construction de la cathédrale gothique, préciser l'ordre de déroulement du chantier, requerrait des examens approfondis des élévations, tant à l'intérieur, où la dernière restauration de P. Lotte¹⁰² empêche toute lecture, qu'à l'extérieur, ce que nous n'avons pas eu le loisir ni les moyens de faire. On se contentera donc, pour l'instant, de commenter quelques aspects méconnus de l'édifice, renseignés par des observations archéologiques rigoureuses, et de mettre en évidence les rapports chronologiques jusqu'ici mal perçus entre cathédrale et église Saint-Hugues.

Quelques aspects méconnus

La façade

- 13 C'est à nouveau la façade qui a permis une moisson de données nouvelles concernant la cathédrale gothique. Si du côté sud, où elle a été absorbée dès la fin du XVIIIe s. dans les étages d'une maison d'habitation, cette façade est encore conservée, on l'a vu, dans sa substance romane (*cf. supra*), elle présente cependant des témoins bien lisibles des transformations du XIIIe s. : la fenêtre primitive soigneusement bouchée avec de grandes briques a été remplacée par une nouvelle, dans le même axe, mais plus petite et établie un peu plus haut, destinée à éclairer la tribune. Cette fenêtre (**fig. 170**), dont l'encadrement à double rouleau s'orne d'un tore, rappelle fortement celles de Saint-Hugues. À la différence de ces dernières cependant, le rouleau interne est réalisé non en briques, mais en molasse taillée. Au-dessus, mais sensiblement décalée vers le sud, a

été ouverte, pour donner jour au comble une autre fenêtre (**fig. 100**), également en briques, qui pourrait être contemporaine de la première. Cette fenêtre haute, refaite par deux fois, d'abord en briques, puis avec un encadrement de molasse à des époques qu'il serait téméraire de vouloir préciser, a été détruite à la fin du XVIII^e s. ou plus tard encore, au profit d'une large ouverture carrée sommée d'un linteau de bois.

170- Dessin restitué de la fenêtre sud (XIII^e s.) de la façade de la cathédrale

- 14 Au nord du clocher-porche, la façade paraît avoir été entièrement reconstruite — au moins au-dessus du niveau des voûtes du bas-côté où elle est encore conservée — au cours de la campagne du XIII^e s. Quoique fort disloqué par endroit, l'appareil régulier de briques s'y reconnaît aisément, dans lequel s'insère, dès l'origine, une fenêtre symétrique de celle du côté sud (**fig. 171**). Bien que de dimensions supérieures par rapport à cette dernière, du fait de la plus grande largeur du collatéral nord, elle est conçue de manière absolument identique, avec les mêmes matériaux. Il en va de même d'une autre fenêtre, plus petite et ouverte à un niveau plus bas, près de l'extrémité nord du même mur, dans l'axe d'une coursière établie au-dessus de la rangée de chapelles qui borde le collatéral et formant tribune dans la cathédrale sortie des mains de Berruyer.

171- Moitié nord de la façade (XIIIe s.) de la cathédrale, à la hauteur des tribunes

La coursière nord

- 15 Depuis les travaux de Pierre David (*op. cit.* p. 80), les actuelles tribunes de la cathédrale sont unanimement considérées comme le produit de l'imagination de l'ancien architecte diocésain. C'est vrai de celles qui règnent au-dessus du second bas-côté sud, nullement de celles du nord. La découverte de la baie par laquelle cette arrière-tribune, dès l'origine, prenait jour en façade en fournit une preuve, mais un simple coup d'œil à son architecture suffit pour s'en convaincre (**fig. 172**). C'est probablement aujourd'hui la partie de la cathédrale du XIIIe s. la mieux préservée dans son authenticité, négligée et donc demeurée intouchée par l'architecte iconoclaste du XIXe s. Communiquant à l'origine de plain-pied avec la tribune établie au-dessus du bas-côté, elle en était séparée par sept arcades semblables à celles par lesquelles la tribune s'ouvrait sur la nef. Chaque travée est couverte d'un berceau transversal en plein cintre et communique avec la suivante par une petite arcade. Arcades et voûtes de la coursière comme de la tribune effectuent leurs retombées sur des piles de section carrée couronnées d'impôstes moulurées. Le tout est, bien sûr, construit en briques, avec seulement pour les impôstes utilisation de pierre de molasse. Si les impôstes dans la nef et le bas-côté ont été soit mutilés soit retaillés pour la plupart, celles de la coursière engagées dans le mur du fond (nord) sont demeurées intactes. La seule transformation qu'ait apportée Berruyer est l'évidement du mur plein¹⁰³ qui à l'origine séparait le prolongement de la coursière et la tribune à la hauteur des deux dernières travées orientales (**fig. 173**) et la réfection des voûtes correspondantes de la coursière désormais intégrées dans le volume de la cathédrale. Outre l'absolue similitude des procédés de construction, certains détails conduisent à un rapprochement immédiat avec l'architecture de Saint-Hugues et de certaines parties du palais épiscopal

médiéval: l'arrondissement des arêtes des piles en briques jusqu'à quelques centimètres sous le tailloir, où un petit congé négocie le passage à l'arête vive, est de ceux-là.

172- Coursière nord de la cathédrale

174 - Arc de communication entre 6e et 5e chapelle latérale nord de la cathédrale

- 17 La seule irrégularité que présentait ce quasi-second bas-côté — qui, très tôt probablement, si ce n'est même dès l'origine, a dû abriter des chapelles — procède de la cicatrisation de l'ancien transept roman : il s'interrompt en effet après la cinquième travée, cependant que le premier bas-côté s'élargit pour utiliser entre les deux dernières l'un des gros piliers ronds qui occupaient le fond du croisillon. Comme le montre une ancienne lithographie (Taylor 1854), c'est sur ce pilier que s'est effectuée la retombée des voûtes sur croisées d'ogives de ces deux travées de bas-côté, jusqu'à la construction par Berruyer d'une pile carrée, à peu près dans le prolongement des précédentes, derrière laquelle s'est trouvé dissimulé le vieux pilier désormais privé de fonction et devenu, pour lors, « saxon ».
- 18 Nous nous sommes étonnés de ce que le bas des fenêtres sud de l'église Saint-Hugues n'apparaisse pas, même sous forme de trace, dans le mur du fond de la coursière. L'explication en est que le mur de l'église Saint-Hugues a été doublé par une épaisseur de briques sur toute sa hauteur comprise dans la coursière, lors même de la construction de celle-ci. C'est ce dont rend compte la coupe transversale (**fig. 175**), probablement inexacte pour ce qui regarde la précision des dimensions et des détails, mais juste dans le principe.

175 - Coupe transversale sur l'église Saint-Hugues et la cathédrale à la fin du Moyen-Âge

D'après H. Janniard

Aspects du mur goutterot nord

- 19 La manière dont la cathédrale gothique est venue s'appliquer contre l'église Saint-Hugues, elle-même précédemment reconstruite en briques, en occultant ses fenêtres, fournit la démonstration la plus évidente de la chronologie relative que nous avons indiquée pour ces deux édifices. Un autre indice, non moins sûr, réside dans le fait que le mur goutterot du bas-côté nord de la cathédrale, dans sa partie occidentale qui excède la nef de Saint-Hugues, a été élevé dans le prolongement du mur sud de cette dernière, en appui contre le contrefort de façade qui fut alors, pour une meilleure adhérence, martelé. Et on a pu vérifier que la fondation de ce mur de la cathédrale prolongeait bel et bien en plan, mais aussi en élévation, la fondation en briques M 59, créée pour supporter le contrefort de Saint-Hugues (**fig. 130**).
- 20 L'établissement de la cathédrale gothique en appui contre l'église Saint-Hugues a dispensé ses constructeurs de tout autre système de confortement du côté nord, sauf à l'extrémité ouest où l'angle de l'édifice apparaissait entièrement dégagé. Contre cet angle, du côté nord, les derniers travaux ont fait apparaître les substructions d'un contrefort (**fig. 166a**) dont l'arrachement montrait qu'il était réalisé, sur une partie de sa hauteur, en appareil régulier de molasse (**fig. 176**). Les traces d'un semblable contrefort épaulant le même angle en façade, s'il a existé, sont aujourd'hui cachées derrière ou dans les maçonneries du mur nord de la chapelle des Alleman, construite au **XVe s.**

176- Base et arrachement du contrefort épaulant l'extrémité ouest du goutterot nord de la cathédrale

- 21 Du côté sud où venait s'appliquer le cloître, les transformations de la fin du Moyen Âge ont fait disparaître l'ordonnance primitive et toute restitution de contreforts serait hasardeuse. Du cloître lui-même, modifié lui aussi dès la même époque et plus tard encore, quelques vestiges du XIII^e s. nous sont tout de même parvenus.

Le cloître et l'aile ouest des bâtiments canoniaux

- 22 Le cloître, tel que le représentent les plans d'époque révolutionnaire, était le produit de transformations successives. On peut cependant affirmer que sa forme générale et ses dimensions avaient été fixées dès le XIII^e s., comme l'attestent la conservation de la galerie orientale et d'une demi-travée de la galerie sud en retour et celle du gros-œuvre d'un bâtiment auquel s'appuyait le cloître du côté ouest. Des deux autres bâtiments desservis par les galeries, il ne reste rien et on ignore tout de leur aspect primitif. Tout au plus peut-on évoquer leurs fonctions grâce à de rares mentions dans les écrits de l'époque.
- 23 Ainsi sait-on qu'il existait un réfectoire devant lequel un acte fut passé le 21 février 1273 (R.D. n° 11137) et même un dortoir (R.D. n° 13372 : 7 janvier 1289 ; n° 15471 : 26 février 1300), mentions par lesquelles est bien confirmée pour cette époque la soumission des chanoines à une vie commune. Enfin, un acte du 14 juin 1307 fut signé devant le dortoir, dans le cloître supérieur (R.D. n° 17101), ce qui laisse supposer que les galeries étaient surmontées d'un étage desservant, entre autres, le dortoir. Cette disposition sur deux niveaux existait déjà en 1246 (R.D. 8254) puisqu'il est question, dans un règlement intérieur du chapitre établi à cette date, du cloître inférieur. Mais

on reviendra plus loin sur la question de savoir si cette dernière mention s'applique bien au cloître gothique ou au contraire vise encore le précédent cloître roman.

- 24 Le grand cloître gothique a connu d'importantes modifications dès la fin du Moyen Âge, rendant plus difficile et hasardeuse la restitution de son état initial. La construction dans la seconde moitié du XVe s. d'un second bas-côté au sud de la cathédrale et celle, dans les premières années du XVIe s., de chapelles privées le long de ce bas-côté ont provoqué d'abord la disparition de la galerie nord, puis l'obturation des premières arcades des galeries est et ouest en retour.

- 25 C'est probablement dans l'histoire, absolument méconnue aujourd'hui, des constructions qui se sont succédé à cet emplacement qu'il faut chercher une explication à la forme trapézoïdale des galeries est et sud. Contentons-nous pour le présent d'observer que le mur du fond de la galerie orientale, en maçonnerie assez rudimentaire de galets, est grossièrement parallèle au rempart antique qui passe non loin derrière, tandis que la file d'arcades se développe perpendiculairement à l'axe de la cathédrale. Le mur de galets pourrait fort bien être un vestige de construction antérieure au XIIIe s. Rien ne permet cependant de le dater. Quant aux arcades, portées primitivement par des piles rectangulaires en briques cantonnées de colonnettes à chapiteaux sculptés remployées du cloître roman (**fig. 177**) on ne saurait en restituer la forme initiale. Les arcades larges et massives, en gros appareil de calcaire, qu'on voit aujourd'hui¹⁰⁴ correspondent à une réfection de l'époque moderne (XVIIe ou XVIIIe s.) dans laquelle ont été englobés les vestiges plus anciens. C'est par son voûtement que ce qui subsiste du cloître affirme sa contemporanéité avec la cathédrale du XIIIe s. Les croisées d'ogives à nervures toriques séparées par des doubleaux de section simplement rectangulaire (**fig. 178**) sont la copie conforme de celles de Notre-Dame. Leur retombée contre le mur du fond, soit sur des consoles, soit sur des piles rectangulaires engagées couronnées d'impostes, constitue la reprise de formules utilisées elles aussi dans la cathédrale. Enfin, on doit considérer comme de la même époque la porte à encadrement de briques qui au fond de cette galerie ouvrait sur la salle capitulaire (actuelle chapelle sud du chevet).

177- Une des piles des arcades du cloître du XIIIe siècle

178- La galerie orientale du cloître : coupe longitudinale

- 26 La galerie sud du cloître a été détruite au XIXe s. et de sa galerie ouest, qui abrite aujourd'hui un commerce, on est bien incapable de se représenter ce qui peut demeurer de l'état d'origine. En revanche, du bâtiment auquel s'adossait cette galerie et dont l'emprise au sol est indiquée sur des plans anciens¹⁰⁵, des parties importantes subsistent encore, accessibles depuis l'actuelle tribune sud de la cathédrale. Une étude complète de ce bâtiment (C 1), très transformé, mais dont l'ancienneté est indéniable, reste à faire. Il était encore largement conservé au début du XVIIIe s. comme en témoigne une gravure¹⁰⁶ et ce sont probablement les travaux de Berruyer et notamment la construction de la nouvelle tribune sud, qui l'ont réduit à l'état de vestige informe.

La gravure (**fig. 179**) montre en arrière-plan, dissimulée pour partie derrière les toitures couvrant le prolongement du double collatéral au niveau de la façade du porche, la façade ouest de ce bâtiment qu'éclairent deux baies amorties en arc plein-cintre et que couronne une corniche qu'on peut supposer d'arcatures semblable à celle du goutterot sud de la nef. Il y a là un premier indice pour une datation dès le XIII^e s. de ce corps de bâtiment, que viennent pleinement corroborer les vestiges d'un voûtement sur croisées d'ogives de son étage qui régnait de plain-pied avec le sol des anciennes tribunes. La retombée de ce voûtement dans l'angle nord-ouest, sur une console engagée dans le mur goutterot du bas-côté (et sans doute strictement contemporaine de celui-ci), est encore bien visible (**fig. 180**). La belle et curieuse figuration de cerf qui orne le culot renforce l'intérêt de ce vestige. Il faut souhaiter que puisse être conduite, tant qu'il en est temps, une étude approfondie et systématique de ce qui reste de cette aile ouest des bâtiments canoniaux dont le rez-de-chaussée, dans les premières années du XIX^e s., servait encore — des plans en témoignent (note 105) — de salle capitulaire.

179 - La place Notre-Dame et la cathédrale au début du XVIII^e siècle

B.N., Est., Va 38 t 9, n° 126 877

180 - Vestige du voûtement du bâtiment C 1

Datation

- 27 Dater la cathédrale gothique, désormais mieux perçue, au moins dans certains de ses aspects, avec son cloître et les plus anciens vestiges des constructions qui le bordaient, l'archéologie ne le permet pas aujourd'hui, en l'absence d'une véritable fouille de ces édifices. Les informations recueillies dans le sous sol de la place Notre-Dame concernent très peu cette période du XIII^e s. qui n'apparaît guère ni dans les vestiges ni dans la stratigraphie. C'est cependant en relation avec les gros chantiers de cette période qu'on est tenté de placer l'installation d'un four à chaux, presque dans l'axe de la cathédrale, qui a eu pour effet de perforer assez gravement les vestiges du baptistère. Mais, en fait, cette grande fosse circulaire de profil tronconique et aux parois revêtues de galets, encore remplie de résidus de combustion, charbon de bois et chaux, n'a pu être datée plus précisément par nos collègues qu'entre XII^e s. et XIV^e s. (Baucheron 1989, p. 38, 39).
- 28 Ce n'est donc, en attendant mieux, qu'en considération de leurs caractères stylistiques qu'on peut entreprendre d'estimer l'âge des bâtiments. L'art qui s'exprime dans cet ensemble, singulièrement dans l'abside de la cathédrale où le style est apparemment le plus évolué, assez semblable à ce qu'on observe à l'ancienne prieurale de Domène, toute proche, dans sa version du XIII^e s. (Ménard, Montjoye, 1996), fait pencher pour une datation entre le milieu et le troisième quart du XIII^e s. au plus tard. Les similitudes constatées sur les plans technique et esthétique avec l'église Saint-Hugues et les parties les plus anciennes du palais ne contredisent pas cette estimation. Et ce n'est pas la comparaison entre l'Agneau mystique sculpté sur la clé de voûte de l'abside et celui qui orne le tympan du portail ouest de Saint-André de Grenoble (**fig. 181**) qui peut la

remettre en cause. C'est donc très délibérément que nous n'avons pas retenu pour servir à la datation de la basilique en briques, le texte d'une autorisation pontificale adressée à l'évêque de Grenoble le 23 janvier 1290, d'appliquer certains revenus à l'agrandissement de sa cathédrale (R.D. n° 13616). Si des agrandissements furent bien réalisés à cette époque, rien, semble-t-il, ne nous en est parvenu. En revanche, si le « cloître inférieur » mentionné dès 1246 est déjà le cloître gothique, au moins pour partie construit, cela suppose un état du chantier de la cathédrale déjà bien avancé sinon achevé. Faire cette supposition, c'est du même coup admettre une cadence assez étourdissante dans la succession des travaux du XIII^e s. Il serait sur ce point imprudent de conclure définitivement.

181- Clef de voûte de l'abside de la cathédrale et détail du tympan ouest de l'église Saint-André de Grenoble

Le prolongement de l'aile nord du palais

- 29 Les bâtiments de la résidence épiscopale bâtis hors les murs en même temps qu'était restaurée l'église Saint-Hugues, et dont la construction se poursuivait encore en 1255 (*cf. supra*), sont assez vite apparus insuffisants. On choisit de les agrandir en mettant à profit l'espace disponible le long de l'église Saint-Hugues à l'est du premier bâtiment (E 1). La façade du nouveau bâtiment (E 3), construit comme les précédents en grandes briques, vint s'appliquer contre le pignon oriental du premier, entre la porte et la fenêtre sud, en mordant d'ailleurs sur leurs encadrements (**fig. 166 et 182,183**).

182- Plan des bâtiments extra-muros de l'évêché et de la cour nord (XIIIe-XIVe s.)

- 30 Le décrochement de façade de plus de 4 m créé ainsi entre les deux bâtiments était en fait compensé dans les étages par l'annexion de l'espace correspondant à la crête du rempart antique. Contrairement à la formule adoptée pour le premier bâtiment, on renonça à maintenir un couloir de séparation entre l'église et la nouvelle aile du palais dont le volume vint s'appliquer contre le mur goutterot. La conséquence en fut l'obturation des fenêtres nord de Saint-Hugues, tout comme il advint de celles du côté sud lors de la reconstruction de la cathédrale.

183 - Les bâtiments E 1 et E 3, l'église Saint-Hugues et la cathédrale : perspective restituée

Un grand bâtiment de deux étages

- 31 Du bâtiment E 3, construit seulement sur deux côtés, ne s'est bien conservée que la longue façade nord. Il ne reste aucun témoin de la manière dont il se refermait (ou non) du côté ouest sur le couloir, et son pignon oriental, complètement refait à l'époque moderne et plus encore au XIXe s., ne peut être restitué. La façade nord, en dépit de nombreuses transformations à diverses époques, est bien connue pour son état primitif grâce à des vestiges inégalement préservés mais dont une observation minutieuse et le relevé précis ont pu être effectués à toutes les étapes des travaux de consolidation puis de restauration qui les ont révélés (**fig. 184**).

184 - Façade nord du bâtiment E 3

- 32 Avec une largeur maximum de 2,50 m en œuvre, entre façade et rempart, le rez-de-chaussée ne pouvait guère être traité en salle. Ses constructeurs en firent une sorte de galerie couverte, communiquant avec l'extérieur par trois larges et hautes arcades évidant presque tout le mur, portées par de minces piles de section carrée¹⁰⁷. Cet élégant soubassement était surmonté de deux étages dont la façade a pu être restituée. C'est au premier étage que les ouvertures primitives avaient laissé le plus de traces tant sur la face externe que sur la face interne, autorisant le rétablissement d'une ordonnance initiale de quatre baies géminées semblables, régulièrement espacées, suivies du côté est d'une petite fenêtre rectangulaire. Cette ordonnance se répétait certainement au second étage, où les traces de deux baies seulement, contiguës et à peu près axées sur celles du dessous, étaient encore préservées. Comme le bâtiment voisin de la période antérieure, celui-ci était couvert d'un toit à une pente prolongeant celui de l'église.

Des témoins d'un remarquable art de bâtir

- 33 Certaines particularités de la construction étaient encore observables et intelligibles. Alors que le mur du fond, au rez-de-chaussée, constitué par le rempart gallo-romain, a été énergiquement redressé pour en faire disparaître toutes les aspérités, dans l'espace correspondant à la remise, à la fin du XVIIIe s.¹⁰⁸, une partie de ce même mur comprise dans un réduit figuré sur les plans anciens a conservé l'aspect irrégulier du blocage dépouillé de son parement. Pour régulariser le sommet de ce mur, les constructeurs du XIIIe s. ont lancé un arc (**fig. 185**) dont la fonction était évidemment de recevoir les abouts de poutres du plancher du premier étage. Il est hors de doute qu'avant les travaux du XVIIIe s., trois autres arcs de même dimension assuraient cette utile fonction tout en animant le mur.

185 - Aménagement (XIIIe s.) du mur antique formant le fond du bâtiment E 3, au rez-de-chaussée

- 34 Les salles du premier et du second étage, aux vastes dimensions (11,50 m x 5,20 m) n'ont pu être étudiées de la même manière. Pour préserver les restes du décor de la chapelle des évêques installée dans le second quart du XIXe s. à l'étage supérieur, aucune recherche des embrasures de baies n'a été tentée et seul le parement extérieur, très altéré et remanié a pu être étudié. Au premier étage, en revanche, le mur a été observé sur ses deux faces et ce qui restait des embrasures intérieures a été entièrement dégagé, révélant à la fois structure et décors. Sur le nu extérieur, les baies jumelles, larges d'1,60 m sont pourvues d'un support médian en molasse à base moulurée et chapiteau sculpté (**fig. 186**). La retombée des arcs jumeaux sur ce support s'effectue par l'intermédiaire d'un tailloir en terre cuite dont l'élégante mouluration a été obtenue par moulage. Quant aux arcs, ils sont appareillés à larges claveaux également de briques, peu profonds et épousant la courbe de l'arc, eux aussi moulés à la

forme exacte attendue. Quoiqu'aucun vestige de colonnette en molasse n'ait été retrouvé pour le second étage, tout porte à croire que les baies y étaient semblables à celles du premier, avec pour seule différence un appareillage des arcs à deux rangées sans ressaut des mêmes claveaux. À l'un et l'autre étage les baies étaient soulignées à hauteur d'appui par un cordon continu qui subsistait sous la forme d'une assise un peu plus épaisse (environ 10 cm), à la surface martelée ¹¹⁰⁹. Sur la face interne, chaque couple de baies jumelles s'inscrit dans une embrasure droite couverte d'une voussure en arc segmentaire. Seule la petite fenêtre rectangulaire, dont la niche s'amortit elle aussi en arc segmentaire, présente un ébrasement.

186- Détail d'une des baies géminées au premier étage de la façade du bâtiment E 3

Un riche décor peint

- 35 Les piédroits des baies et les parois des embrasures, portent les vestiges d'un décor peint aux couleurs vives, en assez bon état. Le décor qui recouvre piédroits et intrados des arcs plein-cintre des baies s'arrête à la feuillure où il est relayé par un autre très différent. On en conclut que le bâtiment était entièrement peint, à l'extérieur comme à l'intérieur et que le savant appareil de briques qu'on admire était absolument invisible, dissimulé sous la polychromie. À l'extérieur, c'est une imitation d'appareil régulier à larges joints jaunes cernés de noir qui animait le mur de façade. Le peu qui nous soit parvenu du décor intérieur laisse supposer une extraordinaire richesse. Dans les embrasures de fenêtres, alternent des panneaux à motifs géométriques et des motifs figuratifs placés dans l'écoinçon au-dessus du tailloir. Celui de ces motifs qui nous est parvenu (**fig. 187**) (ill. en couleur en regard du chap. 8), dans la seconde baie en partant de l'ouest, représente un large nid qu'occupent trois oiseaux à longs becs - de toute évidence des cigognes - posé au sommet d'une architecture évoquant une tour ou, tout

aussi bien, une souche de cheminée. Du décor qui, à n'en pas douter, recouvrait entièrement les parois de la salle, deux minuscules lambeaux, préservés derrière une poutre muraillière du plafond installé au XVII^e s., nous sont parvenus. On y reconnaît des fragments de paysage urbain où surgissent des tours, sur fond de montagnes. La représentation de la montagne (**fig. 188**), curieusement traitée en rouge intense, est fort semblable à celle identifiée voici quelques années dans l'admirable décor peint du château de Theys (Isère), datable de la première moitié du XIV^e s. (Ménard 1991, p. 48).

187 - Embrasure d'une des baies géminées et son décor peint, après restauration

188 - Fragment préservé du décor peint de la grande salle du premier étage du bâtiment E 3

La tourelle d'escalier

- 36 Il est difficile aujourd'hui de dire quelles furent à l'origine, s'il y en eut, les liaisons entre ce second bâtiment et le premier auquel il fut accolé. Les accès par le couloir, au premier comme au second étage, ont été à ce point modifiés, et principalement au XIX^e s., qu'aucune lecture n'y est plus possible des dispositions d'origine. Toujours est-il que le bâtiment le plus récent a été pourvu dès sa construction d'un système autonome de desserte des étages. La fouille d'une petite pièce de plan trapézoïdal à son extrémité orientale a permis de vérifier l'existence supposée, au vu d'un pan de mur arrondi pris dans l'angle sud-ouest des écuries du XVII^e s., d'une tourelle d'escalier. La terminaison en hémicycle du bâtiment médiéval, telle qu'elle apparaît sur un plan dressé au début de l'épiscopat d'Etienne Le Camus (ADI IV G 56) et sur celui de Toussaint Largeot, paraissait confirmer notre supposition et indiquer qu'à cette époque l'escalier existait encore. Sous une succession de remblais grossiers d'époque moderne, sont réapparues des vestiges probants de l'ancienne tourelle d'escalier : son mur d'enveloppe cylindrique construit en briques et la première marche en molasse, toujours en place (**fig. 189**). Les montants de la porte qui donnait accès depuis l'extérieur au bas de l'escalier, ont pu de même être dégagés, l'un d'eux entièrement, avec sa feuillure. La mince portion, moins d'un quart, de l'élévation de la tourelle, maintenue debout dans les maçonneries des anciennes écuries, porte une multitude de cicatrices dues, pour l'essentiel, à des modifications des ouvertures d'éclairément. C'est au niveau du premier étage que les parements, interne comme externe, étaient le mieux préservés. On y lit sur la face externe (**fig. 190**) une alternance de lits de pierres taillées de tuf dans l'appareil de briques et la trace ténue, mais certaine, d'une des fenêtres primitives, traitée en jour étroit. Cette même fenêtre, très ébrasée vers l'intérieur, montrait encore sur la face interne le départ de l'arc segmentaire à deux rangs de briques de son arrière-voûture.

189 - Escalier du bâtiment E 3

190- Développé de l'élévation subsistante de la tourelle d'escalier du bâtiment E 3, dans la hauteur du premier étage

Remarquer les assises en appareil régulier de tuf alternant avec celles de la maçonnerie de briques. Les proportions de la fente de jour, très altérée sur le parement externe de la tourelle, sont indiquées par la brique qui formait linteau, sur laquelle le chanfrein de l'encadrement a été obtenu par retaille

- 37 Ces vestiges ont, à notre avis, d'autant plus d'intérêt qu'ils constituent un exemple précoce de ces tourelles d'escalier à vis hors-œuvre, si nombreuses dans l'architecture civile de la fin du Moyen Âge.

Interprétation et datation

- 38 La question reste posée de la fonction de ce bâtiment, dont l'architecture prestigieuse et le très riche décor sont dignes assurément d'un prince de l'Eglise. Ce qu'on entrevoit de ce que fut la grande salle du premier étage suggère un usage cérémoniel et d'apparat. Mais, en l'absence de tout texte et dans la méconnaissance où nous sommes de la plus grande partie du palais médiéval, il serait peu raisonnable de prétendre préciser davantage la place tenue par ce bâtiment dans le fonctionnement de l'ensemble épiscopal.
- 39 Une autre question est celle de sa datation. La fouille du sous-sol n'a pas apporté d'information supplémentaire utile à sa connaissance non plus que des critères d'estimation de l'âge de sa construction. Elle a permis tout au plus d'observer des vestiges de mur (M 71 et M 72) qui pourraient avoir constitué une sorte de chaînage entre les piles (**fig. 182**). Ces semelles maçonnées, faites d'éléments informes noyés dans du mortier de chaux gris, sont d'autant plus difficiles à interpréter qu'elles n'ont pu être observées qu'après la reprise en sous-œuvre des piles par d'énormes dés de béton qui ont détruit les relations entre les chaînages supposés et les piles. Un indice cependant paraît confirmer l'origine médiévale de ces murs : au-dessus des matériaux colmatant la tranchée de mise en place du mur M 72 — mélange de mortier et de terre (5131) surmonté de gros fragments de briques (5125) — passait une couche présente sur une bonne partie de la surface (5113), que sa teneur en briques paraît désigner comme couche de construction du bâtiment (**Pl. 14, coupes 19 et 20**). Mais l'importance des bouleversements subis par le terrain, surcreusé au XIX^e s. pour l'établissement d'une cave, introduit le doute quant à l'absolue validité de ces observations.
- 40 L'absence quasi complète de mobilier dans les couches de construction, comme aussi celle de tout élément de bois d'origine susceptible de faire l'objet d'une expertise dendrochronologique, conduisent à ne fonder la datation que sur des critères stylistiques. Le malheur est qu'on manque singulièrement pour la région d'éléments de comparaison. Pourtant, à considérer les bases moulurées et les chapiteaux sculptés des supports médians des baies géminées, la section polygonale de ces derniers, la forme plein-cintre des arcs, on a le sentiment d'être en présence d'une des ultimes expressions d'une esthétique romane restée ici plus qu'ailleurs vivace, mais qu'on croirait déraisonnable de rapporter à une période postérieure au dernier quart du XIII^e s. On souhaiterait pouvoir multiplier en nombre suffisant les observations sur des édifices convenablement datés de la région, pour asseoir plus de certitudes.
- 41 Mais on prend beaucoup plus de risque encore à vouloir évoquer l'ensemble du palais épiscopal médiéval, y compris sa partie disparue. Quelques données existent cependant qui nous incitent à tenter la gageure.

Le palais médiéval : essai de restitution

- 42 S'il est prouvé par l'archéologie que, pour l'essentiel, l'origine des bâtiments de l'ancien palais épiscopal qui nous sont parvenus, particulièrement l'aile nord, remonte au XIII^e s., on demeure beaucoup plus perplexe quant à la datation à assigner aux volumes bâtis, autrement considérables, qui se dressaient sur la place Notre-Dame et dont la majeure partie a été détruite au début du XIX^e S.
- 43 Il n'y a malheureusement rien à tirer pour une meilleure connaissance des bâtiments et de leur agencement des laconiques mentions contenues dans quelques rares actes passés à Grenoble, *dans la chambre de l'évêque* (R.D. n° 6632 : année 1222), *en la demeure épiscopale, dans la chambre supérieure* (R.D. n° 9958 : 17 février 1262/3) ou *dans la cour supérieure de la maison épiscopale* (R.D. n° 10472 : 20 octobre 1266). C'est donc à travers une documentation beaucoup plus récente qu'il faut tenter de les appréhender.

Le bâtiment E 4

- 44 Le long corps de bâtiment (E 4) (**fig. 166**) qui se développait hors la porte Viennoise, en appui contre sa tour orientale, dite tour de l'Evêché, est de loin le plus mal connu. C'est probablement la construction de ce bâtiment qui entraîna la condamnation définitive de l'antique poterne ouverte dans le rempart à l'est de la porte Viennoise (Baucheron 1989, p. 41-43). Sans doute, grâce aux plans d'époque révolutionnaire, très précis, sait-on que le rez-de-chaussée était voûté et que certaines salles du premier étage prenaient jour à l'ouest par de larges baies à meneaux, sans doute des croisées, ce qui ne permet pas une estimation plus précise qu'entre XVe et XVII^e s. Mais l'origine du bâtiment, dans sa partie la plus proche de la tour, au sud, est certainement plus ancienne. Les premiers niveaux d'occupation liés aux murs de ce bâtiment, dégagés lors des fouilles de 1989, ont livré quelques tessons d'une céramique grise datable du XIII^e ou XIV^e s. Mais il s'en faut de beaucoup que ces niveaux aient pu faire l'objet d'une fouille véritable, l'essentiel ayant dû en être appréhendé en coupe. La datation vers laquelle ils orientent n'est pas contredite cependant par la description d'experts, établie le 29 avril 1710 à la demande de l'évêque Ennemond Alleman de Mont-martin (ADI IV G 196) : la plus grande salle du rez-de-chaussée de cette aile, attenante à la tour de l'évêché et contenant le « poids de ville » y est dite couverte « d'une voûte de brique ». Observons cependant qu'en l'absence de toute précision sur l'aspect et les dimensions de cet appareil de briques on ne peut exclure que la voûte en question ait pu être postérieure au Moyen Âge¹¹⁰.

Les parties hautes de l'ancienne porte viennoise

- 45 On éprouve davantage d'assurance concernant les volumes bâtis en étage au-dessus de l'ancienne porte Viennoise où dès l'origine, probablement, et en tous cas au XVI^e s. (Du Rivail 1844, p. 41-42), ont été établies les prisons épiscopales. Sous l'épiscopat de Pierre Scarron (1620 - 1667), on y trouvait au second étage, au-dessus des prisons, les cuisines remplacées du temps de son successeur¹¹¹, par des chambres et les archives. Or parmi les pièces d'un procès qui opposa, dès son avènement, l'évêque Pierre Scarron et un certain seigneur de Bazemont, propriétaire de la maison qui, à l'entrée de la rue Chenoise, était construite en appui contre la tour occidentale de l'ancienne porte, on

trouve un fort curieux exposé. Pour faire valoir les droits de l'évêque, ses défenseurs entreprirent de prouver que le mur prétendu mitoyen était en réalité propriété exclusive de l'évêché et invoquèrent pour cela les matériaux dont-il était fait :

« Qu'elle [cette paroi] lui appartienne, cela premièrement peut estre jugé à veue d'oeuil en voyant la brique dont elle est composée qu'est de la même fabrique que celle des autres murailles de l'évêché, plus grande et plus espaisse de beaucoup qu'aucune dont l'on ait usé il y a plus de cent ans[...]. »

- 46 Plus de cent ans, c'était peu dire ! Car d'une telle description il ressort, nous semble-t-il à l'évidence, que la construction des étages de la porte fit partie des grands travaux du XIII^e s. ou du XIV^e. Des témoignages concordants en sont donnés par plusieurs documents conservés tant aux Archives Départementales que dans les archives communales, relatifs à l'écroulement de la tour de l'Evêché en 1802. À les lire, il paraît en effet que cet orgueilleux prolongement de la tour orientale de l'antique porte, qui participait si puissamment à définir la silhouette des constructions épiscopales telles que les donne à voir la gravure de Pierre Prévost (**fig. 113**) était fait de ces grosses briques caractéristiques de la période médiévale.
- 47 Des deux autres bâtiments détruits, l'un qui s'appuyait tout au long de la face interne du rempart antique à l'est de la porte Viennoise, l'autre, établi perpendiculairement et qui à l'Epoque moderne fermait à l'ouest une basse-cour en avant de Saint-Hugues et de la cathédrale, on connaît un peu plus.

Le bâtiment E 5

- 48 Le premier (bâtiment E 5) avait été largement reconstruit ou en tout cas remodelé à l'Epoque moderne comme en témoigne la représentation que donne de sa façade le fameux plan-maquette de Toussaint Largeot. La fondation du mur de façade observée dans les fouilles, très différente des ouvrages médiévaux présents sur le site, confirme la reconstruction moderne. Mais le démontage de cette fondation a permis la mise en évidence, immédiatement au-dessous, d'un blocage de galets, probable vestige de la fondation de la façade médiévale. On peut donc conclure que le bâtiment au Moyen Âge avait la même emprise au sol que celui qui s'est maintenu jusqu'au début du XIX^e s. Même largeur en tout cas, comme le prouve également l'examen du mur pignon oriental de ce bâtiment, depuis les fondations jusqu'au plafond du premier étage.
- 49 Ce dernier mur (M 73), à la différence de tous ceux élevés au XIII^e s. sur le site, n'est pas pour le gros œuvre, construit en briques, mais dans une maçonnerie de galets et petits éléments non taillés qu'un enduit couvrant devait revêtir à l'origine. La brique n'y apparaît utilisée que pour les encadrements d'ouvertures - les vestiges d'une fenêtre étaient conservés au premier étage - et une assise de réglage sur la face interne du mur, marquant le départ de l'élévation (**fig. 191**). Sur cette face, la fondation paraît avoir été coulée en pleine terre comme en témoigne son aspect très irrégulier mis en évidence par la fouille. On y observe plusieurs blocs de remploi jetés pêle-mêle : fragments de colonnes, de bases et de tailloirs trop peu typés, la plupart, pour pouvoir être bien datés. L'autre face du même mur a pu elle aussi être observée en fondation, dans une portion excédant le volume du bâtiment vers le sud et destinée, peut-être, à supporter un contrefort ou la retombée d'une arcade. En cet endroit la fouille a montré que la fondation avait été élevée au fond d'une tranchée large, contrairement à la face interne maçonnée en appui contre la paroi opposée de la tranchée. Cette technique rappelle

celle constatée pour la façade de l'église Saint Hugues (cf. *supra*). La présence de remplois dans ces fondations n'est pas davantage le signe d'une époque archaïque qu'elle ne l'est pour les piles de la cathédrale : l'autel ou cippe funéraire gallo-romain qu'on apercevait¹¹² au bas de la face externe est un remploi authentiquement du XIII^e ou du XIV^e s. Pour préciser davantage la datation, il eût fallu disposer d'un peu de mobilier. Or les niveaux d'occupation à l'intérieur ont été détruits en totalité à la période moderne et la tranchée de fondation externe ne subsistait plus que sur quelques centimètres de hauteur, tout au fond, du fait de l'utilisation continue de ce secteur pour des inhumations (cf. *supra*). On peut cependant reconnaître comme un indice d'une relative précocité du bâtiment son insertion dans une ordonnance imposée par la cathédrale du XIII^e s. Les travaux récents de reprise en sous-œuvre des fondations de la chapelle des Alleman ont fait apparaître, noyé dans les maçonneries de l'angle nord-ouest, c'est-à-dire dans l'exact prolongement du mur goutterot commun à Saint-Hugues et à la cathédrale, le vestige d'une pile massive (**fig. 166 b**), construite en bel appareil régulier de tuf¹¹³. La fonction de ce pilier qui se trouve également dans l'alignement des contreforts médians nord et sud du clocher-porche ne peut-être aujourd'hui précisée. Mais il est assez probable que le dispositif architectural auquel il appartient et qui participe à régler le fonctionnement de l'ensemble des bâtiments dans ce secteur n'est pas très éloigné dans le temps de l'achèvement de la cathédrale du XIII^e s. Le mur pignon du bâtiment E 5, sur le même axe que le pilier de tuf vers lequel, on l'a remarqué, sa fondation avance plus qu'il n'est a priori nécessaire, s'inscrit dans la même organisation de l'espace.

191- Fondation du mur M 73 sur sa face interne

Le bâtiment E 6

- 50 Du second des bâtiments du palais situés au sud du rempart antique (bâtiment E 6), toute trace physique a été effacée, au point que les fouilles de la place Notre-Dame n'en ont rien révélé. N'étaient la description de 1674 (ADI IVG 54) et le plan, dressé par le peintre grenoblois Toussaint Largeot, qui l'accompagnait, on aurait tout oublié de ce bâtiment qui fermait à l'ouest la première basse-cour de l'évêché et constituait, avant les transformations du cardinal Le Camus, dans le dernier quart du XVII^e s., l'entrée principale du palais. Large en façade sur la place d'un peu plus de 10 m (« cinq toizes,

un pied, quatre pouces ») l'édifice se développait sur trois niveaux. Au rez-de-chaussée, le portail en arc brisé était surmonté d'un écu sculpté aux armes de la famille Alleman. Ces armoiries qui n'ont pu être apposées qu'entre le milieu du XVe s. et le milieu du siècle suivant (cf. *infra*) ne datent certainement pas la bâtisse dont le second étage s'éclairait au milieu de la façade (**fig. 192**) d'un « larmier double » dans lequel on reconnaît une baie géminée d'allure incontestablement médiévale. La face sud du même bâtiment, large d'environ 4,50 m (« deux toises, un pied, sept pouces ») a été également dessinée par Toussaint Largeot : aveugle au rez-de-chaussée, elle est pourvue au premier étage d'une demi-croisée aux formes caractéristiques du XVe s. et au second de deux baies géminées, semble-t-il, dont celle de droite avait été pour moitié bouchée ou détruite (**fig. 193**). Le dernier étage s'était donc maintenu jusqu'au XVIIe s. dans son état médiéval, à dater, si l'on en juge par la forme donnée sur le dessin aux baies, probablement du XIIIe s.

192- Façade ouest d'un bâtiment (E 6) dessinée par Toussaint Largeot

A.D.I., 1 Fi 1373

193- Façade sud du bâtiment E 6 dessinée par Toussaint Largeot

A.D.I., IFI 1373

Conclusions

- 51 L'imposant ensemble cathédral, tel que les plans de la période révolutionnaire, mais aussi les gravures du début du XVIIIe s., permettent de se le représenter, avec ses églises environnées de corps de bâtiments disposés selon un plan dépourvu de régularité, où aucune recherche de composition ne se décèle et qui ne peut être assimilé à aucun type connu (Renoux 1994, p. 115-176) n'est pas, comme on aurait pu le penser, le produit de transformations apportées par des générations successives : l'essentiel de cet ensemble a sans doute été mis en place au cours du XIIIe s.
- 52 L'étude archéologique des parties anciennes conservées, aussi bien de la cathédrale que du palais, a mis en lumière l'excellence du savoir-faire des bâtisseurs du XIIIe s., mais aussi l'ampleur d'un programme architectural pour la réalisation duquel on ne dut pas lésiner sur les moyens. Les contemporains qui virent s'édifier cet ensemble n'ont pu qu'être frappés par la majesté et la richesse qui s'y exprimaient avec une habileté et une science jusqu'alors inconnues. Au lendemain de son avènement, et dix ans avant qu'il n'entreprene de racheter auprès de l'église Saint-André plusieurs maisons (R.D. n° 33068, 33103, 33117 à 33119, 33126, 33203 etc.) et ne fasse commencer à leur emplacement la construction d'un nouveau palais (R.D. n° 33235), c'est le palais épiscopal que le dauphin Humbert II jugea l'endroit le plus convenable pour l'accomplissement des très solennelles cérémonies de prestation d'hommage à lui faite par la noblesse dauphinoise : entre le 7 et le 15 janvier 1334, il y siégea presque sans discontinuer, recevant l'hommage de quelque 280 seigneurs de ses états (R.D. n° 26302 et ss.).
- 53 Si de cette résidence épiscopale, les parties médiévales reconnues ne posent guère de problème de datation, il n'en va pas de même de celles qui ont disparu. Ainsi, aucune vérification ne pourra jamais être faite de la datation que nous proposons pour le

bâtiment E 5, détruit à l'époque du cardinal Le Camus. Toutefois, pour ceux qui ont été démolis au XIXe s., un moyen existe de préciser, pour certaines de leurs parties du moins, la date de construction : les planchers déposés lors des derniers travaux, du premier et du second étage de l'aile élevée en façade sur la place Notre-Dame au début du XIXe s., incorporaient une quinzaine de poutres provenant des parties abattues. Ces poutres, dont le décor peint révèle leur appartenance primitive à un bâtiment médiéval, ont été récupérées par nos soins et déposées en lieu sûr pour conservation. De leur expertise dendrochronologique viendront, on l'espère, des informations inédites et certaines sur la période de construction des parties disparues du palais médiéval.

- 54 L'ensemble cathédral médiéval, construit en briques à partir du début du XIIIe s. et tel que nous avons tenté d'en esquisser les traits principaux, était certainement achevé pour l'essentiel lorsqu'il fut inclus dans le périmètre de la ville fortifiée par la construction du rempart enserrant le faubourg de l'Île. De fait, nous allons le voir, la date précoce traditionnellement admise pour cette construction, incompatible avec la chronologie que nous proposons, nous paraît devoir être révisée.

NOTES

102. Voir la dernière contribution du présent volume.

103. En plus des relevés de Janniard (**fig. 173**), plusieurs documents témoignent de cette disposition primitive, en particulier ADI, 1 Fi 557 et 558.

104. Le contrefort qui, du côté de la cour, s'applique contre le jambage commun aux deux arcades n'est pas, lui-même, antérieur au XIXe s., époque où furent construits au-dessus de la galerie des étages d'habitation.

105. En particulier ADI 1 Fi 251 et 766.

106. Bibliothèque Nationale, cabinet des Estampes, Va 38 t3, n° 126877. Ce document fait partie d'une série de six gravures réalisées pour l'évêque Ennemond Alleman de Montmartin, peu après son accession au trône épiscopal en 1707.

107. Les transformations qu'ont connues ces arcades au cours des siècles ont été effacées par la dernière restauration pendant laquelle furent, notamment, supprimées les voûtes d'une cave établie au XIXe s. et reconstruite à neuf avec des briques l'une des piles qui avait été refaite à la fin du XVIIIe s. A.D.I. IV G 196 : *"Procédure de vérification des réparations faites au palais épiscopal et dépendances de l'évêché de Grenoble, 1783 ; art. 19 : dans les remises au-dessous du grand arc, il y a deux arcs en maçonnerie, le pilier du milieu desquels a été repris sous-œuvre en pierre de taille produisant quarante quatre pieds et a été fondé de quarante six pillots"*.

108. *Ibid*, "art. 20 : Le mur sur le derrière desdits arcs a treize toises de surface, il a été remaillé et éparveré."

109. Un seul court fragment était préservé fournissant l'épaisseur, quelque 8 cm, de la moulure en débord. La fabrication des pièces destinées à la restitution de ce cordon ayant été commandée avant l'achèvement des études qui ont permis l'identification du fragment, c'est un bandeau trop lourd qui souligne aujourd'hui les baies restaurées dans leur état primitif au premier étage.

110. Les briques utilisées après le XIVe s. dans les constructions de Grenoble sont soit des matériaux récupérés sur les bâtiments de la période antérieure, et donc le plus souvent

fragmentaires, soit des éléments de tout autres dimensions, tels ceux qui caractérisent les vestiges du couvent des Minimes de Saint-Martin-d'Hères et le couronnement de la tour de Clérieu à Grenoble, datant l'un et l'autre de la fin du XVe s.

111. Le fait est attesté par un plan légendé de cette période, le seul qui représente l'état du palais avant les travaux du cardinal Le Camus (ADI IV G 54).

112. Il a disparu sous le sol d'un local technique aménagé à cet endroit.

113. Rien n'est à retenir des interprétations et datations proposées dans notre rapport sur ce sondage (1992), à partir d'observations incomplètes et, avouons-le, de parti-pris fautifs (*cf. infra*).

Chapitre 12. Le rempart du faubourg de l'île

Alain de Montjoye

- 1 Tout n'a pas été dit à propos du bras de rempart qui, greffé au mur d'enceinte gallo-romain au où le chevet de point s'y engage la cathédrale, est venu englober dans les limites de la ville fortifiée le faubourg de l'île et, du même coup, ce qui du palais épiscopal se trouvait hors les murs. Sur ce rempart, dans lequel s'ouvraient les portes dites de Très-Cloîtres et de l'île, et qui fut renforcé à son extrémité sur l'Isère par la construction de la tour de l'île entre 1381 et 1403, la recherche historique et l'archéologie ont fourni ces dernières années des données nouvelles.

Éléments d'une problématique

- 2 L'opinion la plus communément partagée et qui fait, semble-t-il, autorité aujourd'hui est celle développée par l'archiviste J.-J.-A. Pilot (Pilot 1841, p. 295) qui voit dans le récit de l'inondation catastrophique de 1219 les preuves qu'à cette date la fortification du faubourg était réalisée. C'est de l'existence d'une porte du Pont, expressément mentionnée dans ce texte (Blet, Esmonin, Letonnelier 1938, p. 40-43) (ADI B 3237) que l'auteur déduit celle du rempart, ajoutant aussitôt après que

« Dans le même temps, on trouve une autre porte, en remplacement de celle de l'évêché, placée dans une autre direction, à l'entrée de la rue Très-Cloîtres actuelle et appelée Porte Derrière-le-Cloître »

- 3 Cette dernière assertion n'est malheureusement assortie d'aucune référence et l'enquête que nous avons conduite ne nous permet pas de faire état d'une mention de la porte Très-Cloîtres, antérieure à celle des comptes consulaires de l'année 1338 (Devaux 1912, p. 202 et 209)¹¹⁴. La thèse de Pilot a été adoptée par B. Bligny (Chomel 1976, p. 58) qui invoque pour cette période du début du XIII^e s., entre l'évêque et le dauphin,

« un accord pour repousser la fortification vers le nord afin d'incorporer à la ville le bourg dit de l'île, opération réalisée avant 1219 et qui entraîna, la porte Viennoise (ou Episcopate) perdant toute utilité, l'ouverture d'une nouvelle porte sur le faubourg Très-Cloîtres [.....] ».

- 4 On chercherait en vain dans les textes quelque trace de cet accord supposé, de sorte que, pour étayer la datation avant 1219, il ne reste que la seule mention d'une porte du Pont. Or il est loisible de constater que dans le système de fortification tel qu'il apparaît achevé sur le plan de 1536 (**fig. 25**), il n'est nullement besoin d'imaginer réalisé le rempart du faubourg pour concevoir l'existence et l'utilité d'une fermeture du pont, principal accès à la ville.

- 5 Lorsqu'en 1981 nous avons conduit un premier sondage dans les jardins de l'ancien évêché à la recherche du rempart médiéval, notre attention a été attirée au cours de l'enquête historique par un document resté inédit et même jamais signalé. Il s'agit de l'original ou la copie d'époque d'une lettre patente du roi Charles VI, datée du 28 mars 1394, faisant état de démêlés entre l'évêque et les gens du Conseil Delphinal, précisément sur la question des fortifications entourant l'hôtel épiscopal (ADI IV G 53). De la lecture que nous en fîmes alors, il ressortait qu'au moment de la rédaction de la lettre, les nouveaux murs étaient debout « *depuis cent ans en ça ou environ* ». Quoique nul mobilier recueilli dans le sondage ne vînt la corroborer, c'est donc une datation vers la fin du XIII^e s. que nous avons estimé devoir plutôt retenir. En 1988, dans le pitoyable sauve-qui-peut archéologique qui a accompagné les énormes terrassements du Parc Salvador Allende, pour la construction du parc de stationnement servant de socle au nouveau Musée de Peinture, une longue portion de gros mur protégeant le couvent des cordeliers a été dégagée. Quelques fragments de céramique et une monnaie du début du XIV^e s., qui nous ont paru appartenir au contexte stratigraphique immédiatement postérieur à la mise en place du mur ne pouvaient que nous conforter dans notre estimation (Montjoye 1990 b, p. 35-36).

- 6 Le début des travaux, en 1990, dans la cour de l'ancien évêché, a fait resurgir la question du rempart médiéval, cette fois dans sa portion le long de la rue Très-Cloîtres. Grande a été alors notre confusion, revenant au document de 1394 (**fig. 194**), de constater une grave faute de lecture : le texte porte, en réalité, que c'était « *depuis vint ans en ça ou environ* », et seulement, que les « *nouveaulx murs* » étaient édifiés¹¹⁵. La chronologie ainsi rétablie - beaucoup plus vraisemblable d'ailleurs, car on s'expliquerait mal qu'un siècle se soit écoulé avant qu'un évêque ne réagisse à une situation décrite comme inacceptable - ramène à ce constat : la plus ancienne attestation du rempart, pour la portion qui nous intéresse, est la mention en 1338 de la Porte Très-Cloîtres qui s'y ouvrait. Or, on ne peut l'ignorer, c'est le même registre de comptes de 1338 qui fait état de l'existence de la Porte de l'Ile, qui s'ouvrait à l'autre extrémité du même bras de rempart, près de l'Isère, mais aussi des portes de la Perrière, de Chalemont et de Saint-Laurent, sur la rive droite, qui sont les autres pièces essentielles du système de fortification de la ville médiévale.

194 - Lettre patente de Charles VI de 1394

A.D.I. IV G 53

Retour aux textes

- 7 L'idée que la fortification du faubourg de l'Île puisse n'avoir été commencée qu'au XIV^e s. doit donc être sérieusement envisagée. Tous les historiens, d'ailleurs, n'ont pas suivi les théories de Pilot sur le point qui nous intéresse. Ainsi Auguste Prudhomme (Prudhomme 1888, p. 245) se fait l'écho de traditions bien plus anciennes, en empruntant à Aymar du Rivail (Terrebasse éd. 1844, p. 45) cette idée que le rempart « enserrant le couvent des cordeliers, le quartier Chenoise et la Madeleine » fut élevé en 1423¹¹⁶. Cependant les documents écrits qui nous sont parvenus ne laissent rien entrevoir pour cette année là en fait de travaux de quelque ampleur. On ne conserve pas de comptes communaux pour l'année 1423, mais seulement une lettre du juge de la cour commune datée du 19 mars (AMG AA6, DD72 ou DD98) qui vise essentiellement des réparations au pont sur l'Isère, l'achèvement de la Tour de l'Île et des travaux sur les remparts de la ville, aussi bien dans la rue Saint-Laurent (rive droite) que le long de l'Isère, au devant du monastère des cordeliers (rive gauche)¹¹⁷. C'est trop peu, nous semble-t-il, pour qu'on soit tenté de retenir la datation de 1423 qui, de surcroît, ignore les mentions de portes de 1338.
- 8 Quant à Pierre Vaillant, auteur de travaux très érudits sur l'histoire de la ville et de ses fortifications, s'il ne rejette pas la théorie de Pilot (Chomel 1976, p. 64), il l'amende de manière paradoxale en affirmant (*op. cit.* p. 85) que la construction de la Porte Très-Cloîtres serait, avec celle des portes Pertuisière, Saint-Laurent, Chalemont et de la Perrière, l'œuvre du dauphin Humbert II (1333-1349). Ce point de vue repose, nous semble-t-il sur l'interprétation d'une charte entérinant un accord passé en 1343 entre ce dauphin et l'évêque Jean de Chissé, réglant, notamment, des problèmes de juridiction commune sur la ville. Cet acte, publié par Valbonnais dans sa célèbre *Histoire de Dauphiné*, (t. II, p. 463-472), rapporte en effet, parmi les sujets de discorde, le fait que le dauphin eut manifesté l'intention de faire élever des fortifications, non seulement sur les hauteurs de la rive droite, mais aussi autour de la ville elle-même :

« *necnon circa Civitatem Gratianopolitanam, noviter construere moenia seu vintenos cum terraliis pro meliori et tuitiori custodia ipsius civitatis...* ».

- 9 Dans les pièces du procès Bazemont, déjà évoqué, on trouve une utilisation on ne peut plus précieuse de cette même chartre, mais qui rejoint d'une certaine manière l'interprétation de P. Vaillant. On y lit

« Qu'anciennement le palais épiscopal estoit entouré des murailles de la ville du costé où est maintenant la rue Chenoise dans laquelle est la maison du deffendeur [le sieur de Bazemont], les deux tours de laquelle faisoient la porte de la ville qu'on appelloit portam viennensem [...]. Depuis par transaction intervenue entre l'evesque et le dauphin en l'année mil trois cents quarente trois, il fut, entre autres choses, permis aud. seigneurs dauphins de faire enfourner la ville de nouveaux fossés et de nouvelles muralles pour la fortification d'icelle [...]. Ce qu'ayant esté faict, la maison épiscopale demeura séparée des autres bastiments du costé de lad. rue, premièrement au moyen de la muraille de la ville, en second lieu au moyen des nouveaux fossés et en troisième lieu au moyen d'une petite rue au-delà de laquelle estoient les maisons dud. faubourg [...]. En après, la ville ayant esté augmentée lesd. murailles¹¹⁸, ont esté abatues et les fossés comblés [...] ».

- 10 On n'insistera pas sur le fait de la représentation évidemment erronée du système de fortification médiéval qu'avait l'auteur de ces lignes puisque, loin de séparer évêché et maisons du faubourg, rempart et fossé les englobaient dans l'enceinte urbaine. Ce qui nous importe ici c'est de souligner l'interprétation abusive de l'acte de 1343 pour attribuer au dauphin Humbert II l'initiative de la fortification nouvelle. Il n'est en effet question dans cet acte que de l'intention affichée par le dauphin de faire réaliser à ses propres frais (*sumptibus ipsius Dom. Dalphini propriis*) de nouveaux murs et fossés et nul document ne vient attester que ces travaux aient jamais été effectués. La vraisemblance est bien plutôt, alors même que depuis longtemps la charge de tels travaux était assumée par les finances communales, que le dauphin finalement n'en fit rien, six années tout juste avant que, ruiné par ses fastes, ce prince ne dût se dessaisir de ses états.
- 11 En dernière analyse ne restent comme arguments fondés de datation pour le rempart médiéval que les mentions des comptes de 1338 et la lettre patente de 1394. Et il convient de résoudre l'apparente contradiction que leur confrontation fait surgir, puisque le second document, convenablement lu, conduit à la date de 1374. Or les comptes consulaires pour cette année-là — décembre 1373 à décembre 1374 — font bel et bien état de travaux d'une ampleur considérable (AMG CC 572).

Les comptes des deniers communs pour l'année 1374

- 12 De ces comptes jamais publiés et jamais exploités non plus, on savait seulement par l'inventaire sommaire dressé au siècle dernier par A. Prudhomme qu'ils comportent des mentions de travaux de fortification concernant, semble-t-il, le faubourg de l'Ile, mais les extraits transcrits ne permettent aucunement de s'en représenter l'importance. La lecture des 51 folios de ce précieux cahier s'est révélée particulièrement instructive. L'essentiel des dépenses a trait, en effet, aux travaux de défense de la ville, conduits dans un climat de réelle insécurité engendré par la circulation à travers la province de bandes armées d'anglais (*britones*) désorganisés et vivant de pillages dont l'avance vers Grenoble est constamment surveillée.
- 13 Outre les travaux d'entretien des anciens remparts, en particulier depuis la porte Traîne jusque derrière Saint-André et l'Isère, mais qui ne représentent qu'une part

secondaire des dépenses, ce sont des réalisations d'ouvrages nouveaux qui engloutissent les finances municipales, réparties en quatre grands postes : une « chaussée », dite *chausiata fratrum minorum* ou *chausiata Insule*, une palissade avec ses échauguettes (*paliscium cum eychifis*), le portail Neuf et un mur neuf, enfin des fossés (*terrallia*). Pour ces réalisations d'importance on ne jugea pas inutile de s'instruire de ce qui pouvait se faire de mieux ailleurs et un émissaire fut envoyé à Montbonnot pour observer le plan des défenses du château¹¹⁹.

- 14 Les premiers paiements furent effectués aux carriers et ouvriers chargés d'extraire les pierres, notamment dans les carrières de Saint-Martin (-leVinous ?)¹²⁰. Entre le début du mois d'avril et la fin du mois de juin, les tailleurs s'activèrent pour un total de 134 journées, aidés par des manœuvres totalisant pour leur part 105 journées.
- 15 Ces matériaux ont servi, en premier lieu, pour la confection de la chaussée où les travaux battaient leur plein dès la fin du mois d'avril et se poursuivirent jusqu'à la fin du mois d'octobre. Les formules employées dans le livre de comptes pourraient laisser un doute quant à l'emplacement de cette chaussée : le long de l'Isère ou bien bordant le flanc nord du monastère des franciscains. On voit mal toutefois comment un tel ouvrage, dans lequel ont été utilisées huit cargaisons de sable, au moins, apportées par bateau et de la chaux, également transportée par bateau pendant deux jours, aurait pu offrir une réelle protection du côté nord tandis que, formant digue en bordure de l'Isère, il pouvait se révéler efficace pour empêcher de prendre pied à partir d'embarcations. De fait, les terrassements de 1988 n'ont rien fait apparaître au nord évoquant une chaussée maçonnée et il est de loin le plus probable que les vestiges de celle-ci soient à chercher (s'ils n'ont pas été détruits) sous l'énorme remblai apporté au XIXe s. pour la construction des quais. Il faut donc comprendre que les douze toises de fossé (*fossale*) dont il est question au f° 34 v° ne sont pas un ouvrage de défense, mais la tranchée de fondation (*pieso*) de la chaussée¹²¹. On en conclut que le fossé établi en avant de la porte de l'Ile, que quatre hommes avec un bateau furent chargés de curer le 26 octobre (*ibid*, f° 33) et qui servit à plusieurs reprises (f° 30 v°) au transport par bateau de matériaux de construction vers le chantier du portail Neuf, existait antérieurement.
- 16 L'emplacement au nord, en revanche, est celui qui doit, à notre avis, être retenu pour la palissade, ce qui conduit à repousser à une date beaucoup plus tardive que nous ne le supposons la construction du gros mur découvert en 1988. Les dimensions de l'ouvrage ne sont pas précisées, mais on sait que, commencé à la fin du mois de septembre, il employa pendant un mois des charpentiers à raison de 115 journées au total, à quoi s'ajoutent 109 journées de manœuvres, sans oublier 19 journées de présence du maître d'œuvre. Il comportait une « *eychiffa* » du côté de l'Isère, au-dessus de la chaussée de l'Ile et s'étendait jusque derrière l'église des frères mineurs où l'apprenti de *Petrus de Insula, chapusius*, travailla pendant deux jours pour l'achever. L'emploi de 34 livres de crochets en fer, 300 clous, 9 quintaux de chevilles en fer permet de se faire une idée plus précise de l'ampleur de la construction. Curieusement, les comptes ne font apparaître que l'achat de 6 troncs d'arbres à la mi-septembre *pro paliscio et eychifis*, mais également 39 chevrons posés dans les échauguettes sans que celles-ci, cependant, ne soient localisées. Il semble bien en tout cas que la première clôture élevée pour protéger la ville du côté des Cordeliers n'ait été qu'une simple palissade. Sur la porte de l'Ile qui s'y ouvrait, les comptes ne font pas apparaître de travaux lourds : tout au plus trois journées d'un tailleur de pierres « *qui scindebat lapides [...] pro portail Insule* » dans la seconde semaine de septembre. On ne saurait en déduire avec certitude que la porte de

l'île fût alors plus qu'un ouvrage de bois. Demeurait-elle en 1374, sans grand changement, ce qu'elle était déjà en 1338 ? Cette porte était-elle un ouvrage isolé, barrant le chemin d'accès à la place des Cordeliers ou s'ouvrait-elle déjà dans une palissade ? L'occasion a été perdue en 1988 d'apporter d'éventuels éléments de réponse à ces questions.

- 17 La seconde de ces questions se pose d'ailleurs concernant la porte Très-Cloîtres. Ce dont on est sûr en revanche, c'est que cet édifice — *la porta de rere la clotra* de 1338 — a été entièrement rebâti au cours de l'année 1374, désormais désigné sous le nom de *portale novum*¹²². Il s'agit cette fois, sans le moindre doute, d'un ouvrage en dur dont la construction a débuté dès le mois de juillet. Que cette construction soit celle d'un bâtiment entièrement nouveau, élevé depuis les fondations, est suffisamment indiqué par la quantité des matériaux dont il est spécifié qu'ils furent utilisés « *pro portali novo* » : 8000 briques, du sable, de la chaux apportée de Domène ou de Claix, des pierres, pour le transport desquels plus d'une vingtaine de journées de bateau furent nécessaires, mais aussi, à plusieurs reprises, des pièces de bois pour compléter les échafaudages (*pontes*) des maçons, etc. Des travaux lourds furent même entrepris pour l'acheminement à pied d'œuvre de ces matériaux, consistant à élargir le chenal du Verderet¹²³ qui, comme le fossé des Frères Mineurs, a permis le passage d'embarcations. Le registre de comptes permet même de suivre le déroulement du chantier. Dans la première semaine de juin, huit cargaisons de pierres sont apportées, probablement par le Verderet, près du moulin du portail Neuf (f° 39 v° : « *versus molendinum porte nove* »). Les fondations de l'escalier à l'intérieur de la porte ou attenant à celle-ci sont mises en place la dernière semaine d'août, en même temps que commence de s'élever une barbacane comportant une « *archa* » en avant de l'entrée. On travaille à la fabrication des cintres nécessaires à la construction du passage voûté dans la première semaine de septembre¹²⁴. Peu après, la tour surmontant ce dernier est assez avancée pour qu'on place un verrou à la petite porte qui en permet l'accès. Enfin dans le courant de la première et de la seconde semaine d'octobre (f° 36), on continue d'élever les murs au-dessus du passage jusqu'au solivage (*usque ad traveysonem*). Pour la réalisation de ces travaux, des maçons s'activèrent, totalisant 144 journées, aidés par des manœuvres chargés de porter dans des « banastes » ou paniers le mortier (*morterium*) et divers matériaux (*atractum*). La part de ces derniers représente 757 journées, dont 428 furent assurées par des femmes.
- 18 Quant aux deux bras du rempart entre lesquels s'inscrivait la porte, le détail des heures de travail et des matériaux nécessaires à leur réalisation ne peut être établi d'après le livre de comptes, dans la mesure où une partie en a été, semble-t-il, comptabilisée sous la rubrique « Portail Neuf » et le reste sans précision aucune d'affectation. Il semblerait que ce soit à la portion comprise entre le Portail et le chevet de l'église des cordeliers que correspondent les deux tronçons, respectivement de 25 et de 20 toises, pour lesquels des prix-faits furent passés avec deux maîtres maçons nommés Pierre de Treffort et Chaboud¹²⁵. S'il s'agit bien de toises linéaires et non de toises carrées, les dimensions concordent à peu près. La désignation du mur comme « *touchant à la palissade et au portail neuf* » paraît donc rendre compte de l'implantation du dispositif défensif, avec notamment l'emplacement de la palissade, tel que nous proposons de le restituer (**fig. 195**). Comme, non loin de son raccordement avec le portail Neuf, ce nouveau mur venait barrer le Verderet, il fallut pour que ce dernier pût continuer de suivre son cours pratiquer un passage sous arc : le décompte exact des matériaux « *pro faciundo scindros archeti supra verdarellum* » (f° 16) et des frais occasionnés « *pro aducendo*

lapides arcus facti super verdarellum » (f° 37 v°) apparaît précisément consigné. La partie de rempart qui, au-delà de la porte, est venue enserrer l'hôtel épiscopal est également évoquée. Nul doute là encore qu'il s'agisse d'une construction entièrement nouvelle, puisque le registre fait mention du creusement des fondations de ce mur ainsi que d'une arche appartenant à un système de barbacane en avant de la porte¹²⁶. Les comptes font apparaître que dès le mois de mars, on travaillait « *retro claustrum, ad discoperiendum lapides murorum ad opus ville* ». Puis à partir du 17 mai, 76 journées de manœuvres sont décomptées, correspondant à nouveau aux mêmes tâches

« *in opere ville retro claustrum pro faciendo morterium et discoperiendo lapidibus [sic] murorum* ».

- 19 Le terme *discoperire* qui désigne habituellement le travail de décapage pour atteindre les lits de bonne pierre et, par extension, l'activité en général des carriers, est ici d'une interprétation malaisée¹²⁷, s'agissant de travaux conduits dans le quartier Très-Cloîtres. Désigne-t-il la simple action de débiter des moellons ou, plus précisément, la récupération sur des murs (anciens) de matériaux réutilisables ? Si rien ne permet d'affirmer, comme on serait tenté de le faire, un pillage systématique, à cette époque, des parties du rempart antique devenues inutiles à la défense, du moins sait-on que pas moins de six maisons furent démolies *retro claustrum*, dont les matériaux furent rachetés par les consuls (f° 48 v°). C'est dire qu'au moment où la ville se dotait de nouveaux remparts, on abandonna et détruisit par mesure de sécurité ce qui s'en trouva relégué à l'extérieur, particulièrement des maisons bâties le long de la voie conduisant à la porte Très-Cloîtres¹²⁸.

195 - Schéma des nouvelles fortifications de 1374

- 20 Mais on s'étonne de trouver, alors que le mur est dit seulement commencé à la fin du mois d'octobre, mention de la construction d'une échauguette (eychiffa) dès le début du même mois « à l'angle du verger de l'évêque »¹²⁹. Nous verrons que cet angle du verger

ne peut correspondre qu'à l'inflexion presque à angle droit du mur du rempart médiéval le long de la voie conduisant à la porte. L'échauguette en question - ouvrage en bois réalisé en une journée - correspond-elle à un aménagement provisoire ou signale-t-elle au contraire un avancement plus rapide de la construction dans sa portion orientale ? Rien ne prouve, en effet, que couronnement du mur et ouvrages de flanquement aient été à cette époque en dur. Pour la même période, le registre fait état d'un achat de douze livres de chevilles en fer « *pro eychifa retro presbiterum Beate Marie* ». On ignore, en revanche, la date à laquelle ont été achevées les trente toises de mur élevées par le maître-maçon Chaboud, lesquelles paraissent correspondre pour l'emplacement et la dimension à la portion qui nous intéresse, comprise entre la porte Très-Cloîtres et le chevet de la cathédrale¹³⁰.

- 21 Dans les travaux de défense conduits en 1374, ceux qui concernent les fossés représentent une part non négligeable. Cette année là, en effet, c'est l'ensemble des fossés qui furent repris sur tout le pourtour de la ville. Concernant le seul faubourg de l'Ile, le registre contient des données assez précises. On peut déduire de sa lecture, on l'a vu, l'existence dès avant 1374 du fossé longeant le couvent des cordeliers. Le plan de 1536 montre que le fossé ne se retournait pas le long de la rue Très-Cloîtres — ce qui paraît logique —, de sorte que seule la portion orientale du rempart médiéval entourant l'hôtel épiscopal en était pourvue. Il semble que ce soit vers la mi-septembre que cette longueur de fossé fut creusée, sous la direction du maître terrassier Perrin Le travail prit huit¹³¹, jours, avec en moyenne quatre personnes sur le chantier. À une époque de l'année non spécifiée, une autre équipe de terrassiers remit en état les fossés antiques au sud-ouest de la ville et, plus précisément, le tronçon longeant le cloître de la cathédrale jusqu'au verger de l'évêque « *sur le mur des sarrazins* »¹³². Cette appellation désigne évidemment le rempart antique, alors très arasé dans sa portion au nord de l'abside de la cathédrale. Le verger ou jardin (*ortum*) se développait donc depuis l'abside de la cathédrale, vers le nord, c'est-à-dire derrière le chevet de Saint-Hugues, puis jusqu'à la rue Très-Cloîtres, limité à l'est et au nord par le nouveau rempart (**fig. 196**). La tâche de relier le nouveau fossé à l'ancien fut confiée à six hommes qui s'en acquittèrent en une journée¹³³.
- 22 À la lumière des informations nombreuses et détaillées fournies par le registre des comptes consulaires de l'année 1374, on peut donc tenir pour fortement probable que les portes Très-Cloîtres et de l'Ile mentionnées en 1338 aient appartenu à un système de défense assez sommaire dans lequel l'évêque avait pu aisément faire pratiquer deux « portelles ». Ce système fut en tout cas entièrement repris, en 1374 précisément, et c'est à ce moment sans doute qu'il reçut sa forme quasi définitive, celle dont rend compte le plan de 1536. Si au départ la protection des cordeliers ne fut assurée que par une simple palissade, ce ne fut pas le cas de l'hôtel épiscopal — les comptes consulaires et la lettre patente de Charles VI en font foi — et les vestiges du rempart retrouvés en fouille dans les jardins de l'ancien évêché sont, à n'en pas douter, des témoins de l'importante campagne de fortification de l'année 1374.

196 – Plan restitué de l'ensemble cathédral vers la fin du XIV^e siècle

La portion orientale du rempart

- 23 À l'emplacement où il avait déjà été reconnu en 1981, mais sur une longueur plus significative fournissant une direction, le rempart médiéval (M74) a pu être dégagé en 1993. L'intervention a dû se limiter au strict sauvetage des vestiges menacés sur les seules superficies concernées par les aménagements projetés. Dans l'espace situé derrière le chevet de Saint-Hugues et les écuries du XVII^e s., deux secteurs de fouille ont été délimités, séparés par des murs d'Epoque moderne (M 81 et M 104) (**fig. 228**). Du fait des aménagements modernes et de la présence envahissante de maçonneries de cette période, le mur du rempart n'a pu être aperçu dans sa continuité et seulement sur sa face interne. Dans la zone sud, deux tronçons en ont été observés, un troisième, plus important, dans la zone nord. D'une médiocre robustesse (son épaisseur ne dépasse pas 1,40 m), cet élément de fortification paraît, sur sa face interne en tous cas, assez grossièrement construit. Il présente un appareillage sommaire de blocs de calcaire de formes et dimensions des plus inégales, posés en assises approximatives (**fig. 197**). Des trous de boulins s'observent, irrégulièrement répartis. À l'extrémité nord du plus grand tronçon, le parement présente un aspect particulièrement chaotique, avec de gros blocs venant en saillie, évoquant un possible arrachement (**fig. 198**). Faut-il y voir le souvenir d'un contrefort ou de quelque autre aménagement contre la paroi interne du rempart ? La stratigraphie alentour, en tout cas, ne conserve aucune trace des remaniements qui l'auraient fait disparaître.

197 - Elévation de la face interne du rempart médiéval (M 74)

198 - Tronçon nord de la partie dégagée du rempart médiéval

- 24 En vérité la fouille au pied de cette portion du mur s'est révélée particulièrement ardue (**Pl. 15, coupe 21**). Les niveaux rencontrés, avec des sommets le plus souvent difficiles à discerner, sont pour la majeure partie d'entre eux le fait de bouleversements intervenus au cours de la période moderne. Le sommet de couche le moins douteux, le dernier aussi qui ait été fouillé (3160), correspond au terrain qui a vu la mise en place du rempart : s'y lisaient, sans conteste, sa tranchée d'installation, dont le remplissage (3161) se distinguait nettement par sa couleur plus sombre, de même qu'une petite empreinte de poteau à environ 1 m du mur. Dans les niveaux qu'on a cru discerner au-dessus (3157, 3156, 3154), où nulle trace d'aménagement, voire d'occupation, n'était observable, le mobilier céramique très rare se composait d'une majorité de tessons en pâte grise et d'une faible proportion de pâte claire glaçurée. Cette proportion était nettement inversée dans la couche supérieure (3152) dont il n'est pas certain qu'elle n'appartienne pas à la série de celles, plus récentes, qui traduisent des alternances de terrassements et remblaiements datables de la période moderne. Ces couches sur lesquelles nous ne reviendrons pas et qui, d'ailleurs, n'éclairent guère la compréhension des épisodes d'aménagement plus récents, paraissent résulter de

processus de remblaiement, probablement assez rapprochés dans le temps, entrecoupés de recreusements en tranchées — à partir du sommet 3140, puis à partir de celui du dépôt 3124 — aux fonctions incertaines. Le mobilier contenu dans cette série de couches, très abondant, comporte une proportion écrasante de cette céramique fine à pâte orangée et glaçure externe caractéristique des XIII^e et XIV^e s. à laquelle se mêlent des tessons plus récents qui fournissent une datation dans le courant du XVI^e s. C'est donc détachés de tout contexte d'occupation qu'étaient préservés les restes d'un muret (M 80), perpendiculaire au rempart médiéval et dont on sait seulement qu'il est antérieur aux écuries de Pierre Scarron, puisque ses vestiges arasés sont noyés dans la fondation de leur façade orientale (M 96). Le faciès stratigraphique que nous venons de décrire, non plus que le mobilier qui lui est associé, ne se retrouvent d'aucune manière dans la zone fouillée au sud des murs M 81 et M 104.

- 25 Quoique descendue beaucoup plus bas que la cote requise par les projets d'aménagement, la fouille dans la zone sud n'a pas atteint le niveau de construction du rempart (**Pl. 15, coupe 22**). À pu cependant être en partie dégagée la surface peu marquée (3063) du premier sol probablement, en lien avec le mur. À sa surface et dans le sédiment limoneux qui la portait, moins de dix tessons de céramique grise ont été retrouvés, insuffisants pour fonder une datation assurée. Mais les niveaux médiévaux immédiatement au-dessus ont livré des traces très perceptibles d'aménagement, contrairement à ce qui a été observé dans la zone nord. C'est tout d'abord, au sommet de la couche 3060, une ligne de perforations au nombre de dix, à peu près régulièrement espacées, qui correspondent probablement à une palissade barrant le passage étroit (environ 5 m) laissé entre l'ancien rempart et le nouveau (**fig. 199**). Cet aménagement, lié sans doute à l'ensemble du dispositif de défense dans ce secteur, n'est malheureusement pas accompagné du moindre élément mobilier. Il semble qu'il ait disparu assez vite, peut-être à l'occasion de travaux d'entretien du rempart dont témoignent des dépôts de chaux presque pure maculant le sol (3055, 3042). C'est sur ces dépôts que vinrent se poser des installations artisanales qui vont nous arrêter un moment.

Un atelier de fondeur de cloches

- 26 Les vestiges de ces installations se présentent sous la forme d'une perforation du terrain en cuvette, d'un diamètre de 0,50 m environ, dominant une grande fosse aux contours irréguliers et profonde au maximum de 0,50 m (**fig. 200**). La petite cuvette dont les bords semblaient constitués de deux parois concentriques était remplie d'un conglomérat de fragments de paroi en terre qui paraissait se déverser dans la grande fosse. Au démontage, il s'est révélé que la cuvette contenait deux grands fragments de paroi, en forme de coquille, imbriqués l'un dans l'autre et soudés par une terre fine, très noire, révélant l'action du feu. Le creusement, une fois vidé de son contenu, présentait des bords sensiblement verticaux et un fond plat. Tout autour, enfin, étaient disposées des scories résultant d'une très forte chaleur et imprégnées d'oxydes métalliques verts.

200 - Vestiges d'un atelier de fondeur de cloches dans l'espace séparant les deux remparts (antique et médiéval) derrière le chevet de Saint-Hugues

- 27 Il est peu douteux que les vestiges ainsi décrits correspondent au four qui a servi à fondre le métal d'une cloche, elle-même coulée au fond de la plus grande fosse. D'après M. Thierry Gonon qui a bien voulu examiner photographies et relevés, ainsi que les éléments mobiliers prélevés, la forme de l'empreinte laissée dans le sol par le four pourrait correspondre à l'usage, attesté au XIIe s. par le moine Théophile (Dodwell 1961), d'une casserole métallique à la base du dispositif. Les nombreux fragments retrouvés de paroi du four indiquent une construction faite d'un mélange de terre, fragments divers (pierres, éclats de tuiles et briques) et, semble-t-il, de chaux. Une brique dans laquelle apparaît creusée une entaille a été retrouvée entre four et fosse : ce pourrait être un vestige du canal de coulée du métal. Enfin, à partir de 105 fragments de moules, M. Th. Gonon a pu établir que trois cloches avaient été fabriquées en série dans cette installation, dont la plus grande avait une hauteur de 0,75 m et la plus petite, de 0,18 m. La forme inhabituellement trapue de l'exemplaire intermédiaire, haut de 0,29 m, peut faire douter qu'il s'agisse bien d'une cloche et préférer y voir un mortier. Quoi qu'il en soit, il y a de forte chance que les deux ou trois cloches fondues, dans un endroit qui était, on l'a vu, le jardin de l'évêque, aient été destinées à la cathédrale ou à Saint-Hugues. Aucun des fragments de moules, malheureusement, ne porte de décor - hormis de simples fdets - ni d'inscriptions.
- 28 Les fouilles n'ont pas révélé d'aménagement plus tardif sur l'étroite bande de terrain entre les deux remparts. Au-dessus de la couche 3039 qui est venue recouvrir les installations artisanales précédemment décrites (**Pl. 15, coupe 22**), un nouvel apport de chaux (3037) signale peut-être une autre campagne d'entretien des fortifications. Dans l'ensemble des couches fouillées jusqu'à ce niveau, si l'on excepte les couches 3039 et 3038 qui ont livré quelque quatre-vingts tessons, la teneur en mobilier céramique est indigente. Beaucoup plus surprenant : la céramique grise ne rencontre aucune concurrence dans ces niveaux où l'on attendait la présence de céramique à pâte claire

glaçurée. Peut-être cette absence s'explique-t-elle par une situation en marge des zones résidentielles.

- 29 Quant aux niveaux supérieurs (3034 et 3035) qui ont fourni ensemble deux tessons en tout, de céramique grise, il est assez probable qu'ils appartiennent déjà à la période moderne.

Le couronnement fortifié de l'abside de la cathédrale

- 30 Dans la description que nous avons donnée de l'abside de la cathédrale du XIII^e s., nous avons passé sous silence la manière dont elle était couverte, mais proposé une restitution (**fig. 182**) qui, sur ce point, diffère de l'état qui nous est parvenu (**fig. 201**). C'est que le couronnement fortifié, bien que se fondant sans aucunement détonner dans la composition architecturale du chevet, est, selon nous, le produit d'une transformation. Quoiqu'aucune preuve n'en puisse être avancée, c'est à l'époque où l'on éprouva le besoin de fortifier mieux la ville — soit peu avant 1338, soit plutôt en 1374, au moment même où l'on construisait le bras de rempart protégeant le palais épiscopal — que nous proposons de rapporter cette transformation. La fortification de l'abside, qui allait de soi du fait de son emplacement sur le rempart même, a fait l'objet de soins évidents et témoigne de la recherche d'une qualité architecturale singulièrement absente, on l'a vu, du rempart attenant. Il est probable que, souci de prestige obligeant, l'Eglise accepta de contribuer aux dépenses en prenant à sa charge les travaux sur la cathédrale.

201 - Le chevet fortifié de la cathédrale

- 31 Outre l'argument de vraisemblance historique, c'est également l'observation archéologique qui nous conduit à estimer plus récent que l'abside elle-même son

couronnement fortifié. Au sommet du pignon oriental de la nef s'ouvrait à l'origine une fenêtre destinée à éclairer le comble. Entre l'appui de cette fenêtre et l'extrados de voûte de l'abside existait une hauteur suffisante pour que vienne s'appliquer une toiture à deux pentes prolongée de trois pans. La construction du chemin de ronde, porté sur de gros arcs lancés entre les contreforts, a entraîné, bien sûr, un rehaussement important de la toiture, faisant perdre toute fonction d'éclairage à la fenêtre du comble de la nef, aujourd'hui transformée en porte par échancrure de son appui. L'idéal serait de pouvoir mettre en évidence des reprises dans l'appareil de briques, témoignant de ce surhaussement. Malheureusement, les campagnes de restauration à partir du siècle dernier se sont succédé (voir en particulier ADI XII T 1/23), rendant les maçonneries presque indéchiffrables. Il semble bien, cependant, que dans la partie supérieure les briques d'origine soient d'une épaisseur un peu moindre et assemblées à joints plus fins. On observe également que, contrairement à ceux des fenêtres de l'abside, les arcs du couronnement sont faits, non de claveaux moulés, parfaitement ajustés, mais de simples briques. Les petites baies amorties en arc segmentaire qui éclairent le chemin de ronde sont en tous points semblables à celles qu'on peut observer dans une fonction analogue au sommet de la tour du Treuil à Allevard (Isère), maison forte étudiée par notre collègue Annick Ménard et datée par dendrochronologie de 1355, ou au donjon du château d'Ambérieux-en-Dombes (Ain), édifice daté de 1371, dont l'appareil de briques procède des mêmes traditions architecturales que celles observées à Grenoble (Guilhot 1990). Quant aux ouvertures de tir placées entre ces baies et dans les massifs prolongeant les contreforts, il s'agit, à l'origine, d'archères à croisillon. Les archères de ce type ont été mises au point dès le XIII^e s. dans les provinces du domaine Plantagenet, mais leur diffusion dans la vallée du Rhône ne s'est produite que vers le milieu du XIV^e s. (Mesqui, 1993, t. II, p. 291-292). Leur présence s'accorde donc avec notre datation et c'est dans un second temps seulement que ces fentes ont pris la forme de canonnières : les ouvertures rondes placées au bas, destinées au passage de l'arme à feu, sont manifestement, comme on peut en juger de l'intérieur (**fig. 202**), le résultat d'une retaille assez grossière. Les travaux récents de Jean Mesqui (*op. cit.* p. 307-309) ont montré que les exemples convenablement datés de canonnières ne sont pas antérieurs au XV^e s. Il serait surprenant que Grenoble constitue à cet égard une exception.

202 - Détail d'une ouverture de tir du couronnement fortifié de l'abside de la cathédrale : archère à croisillon transformée en canonnière

La portion nord du rempart, le long de la rue Très-Cloîtres

- 32 La lecture du plan de 1536 pourrait inciter à mettre en doute l'existence du mur séparant la basse-cour nord de l'évêché de la rue Très-Cloîtres, un simple trait sans épaisseur suggérant la clôture. Cependant, un autre document, représentant le développé de l'enceinte urbaine depuis la tour de l'Ile jusqu'à celle de l'enclos des dominicains la plus proche du Drac, propose une vision différente. Il s'agit d'un dessin sur papier réalisé vers 1570 (BMG Cd 216) qui présente, en effet, une ligne continue de mur crénelé pourvu de tours semi-circulaires. Il est vrai que, son objet étant surtout de donner le profil longitudinal du fossé (**fig. 203**), la figuration des murailles est des plus conventionnelles, sans souci d'exactitude : le nombre des tours est parfaitement fantaisiste, de même que leur forme, la tour de l'Ile, ouvrage de plan rectangulaire, y étant représentée cylindrique.

recharge composée des mêmes matériaux mêlés de terre brune (115, 217, 218). Un faciès analogue s'observait à l'extrémité opposée, où couche inférieure et couche supérieure étaient séparées par une strate de terre brune et fine (615-513). Cet ensemble de couches correspond de toute évidence aux niveaux de construction d'un bâtiment auquel appartenait un mur en blocs non taillés de calcaire (M 75), retrouvé très arasé. Vers le milieu de l'espace fouillé, où ce niveau (417) est moins important, mais, à l'inverse, le dépôt d'occupation plus épais, la stratigraphie paraît correspondre à l'intérieur d'un bâtiment. Les dimensions de ce bâtiment dont le mur M 75 formait la face ouest, ne peuvent être estimées avec certitude. Il est probable qu'il se fermait à l'est par un mur parallèle au premier, situé dans une partie non fouillée au delà de laquelle la stratigraphie n'est plus la même. Le bâtiment qu'on est ainsi conduit à restituer, dont le sol primitif était en sensible contrebas par rapport au sol extérieur environnant, pourrait avoir été un volume prolongeant latéralement la porte fortifiée de Très-Cloîtres. On sait que cette porte, « *portale novum* » dans le livre de comptes de 1374, fut détruite à la fin du XVI^e s., de même que la portion de rempart dans laquelle elle s'ouvrait, alors que s'élevait la nouvelle enceinte de Lesdiguières. Or, les niveaux qui viennent en recouvrement du sol lié au mur M 75 et de l'arasement de ce dernier (509, 508, 506) ont livré un mobilier céramique qui s'inscrit parfaitement dans cette chronologie.

- 36 On demeure perplexe quant à l'interprétation qu'il convient de faire de deux massifs de maçonnerie, sorte de semelles plus que murs, parallèles entre eux et de direction est-ouest (M 76 et M 77), découverts immédiatement à l'ouest du mur M 75. Le premier reposait directement sur le dernier sol associé au mur, tandis que l'autre paraît avoir été coulé dans une tranchée qui a entamé les niveaux 2099 et 2105, plus anciens, dans lesquels se trouvait un peu de céramique grise (**Pl. 12, coupe 16**). La fonction et la datation précise de ces deux semelles, faites d'une maçonnerie extrêmement grossière de blocs informes baignant pêle-mêle dans un épais mortier gris, ne peuvent être données. Elles évoquent un aménagement provisoire de brève durée. Les niveaux qui les recouvrent (2084, 2141) correspondent aux remblaiements qui suivirent la démolition du rempart médiéval et de la porte Très-Cloîtres à la fin du XVI^e s.
- 37 L'absence apparemment totale de toute trace du rempart, dont on sait qu'il occupait à peu près l'emplacement de l'actuel mur de clôture élevé à la fin du XVIII^e s., est donc pour le moins surprenante. Mais il convient de noter aussi qu'il n'a pas été davantage retrouvé de vestiges du front de façades de plusieurs maisons construites au XVII^e s. (cf. *infra*, chap. 13), qui se trouvait sensiblement sur le même alignement. On peut admettre que la mise en place du mur de clôture ait fait complètement disparaître l'un et l'autre. Cependant rien ne permet d'expliquer la présence d'une large tranchée au pied de ce mur dans la moitié est de la fouille et non dans l'autre, si ce n'est, peut-être, la présence d'aménagements antérieurs. Dans sa moitié ouest, le mur de clôture, fondé en tranchée étroite à partir du niveau de sol des maisons, a pris ni plus ni moins la place des façades de maisons. On sait qu'à l'autre extrémité, au contraire, un recul du nouveau mur fut imposé par rapport aux anciennes façades¹³⁴. Même en supposant que cette prescription n'ait pas été respectée, on est assuré que l'ancienne façade de maison ne pouvait se trouver en recul par rapport au mur de clôture du fait de l'absence totale de marques d'arrachement sur les murs de refend. La large tranchée observée ici (T 1) ne peut donc être mise en relation avec l'extraction des fondations du XVII^e s., mais peut correspondre à la récupération des matériaux d'un ouvrage plus ancien qui pourrait bien être le rempart médiéval (**fig. 182**). La question n'est pas ici de savoir à quelle

époque précisément — XVIIe ou XVIIIe s — se fit cette récupération. Ce qu'il importe de constater, c'est que la tranchée ne se poursuit pas vers l'ouest au-delà du mur moderne M 91 dont l'emplacement correspond à peu près à celui qu'on pourrait retenir pour le mur supposé avoir fait pendant au mur M 75, dans le prolongement de la face externe de la porte contre laquelle venait buter le rempart. La restitution schématique que nous proposons à partir de ces données (**fig. 196**) correspond assez bien, pour le tracé et les dimensions, à ce que suggère le plan de 1536.

- 38 Les très rares fragments de céramique, fort émiettés, recueillis dans les niveaux médiévaux (513, 510, 214), la plupart en pâte orange à glaçure externe irrégulière, sont caractéristiques de la période XIIIe-XIVe s. Sans autoriser une datation fine, ils ne remettent pas en cause celle que nous avons proposée à partir des textes.
- 39 On notera enfin que dans les couches de construction du rempart médiéval (116, 217) tout comme dans les niveaux immédiatement postérieurs à sa destruction (606, 113), il s'est trouvé des quantités non négligeables de nodules de mortier de tuileau. Il est assez probable que ce mortier caractéristique provienne des démolitions partielles de la première enceinte, effectuées à l'une et l'autre de ces périodes où l'on modifia les fortifications urbaines.

Conclusions

- 40 Dans la recherche conduite pour retrouver, comprendre et dater le système défensif dans lequel fut enclose la résidence épiscopale, les apports fournis par l'enquête historique apparaissent, il faut en convenir, beaucoup plus consistants et décisifs que ceux produits par l'archéologie. La fouille a eu cependant l'incontestable intérêt de vérifier la matérialité des faits révélés par les textes, de leur restituer des bribes d'apparence. La faible épaisseur du mur dans sa portion orientale, la grossièreté de la maçonnerie dont il est fait, le peu de science que dénonce l'inflexion concave de son tracé, sont autant de traits qui en disent long sur la relative médiocrité des moyens que put mobiliser la communauté citadine, en une période critique, gravement frappée par le marasme économique et les malheurs de la guerre. La tour de l'Île entreprise quelques années plus tard à l'initiative des consuls, de par la pauvreté de son architecture et des matériaux dont elle est bâtie, demeurerait encore il y a peu¹³⁵ le témoin le plus expressif de ces temps de pénurie.

NOTES

114. C'est en effet à la communauté des habitants, représentée par un corps de magistrats, les consuls, que conformément à la lettre des chartes de franchises concédées en 1226 et 1242 par la double seigneurie (épiscopale et delphinale) revient la charge de la construction et de l'entretien des fortifications de la ville.

115. *Charles par la grace de Dieu, roy de France, daulphin de Viennois, au gouverneur de notre Dauphiné de Viennois ou a son lieutenant, salut. La supplication de notre amé et féal conseiller l'évesque de Greynohle en notre dit daulphiné avons receue contenant que comme son hostel épiscopal en la cité de Greynohle soit*

touchant et dessus les murs anciens d'icelle cité ès quels murs passé a lonc temps et ancores nagaires les prédécesseurs dudit suppliant évesque dudit lieu eussent deux portelles par lesquelles eulx et leurs gens pouvoient aller hors de la dite cité à leur plaisir et depuis vint ans en ça ou environ pour croistre ladite cité ayent esté faiz nouveaulx murs dedens lesquels sont comprises lesdites portelles si que ledit suppliant sans passer les portes de ladite cité ne peut yssir hors d'icelle. Et il soit ainsi que ledit suppliant eust voulu faire et commencé ès nouveaulx murs faiz pour l'acroissement d'icelle cité, en ce qui est compris dedens le pourpris de son dit hostel, une nouvelle portelle en lieu d'icelles ainsi occupées comme dit est [...] a laquelle portelle faire et accomplir vous et les gens de notre conseil de notre dit Daulphiné avez mis empeschement et contredit audit suppliant en son grant grief et préjudice si come il dit. Etc.

116. [...]y et anno millesimo quadringentesimo vigesimo quarto Rochonesia vicus cum templo Cordigerorum et Magdalenes fuit ab palatio episcopali ad Isaram usque muro clausus [...].

117. "clausuram et fortificationem dicte civitatis tam in carreria sancti Laurentii quod a parte Y-sere prope plateam fratrum minorum".

118. Cette phrase fait allusion aux travaux de nouvelles fortifications que fit entreprendre Lesdiguières au lendemain de sa prise de Grenoble en 1590. À l'intérieur d'une enceinte polygonale bastionnée, conforme aux normes militaires de l'époque, la ville tripla presque, alors, sa superficie.

119. AMG CC572, f° 38 v° : "Item cuidam famulo qui ivit apud Monte Bonoudum ad querendum ordinationes clausure quas habebat castellus [...].

120. C'est à cheval sur le territoire de cette paroisse et celui de Grenoble que se trouvent les anciennes carrières de Porte de France qui ont été exploitées jusqu'au siècle dernier.

121. Item Iohanino Bloeti et Oliverio terrallonis socii qui fecerunt fossale iuxta Yseram versus portale Insule et sunt duodecim thesie incluso piesone chausiate ibid. facte.

122. Dans le registre des comptes consulaires pour les années 1389-1392, la même appellation prévaut encore.

123. Ibid. f° 25 v° : Item Perrino terrallono pro eundo quesitum et aductum aquam ut [mot non déchiffré] per beale verdarelli ut possent aducere atrayctum cum navigio in portalli novo et muro [...].

124. Ibid. f° 30 v° : Item Francisco Bermondi pro una duodena postium antiquarian positaram super sindros qu. fiebat crota portalis[...].

125. Ibid. f° 24 : Item solve runt dicto Petro de Trafortio pro XXV thesiis muri per ipsum factis in meniis et muro iuxta paliscium et portale novum [...] ; f° 39 : Item computant dicti consules quod Chaboudus latomus fecit iuxta portale novum viginti thesias muri [...].

126. Ibid. f° 33 v° : Item pro duodecim hominibus qui steterunt cum Roletto terrallono ad faciendum terrallium pisonis arche et muri extra portale novum [...]. Item dicto Roletto pro duobus diebus causa eadem[...].

127. Le vocabulaire médiéval de la construction est recensé dans les glossaires accompagnant diverses études dont la lecture nous a été fort utile pour la compréhension de notre document (Bernardi 1995 ; Bruchet 1907 ; Cattin 1990 ; Cattin 1992 ; Jenzer 1994 ; Rey 1971).

128. Le lotissement des bords de cette voie - aujourd'hui la rue Très-Cloîtres - est malheureusement assez mal documenté par les textes pour la période médiévale et on ne peut établir, en particulier, à quelle date il fut commencé. Un *Mémoire sur les vieux titres de l'évesché de Grenoble*, compilé probablement vers 1620 (ADI IV G 92 (5)), recense des reconnaissances faites à l'évêque pour une dizaine de maisons tenues de lui en fief "en la rue des Chauchières derrière et joignant à l'évesché". Aucun de ces actes, malheureusement, n'est daté, mais la plupart de ceux qui, dans ce recueil, le sont remontent pour les plus tardifs aux premières années du XVe s. et le plus souvent à la seconde moitié du XIVe s. Or cette rue des Chauchières ou de la Chauchière qui n'est, à notre connaissance, mentionnée dans aucun autre document, n'est sans doute autre que la rue Très-Cloîtres comme paraît l'indiquer la désignation d'"une maison aux Chauchières, la rue des deux côtés et Merdarel (Verderet) derrière". Le nom de Chauchière procède probablement de l'ancien français *coucher* et signalerait des pressoirs. On rappellera, à ce propos, que les comptes en langue

vulgaire de 1339-1340 font mention de la présence *Tres la Clotra*, d'un *troyllander* (presseur et marchand d'huile).

129. *Ibid.* f° 18 v° : *Item solverunt Nicholao de Calcis, chapusio, pro una die qua stetit in faciendo eychifam iuxta unguium viridarii domini episcopi.*

130. *Ibid.* f° 39 : *Item pro triginta thesiis muri per eundem [Chaboudum] factis in dicta portali a crota ipsius portalis infra, ipsa crota exclusa [...].* Dans cette phase, il faudrait traduire *infra* par "au-delà".

131. *Ibid.* f° 32 v° : *Item solverunt terrallonis subscriptis qui steterunt diebus infrascriptis in terrallis retro claustrum iuxta ortum domini episcopi, videlicet [...].*

132. *Ibid.* f° 35 : *Item magis dictis Oliverio et lohanino qui reparaverunt continuando dictum fossale de retro claustrum pro duodecim thesiis ibid, reparatis de tribus pedibus de profonde usque ad viridarium super murum saracenum domini episcopi [...].*

133. *Ibid.* f° 35 v° : *Item pro sex hominibus qui adiustaverunt terrallium veterem et novum retro viridarium domini episcopi/.../.*

134. Avis d'alignement du bureau des Finances, du 10 juillet 1777 : "Le bureau [...] a fixé l'alignement du mur de clôture [...] à prendre du mur du portail du palais épiscopal jusques à la maison de Monsieur le conseiller de Rhenaud sur la rue Très-Cloîtres [maison conservée qui fait l'angle avec la rue du Fer-à-Cheval] et de l'angle du mur de face de Monsieur Rhenaud, le seigneur évêque sera tenu de se reculer sur le sol des maisons démolies de sept pieds six lignes, sera tiré de ce point vingt une toise de longueur jusques au premier angle du portail du palais épiscopal sans rien excéder [...]" (ADI. IV G 57).

135. En 1990, elle fut éventrée sur sa face orientale pour être reliée au nouveau Musée de Peintures dont elle est devenue une annexe.

Chapitre 13. L'ensemble cathédral et ses abords à l'époque moderne

Alain de Montjoye

- 1 Les trois derniers siècles de l'Ancien Régime ont, bien sûr, laissé une empreinte forte sur l'ensemble des constructions cathédrales, au point qu'avant tout engagement des travaux et études, nous avons pu avancer, avec un aplomb assurément excessif, que l'essentiel des parties anciennes du palais, c'est-à-dire antérieures au XIXe s., remontait à l'époque du cardinal Le Camus (Montjoye 1988). On sait désormais de quoi il retourne. Mais on sait également, ce chapitre le montrera, que la connaissance de ces trois siècles de l'histoire du site avait, elle aussi, grand besoin d'être complétée.
- 2 Les années de transition entre Moyen Âge et Renaissance nous retiendront un peu, pour éclairer certains points qui nous paraissent avoir été mal perçus. Concernant les XVIIe et XVIIIe s., en revanche, on insistera moins sur les aspects architecturaux des églises et du palais, pour la connaissance desquels des travaux sont déjà disponibles (Chancel 1996 et 1997), que sur les données recueillies en fouille qui fournissent un point de vue dont on dispose encore peu souvent pour cette période. On exploitera aussi la riche et abondante documentation d'archives qui, sans doute, ne dit pas tout, mais éclaire de manière particulièrement suggestive la réalité dont témoigne le terrain.
- 3 Du fonds ancien des archives de l'évêché, les écrits qui nous sont parvenus ont trait, pour une très grande part, à l'existence de maisons privées construites dans la cour nord de l'évêché et à son immédiate périphérie, sous l'épiscopat de Pierre Scarron (1620-1667). L'essentiel de la documentation, extrêmement fournie sur le sujet, que conservent les Archives Départementales, a été réuni pour servir au procès qu'intenta l'évêque Etienne Le Camus (1671-1707), dès 1673, contre les propriétaires de ces maisons, afin de recouvrer au profit de l'évêché le sol sur lequel elles étaient bâties et créer à la place des jardins. Si l'affaire fut promptement jugée en faveur de l'évêque, les maisons ne furent finalement démolies qu'un siècle plus tard. Plusieurs centaines de pièces de procédure, contrats d'albergements, baux à loyer etc. se sont accumulés, réunis aujourd'hui dans cinq gros cartons (ADI IV G 53 à 57). Ces mêmes cartons contiennent, en outre, quantité de pièces relatives aux travaux d'embellissement du palais conduits aux XVIIe et XVIIIe s. On dispose ainsi d'une documentation de

première main qui permet de se représenter avec une précision inespérée l'évolution des lieux du XVI^e s. à la Révolution.

Une campagne de transformation vers 1500

- 4 L'élection en 1450 au siège épiscopal de Grenoble de Siboud Alleman, membre d'un des plus puissants lignages de la noblesse dauphinoise, marque assurément un tournant, dans lequel les historiens reconnaissent l'annonce des temps modernes. Alors même que l'hommage qu'il se voit contraint de prêter au dauphin de France consacre le déclin politique de la seigneurie épiscopale, Siboud impulse un mouvement de renouveau religieux visant à rétablir entier le prestige de l'Eglise, redonner éclat et dignité aux cérémonies du culte, rigueur et spiritualité aux pratiques de piété. Cette œuvre poursuivie par son successeur et neveu Laurent I^{er} (1477-1518) est restée marquée dans la pierre, particulièrement à la cathédrale — des embellissements y sont encore apportés sous Laurent II Alleman (1518-1561) — mais également au palais.

L'œuvre des évêques de la famille Alleman à la cathédrale

- 5 L'ampleur et la nature des travaux entrepris par l'évêque Siboud Alleman et achevés par ses successeurs — construction d'une chapelle de famille, d'un *ciborium* monumental, d'un second bas-côté sud, à quoi s'ajoutent les chapelles privées fondées à la même époque par plusieurs particuliers — ont été suffisamment décrites et analysées, particulièrement par Pierre David, pour qu'il n'y ait pas nécessité, en l'absence d'investigations plus poussées dans la documentation archivistique, d'en reprendre ici le détail. Nous n'en commenterons donc que quelques aspects particuliers.
- 6 Notre plan (**fig. 204**) fait apparaître, parmi les transformations et adjonctions de cette époque, la chapelle latérale nord du chevet (chapelle des Cassard) et celle qui lui fait pendant au sud (ancienne salle capitulaire), l'une et l'autre fortement restaurées et décorées au siècle dernier. Dans le cas de la première, cette datation peut être considérée comme probable à en juger par certains détails architecturaux incitant à y reconnaître la construction qui a sans doute suivi de peu la fondation à cet emplacement, par Michel Cassard, dans la seconde moitié du XV^e s., d'une chapelle Saint-Michel (David 1939, p. 89). Pour ce qui est de la seconde, fondée sous le titre de Saint-Maurice en 1384, l'estimation est on ne peut plus conjecturale, l'état actuel n'autorisant aucune analyse archéologique.

204 - Plan de l'ensemble cathédral au XVI^e siècle

a : chapelle des Alleman,
 b : ancienne sacristie de Saint-Hugues,
 c : puits

- 7 A propos de la chapelle des Alleman (**fig. 204 a**), bâtie avant 1455 dans l'angle formé par la façade et le porche, du côté nord, Pierre David (*op. cit.* p. 93) a écrit qu'elle ne communiquait pas, à l'origine, avec le collatéral. Pourtant, sous les rhabillages du XIX^e s., des vestiges de l'arc de communication contemporain de la construction de la chapelle ont pu être remis en évidence. Par ailleurs, nous avons cru longtemps, et encore lors d'un sondage pratiqué au pied de son mur nord en 1992, que cette chapelle des Alleman était plus ancienne que celle bâtie, également au XV^e s., en avant de la façade de Saint-Hugues (**fig. 204 b**). Les récents travaux de reprise en sous-œuvre des bas de murs ont montré que c'est l'inverse, la chapelle des Alleman venant s'appuyer contre le mur de façade de l'autre.
- 8 Cette seconde chapelle, qui paraît correspondre à une fondation privée sous le titre de Sainte-Catherine, attestée à partir de 1451 (David 1939) et dont le sous-sol était tout entier occupé par un double caveau maçonné, a subi de profondes et irrémédiables mutilations au XIX^e s. Les derniers travaux de restauration, à la faveur desquels elle a été redécouverte, sont ceux aussi qui ont achevé de la faire disparaître, puisqu'il a été choisi de rétablir la façade dans son ordonnance du XIII^e s. La construction de la chapelle avait en effet, gravement altéré cette dernière (**fig. 129 et 205**) de par le percement d'une large arcade de communication et, dans la portion subsistante au nord, d'un nouveau portail en remplacement du portail primitif détruit. La mise en place de ce second portail, à encadrement de molasse aux moulurations caractéristiques, cintré en anse de panier, a imprimé des marques profondes dans l'appareil de briques. Celui-ci apparaissait très raviné, plus largement autour de

l'extrados de l'arc qu'a priori on ne s'attendait à ce qu'il le fût. Cette cicatrice traduisait-elle l'encastrement de la voûte d'un porche couvert ? La présence en avant du portail d'un caveau funéraire maçonné, dont la voûte se serait trouvée ainsi protégée, paraît renforcer la vraisemblance de cette hypothèse¹³⁶.

205 - La façade de l'église Saint-Hugues après démolition de la chapelle qui s'y adossait

- 9 Sur les transformations de la cathédrale à cette période, on observera, pour finir, que si le portail ouvert à l'extrémité du collatéral sud prolongé est assez sûrement daté par un texte de l'année 1515 qui fait état des « portes neuves » (*op. cit.*, p. 79), l'achèvement du gros œuvre des dernières travées de ce collatéral — supports et voûtement — dont la modénature et le décor sculpté apparaissent résolument renaissants, n'est certainement pas antérieur au second quart du XVI^e s.
- 10 C'est à la charnière des XVe et XVI^e s., donc sous l'épiscopat de Laurent I^{er} Alleman qu'il faut, croyons-nous, rapporter une réfection des arcades de la longue galerie sud du cloître dont témoigne un plan (**fig. 206**) dressé pour la vente au titre des Biens Nationaux (ADI I Fi 749), et que confirme l'observation de vestiges conservés. Le support médian de la première arcade orientale, toujours en place, réapparaît au milieu des maçonneries et sous les enduits dans lesquels il a été noyé au XIX^e s. L'un de ceux des arcades suivantes est réemployé dans un mur de l'immeuble qui a pris la place du reste de la galerie. Ces éléments taillés dans des blocs monolithes, avec la forme octogonale de leur fût passant au plan carré de la base et du tailloir au moyen de congés proéminents, présentent toutes les caractéristiques du dernier art gothique.
- 11 Que cette période ait été active pour les agrandissements et les embellissements apportés à l'ensemble cathédral, c'est ce dont témoignent également les vestiges qu'on en a retrouvés en étudiant l'ancien palais épiscopal, complétés par une précieuse documentation écrite et iconographique.

206- Plan du cloître de la cathédrale dressé à la fin du XVIII^e siècle

A.D.I. 1 Fi 749

Les transformations de l'aile nord du palais

- 12 Avant même d'avoir commencé l'étude archéologique des bâtiments formant aujourd'hui l'aile nord de l'ancien palais des évêques, on savait, grâce aux dessins de façades réalisés en 1674 par Toussaint Largeot, qu'ils avaient connu une radicale mise au goût du Moyen Âge finissant.
- 13 Pour la façade du premier bâtiment (E 1), ces dessins en constituent d'ailleurs l'unique attestation puisqu'elle fut, sauf son extrémité orientale au rez-de-chaussée, entièrement rebâtie dans le dernier quart du XVII^e s. On y découvre (**fig. 207**) que, pour améliorer l'éclairage des étages, on avait ouvert de grandes fenêtres rectangulaires à meneaux et traverses, aux encadrements moulurés caractéristiques. Ces nouveaux percements, auxquels s'ajoute celui d'une porte en rez-de-chaussée, expliquent la disparition du contrefort médian de la façade. Mais le contrefort oriental fut maintenu, de même, probablement, que celui de l'extrémité ouest, partiellement empâté dans les maçonneries d'une nouvelle tourelle d'escalier. Cette dernière, en saillie par rapport à la ligne de façade, selon la mode du temps, n'apparaît pas sur le plan maquette de Toussaint Largeot, réalisé dans l'année qui suivit la construction de l'escalier d'honneur du cardinal Le Camus (*cf. infra*). Mais elle est figurée sur un autre plan plus schématique dressé probablement de la main de l'architecte engagé par ce dernier prélat, dès son accession au trône épiscopal (ADIIV G 56).

207 – Elévation de la façade d'un bâtiment (E 1) par Toussaint Largeot

A.D.I., 1Fi 1373

- 14 Les mêmes dessins révèlent que les étages de la belle façade aux baies géminées du bâtiment E 3 furent, à cette époque, entièrement recomposés. L'image qu'ils nous en donnent (**fig. 208**) ne correspond cependant qu'imparfaitement à la reconstitution (**fig. 209**) à laquelle conduisent les observations des vestiges retrouvés et systématiquement dégagés lors des travaux de restauration (**fig. 210**). Le nombre des fenêtres à chaque étage, certes, correspond, mais beaucoup moins leur position dans le mur. Les deux fenêtres du premier étage et la dernière (ouest) du second sont dessinées par le peintre comme des croisées à meneaux plats, dépourvues de toute mouluration, comme on en trouve à foison dans l'architecture de la ville du XVII^e s. Or les vestiges retrouvés de ces ouvertures présentaient des encadrements à moulures tout à fait gothiques encore (**fig. 210**), mais beaucoup plus sobres cependant que ceux des deux premières baies du second étage dont les linteaux lourdement travaillés ont été mieux rendus par le dessin de Largeot. La particularité de toutes ces fenêtres, ouvertes probablement dans un laps de temps assez bref, est d'avoir été réalisées non en pierre de molasse, selon l'usage local, mais en plâtre. C'est là, dans l'architecture régionale de l'Epoque moderne, l'un des plus anciens exemples, à notre connaissance, d'emploi de ce matériau pour la réalisation d'encadrements d'ouvertures.

208 - La façade d'un bâtiment (E 3) et celle de la remise, dessinées par Toussaint Largeot

A.D.I.,1 Fi 1373

209 - Les bâtiments de l'ancien évêché donnant sur la cour nord, à la fin du Moyen Âge : perspective restituée

210 - Détail d'une des fenêtres de la fin du Moyen Âge

- 15 Ce que ne pouvaient montrer les seuls dessins de façade, les études d'élévations en ont apporté la révélation : des modifications dans les distributions intérieures et les décors du premier bâtiment (E 1). Les portes du XIII^e s., qui assuraient à chaque étage la communication d'une pièce à l'autre, furent alors condamnées et remplacées par de nouvelles portes, percées tout à côté des premières. Leur encadrement mouluré en pierre de molasse laisse peu de doute quant à leur datation. Selon l'usage avéré de l'époque, trop méconnu encore des restaurateurs d'aujourd'hui, la pierre était entièrement revêtue d'une mince pellicule d'un enduit de chaux sur lequel étaient peints des joints sans correspondance aucune avec ceux des maçons. Ce décor apparaît assez bien conservé au premier étage, où le linteau de la porte montre en outre les restes d'une inscription à la mine de plomb (**fig. 211**). Cette inscription malheureusement incomplète, où paraissent se mêler des mots de latin et d'ancien français, a résisté à la sagacité des paléographes conviés à la déchiffrer. Seule se lit sans hésitation, tracée cette fois à la sanguine, la date de 1512¹³⁷. Si rien ne permet en toute certitude de rapporter à la même période la petite porte percée, toujours au premier étage, pour relier la salle ouest et le couloir (**fig. 146**), dont on sait seulement qu'elle était condamnée à l'époque du cardinal Le Camus (*cf. infra*), on éprouve beaucoup plus d'assurance concernant celle qui, au second étage, assure un passage direct entre les bâtiments E 1 et E 3 (**fig. 161**). Cette porte, percée dans le mur de briques du XIII^e s., présente, comme les nouvelles fenêtres du second bâtiment, un encadrement mouluré réalisé en stuc. La mise en place de cette porte a entamé le décor vert aux armoiries de la famille de Chissé, mais le décor immédiatement postérieur — un semis de dauphins et fleurs de lys alternés sur fond bleu — s'applique sur l'encadrement de la nouvelle porte et pourrait bien en être contemporain.

211- Linteau de porte au premier étage du bâtiment E 1

- 16 On attribuera une datation analogue à la porte à encadrement de calcaire et au linteau orné d'une accolade, ouverte à la hauteur du second étage du palais, dans l'extrémité ouest du mur de Saint-Hugues. Cette porte (**fig. 212**) qui, aujourd'hui encore, débouche sur la tribune de l'église telle qu'elle a été reconstruite au début du XVIIIe s., a eu certainement, dès l'origine, la même fonction. Mais il est impossible de déterminer si cette communication directe entre église et palais est une création de la fin du Moyen Âge ou la transformation d'un dispositif ayant existé dès le XIIIe s.

212 - Porte donnant accès à la tribune de Saint-Hugues, depuis le second étage du palais

- 17 Signalons enfin, parmi les souvenirs laissés dans les bâtiments par les évêques de la famille Alleman, les armoiries sculptées, à l'époque de Siboud ou Laurent Ier, dans la clé en molasse de l'arc qui, au rez-de-chaussée, somme la porte orientale du premier

bâtiment (**fig. 213**). Nous verrons que cette marque n'est pas la seule qu'aient reçue pour ornement les diverses parties du palais. Mais c'est aux descriptions anciennes qu'il faut désormais avoir recours.

213- Clé d'arc en molasse sculptée aux armes de la famille Alleman

Les transformations des bâtiments disparus

- 18 Déjà évoquées dans les chapitres précédents, les transformations gothiques tardives des bâtiments E 2, E 4, E 6 ne nous retiendront ici que brièvement pour mémoire. Elles nous sont connues exclusivement par les dessins de Toussaint Largeot et la description qui y renvoie, cette dernière rédigée par les deux experts nommés à cet effet, Jean Guy et François Desmartines¹³⁸.
- 19 Le portail principal en façade du bâtiment E 6 y est ainsi décrit :
« La fermeture d'icelluy est de bois sapin doublée en dehors de puplier fort vielle le marteau pour frapper à lad. porte est de cuivre jaune avec une plaque de mesmes métal où sont les armes des allemands et à celles de pierre quy sont au-dessus de lad. porte ».
- 20 Franchie l'entrée sous le bâtiment, on se trouvait dans une basse-cour, en fait, la cour principale du palais. « En icelle il y a un puits sur la couronne duquel il y a deux colonnes dont en l'une sont les armes des allemands et en l'autre celles d'avenson »¹³⁹. Les vestiges de ce puits qui existait au moins dès le XVI^e s., ont été retrouvés dans les fouilles de la place Notre-Dame (**fig. 204 c**), remplis des matériaux dont il fut comblé à la fin du XVIII^e s. (*cf. infra*).

De rares témoins archéologiques enfouis

- 21 Les travaux d'embellissement et d'amélioration de la fin du Moyen Âge n'ont guère laissé de traces dans le sous-sol, du moins aux endroits où il a été exploré. Les fouilles de la place Notre-Dame n'en ont rien révélé et celles de la cour nord de l'ancien évêché à peine davantage. Sans doute certains des dépôts qui formaient la stratigraphie (**PL 12, coupe 15**) ont-ils livré un mobilier, peu abondant d'ailleurs, pouvant être rapporté à ces périodes, mais rien qui traduise un chantier d'importance. La tourelle d'escalier, dont la construction aurait pu laisser des empreintes significatives, a été arasée si bas que ses substructions (M 78), surmontées de celles plus larges du perron de l'époque du cardinal Le Camus, sont réapparues isolées de tout accompagnement stratigraphique (**PL 11, coupe 14**).
- 22 La période immédiatement postérieure, en revanche, restait fortement marquée dans le terrain et ses vestiges, de surcroît, peuvent être considérés à la lumière d'une documentation écrite exceptionnellement abondante.

La puante arrière-cour du XVI^e siècle

- 23 Si les fouilles n'ont pas révélé dans l'espace de la cour nord, telle qu'elle s'est trouvée délimitée après 1374 par un nouveau bras de rempart, de traces bien marquées de son occupation, pour la période de la fin du XVI^e s. et du premier quart du XVII^e s., les témoins archéologiques tout autant que les textes abondent, suggérant des représentations d'une singulière vivacité.

Le témoignage des textes

- 24 Craignant probablement le reproche d'aliénation abusive du domaine de l'évêché - argument dont ne manqua pas d'ailleurs de se saisir son successeur - du fait de l'albergement à partir de 1637 de plusieurs maisons sur son sol à divers particuliers, l'évêque Pierre Scarron entreprit de réunir des « preuves » qu'il avait, ce faisant, agi dans l'intérêt général et particulièrement celui des évêques de Grenoble. Il fit donc rechercher des témoins dont les dépositions servirent à constituer un dossier en vue de l'homologation de ces ventes par le vice-légat d'Avignon en 1651 (ADI IV G 54).
- 25 Les dépositions, bien sûr toutes concordantes, proposent de l'arrière-cour nord une vision hallucinante. Depuis la démolition de la porte Très-Cloîtres et du rempart enserrant l'évêché après 1590, cet espace laissé à l'abandon et ouvert à toutes les déprédations faisait outrage à tout le quartier. On se souvenait fort bien, à l'époque, que le mur de clôture avait fait partie des anciennes fortifications. Ainsi, Jean Escalier
- « dit et dépose que le plessage [...] auparavant l'albergement estoit un lieu vuide qui avoit aparence d'avoir esté autrefois un petit bastion car la muraille qui estoit le long de la rue Trois-Cloîtres estoit revestue de terre par le derrière ».*
- 26 Pourtant l'aspect délabré et inesthétique de cette
- « chétive muraille laquelle n'estoit pas seulement à droite ligne »*
- 27 n'était rien comparé à celui de la cour elle-même qui, selon la déposition de Jean Ozias Sonier, servait de

« receptacle des immondices de la plus grande partie des habitons de lad. rue [...] que s'estoit la retraite des laquais et autres enfans qui y faisaient toutes sortes d'ordures et saletés et beaucoup de bruit »

- 28 L'évocation se colore davantage encore avec le témoignage de Claude Platelle, lequel
- « a vu le plessage [...] vacant et comme abandonné où l'on y jettoit quantité d'immondices et où les petits enfans et laquais y faisoient leur jeux et toutes sortes de saletés, mesme au temps des neiges montoient sur une chétive muraille qui estoit le long de la rue pour getter de la neige à ceux qui passoient, par lesquels imondices raportoient la puanteur et à l'évesché et à lad. rue, jusques au temps que led. seigneur evesque et prince de Grenoble albergea une partie dud. plessage le long de lad. rue [...] ».*
- 29 Ces témoignages, apparemment bien dociles et propres à servir les desseins d'auto-justification de l'évêque, ont été, en fait, plus qu'abondamment vérifiés par l'archéologie.

Des preuves archéologiques accablantes

- 30 Dans l'espace fouillé de la cour nord, pas moins de quatre fosses dépotoirs ont été retrouvées, certaines se recoupant.
- 31 De la plus ancienne (F 1), la plus petite aussi (sa largeur n'excédait pas 1 m), il n'est pas certain qu'elle n'ait été creusée que pour recevoir les rejets du palais lui-même. Placée au pied du bâtiment E 3, à quelques centimètres de son contrefort nord, elle était remplie d'un dépôt cendreux contenant de nombreux fragments de céramique, parmi lesquels les plus caractéristiques et les mieux conservés appartenaient à des carreaux de poêle datables du XVI^e s.
- 32 Les trois autres fosses témoignent assurément de l'usage abusif de l'ancienne cour du palais par les habitants du quartier entre les années 1590 et 1637. L'une d'elles (F 2) est venue recouper la précédente. Reconnue de part et d'autre du mur ouest des anciennes écuries (M 97) qui lui est donc postérieur, mais sur de très petites surfaces, cette fosse n'a pu être appréhendée dans ses vrais contours et dimensions. Mais le mobilier abondant qu'elle contenait — tessons de céramique et de verre, ossements alimentaires — confirme à la fois sa datation et sa nature de dépotoir. Ces mêmes caractéristiques valent pour les deux autres fosses qui, malheureusement, n'étaient pas intégralement préservées et n'ont pu être, pour ce qu'il en restait, entièrement dégagées. L'une d'elles (F 3), recoupée par l'autre et de ce fait conservée sur seulement quelques centimètres de hauteur, présentait, au fond, un plan grossièrement triangulaire dont le plus grand côté mesurait au moins 8 m et le plus petit 5 (**fig. 214**)¹⁴⁰. Enfin, la dernière (F4), et la plus grande, avait une forme irrégulière en trapèze dont le plus petit côté mesurait un peu plus de 5 m, mais qui allait en s'élargissant jusqu'à environ 8 m sur probablement plus de 10 m de longueur (**fig. 215**). On imagine aisément l'impression que ces aménagements d'un genre peu raffiné, véritable offense à l'hygiène, l'esthétique et la bienséance, produisaient dans l'endroit et principalement aux visiteurs du prince-évêque de Grenoble.

214 - La cour de l'évêché à la fin du XVI^e s. et dans le premier quart du XVII^e siècle

215 - La fosse F4

- 33 On peut ainsi comprendre que l'évêque ait eu, en vendant une partie de ces espaces mal famés et malodorants, le sentiment de réaliser une bonne affaire ; même si le soupçon lui vint assez vite que ce pourrait un jour lui être reproché.

La cour nord et les bâtiments sous l'évêque Pierre Scarron

- 34 Force est de constater, à la lecture des documents qui ont été conservés, qu'un des tout premiers soins de Pierre Scarron, dès le début de son long épiscopat, fut de réaliser de rapides revenus, soit en louant soit en aliénant des portions des bâtiments et terrains dépendant de l'évêché : non seulement près de la moitié de la surface de la basse-cour nord où furent construites les maisons privées, mais aussi l'espace correspondant aux anciens fossés le long de la clôture orientale¹⁴¹. Les préambules aux contrats d'albergement ou actes d'investiture passés par le prélat annoncent ses raisons et intentions :

« [...] attendu les grandes charges de l'evesché, arrerage de décimes deuhs sur icellui et grandes réparations qu'il a ja esté contraint fere et est encore necesité de continuer, partie des bastimens estant entièrement ruiné et le reste menasant d'une évidante ruine sy promptement il n'y estpourceu [...] »¹⁴².

- 35 Impossible de faire, s'il y en a, la part de l'exagération dans cette description de la situation que trouva l'évêque à son arrivée. On ne lit plus aujourd'hui, dans ce qui reste des bâtiments du palais, de marques d'aménagement ou de transformations datant de son épiscopat. Tout au plus, quelques restes de décors peints, dans les salles ouest du premier bâtiment (E 1), dont ceux du premier étage, qui seuls n'ont pas été détruits par les travaux récents, peuvent encore être vus (**fig. 216**). Mais c'est à cet évêque, cependant, que sont dues les constructions d'une écurie nouvelle et d'une remise de carrosses qui faisaient jusque-là gravement défaut.

216 - Décors peints (second quart du XVIIIe s.) au premier étage du bâtiment E 1

Les écuries et la remise

- 36 La construction des écuries est donnée comme motif principal (et emploi des sommes obtenues) de la vente des terrains à bâtir pris sur la cour nord de l'évêché. Dans le contrat d'albergement passé à Jacques et Esprit Gueydan, du 8 novembre 1638, après qu'ils eurent construit les deux maisons les plus proches du portail d'entrée dans la cour, il est précisé que la somme de huit-cents livres payée à l'évêque

« sera employée à la construction d'une escuyerie que mondit seigneur dit vouloir fere fere dans ladite basse-cour dudit évesché [...] au derrière de la maison de Claude du Monceaux, mestre patissier, aussy nouvellement construite[...] »

- 37 La même intention est spécifiée dans le contrat semblable conclu avec Claude Fagot, le 14 août de la même année pour une maison faisant suite, du côté est, à celle des frères Gueydan. Dans le témoignage qu'il produisit en 1651 pour servir à la cause de l'évêque, Ozias Eymard, maître chirurgien de Grenoble n'eut pas de mots assez élogieux pour vanter les bienfaits apportés par la construction de la nouvelle écurie,

« laquelle estoit très nécessaire aud. évesché pour l'esloigner et séparer des bastimens d'icelle pour le péril qu'il y avoit du feu, estant veritas que le lieu que l'on faisoit servir d'escurie estoit à l'entrée dudit évesché et sous le principal appartement desd. bastimens dans lequel le feu cy print il y a environ vingt ans et sans le grand secours qu'on y raporta l'evesché se seroit indubitablement bruslé. »

- 38 On pouvait observer encore en 1988 que les écuries de Pierre Scarron s'étaient maintenues à peu près dans la volumétrie que leur avaient donnée les transformations de la fin du XVIIIe s.¹⁴³ Le décapage superficiel du sol des jardins a permis de retrouver les substructions de la partie dont elles furent amputées peu avant la Révolution, permettant de restituer un bâtiment primitif rectangulaire, de presque 16 m sur 9,50 m

hors-œuvre (**fig. 219**). Fait de maçonneries de concrétion extrêmement grossières, le bâtiment ne présentait plus guère de traces de ses anciennes ouvertures, si ce n'est dans la partie de son mur ouest (M 97) comprise dans le volume des anciennes remises, à la hauteur du premier étage. Ces vestiges (**fig. 217**), assez différents de ce qu'en laissait attendre le dessin de Toussaint Largeot, ont été détruits lors des derniers travaux, pour motif de gêne à la circulation.

217 - Détail d'anciennes ouvertures du mur ouest des écuries de Pierre Scarron (mur M 97)

- 39 La construction de la remise sous l'épiscopat du même Pierre Scarron est beaucoup moins bien documentée. L'idée n'en vint à l'évêque, probablement, que dans un second temps, car aucun des contrats d'albergement n'en évoque le projet. Le plus ancien document qui crédite cet évêque de l'initiative d'une nouvelle remise est le mémoire dressé en 1674, dans une langue invraisemblable, par le procureur des propriétaires de maisons mis en demeure par Etienne Le Camus de vider les lieux :

« Sy les escuries et remize de carosse ont été tirées de dessoubz et derrière led. palaix est construite de l'argent provenu desd. albergements joignant le sol albergé et qu'il soit resté une seconde basse-cour pour l'usage desd. carosses et chariots pour garnir et desgarnir lesd. escuries et pour la voiture des vendangeurs qu'on remet annuellement dans les cuves du sellier pareillement posé au dernier dud. palaix, ce n'est qu'un accroissement de commodité [...] »¹⁴⁴.

- 40 Ce qu'on sait du bâtiment des remises

« faites d'aix de sapin, le couvert n'estant plus haut que le plancher du premier estage »

- 41 évoque une construction strictement utilitaire, dépourvue de toute recherche architecturale. C'est ainsi que le donne à voir le dessin de Toussaint Largeot (**fig. 208**) et il n'est pas surprenant que le sous-sol n'en ait conservé que de faibles traces : un solin maçonné de façade, assez profondément fondé, destiné à porter les poteaux de bois sur lesquels s'accrochaient de grands vantaux de portes cochères. La stratigraphie

ne laissait aucun doute sur l'interprétation et la datation de ce vestige dont la fondation entamait le remblai apporté pour combler définitivement la grande fosse dépotoir F 4.

Les maisons d'habitation

« Au nom de Dieu, comme ainsi soit que dans le plassage dépendant du palais episcopal de la présente cité de Grenoble du long de la rue Très Cloistres, Messire Pierre Scarron evesque et prince de Grenoble aye fait oster le terrain qui servoit autresfois pour les bastions de la présente ville au susdit endroit. Et que par ce moyen il se trouve du vuide et intervalle suffisant pour fere quelques bastiments et logis qui aideroyent à décorer et embellir tant lad. rue que le restant desdits plassages et serviroyent de closture au corps dudit Evesché et porteroy eut quelque revenu à iceluy, au lieu qu'à présent cela est inutile voire dommageable pour estre tout abandonné et sans deffance aux passants pour à quoy remedier et augmenter la revenu dudit evesché, ce jourd'hui septième du mois de février avant midy l'an mil six cens trente sept [...] a baillé et baille à honêtes Pierre et Jacques Gueydan frères, maîtres menuisier de Grenoble [...] scavoir est la permission et faculté de faire construire dans le dit plassage qui servoit autresfois de rempart à ladite présante ville [...] un bastiment [...]» (ADIIV G 53).

- 42 Tout est dit dans ces lignes des circonstances et des modalités de l'installation sur les terrains de l'évêché d'habitations particulières (**fig. 218**). Des contrats semblables furent passés pour deux autres maisons à l'est de celles bâties par les frères Gueydan (**1 et 2**) à Claude Fagot (**3**) et Claude Dumonceaux (**4**), portant le nombre de ces maisons à quatre. Ces mêmes contrats précisent les caractéristiques que doivent avoir toutes ces bâtisses mitoyennes : formées d'une partie avant et d'une partie arrière, elles devaient comporter deux niveaux principaux surmontés d'un galetas. Au rez-de-chaussée, la partie avant était occupée par une boutique et la partie arrière, séparée par une paroi de maçonnerie, faisait fonction d'arrière boutique et cave. À l'étage, chambre et «arrière-chambre» étaient séparées par «un tranche de piastre ou dais». Un escalier en bois permettait d'accéder à cet étage et au «galetas» (comble plus ou moins aménagé) situé au-dessus¹⁴⁵. Dans le premier contrat des frères Gueydan, du 6 février 1637, il est précisé la permission de faire «en la rièrè boutique, des latrines et une crotte¹⁴⁶ sous icelle au lieu moins incommode».

218- Les maisons privées bâties sur le sol de l'évêché au XVII^e siècle

1- PIERRE ET ESPRIT GUEYDAN. PUIS ANTOINE GUEYDAN.

2- JACQUES GUEYDAN PUIS SA VEUVE, SOPHIE GEOFFREY, PUIS CLAUDINE GUEYDAN.

3- CLAUDE FAGOT PUIS ETIENNE DE NAVES, PUIS AYMARD DE MARNAIS.

4- CLAUDE DUMONCEAUX PUIS JEAN FLANDY

5- ABRAHAM PINARD, PUIS JEAN FEUGIER, PUIS LOUIS DU FAURE, PUIS CLAUDE ET ANTOINE DE GEOFFREY.

A = CAVE

B = TERRASSE

C = CABINET

D = LATRINES

- 43 Ce que la fouille a permis de dégager des vestiges de ces maisons confirme en tout point ce descriptif et les indications de mesures qui l'accompagnent (**fig. 219**). Seule la première maison, construite par Pierre Gueydan et Esprit Gueydan, son fils, a pu être observée à peu près dans sa totalité. La partie avant, probablement de plain-pied avec la rue, était à un niveau beaucoup plus haut que la partie arrière dont elle était séparée par un mur grossier (M 87). C'est cette situation semienterrée qui fait donner, dans la description de Jean Guy et François Desmartines, le nom de « cave » à la partie arrière de la maison qu'ils décrivent surmontée d'un entresol sur plancher compris dans la hauteur du rez-de-chaussée. Le lieu le « moins incommode » que choisit le nouveau propriétaire pour installer la fosse des latrines, ce fut l'angle sud-est de la maison où un mur en équerre (M 89) délimitait un volume rectangulaire surcreusé encore par rapport à la « cave ». D'après les documents écrits, les trois autres maisons étaient conçues sur le même modèle.

219 – La cour nord et les bâtiments à l'époque de Pierre Scarron

- 44 Si la fouille a permis un repérage à peu près complet de l'implantation au sol et des principaux murs de ces maisons, permettant d'en dresser - mur de façade excepté - un plan plus exact que ceux du XVIIe s., elle en a bien moins révélé, on doit le reconnaître, sur les pratiques architecturales et les modes d'habiter que les descriptions et croquis d'élévations conservés dans les archives.
- 45 Certains détails, toutefois, à propos desquels les documents sont plus évasifs ont été recueillis sur le terrain, concernant la quatrième et la plus grande des maisons : celle construite par Claude Dumonceaux et albergée à lui par acte du 28 avril 1638 (ADIIV G 53). Cette maison, deux fois plus large que les autres, ne présentait pas, comme celles-ci, de sols en terre battue, mais des surfaces revêtues de carreaux de briques, construites pour certaines sur un radier de murets maçonnés disposés en damier. Une cage d'escalier en dur, sur l'arrière, assurait la desserte des étages. Il est impossible de dire si ces améliorations par rapport au modèle de base datent de l'origine ou ont été apportées par Jean Flandy, conseiller au Parlement et procureur général du roi, qui acquit la maison en 1646.

« En la cave du sieur Flandy »

- 46 Une autre particularité de la maison vendue à Jean Flandy (**fig. 218, 4**) est qu'elle communiquait par une porte ouverte à l'arrière de l'escalier avec une allée ou passage le long du mur de clôture, conduisant à un bâtiment que les textes désignent du nom de cave. Allée et cave faisaient partie du lot concédé le 6 janvier 1637 par l'évêque à Claude Dumonceaux pour y bâtir sa maison. Dans le contrat d'albergement est désignée

« une vielle cave voultée qui est au bout des bastiments dudit évesché [...] laquelle estoit inhabitée et remplie de toutes sortes d'immondices. »

- 47 Des témoins déposèrent en 1646 au sujet de l'état épouvantable de l'endroit avant que l'évêque ne se décide à l'aliéner. L'un d'eux, Jean Sarret

« se ressouvient d'avoir veu le plassage et cave énoncée ausdictz comparents vaccants et inutilles aud. esvesché, partve duquel plassage servoit antiennement de fosse en ceste ville et lad. cave de latrines et cloaque a presque toute la rue et de bordel ou retirage d'une partye des garces de la ville »

- 48 Il est des parfums d'antan que l'archéologie ne peut à elle seule restituer. Rien n'a resurgi sous la truelle, ni ombres ni échos, des louches bacchanales populaires dont la «cave» fut l'abri. Les niveaux (**Pl. 15, coupe 22**) correspondant à l'occupation — un mince dépôt (3023 ; 3021 ; 3019) scellé par une pellicule de mauvais mortier gris qui fut le dernier sol (3017) —, se sont même révélés fort pauvres en mobilier. Du bâtiment lui-même, bien repéré sur le plan de Toussaint Largeot par la légende « *en la cave [...] du sieur Flandy* », un mur seulement (M 81), sa façade nord sur le « *plassage* », a pu être convenablement dégagé. D'une épaisseur inhabituelle (environ 1,20 m), mais non surprenante s'agissant d'une paroi d'édifice voûté, ce mur contient un puits maçonné (**fig. 220**) qui, malheureusement n'a pu être désobstrué du fait de son étroitesse. À droite du puits, s'ouvre une large porte dont les montants et le seuil monolithe sont réalisés en grands blocs de calcaire. À considérer ces vestiges, il semble que la «vielle cave» vendue par Pierre Scarron n'est pas antérieure au XVI^e s.

220 - La façade de la «cave» (mur M 81)

- 49 Si l'on peut affirmer que le mur M 82, rhabillage en maçonnerie grossière du mur antique, fait bien partie de la cave, dès sa construction — sa tranchée de mise en place entamait visiblement les niveaux immédiatement sous-jacents aux couches d'occupation — pour le reste, c'est encore aux textes qu'il nous faut recourir. Particulièrement à la description et au plan-maquette de 1674 qui permettent l'un et l'autre, à partir des vestiges retrouvés, de restituer, dans son implantation à peu près exacte et conformément aux dimensions indiquées, un bâtiment trapézoïdal dont le

mur oriental (M 83) a été élevé en appui contre la face externe du rempart médiéval, et dont le sol, en contrebas de 40 cm au plus par rapport à l'extérieur justifiait moins l'appellation de cave que son voûtement. Quoiqu'on n'ait pu vérifier son articulation avec le mur M 81 — il eût fallu pour cela pouvoir démonter une partie de ses maçonneries et surtout celles de murs plus récents (M 103) — il est peu douteux que le mur M 83 appartienne dès l'origine au bâtiment. Il est, en effet, à la source d'un conflit de propriété que l'on pouvait au reste prévoir : le contrat d'albergement passé le 17 octobre 1623 à Jean Feugier (nous y reviendrons plus loin) de toute la bande de terrain à l'extérieur du mur de clôture, précise que l'évêque

« sera tenu de fere abattre ce qui avance de la vielle cave voûtée dud. évesché dans le fonds sus vendu à ses coucts et despens. »

- 50 Mais l'évêque négligea d'honorer ses engagements. Si le premier albergataire n'osa rien tenter, son successeur, le président du Faure, ne garda pas la même réserve, d'autant qu'entre-temps la cave en question avait été vendue à l'honnête et inoffensif Claude Dumonceaux. Menacé de procès par son voisin, celui-ci dut lui racheter pour la somme de 120 livres tournois, la partie de cave qui empiétait sur sa propriété (ADI IV G 53). L'exigence de l'irascible voisin peut paraître mesquine, la partie de cave en question se réduisant à une épaisseur de mur. Par malchance, ce mur n'était pas n'importe quelle maçonnerie, comme dut l'expliquer dans sa réclamation de dédommagement auprès de l'évêque le malheureux Dumonceaux. La démolition partielle de la cave

« ne se pouvoit faire sans grand péril de la démolir entièrement [... ce] quy lui auroit porté un grand et notable préjudice et l'auroit frustré de la principale chose quy l'avoit porté à faire led. Albergement. »

- 51 Le mur M 83 était donc bien un des murs principaux portant la voûte, voûte que la visite d'experts de 1710 (ADI IV G 196) révèle avoir été de briques.
- 52 On ne sait si Claude Dumonceaux obtint satisfaction de l'évêque, mais sa cave, demeurée intacte, passa par vente au sieur Flandy.
- 53 Ce dernier devait apporter quelques transformations. C'est lui probablement qui fit aménager le dessus de la cave en terrasse, ainsi décrite dans un mémoire du juge Basset de 1674 (ADI IV G 54) :

« à plein pié du second étage du palais épiscopal, laquelle seroit extrêmement commode à Monseigneur, soit pour le plaisir de s'y promener, ou pour deux caves qui sont au-dessous. »

- 54 L'indication de «second étage» est bien sûr fautive, le prolongement de la terrasse jusqu'au pied du chevet de Saint-Hugues étant fourni par la crête du mur antique sur laquelle, comme on le sait, se sont alignés en niveau les planchers du premier étage. Quant aux deux caves, elles ne se conçoivent que comme le résultat du partage du volume voûté par une paroi qui devait n'être qu'une simple cloison. Un dispositif de calage de poteau au niveau du sol de la cave (P 1) pourrait être la trace d'une telle cloison.
- 55 Le 2 janvier 1659, Pierre Scarron récidivait dans ses liquidations des fonds de l'évêché en permettant à Jean Flandy d'acquérir
- « un petit chazal decouvert ou angle reculé et des latrines, de la contenance d'environ deux toises et demy. »*
- 56 L'espace en question était celui compris entre le chevet de Saint-Hugues et le bâtiment des écuries. Le nouveau propriétaire, avec autorisation expresse de l'évêque y fit bâtir un petit corps de logis adossé au pignon oriental du bâtiment E 3, dont la toiture, prolongeant celle du chevet de Saint-Hugues, déversait ses eaux pluviales sur celle des

écuries. Cette nouvelle construction, dûment représentée sur le plan-maquette de Toussaint Largeot, se composait d'une pièce principale, dite «cabinet», du côté de l'église, et d'une plus petite ou «despense» qui contenait le siège de latrines, l'une et l'autre accessibles de plain-pied depuis la terrasse (**fig. 218 A, B, C, D**).

« Les latrines que M. Flandy a le long de la muraille de l'évêché, dans la grotte duquel elles se vident, sont d'une très grande incommodité » notait le juge Basset, « tant à cause de la mauvaise odeur que de la servitude et frais de nettoyage, lesquels doivent être entièrement payés par Monseigneur si l'albergement subsiste. »

- 57 En fait, l'installation à cette époque était déjà réformée, comme le précise la visite d'experts faite la même année 1674 :

« [...] entre ledit cabinet et les escueries dud. seigneur évêque, il y a un petit membre qui servait autrefois de lieux communs ou latrines, lesquelles sont bouchées présamment quand au siège ; le petit membre sert aujourd'hui de despense. »

- 58 Ces bâtiments qui reposaient, pour l'essentiel, sur le vieux mur gallo-romain n'ont laissé aucune trace, si ce n'est, encore en place, une dalle de pierre percée d'une ouverture circulaire qui ne peut correspondre qu'à l'évacuation des latrines. Son emplacement permet de comprendre que la «grotte» servant de fosse septique n'était autre que la partie inférieure de la tourelle d'escalier du XIII^e s., rendue hors d'usage en raison d'un considérable rehaussement du terrain extérieur et de la construction des écuries.

Le palais du cardinal le camus

- 59 Le premier soin qu'eut Etienne Le Camus, sitôt nommé au siège grenoblois, fut de récupérer les biens dépendant de l'évêché aliénés avec tant de prodigalité par son prédécesseur. Récusant toute validité aux ventes ainsi perpétrées, il porta l'affaire devant la cour de Parlement et obtint gain de cause. L'affaire lui coûta toutefois la bagatelle de 9850 livres environ, représentant les dédommagements qu'il dut verser aux expropriés, sans compter les frais de procédure. Sans doute est-ce la raison pour laquelle, sursoyant à la démolition prévue des maisons au profit de jardins, il les mit en location. Quelque deux cents «contrats de louage» (ADI IV G 56) attestent l'occupation continue de celles-ci jusqu'à leur démolition qui n'eut lieu qu'un siècle plus tard !

La cour et les maisons privées

- 60 Inutile de préciser que peu de travaux furent effectués sur les maisons et aucune amélioration apportée aux logements durant cette dernière période. Pour accroître la rentabilité, on procéda seulement à quelques rehaussements, de sorte qu'au moins deux des maisons étaient à la fin du XVIII^e s. pourvues de trois étages, comme l'indique un procès verbal dressé le 2 novembre 1772 par Charles Moisson, subdélégué général de l'Intendance de Dauphiné, chargé d'enquêter sur les maisons que l'évêque voulait faire démolir (ADI IV G 57).
- 61 La seule transformation qui ait laissé des traces lisibles concerne l'ancienne maison Flandy et encore, sans les textes, leur interprétation eût été fort incomplète. Sous le pavé du passage entre maison et cave, et cause de l'altération de celui-ci, un caveau voûté a été reconnu, long de 2,50 m et occupant toute la largeur entre fondation des écuries et rempart médiéval (**fig. 221**). Une ouverture rectangulaire au sommet de la

voûte en permettait l'accès. Tout à côté, au pied du mur des écuries, deux autres petites ouvertures étaient pratiquées. Dans le dépôt assez épais qui recouvrait le fond, sous les matériaux de remblai apportés à la fin du XVIII^e s., un abondant matériel céramique du XVIII^e s. a été trouvé. La description, souvent citée déjà, de 1710 nous apprend que le caveau était la fosse réceptacle de latrines dépendantes d'une chambre, elle-même installée au-dessus d'un bûcher bâti en avant de la cave voûtée et passage obligé pour accéder à celle-ci. À défaut d'élégance, l'ensemble ne manquait pas de pittoresque comme on peut en juger par la description qui précise

« on va aux lieux communs cy-dessus décrits et à une chambre qui est au-dessus du susd. bucher par une petite galerie de bois sapin, le long de la muraille de la basse-cour, laquelle galerie est très vielle, l'appuy du parapet d'icelle estant pourry, le plancher à l'endroit du siège desd. lieux communs est pourry. »

- 62 Cette singulière installation, probablement tout en bois, a disparu sans laisser de trace, en même temps sans doute que la vieille cave voûtée. La destruction de cette dernière eut lieu un certain temps avant celle de l'ensemble des maisons. En effet, on utilisa la surface libérée par sa suppression pour fonder deux lourds massifs en forme d'éperons, solidaires d'un mur (M 103) venant doubler le mur M 83 (**fig. 228**). Il ne peut s'agir que d'un système de confortement de ce dernier mur et donc de la maison, située à l'extérieur de l'enceinte de l'évêché, qui s'y adossait. De la même façon, on ne se contenta pas de murer la porte de l'ancienne cave, on doubla le mur où elle s'ouvrait, du côté extérieur, au moyen d'un contre-mur (M 104) venant fermer proprement le passage pavé toujours en usage entre mur de clôture et écuries. Ces travaux de résorption des plus criantes « *incommodités* » de l'invraisemblable cour de palais que connurent les évêques du XVII^e s., eurent lieu à une période impossible à préciser du siècle suivant.

221- Fosse voûtée sous le passage entre maison et cave du sieur Flandy

- 63 Si le cardinal Le Camus ne vit jamais réalisé son rêve de jardins, du moins eut-il la jouissance d'un palais entièrement rénové par ses soins. Non seulement il le fit en grande partie rebâtir et embellir, mais encore en modifia-t-il complètement le fonctionnement (**fig. 222**). C'est ce que ne manquèrent pas de faire observer avec raison les défenseurs des propriétaires de maisons pour qui l'« *incommodité* » plaidée par l'évêque résultait

« du changement qu'il a fait aud. palais en ce qu'il a tourné la porte et entrée d'icelluy du costé de lad. basse-cour qui n'est oit autrefois que le derrière dud. palais et en ce qu'il a fait sa cour d'entrée de ce qu'y n'estoit autrefois que la basse-cour de ses escuries » (ADI IV G 54).

- 64 Depuis l'extérieur, un monumental portail d'ordre toscan, partiellement conservé aujourd'hui et bien connu par les gravures du début du XVIII^e s. (**fig. 223**), donnait une solennité, à la nouvelle entrée principale. L'autre basse-cour, sur la place, fut pareillement décorée d'un portail de même facture (**fig. 179**) qui prit la place du vieux pavillon d'entrée E 6. Et surtout, on l'a déjà signalé, la plupart des bâtiments eux-mêmes furent soit reconstruits (E 2, E 5), soit largement remaniés.

222 – La cour nort et les bâtiments du palais après les travaux du cardinal Le Camus

223- Portail et cour d'honneur au début du XVIIIe siècle

B.N., EST., VA 38 T3, n° 126878

L'escalier d'honneur

- 65 Les grands travaux de construction débutèrent en 1673 avec un nouvel escalier monumental, aujourd'hui encore le plus beau morceau d'architecture qui se soit conservé du palais du XVIIe s. Nous avons retrouvé dans les archives (ADI IV G 56) le prix-fait conclu avec Anthoine Amori dit La Fleur, maître maçon habitant Grenoble, le 17 janvier 1673 et la quittance que ce dernier rendit, le 17 janvier de l'année suivante, d'une somme de 3868 livres tournois « pour la construction d'un degré dans le pallaix episcopal ». Mais il ne nous a pas été transmis de nom d'un maître d'œuvre qui en aurait tracé les plans. Les termes du prix-fait ne laissent aucun doute sur le point qu'il s'agit du grand escalier d'honneur à limon suspendu qui nous est parvenu (**fig. 224**).

224 - Le grand escalier d'honneur du cardinal Le Camus, après restauration de ses décors

- 66 Sous un enduit décoré du XIXe s. ont été retrouvées de très larges surfaces d'un décor peint ornant les parois entre premier et second étage. Ce décor, probablement du XVIIIe s., est aujourd'hui parfaitement restauré. On regrettera cependant que l'enduit ancien de la partie inférieure, déclaré dépourvu de décor sur la foi de quelques sondages, ait été déposé à l'aveuglette en même temps que celui du XIXe s.¹⁴⁷
- 67 En même temps que l'escalier fut élevée la portion de façade à droite (ouest) de celui-ci, dont les fenêtres ainsi que celles de l'escalier, c'est-à-dire cinq à chaque étage, furent réalisées par Pierre Jourdan, menuisier, de même que la porte qui au bas de cette façade commandait le « passage ou vestibule » conduisant à l'autre cour. Le prix-fait est daté du 14 septembre 1673.
- 68 L'état dans lequel se trouva le palais après cette première tranche de travaux est celui dont rend compte le plan-maquette de Toussaint Largeot.

La nouvelle aile nord

- 69 On ne sait exactement quand furent conduites les transformations ou reconstructions des bâtiments E 2 et E 5, tels que les donnent à voir les gravures du début du XVIIIe s. On sait, en revanche, que c'est seulement trois ans après celle de l'escalier qu'eut lieu la reconstruction du reste de l'aile nord. Le prix-fait, daté du 20 février 1676, stipule la démolition

« de la face de la muraille sur la grande cour, depuis le degré jusques au coing des remises, scavoir dès led. degré jusques au vingtain qu'ils feront depuis le retranchement de la fondation et dès led. vaingtain jusques aud. coing dénuderont dès le premier plancher en hault, et restableront icelle jusques au niveau de celle dud. degré, à laquelle ils feront un arc doubleau de la mesme pierre et façon de celuy qui est à costé dud. degré et les croisées de pierre molasse de la mesme auteur et façon de celles à costé dud. degré [...]. »

- 70 Notons la curieuse appellation de « *vingtain* »¹⁴⁸ pour la partie de façade médiévale aujourd'hui encore conservée. Elle devait apparaître très différente de celle qui s'étendait entre elle et l'escalier, laquelle avait sans doute été profondément remaniée au rez-de-chaussée et même reconstruite pour ce qui est des étages dans les années 1500 (cf. *supra*). Quant à l'« *arc doubleau* » indiqué au prix-fait, c'est bien entendu l'arcade en anse de panier qui fait pendant à celle qu'avait mise en place, de l'autre côté de l'escalier, la première tranche de travaux de 1673.
- 71 Non documentées par les textes, des transformations intérieures peuvent être rapportées à la même période : le percement des portes faisant communiquer entre elles les pièces et ces dernières avec le couloir, aux deux étages ; mais aussi la réfection des planchers du second étage. Dans toute l'étendue de l'aile correspondant aux anciens bâtiments E 1 et E 3, ces planchers furent abaissés d'une trentaine de centimètres comme en témoignent le seuil de la porte en stuc qui faisait communiquer les deux bâtiments primitifs au deuxième étage et les restes d'un sol carrelé y attenant ou encore le prolongement des piédroits de la porte d'accès à la tribune de Saint-Hugues. Au premier étage, les plafonds correspondants étaient bien conservés. Celui à caisson et solives à sens alternés, qui couvre la salle ouest voisine de l'escalier est assurément le plus beau et a fait l'objet d'une bonne restauration (**fig. 225**). Dans la pièce orientale, le plafond du XVIIe s. reste caché sous des rhabillages effectués au XVIIIe s. Quant au plafond de la grande salle aux baies géminées, faute de savoir le consolider pour une mise aux normes des édifices recevant du public, on l'a remplacé par une dalle en béton¹⁴⁹.
- 72 Parmi les aménagements de l'époque d'Etienne Le Camus, nous sommes tentés de faire figurer des escaliers secondaires, placés dans les couloirs longeant aux deux étages l'église Saint-Hugues, au revers du mur M 64. De ces escaliers, qui figurent sur les plans de l'époque d'Ennemond Alleman de Montmartin, mais qui n'apparaissent plus sur ceux de la fin du XVIIIe s., tout souvenir est aujourd'hui effacé dans le bâtiment¹⁵⁰.

225- Plafond (vers 1676) au premier étage du bâtiment E1

Quelques données de fouille

- 73 De cette période, enfin, le sous-sol a lui aussi enregistré quelques traces. L'une des plus significatives est une grande fosse à peu près carrée, de 2,50 m environ de côté et profonde de 0,75 m, retrouvée à moitié pleine encore de la chaux qu'elle a servi à préparer et contenir (**Pl. 12, coupe 15**). Témoin également de l'importance des travaux de cette époque, un épais dépôt (1072, 1073, 1074, 1088, 1067), riche en chaux et contenant de nombreux éclats de calcaire recouvrait toute la surface fouillée, immédiatement au-dessus d'un pavage de galets qui ne subsistait qu'à l'état de lambeaux¹⁵¹. Quant aux maçonneries observées en relation avec ces niveaux de construction, ce sont celles du puissant socle qui portait le perron - conglomerat d'éléments de toutes sortes noyés dans du mortier, coulé dans une excavation en hémicycle - et celles (mur M 100) correspondant à la reconstruction complète du mur de façade de l'ancienne aile ouest.
- 74 Les couches supérieures portaient un nouveau sol de galets (**fig. 226**) dont le niveau correspond à celui de la cour d'Etienne Le Camus. La présence dans ces couches de quelques éléments de céramique jaune de Larnage et de faïence traduit probablement des réparations au cours du XVIIIe s. Les gravures du début du XVIIIe s. - plan et vues en perspective - montrent que l'ensemble des cours étaient revêtues de galets dont l'assemblage ménageait des rigoles pour l'écoulement des eaux. Ce sont de semblables revêtements qui ont été retrouvés non seulement dans la cour, mais également dans le passage réunissant maison et cave du sieur Flandy (**fig. 220**) et dans la ruelle d'un petit quartier d'habitation découvert au-delà du mur qui formait la clôture orientale de l'évêché.

226- Pavement en galets de la cour nord

La cour des Faure

- 75 Nul plan ancien ne nous a été transmis représentant les maisons que le décapage de l'extrémité orientale des anciens jardins a fait réapparaître (**fig. 227**). Cette découverte inopinée, à laquelle on aurait dû pourtant s'attendre — une telle surface ne pouvait rester longtemps inutilisée — nous a conduit à une enquête fructueuse.
- 76 C'est sous le nom de cour des Faure qu'est désigné, dans les écrits des XVII^e et XVIII^e s., ce petit îlot d'habitations compris entre l'arrière des maisons de la rue du Fer-à-Cheval et le mur de clôture orientale de l'évêché. L'espace occupé par ces maisons est donc celui des anciens fossés creusés au XIV^e s.
- 77 En 1536, si l'on en croit le plan dressé cette année là, tous les fossés de la ville étaient encore en eau. Le dessin en développé montrant le profil longitudinal du fossé, confectionné à l'époque de François de Saint-Marcel d'Avanson, rend compte d'une situation nouvelle : depuis l'Isère jusqu'à la porte Très-Cloîtres, il subsiste encore profondément marqué dans le terrain, de même que derrière « la doyenné », depuis le cloître de la cathédrale vers la porte Pertuisière (**fig. 203**). Mais il apparaît passablement remblayé dans le secteur qui nous intéresse, le long de la clôture orientale de l'évêché jusqu'au chevet de Notre-Dame.
- 78 De fait, sont conservés des actes d'albergement par l'évêque, à partir de l'année 1549, de longueurs de fossés transformées en jardins, tel celui passé à
« messire François Orand, chanoine en lad. esglise Notre-Dame de Grenoble d'un jardin de neuf toyses et demi de contenance au dernier d'icelle en les fossés de lad. Ville » (ADIIV G 53).

- 79 Il est piquant que ce soit Pierre Scarron qui, contestant la validité de ces albergements, fit déguerpir le légitime héritier et possesseur de ces terrains, Abraham Pinard, en 1623. Tout au plus l'évêque dut-il verser à ce dernier la somme de trois cents livres

« pour les melliorations faites par ledit Pinard, tant pour une maisonnette y estant qui demeure aud. sieur demandeur que pour avoir fait combler et remplir de terre led. fossé et iceluy rendu en jardin. »

- 80 Pierre Scarron n'eut rien de plus pressé, s'en étonnera-t-on ? que d'alberger à nouveau, dans les trois mois qui suivirent le jugement en sa faveur, maison et terrain, à savoir

« vingt sept toises et demy en longueur des fossés de la ville de Grenoble, lors en jardin et la moitié de la largeur du vieux fossé de ladite ville fermant la grand cour de l'esvesché et l'esglise Nostre-Dame et la chapelle des Cassard du couchant, la grand rue qui va de lad. évêché jusques à la nouvelle porte de Très-Cloîtres¹⁵² de bize [...], led. Pinard pour l'autre moitié des vieux fossés aussy du levant ou couchant ».

- 81 L'heureux bénéficiaire avait nom Jean Feugier, boulanger de son état. On ne sait à quelle date précisément la propriété changea de mains, mais avant 1638, elle était tenue par Louis du Faute, président de la cour de Parlement de Grenoble. C'est donc la famille de ce personnage qui a donné son nom à l'endroit, pour l'avoir possédé jusqu'en 1676 en la personne des frères Claude et Antoine de Geoffrey, petits-fils de Louis du Faure.

227 - Ancienne clôture orientale de l'évêché et sommet de la grue de chantier vestiges des maisons de la cour des Faure, depuis le sommet de la grue de chantier

- 82 Il est plus que douteux qu'il se soit agi de la résidence de cette noble famille à en juger par les descriptions qui en ont été faites, principalement celle de 1710 :

« Dans la cour des faures, derrière le cœur de l'église cathédrale de Notre-Dame, où sont des maisons appartenant aud. évêché, lesd. experts ont dit et rapporté comme s'ensuit : l'entrée est sur la rue de Trois Cloîtres par une porte de pierre de roche¹⁵³ fermée par une vielle porte de bois sapin rapiesée garnie de sa ferrure de peu de valeur, lesd. maisons composées de cinq chambres à plain pied et cinq autres au-dessus, contenant de longueur treize toises sur la

largeur de deux toises trois pieds dans œuvre et de la hauteur, depuis le rez-de-chaussée jusqu'à la sablière du couvert, d'environ deux toises deux pieds. »

- 83 Les chambres de l'étage étaient desservies par une galerie de bois en encorbellement, accessible par un escalier en fond de cour. L'ensemble était réalisé en matériaux de très mauvaise qualité et se présentait, en 1710, dans un état de délabrement avancé. Ce bâtiment sur cour, d'un seul étage, était précédé d'une maison sur la rue, de deux étages et galetas, comportant en rez-de-chaussée deux boutiques de part et d'autre du passage sous l'immeuble donnant accès à la cour des Faure. Pourvue d'un escalier à vis, en pierre de molasse et de plafonds « *françoi* », cette maison, supérieure en qualité à celles de la cour, était cependant, en 1710, en très mauvais état. Les descriptions faites par les experts cette année-là, tout comme les vestiges dégagés, dont les dimensions correspondent, sont bien plutôt ceux d'un immeuble de rapport. Les « *chambres* » de la cour, en particulier, étaient louées à des artisans célibataires, voire à des familles pauvres.
- 84 Les substructions d'une partie de l'arrière de la maison sur rue et des cinq « *chambres* » sur cour ont été remises au jour au cours des terrassements à l'engin qui ont fait disparaître l'épaisse couche de matériaux apportée à la fin du XVIIIe s. pour porter les jardins du palais. Aucune étude archéologique n'a pu être faite des niveaux d'occupation, mais seulement un relevé sommaire en plan des maçonneries. Le bâtiment bas sur cour, avec ses cinq chambres alignées, était aisément reconnaissable, quoique d'un plan moins régulier que ce qu'en laisse pressentir la description de 1710. La longueur est plutôt de onze que de treize toises, à moins qu'une partie en reste enfouie plus au sud, et la largeur diminue à mesure qu'on avance dans la cour. Quant aux constructions (M 99) qui, de l'autre côté d'une ruelle pavée de galets font face à celles qu'on vient de recenser, elles ne sont documentées que par le procès-verbal, déjà cité, de Charles Moisson, établi en 1772 :
- « trois petites maisons à un seul étage donnant au nord [comprendre le nord-ouest] sur la cour des Faure s appartenant à l'évêché »* (ADI IV G 57).
- 85 Si l'on excepte un léger recul de façade d'une petite partie de maison (mur 105) (**fig. 228**), on ne décèle pas dans les vestiges de ces bâtiments de trace d'importante transformation : leur brève durée d'existence suffit pour l'expliquer.

228 - Plan de la cour des Faure dans le courant du XVIIIe siècle

Le palais à la fin de l'ancien régime

- 86 L'étude des plans dressés à la période révolutionnaire nous a rendu déjà familières les dispositions générales de l'ensemble du palais au terme de sa longue histoire. Les apports du XVIIIe s. sont moindres que ceux du XVIIe s. On y note cependant la construction de deux nouveaux bâtiments, sans doute d'importance secondaire, mais dont un au moins, qui nous est parvenu, était d'une incontestable qualité architecturale. Les retranchements, à l'inverse, sont d'importance puisque c'est en 1775 que les maisons sur la rue Très-Cloîtres et dans la cour des Faure furent abattues et que des jardins, enfin, prirent leur place (**fig. 229**).

229 – Plan de la cour nord et des jardins à la fin du XVIII^e siècle

Deux nouveaux bâtiments

- 87 Nous n'avons retrouvé aucun texte relatif à la construction du premier des bâtiments, élevés au XVIII^e s., le seul conservé. Il s'agit de nouvelles remises en remplacement de celles de Pierre Scarron. Formé d'un volume principal cantonné de deux réduits dont l'un, à l'est, contenait un escalier, ce bâtiment de deux étages présente une façade sur cour de belle facture et aux traits caractéristiques. Un grand arc qui absorbe dans son développement la hauteur du rez-de-chaussée et du premier étage, tous deux construits en bel appareil de calcaire, ordonne la composition selon un principe qu'on retrouve constant dans l'architecture civile contemporaine. Un fort linteau porté par des corbeaux à la naissance de l'arc réglait le niveau de plancher du premier étage. L'espace sous le linteau était rempli par de grands vantaux, cependant qu'une cloison, probablement de bois et percée d'une fenêtre occupait la lunette. De part et d'autre, portes latérales et fenêtres affirmaient la division entre rez-de-chaussée et premier étage. Enfin, le second étage où, dès l'origine, ont été aménagées des chambres présente une façade en appareil de molasse percée de cinq fenêtres semblables (**fig. 230**). Défigurée au XIX^e s. par des modifications des niveaux et le remplissage de la grande arcade par une maçonnerie aux percements anarchiques (**fig. 231**), ce bâtiment, aujourd'hui restauré, ne témoigne plus guère que du génie contemporain¹⁵⁴.

230 - La cour nord et les bâtiments du palais à la fin du XVIIIe s. (perspective restituée)

231 - La remise de la fin du XVIIIe s. en 1989

- 88 Un peu plus tard, dans l'espace demeuré vide entre l'aile sud du palais (bâtiment E 5) et le clocher-porche de la cathédrale, l'évêque Marie-Anne-Hypolite de Bonteville fit construire aux frais de la ville un nouveau corps de bâtiment — il figure sur les plans datant de la Révolution — en échange du droit qu'il consentit aux consuls de faire abattre l'enclos de l'ancienne basse-cour dont la surface fut annexée à la place publique, et de procéder à l'intérieur de l'espace du palais à des travaux d'adduction d'eau pour une fontaine publique. Dans l'accord intervenu entre les deux parties et

signé le 19 avril 1784 (ADIIV G 57), il est précisé que le puits de l'ancienne cour, sur lequel les habitants revendiquaient un droit d'usage, serait comblé après construction de la fontaine. Dans les terres de comblement, la fouille a permis de recueillir une importante quantité de gros fragments de céramique datant de cette époque.

Les jardins de Jean de Cairol de Madaillan

- 89 L'année même de son entrée en fonction, l'évêque Jean de Cairol de Madaillan obtint, par lettre patente du roi Louis XV datée du 4 décembre 1772, de pouvoir procéder à la démolition des maisons occupant la cour de l'évêché aux fins de créer des jardins. Sous la même cote d'archives que ce document (ADI IV G 57) sont conservés deux exemplaires de convention, l'un remplaçant l'autre, datés du 12 avril 1775 : par cet acte,
- « les sieurs Jean Rey Girard et François Bernard [...] se chargent moyennant les débris et matériaux qui leur sont cédés en entier et la somme de quatre mille sept cents livres¹⁵⁵ de démolir les maisons qui sont dans la cour des faures et celles qui sont sur la rue Très-Cloîtres appartenantes à l'évêché [...], d'employer les matériaux qu'ils ne jugeront pas pouvoir leur être utiles et les décombres à égaliser et relever le terrain tant desdites maisons que de la cour des faures et terrasse attenante à l'effet d'y pouvoir établir l'emplacement d'un jardin ».*
- 90 Le mobilier récolté dans la fouille des maisons de la cour d'honneur remonte, pour l'essentiel, à la période de leur abandon, particulièrement celui issu de la fosse des latrines de la maison du sieur Gueydan. Plusieurs pièces complètes, voire intactes y ont été trouvées qui donnent un aperçu de la vaisselle commune de cette époque, moins connue à Grenoble que la faïence de luxe (**fig. 232**).
- 91 Une fois les démolitions effectuées, la cour au-devant de l'escalier d'honneur resta au même niveau, de même qu'une étroite bande de terrain longeant la remise¹⁵⁶ et conduisant aux écuries, tandis qu'à l'emplacement des anciennes maisons, tant de l'évêché que de la cour des Faure, 1 à 2 m d'épaisseur de matériaux divers épandus, et contenus du côté de la cour et de la remise par des murets, formèrent le socle des nouveaux jardins (**fig. 230**). Cette disposition attestée par les plans anciens a été maintenue, à travers des réaménagements du siècle dernier, jusqu'à nos jours. Les substructions des murets contenant les terres (M 110 et M 111) ont été dégagées par la fouille (**fig. 229**), de même que celles de deux murs en L (M 112 et M 113) qui appartiennent probablement aussi aux aménagements du jardin. Rien ne permettait cependant de comprendre la fonction exacte de ces derniers murs dont la construction pourrait tout aussi bien ne remonter qu'au XIX^e s.

232 - Quelques pièces de vaisselle en céramique de la fin du XVIIIe siècle

- 92 C'est, de toute évidence, la création des jardins qui entraîna le raccourcissement de moitié du bâtiment des écuries, lui donnant le tracé au sol dont rendent compte les plans de la fin du XVIIIe s. et qu'il a conservé jusqu'à nos jours. La démolition de la tourelle d'escalier du XIIIe S., qui apparaît sur ces mêmes plans réalisée, fit partie de celles commandées à Jean Rey Giraud et son associé, aux termes de la seconde convention :

« la tour qui contient l'escalier qui va de l'écurie à la bibliothèque ».

- 93 En revanche les contours du petit bâtiment trapézoïdal dont le sol carrelé, établi à mi-hauteur entre rez-de-chaussée et premier étage, a été retrouvé à l'emplacement de l'ancienne tourelle, n'apparaissent sur aucun plan.
- 94 Plus à l'est, le mur de clôture et, au-delà, la cour des Faure et ses maisons disparurent sous les remblais. Seuls demeurèrent debout deux corps de bâtiments situés derrière le chevet de la cathédrale (et donc hors de l'emprise des terrassements de 1993). Dans le même contrat passé avec ses entrepreneurs, l'évêque fit spécifier de

« conserver les deux maisons qui sont dans la cour des faures les plus voisines de la cathédrale, les rendre propre à servir de bûcher en enlevant leur escalier mitoyen et le premier plancher, bouchant les fenêtres du rez-de-chaussée et relevant la porte à hauteur de comblement [...], construire un mur qui prenne l'angle extérieur de ces deux maisons conservées [jusqu'] à la cathédrale de la hauteur de douze pieds avec une porte au milieu pour servir de communication entre le jardin et la petite cour qui se trouvera devant ledit bûcher [...] ».

- 95 Ainsi fut fait comme en témoignent les plans de l'époque. Ces bâtiments du XVIIe s., à moitié enterrés et transformés en bûcher au XVIIIe s., devaient disparaître dans la seconde moitié du XIXe s., au profit de la sacristie des chanoines de style »romano-byzantin », construite en ciment moulé par Alfred Berruyer.

NOTES

136. La dernière restauration a non seulement effacé cette cicatrice, mais en prolongeant abusivement l'appareil de briques du XIII^e s. jusqu'à lui faire épouser, au moyen d'un arc méticuleusement clavé, l'extrados du portail du XV^e s., introduit un tonitruant anachronisme.

137. Les armoiries (d'hermine à la bande de gueules) peintes sur ce même linteau ont été portées par deux familles dauphinoises. Pour la période qui nous intéresse, ne peut être retenue que celle de Rochevieille, possessionnée en Viennois, dont le plus ancien représentant connu testa en 1557 (Rivoire de La Bâtie 1867 p. 625). On n'a pas connaissance que ce personnage ait fait partie des familiers de l'évêque au début du XVI^e s.

138. Description et plan furent remis le 6 juin 1674 à Antoine Copin, vibailly de Viennois, Lieutenant Général civil et criminel au siège royal et présidial de Grésivaudan, chargé d'instruire l'affaire portée devant le tribunal par Etienne Le Camus (ADI IV G 54).

139. François de Saint-Marcel d'Avanson fut évêque de Grenoble de 1562 à 1574.

140. Le remplissage de cette fosse a livré pas moins de quatre double tournois de Henri III, émis entre 1577 et 1589 (Duplessy 1988 n° 1152 et 1156).

141. On ignore à quelle époque précisément fut maçonné sur les restes arasés du rempart médiéval un nouveau mur de clôture (M 96). On se souvenait, en tout cas, fort bien encore au XVII^e s. de la nature primitive de cette clôture, comme il apparaît en légende sur le plan de Toussaint Largeot et dans la description contemporaine des lieux : *“avons aussy remarqué que led. mur de séparation entre les susd. sieur Flandy et de Geoffrey est basti sur les anciens murs de la ville par la différence des matériaux qui sont en lad. muraille”*.

142. Contrat d'albergement passé à Jean Feugier le 17 octobre 1623 ; ADI IV G 56

143. Transformées en amphithéâtre, à l'époque de l'occupation des bâtiments par l'Université, les anciennes écuries, que de premiers projets prévoyaient de détruire purement et simplement, subsistent aujourd'hui sous la forme défigurée que leur a donnée le début de ce siècle, aggravée d'un surhaussement dû aux derniers aménagements.

144. Ce cellier, désigné également comme “l'ancien tinalier” dans la description de 1674, occupait le rez-de-chaussée de l'aile ouest sur cour (bâtiment E 2).

145. Dans la réalité, il semblerait que les maisons aient, dès le départ, comporté deux étages, puisque les mesures de hauteur (25 pieds) fournies par la description de 1674, qui fait état de ce nombre d'étages, correspondent à celles (4 toises et 2 pieds) données pour les deux maisons construites par les frères Gueydan, dans leur contrat d'albergement du 8 novembre 1638 (ADI IV G 53).

146. Le mot désigne, qu'on se rassure, un volume voûté.

147. Cette ignorance de l'intérêt intrinsèque de tout enduit pour l'approche archéologique d'un bâtiment à eu, entre autres, pour conséquence la destruction totale, à l'exception de quelques centimètres carrés, d'un décor architectural qui se déployait sur les murs du premier palier où il n'avait pas été jugé opportun de faire des sondages.

148. Ce nom vient de la taxe perçue à la cote 1/20^e sur la vente des vins dans la ville que les consuls levaient, au Moyen Âge, pour être employée aux travaux de fortification. Il désigne le mur d'enceinte d'une ville ou d'un bourg.

149. Ce plafond fut démonté en une journée et ses matériaux partirent à la décharge sans qu'ait été réalisée une quelconque mise en mémoire.

150. Le mur M 64, a été abattu au second étage dans le courant du XIX^e s. et les traces qu'on y lisait au premier ont été sans discussion sacrifiées, au motif de restauration, en 1996.

151. Ce sol datant de l'époque de Pierre Scarron ne régnait probablement que dans la partie ouest de la cour. Il passait au-dessus de la fondation arasée du gros contrefort du bâtiment E 2, confirmant ainsi le dessin de Toussaint Largeot qui ne figure pas ce contrefort.

152. Porte de la nouvelle enceinte de Lesdiguières ouverte dans l'axe de la rue du Faubourg Très-Cloîtres.

153. Par cette expression est désignée la pierre dure de calcaire (utilisée pour les façades de rez-de-chaussée), par opposition à la pierre tendre qu'est la molasse (utilisée dans les étages).

154. Dans un souci légitime de meilleure perception de la façade du XIII^e s. comprise dans le volume de la remise et aujourd'hui restaurée, des transformations ont été apportées au bâtiment. Cependant, impossible aujourd'hui de se représenter l'ancien premier étage dont les planchers ont été entièrement démontés et les fenêtres bouchées. Il ne reste rien non plus de la primitive volumétrie intérieure générée par les murs de refend. Réduire ces derniers était sans doute utile à la mise en scène des vestiges médiévaux, rien n'obligeait pourtant à les transformer, en les sciant au ras du revers de la façade, en contreforts intérieurs. Quant au lourd volet aux allures d'abat-son qui garnit aujourd'hui sur toute sa hauteur la grande arcade centrale, en effaçant toute division horizontale autrefois assurée par le linteau, il proclame la négation de l'architecture qu'il affuble.

155. Un second contrat daté du même jour, annulant le premier et prévoyant des démolitions supplémentaires, stipule qu'une petite partie des matériaux restera propriété de l'évêque et que, attendu la valeur des autres, non seulement l'évêque ne paiera rien mais recevra la somme de 2 000 livres ; l'échéance pour la fin des travaux étant fixée au 1^{er} octobre 1778 au lieu du 1^{er} mai 1779.

156. Cette disposition interdisant le passage de carrosses, la remise, quoique reconstruite depuis peu, dut être convertie à un nouvel usage.

L'époque contemporaine

Avant-propos

Chronique des projets et des travaux de l'époque contemporaine

Dominique Chancel

- ¹ La relative abondance des archives¹⁵⁷ conservées pour la période contemporaine de retracer la des permet genèse principaux projets élaborés depuis la Révolution et de les replacer dans leur contexte ; cependant la présentation rapide qui en est faite ici n'a pas la prétention d'en brosser un tableau exhaustif.

De la révolution à l'empire : la priorité à la voirie

Les projets urbains de l'époque révolutionnaire

- ² Au début de la Révolution, lors de la vente des Biens Nationaux, on envisage de régulariser le plan de la place Notre-Dame, d'édifier une façade monumentale en avant du clocher de la cathédrale, d'abattre les trois passages voûtés conduisant à la place et de percer une nouvelle rue reliant son extrémité sud à l'actuelle rue Servan (**fig. 233**). Outre la voûte Notre-Dame, on prévoit d'abattre celles des deux passages publics traversant des ailes du palais, mais sans intervenir sur ce dernier. En particulier, le projet prévoit de conserver les deux tours flanquant la porte romaine. On envisage seulement de déplacer l'escalier de la tour orientale qui fait saillie sur l'alignement projeté. Seuls l'élargissement de la rue des voûtes Notre-Dame (actuelle rue Saint-Hugues) et la reconstruction des maisons des chanoines par des particuliers sont alors réalisés, occasionnant la destruction partielle du cloître, mais englobant des parties anciennes dans l'immeuble portant actuellement le numéro 1 place Notre-Dame, à l'angle nord de la rue Saint-Hugues.

233- Projet pour le réalignement de la place, avec un portique en avant de Notre-Dame, établi à la fin du XVIII^e siècle

A.D.I. 1F1 251

- 3 En décembre 1790, Notre-Dame est fermée au culte, mais celui-ci continue à être célébré à Saint-Hugues. En janvier 1793, l'évêque constitutionnel, Henri Reymond, demande des réaménagements dans Notre-Dame (Godel 1966). Mais le 6 décembre Notre-Dame devient « Temple de la Raison » et l'on y détruit les symboles chrétiens. En février 1795, l'Eglise constitutionnelle est à nouveau autorisée à célébrer à Notre-Dame. De 1800 à 1802¹⁵⁸, une partie de l'évêché abrite un éphémère musée de peinture, créé en application d'un décret du gouvernement daté du 28 pluviôse an VI.

Les opportunités offertes par le concordat et un premier sinistre

- 4 En prévision du Concordat que Bonaparte s'apprête à signer avec le Pape, les préfets sont chargés de vérifier l'état des cathédrales et des évêchés. Un nouveau préfet, le mathématicien Joseph Fourier, prend ses fonctions à Grenoble le 18 avril 1802. Dès le 20, il charge le maire d'examiner les réparations nécessaires avant l'arrivée d'un nouvel évêque. Sur les indications du maire, il estime que les bâtiments sont dans un état satisfaisant n'exigeant que des réparations mineures et accepte de faire démolir les deux passages voûtés subsistant sous le palais afin d'embellir

« cette partie de [la] ville et [donner] plus de liberté à la circulation de l'air et au passage des voitures ».
- 5 On ne parle pas de mise en valeur de la cathédrale et le Conseil des Bâtiments Civils n'est pas consulté. La démolition de la « voûte romaine » commence le 24 août 1802, sur la base du projet de l'ingénieur en chef des Ponts et Chaussées Dausse. Le 24 septembre, la tour flanquant la porte du côté est, dite « tour de l'évêché », s'effondre vers le sud sur

une petite aile de l'évêché, mais la grande aile située au nord est épargnée¹⁵⁹. Les autorités locales s'empressent de tirer parti de ce sinistre. Dès novembre, Dausse propose de doubler la surface de la place vers le nord, sur l'emprise de l'aile endommagée, mais aussi de la grande aile intacte (**fig. 234**). L'évêque concordataire, Claude Simon (1802-1825), qui n'arrive à Grenoble que le 6 octobre, et dont le principal souci est de réorganiser le clergé, ne semble pas s'y opposer. Pour la partie ancienne de la place, Dausse reprend les principes des plans antérieurs, mais l'agrandissement qu'il envisage met le clocher au centre du nouvel espace : il veut désormais faire de la façade monumentale qu'il projette d'édifier en avant de ce dernier l'axe de symétrie d'une composition intégrant le palais et l'immeuble portant actuellement le numéro 1 place Notre-Dame. Pas plus que pour la démolition des voûtes, le Conseil des Bâtiments Civils ne semble être consulté. Pour des raisons d'économie, Dausse prévoit de remployer les matériaux provenant de l'aile à démolir. Malgré cela, son projet est jugé irréalisable et trop coûteux.

234- Projet établi en 1802 par l'ingénieur Dausse

A.D.I. 1FI 553 et 4V2, extraits

L'action modératrice d'un préfet

- 6 En avril 1804, le successeur de Dausse, Lallier, modifie le projet initial, en conservant le principe d'un corps de bâtiment emprisonnant Saint-Hugues, implanté de manière à se raccorder à une façade à construire ultérieurement en avant du clocher. Lallier envisage également de déplacer le grand portail de la rue Très-Cloître pour le réédifier en bordure de la place, privilégiant la mise en scène de l'espace urbain au détriment du dispositif du palais du XVIIe s. En juin 1804, le préfet rejette le premier projet Lallier et

exige un projet sans façade en avant du clocher. C'est ce qui est réalisé. Mais la nouvelle construction, adossée à la façade occidentale de Saint-Hugues interdit tout accès direct à l'église, comme le faisait déjà le bâtiment bas édifié en 1784. J. Fourier ordonne donc que soit percée

« une porte d'entrée à la gauche du clocher pour arriver au bas-côté et aux tribunes. [Cette porte ajoutera à l'ordonnance] de l'entrée de la cathédrale qui va occuper le milieu de la place. [Elle devra être] en voûte ogive conforme pour les dimensions de la baie à celle qui existe à la droite du clocher » (fig. 235).

- 7 Il considère qu'ainsi le problème de perception de la cathédrale est définitivement réglé.

235- RELEVÉ DE LA FAÇADE OCCIDENTALE ÉTABLI EN 1812 PAR L'INGÉNIEUR CARRÉ-WAGNAT

A.D.I. 4V3, extrait

De la restauration au second empire : des questions d'image

Les ambitions d'un évêque et la prudence d'un architecte

- 8 Plus exigeant que son prédécesseur, Mgr. de Braillard (1826/1853), ancien prêtre réfractaire, estime dès son installation à Grenoble qu'il est

« plus mal logé qu'un simple particulier dans la maison la plus mesquine »

- 9 et qu'il n'existe pas de véritable chapelle épiscopale dans le palais¹⁶⁰. L'architecte de la ville et de la préfecture, Malet, se met immédiatement au travail. Outre le réaménagement des appartements, ses plans datés du 01.08.1827 comprennent un projet de chapelle somptueuse, avec niches latérales et plafond à caissons, proche de celui qui sera réalisé en 1830. L'évêque se préoccupe aussi de la cathédrale :

« Il y a des siècles [qu'elle] réclame un portail qui soit digne de son objet. La piété est contristée de l'entrée ignoble de la maison de Dieu et [...] l'étranger ne croit apercevoir que la porte d'une maison de détention ». Ses exigences sont précises : « reconstruction du clocher qui est dans un état ruineux, ou réparation avec élévation convenable ; construction d'une façade autant que les lieux pourraient le permettre ; amincissement des piliers et, s'il est possible, leur conversion dans la forme ronde [...] et déplacement de la porte principale vers l'extérieur du porche »¹⁶¹.

- 10 Eugène Péronnet, le nouvel architecte, plus modéré que l'évêque, ne souhaite s'engager ni dans la reconstruction du clocher ni dans la création d'une façade « masque » et se borne à des interventions limitées¹⁶². À plusieurs reprises, l'évêque s'en plaint au préfet, qui menace de dessaisir Péronnet. Lassé, celui-ci étudie en 1837 la démolition du clocher et la réalisation d'une façade percée de cinq portes ainsi que la suppression des tribunes¹⁶³. Mais le ministre repousse ces propositions. Désavouant le préfet et l'évêque, il sollicite l'avis d'une commission d'experts, au motif que :

« aucun rapport antérieur n'avait signalé jusqu'ici l'état alarmant de cette construction. Ce silence pourrait faire croire que le danger [d'effondrement invoqué par l'évêque] est beaucoup moins grave qu'on ne le présente ».

- 11 En juin 1838, cette commission, dont fait partie l'ingénieur Vicat, conclut que, malgré sa vétusté, le clocher n'est pas menacé, mais que la charpente supportant les cloches est pourrie¹⁶⁴. En novembre, Péronnet dresse un nouveau projet comprenant la restauration de la tour, plus une façade plaquée. En août 1839, suivant l'avis du Conseil des Bâtiments Civils, le ministre entérine les travaux sur la tour, mais juge la façade injustifiée. Pour « embellir » la tour, on la surélève de 1,70 m et on l'orne de décors de terre cuite pour répondre aux désirs de l'évêque (fig. 236).

236- Projet établi en 1841 par l'architecte Péronnet pour la surélévation et « l'embellissement » du clocher

A.D.I. 4V8

- 12 De 1838 à 1843, on réalise également des fonts baptismaux à Saint-Hugues, des abat-son sur la tour, le ravalement intérieur de la cathédrale, le déplacement de l'escalier d'accès aux tribunes, le remplacement des galets de la cour de l'évêché par des « lauzes de Fontaine » et la réfection du dallage du grand escalier.

L'intervention directe de l'État

- 13 La cathédrale de Grenoble est mentionnée parmi les tout premiers monuments historiques classés, au moins dès 1851¹⁶⁵. Elle figure sur la liste des édifices protégés établie en 1862, mais Prosper Mérimée s'est essentiellement intéressé au ciborium et au tombeau des évêques situés dans le chœur de la cathédrale.
- 14 En application de l'arrêté du 16 décembre 1848, les membres du corps des architectes conservateurs des édifices diocésains, nouvellement créé, reçoivent pour mission de rédiger un rapport détaillé
« indiquant un système complet de conservation et de réparations graduées »¹⁶⁶.
- 15 H. Janniard, architecte parisien, est nommé conservateur en avril 1849¹⁶⁷. Il étudie attentivement les bâtiments, sans doute avec l'aide de Péronnet qu'il s'adjoint peu après comme « Inspecteur de travaux ». Les relevés et le rapport de Janniard témoignent de son intérêt pour la cathédrale¹⁶⁸, mais aussi de son souci de réformer les « erreurs [réalisées depuis] la décadence du XVI^e S. ». Il confirme qu'il n'y a pas de problème de structure, mais propose également d'abattre une partie du palais de 1804 pour dégager la façade de Saint-Hugues et lui restituer un accès direct, puis d'appliquer une façade à la cathédrale. L'époque étant marquée par des incendies spectaculaires de cathédrales, il préconise de dégager le flanc sud de Notre-Dame, conformément aux directives ministérielles. En juillet 1851, M. Denjoy souligne à l'Assemblée que la plus menacée des cathédrales est celle de Grenoble qui
« a littéralement disparu sous des maisons [...]. En cas d'incendie ce serait une cathédrale perdue. [Des] dégagements seront à faire »¹⁶⁹.
- 16 Dès 1842, Péronnet avait commencé à étudier la restauration du tombeau des évêques et celle du ciborium de Notre-Dame. Janniard reprend et fait aboutir le projet mais renonce, avec l'accord de Mérimée, à la création de statues pour garnir les niches. Péronnet avait également envisagé la réfection des baies du palais¹⁷⁰. En 1850, Janniard propose de réaliser
« des jambages en brique et même en [...] ciment hydraulique [local qui] prend par le moulage toutes les formes que l'on veut lui donner »¹⁷¹.
- 17 Après avis de la Commission, le ministre rejette l'emploi du ciment qui ne lui paraît
« pas réunir les conditions de solidité désirables [et opte pour de la] bonne brique apparente et [de la] pierre dure au droit des scellements et pour les appuis »¹⁷² (fig. 141).

Alfred Berruyer, architecte diocésain « ordinaire »

- 18 Pour assurer les travaux d'entretien, un décret du 7 mars 1853 institue des « architectes ordinaires », astreints à résider sur place. Janniard, qui est Parisien, quitte sa charge en
« raison du peu d'importance des travaux [restant] à exécuter »¹⁷³.
- 19 En accord avec lui, le préfet propose la nomination de Péronnet en précisant que
- 20 « rien ne saurait justifier sous aucun rapport [de lui préférer] un autre candidat ».¹⁷⁴
- 21 Mais le nouvel évêque, Mgr. Ginoulhiac (1853/1871), soutient A. Berruyer qui lui a été recommandé par son prédécesseur, Mgr. de Braillard. En 1850, déjà, c'était Berruyer qui avait été chargé d'un projet de basilique à La Salette. Berruyer est donc nommé architecte diocésain, contre l'avis du préfet, en août 1853.

Les travaux de Berruyer (1853-1884)

Les « restaurations » intérieures et la démolition des tribunes

- 22 Dès le mois de décembre 1853, Berruyer propose, lui aussi, le « *dégagement et l'isolement* » et représente ce projet en 1854¹⁷⁵. Ne réussissant pas à y intéresser la ville, il s'attelle à la transformation intérieure de la cathédrale¹⁷⁶, mais sans renoncer au dégagement. En 1858 et 1861, il propose la suppression des tribunes, le remplacement des grandes baies par des baies géminées et la substitution de colonnes monumentales aux piliers¹⁷⁷.
- 23 Critiqué par le Conseil des Bâtiments, Berruyer simplifie son projet, qui est alors accepté, et y ajoute l'esquisse d'une façade plaquée à cinq travées¹⁷⁸. Les baies de la nef, conservées, sont divisées par une colonnette, les tribunes sont abattues et les piliers carrés retailés dans les angles pour y loger des colonnettes.

Les avatars du projet de façade

- 24 Fin 1863, avant l'achèvement des travaux intérieurs, Berruyer établit un projet de façade au plan voisin de celui figurant sur le document de 1862, mais ne comportant que trois travées (**fig. 237**). La façade de style néoroman, avec un étage monumental à galerie, comprend un décor d'arcatures et de merlons et des contreforts ornés de colonnettes. Berruyer préconise aussi d'enjoliver le clocher avec des colonnettes et des merlons similaires¹⁷⁹. La façade projetée masquerait une partie du palais et du 1 place Notre-Dame, sans tenir compte de leurs niveaux. Le comité des inspecteurs exige un projet « *moins compliqué et plus en rapport avec l'édifice* »¹⁸⁰. Prenant ces directives à la légère, Berruyer présente six jours plus tard un projet à peine modifié qui est lui aussi repoussé par le ministre¹⁸¹ (**fig. 238**).

237- Projet établi en 1863 par Berruyer

Restitution D. Chancel d'après A.N. F19-7713

238 – PROJET ÉTABLI EN 1865 PAR BERRUYER

Restitution D. Chancel, d'après A.D.I. 4V10

- 25 En 1866, Berruyer, toujours soutenu par l'évêque¹⁸², signe un quatrième projet dans lequel il a modifié le niveau de la galerie et supprimé les merlons (**fig. 239**). Mais le comité considère qu'il faut totalement renoncer à une façade plaquée et

*« maintenir [le clocher] apparent jusqu'à sa base en lui conservant son ancienne physionomie [et] opérer les démolitions nécessaires [de part et d'autre pour] disposer ensuite les constructions neuves en arrière-corps de manière à laisser la tour un peu en saillie »*¹⁸³.

239- Projet établi en 1866 par Berruyer

Restitution D. Chancel, d'après A.D.I. 4V10

- 26 Le projet de 1867 (**fig. 240**) ne suit qu'en partie ces recommandations, ce qui conduit le ministre à rappeler la nécessité

« de faire ressortir la cathédrale au milieu des immeubles qui l'avoisinent ».

- 27 Le ministre entérine cependant le projet à la condition que Berruyer s'en tienne à la variante la plus simple¹⁸⁴. Le projet, qui suppose des expropriations, est soumis à enquête publique. L'utilité publique est déclarée le 30 juin 1869. Les délais d'expropriation et la guerre de 1870 en repoussent l'exécution.

240 - Projet établi en 1867 par Berruyer

Restitution D. Chancel d'après A.N. F19-7713

La réalisation de la façade en ciment moulé

- 28 Peu après la défaite, Berruyer dresse les plans de deux sacristies¹⁸⁵, qui sont plaquées à l'est des chevets de Notre-Dame et de Saint-Hugues. Par mesure d'économie, leurs encadrements de baies sont réalisés en ciment moulé, première utilisation de ce matériau sur le groupe cathédral. Mgr. Paulinier (1870/1875), prélat légitimiste et ultra-montain, tente de relancer le projet de façade¹⁸⁶ mais n'obtient pas gain de cause, malgré la présence des monarchistes au gouvernement. Paradoxalement, c'est son successeur, Mgr. Fava (1875/1899), lui aussi légitimiste et, de plus, chef de file de l'épiscopat dans sa lutte contre les francs-maçons, qui est finalement autorisé par le gouvernement issu des élections de 1875 à faire dresser un nouveau projet, sous réserve que les observations du comité soient respectées. Négligeant à nouveau ces directives, Berruyer propose en 1876 et en 1877 (**fig. 241**), deux nouvelles versions de façade plaquée reprenant l'essentiel du projet de 1863, qui sont encore rejetées. Après avoir envisagé d'abandonner la partie, Berruyer présente en 1881 plusieurs projets dont l'un assez différent (**fig. 242**) et l'autre très proche de ceux de 1863/66 et 76/77 et du plan de 1862 (**fig. 243**).

241 - PROJET ÉTABLI EN 1876 PAR BERRUYER

Restitution D. Chancel d'après A.N. F19-7713

242 - PROJET ÉTABLI EN 1881 PAR BERRUYER

Restitution D. Chancel d'après A.N. F19-7713

243 – PROJET « N°2 » ÉTABLI EN 1881 PAR BERRUYER

Restitution D. Chancel d'après A.N F19-7713

29 C'est sa version la plus

« sobre, [sans colonnettes, et] réduit[e] à la somme de 49.276,96 F par suite de l'économie résultant de l'emploi selon l'usage de la localité d'une pierre factice »

- 30 qui est retenue par le gouvernement républicain qui fait ainsi une concession à un évêque dérangeant, mais choisit la solution la moins coûteuse. Ce projet s'apparente étroitement à celui établi trente ans plus tôt par Berruyer pour La Salette¹⁸⁷. La Ville, dont le maire, Edouard Rey (1881-1888) est un républicain anticléric¹⁸⁸, tente d'en empêcher la réalisation sur une emprise qu'elle considère comme sienne. Elle doit cependant se plier, mais maintient que les travaux ne présentent

*« aucun caractère d'urgence et que l'argent des contribuables pourrait recevoir une destination plus utile »*¹⁸⁹.

- 31 La réalisation de la façade peut donc intervenir en 1883/84 (**fig. 244**). Elle entraîne des démolitions et modifications de toitures sur le palais et l'immeuble du 1 place Notre-Dame, ainsi que le murage des baies du deuxième étage du clocher et la destruction partielle du portail de la chapelle des Sonnier.

244- Façade réalisée par Berruyer en 1884-85

Après berruyer : un siècle de maturation (1886-1988)

Les travaux d'urgence

- 32 Dès sa nomination en 1886, C. Nizet, successeur de Berruyer en tant qu'architecte diocésain, doit entreprendre des travaux de gros entretien : réfection des toitures avec modification de charpente au-dessus du collatéral et de la tribune nord en raison de désordres graves occasionnés par les travaux de 1862-63 Il fait également réaliser¹⁹⁰. des oculi au sommet des voûtes de Saint-Hugues pour en assurer l'éclairage¹⁹¹.
- 33 En raison de la séparation des Églises et de l'État, l'évêque doit quitter le palais épiscopal en 1908 et s'installe au numéro 11 de la place des Tilleuls, dans l'ancien hôtel de Ponat. L'État, qui considère qu'il a été suffisamment sollicité, au siècle précédent, en faveur de l'ancien évêché et de la cathédrale, limite désormais strictement les travaux. De fait, l'affectation de l'ancien évêché à l'Université n'entraîne que des transformations intérieures. En revanche, pour des raisons de voirie, le mur de la cour, à l'angle de la place et de la rue Très-Cloître, est remanié au début du siècle, ce qui a pour effet d'amputer le portail. Les pots-à-feu et la croix, dernier symbole de la destination religieuse des lieux, disparaissent alors (**fig. 223 et 245**).

245- Le grand portail de l'ancien évêché à la fin du XIXe siècle

Restitution D. Chancel

- 34 Localement, après la mort de Mgr Fava en 1899 et l'élection de municipalités modérées à partir de 1908, les relations se détendent entre le diocèse et la mairie, mais la municipalité poursuit la mise en œuvre de l'ambitieux plan d'urbanisme inspiré par Edouard Rey, qui ne prévoyait aucune mise en valeur des abords de la cathédrale. Une partie des grands projets de rénovation élaborés pour le secteur Notre-Dame reste d'ailleurs lettre morte.

L'évolution des mentalités

- 35 À une époque où le besoin d'affirmer l'unité de la patrie se fait sentir, tant face aux nationalismes étrangers que face aux particularismes provinciaux, le style gothique,

dans sa forme du Nord de la France, est devenu l'art français par excellence (Nguyen 1982). Aux environs de Grenoble, c'est la monumentale église Saint-Bruno de Voiron¹⁹², avec sa façade harmonique et ses flèches élancées, qui correspond à l'imaginaire néogothique et se trouve rapidement qualifiée de « cathédrale », tandis qu'à Grenoble même, la modeste cathédrale Notre-Dame, malgré la suppression des tribunes et l'érection de la façade de style romano-byzantin, ne satisfait réellement personne : on en a trop fait ou pas assez.

36 Dès 1903, P. Baffert, biographe de Berruyer, note que

« la nouvelle façade de la cathédrale, en placage de ciment a soulevé beaucoup de critiques. On lui a reproché de masquer l'ancienne porte romane [...]. On a, de plus, critiqué l'emploi du ciment [...]. Ces critiques ne sont évidemment pas sans fondement ; toutefois [l'État est] le seul coupable, car tous les plans de restauration sont soumis à une commission ad hoc [...] » (Baffert 1903).

37 Or, on l'a vu. l'État a tenté, pendant plus de vingt ans, d'obtenir un projet sobre et respectueux du monument.

38 Après la séparation des Églises et de l'État, l'évêque n'a plus grande influence sur le cours des événements. De plus, à Grenoble, les finances du diocèse sont mobilisées, de 1914 à 1928, pour la reconstruction de l'église Saint-Joseph, dans un quartier en expansion, et plus encore, de 1918 à 1943, pour la construction de la vaste église du Sacré-Cœur¹⁹³ dans le quartier de la gare. Faute de moyens suffisants, ces deux édifices demeureront d'ailleurs inachevés jusqu'à nos jours.

39 Mais si l'on n'entreprend rien sur la cathédrale, les opinions, elles, se radicalisent. On perçoit de plus en plus les interventions de Berruyer comme des dénaturations du monument médiéval. Le matériau employé, qui commence à vieillir, est critiqué par une partie de l'opinion grenobloise. À la veille de la seconde guerre mondiale, L. Bassette critique le fait que

« la façade actuelle de Notre-Dame de Grenoble [soit], en réalité, une avant-façade plaquée, - ou placardée, - sur la façade véritable. [...] Ce pauvre ciment est apparu d'un effet maussade et cette addition a eu l'inconvénient de dérober et de mutiler la façade antérieure, la vraie, en pierres » (Bassette, 1938).

40 L'abbé David estime quant à lui que

« l'archéologue est obligé de déplorer [les remaniements de Berruyer et] la froide façade en ciment qui dissimule l'antique porche » (David 1939).

41 Trente ans plus tard, le Comité de Sauvegarde du Vieux Grenoble, fondé en réaction contre la démolition d'une portion importante du rempart gallo-romain, déplore dans un ouvrage collectif

« la malheureuse façade néo-romane en ciment [...] placée devant la cathédrale qui [...] ne doit pas décourager de visiter ce monument extrêmement intéressant du point de vue archéologique » (Fonvieille et al. 1968).

Les premières « dérestauration » et de nouveaux projets (1968 - 1988)

42 Après ce temps de réflexion, voici revenu le temps de l'action : à l'occasion des Jeux Olympiques d'hiver de 1968, l'État entreprend d'importants travaux dans la cathédrale Notre-Dame¹⁹⁴. La majeure partie des décors et rajouts du XIXe s. est supprimée, mais on ne prévoit pas de reconstituer les tribunes détruites par Berruyer. Ces travaux,

inachevés pour des raisons financières, sont conduits sous la direction de P. Lotte, Architecte en chef des Monuments Historiques.

- 43 Dès la clôture des Jeux Olympiques, la Ville entreprend de réhabiliter le quartier Très-Cloître situé à l'est du groupe épiscopal et d'aménager un petit jardin public au chevet de la cathédrale, ce qui la conduit à envisager la démolition de la « sacristie des chanoines », construite par Berruyer, dont une salle abrite alors le Trésor. Les principes de cet aménagement (Picheral *et al.* 1980), y compris la démolition de la sacristie, sont approuvés par le ministre de la Culture en mai 1982. À l'époque, la ville envisage également d'acquérir le palais.
- 44 Après le changement de municipalité survenu en 1983, la ville confie la fin de la réhabilitation du quartier Très-Cloître à des opérateurs privés et laisse au Conseil Général le soin d'acquérir et réaménager l'ancien palais épiscopal pour l'affecter à l'Association pour la Création du Musée des Artistes Dauphinois, (plus connue sous le nom d'ACMAD), en vue de l'installation du musée projeté par ses fondateurs. Mais l'objectif de mise en valeur du chevet de la cathédrale est maintenu. En 1985, J.-L. Taupin, Architecte en chef des Monuments Historiques, étudie plusieurs localisations pour la réinstallation du Trésor et fait une proposition
- « d'élimination des constructions parasites [...] et de présentation optimale de cet ensemble monumental [pour] une remise en lecture de l'organisation générale du groupe cathédral »* (Taupin 1985).
- 45 Par ailleurs, la municipalité décide d'utiliser la réalisation d'une ligne de tramway comme levier dans la revalorisation de la vieille ville. Pour la place Notre-Dame, cette volonté municipale débouche sur un programme prévoyant la piétonnisation partielle et le retraitement des sols,¹⁹⁵ ainsi que le ravalement de l'ensemble des façades de la place Notre-Dame, y compris celles du palais. Cela rend nécessaire de statuer sur le devenir de la façade plaquée dont certains souhaitent la dépose. Consulté, J.-L. Taupin indique, dès l'été 1987, que lui-même et l'inspecteur général des monuments historiques Dufoix y sont favorables à titre personnel. En mars 1988, le maire de Grenoble demande à l'État d'autoriser la suppression de cette façade pour revenir à l'état du bâtiment en 1810. Cette autorisation est accordée en décembre 1988, sous réserve d'une étude approfondie confiée à J.-L. Taupin.

Les projets et les réalisations (1988-1998)

Deux nouveaux sinistres et leurs conséquences

- 46 Au moment même où l'État se prononce sur la dépose de la façade de la cathédrale, des travaux commencent dans le palais pour permettre l'installation du musée des artistes dauphinois. Faute de reconnaissance archéologique préalable, des baies murées appartenant à un état du XIII^e s. de l'église Saint-Hugues sont endommagées. Puis, en janvier 1989, un incendie ravage une partie du palais et notamment les trois travées construites de 1804 à 1810 en avant de Saint-Hugues, à la gauche du clocher. Ces événements justifient de compléter les recherches envisagées initialement sur la seule façade de Notre-Dame par une étude archéologique et historique du palais qui est menée conjointement par A. de Montjoye du Centre d'Archéologie Historique des Musées de Grenoble et de l'Isère (CAHMG) et D. Chancel du Service des Vieux Quartiers de la Ville de Grenoble (S.V.Q.). Quelques mois plus tard, un baptistère paléochrétien

est mis au jour sous la place Notre-Dame, dans le cadre des fouilles préalables effectuées à l'emplacement de la future ligne de tramway, sous l'autorité du Service Régional de l'Archéologie, par F. Baucheron (AFAN).

- 47 Ce nouveau contexte ouvre le champ des partis d'aménagement possibles et plusieurs options sont envisagées. Un premier projet est établi par les architectes P. Charra, J. Scrittore et S. Morenas (**fig. 246**). Ils considèrent que,

« si vérité il y a dans ce bâtiment, elle n'est pas dans une permanence quelconque, elle est dans la continuelle transformation des espaces et des formes » (Charra 1989).

- 48 Fidèles aux orientations qui les ont guidés lors de la récente transformation du château des Blondes¹⁹⁶ pour y transférer la mairie de Sassenage, ils proposent de conserver l'enveloppe extérieure du palais du XIXe s., en reconstruisant intégralement ses parties incendiées¹⁹⁷, et envisagent même de conserver la façade « masque » de la cathédrale, tout en préconisant des interventions radicales sur les espaces extérieurs : remplacement des anciennes écuries par un bâtiment cylindrique destiné à abriter le Trésor, suppression du pan coupé de la cour d'honneur, déplacement de la fontaine des Trois Ordres, etc. Pour l'intérieur du palais, ils envisagent également des transformations importantes : modifications de certains niveaux de plancher, création d'un escalier cylindrique, remplacement de la voûte de l'escalier du XVIIe s. par un dallage de verre, création d'un ascenseur s'élevant dans un espace vide, en avant de la façade occidentale de Saint-Hugues, dans l'esprit de celui qu'ils viennent de réaliser au château des Blondes.

246- Maquette du projet Charra-Scrittore-Morenas

- 49 Pour sa part, J.-L. Taupin, propose dans
- « une perspective plus audacieuse [que la seule dépose de la façade de 1885] de restituer à la vue les aspects les plus fondamentaux de la cathédrale, de donner à celle-ci un élément de parvis et de régler une articulation et une échelle mieux adaptée de l'espace public »* (Taupin 1989).
- 50 Pour dégager la façade occidentale de l'église Saint-Hugues, il propose d'abattre quatre des travées du palais - les plus abîmées par l'incendie - et, pour retrouver une échelle urbaine proche de celle qui existait au Moyen Âge, de réduire la surface de la place Notre-Dame et de marquer sa limite nord en construisant un bâtiment au dessus des vestiges archéologiques, permettant en outre de compenser les surfaces de plancher à détruire (**fig. 247**).

247- Maquette du projet Taupin

- 51 Ces deux projets concrétisent deux approches distinctes du patrimoine impliquant également des interventions très différentes sur l'espace public.

La difficile prise de décisions

- 52 Un article du Monde Rhône-Alpes résume alors la situation en ces termes :
- « D'importantes découvertes archéologiques mettent les aménageurs de Grenoble devant des choix difficiles »¹⁹⁸.*
- 53 Constatant que les deux projets en présence sont antinomiques, le maire de Grenoble, A. Carignon, demande que d'autres solutions soient étudiées. Architecte au sein du Service des Vieux Quartiers, j'étudie alors une solution médiane retenant le principe du dégagement de l'église Saint-Hugues, préconisé par J.-L. Taupin, mais sans modification de l'espace de la place, hérité du XIXe s. et donc sans construction neuve. Ce troisième projet limite les démolitions aux trois travées du palais construites en 1804, afin de retrouver une partie des dispositions médiévales et en particulier la relation entre l'angle sud-est du palais et la façade de l'église Saint-Hugues (**fig. 248**).

248- Maquette du projet Chancel

- 54 Pour approfondir la réflexion sur les partis de restauration des bâtiments et de réaménagement de la place, un Comité de Pilotage réunissant les divers partenaires est constitué. Il réunit les quatre maîtres d'ouvrage (État, Département, Commune et Syndicat Mixte des Transports en Commun), l'affectataire désigné (ACMAD¹⁹⁹), les différentes équipes de maîtrise d'œuvre, et des responsables du patrimoine (DRAC, SDAP, Service des Vieux Quartiers, Musée Dauphinois). Dans ce contexte, une mission de coordination des projets culturels dans l'ancien évêché est confiée à J. Guibal, directeur du Musée Dauphinois.
- 55 En septembre 1989, la Commission Supérieure des Monuments Historiques, consultée sur les trois projets en présence, confirme son accord pour la dépose de la façade de la cathédrale construite par Berruyer et ne retient, pour le palais, que les deux projets prévoyant la démolition des parties brûlées pour dégager la façade de l'église Saint-Hugues. Les trois projets sont néanmoins soumis à l'avis de la population à l'occasion d'une consultation publique, baptisée « référendum », organisée du 17 au 31 janvier 1990²⁰⁰. La majorité des votants se prononce en faveur de la solution médiane consistant à dégager l'église Saint-Hugues, sans revenir sur l'agrandissement de la place opéré au début du XIXe s. Ce choix est confirmé par la Ville et le Conseil Général.

Les travaux des années 1990-1998

- 56 La façade « masque » est déposée en 1990 et les maçonneries du clocher sont confortées par des tirants et des reprises de fondations. À la base du clocher, le portail du XIIe s. de Notre-Dame, déplacé par Berruyer, est réinstallé à son emplacement originel, au fond du porche.
- 57 La voie du tramway est réalisée suivant un tracé modifié, afin de ménager un espace suffisant à la réalisation d'une crypte archéologique sous la place, intégrant le baptistère, où F. Baucheron poursuit une campagne de fouilles, pendant que A. de Montjoye entreprend des fouilles dans l'emprise du palais, tous travaux dont les résultats constituent l'essentiel du présent volume.
- 58 Au nord du clocher, les derniers vestiges de l'ancienne chapelle du XVe s. amputée en 1804 et utilisée comme tambour d'accès à l'église Saint-Hugues depuis les travaux de

Berruyer, sont déposés afin de dégager la façade occidentale de cette église, restaurée dans son état originel du XIII^e s., avec des briques moulées à cette fin. À l'emplacement des trois travées de l'aile du palais édifiées en 1804, une galerie en retrait, alignée sur la façade de la chapelle des Alleman, est édiflée, afin de matérialiser la limite entre la place et « l'atrium » Saint-Hugues.

- 59 Au sud du clocher, le portail Renaissance de la chapelle des Sonnier, dont les pinacles et le gable ont disparu après la vente des Biens Nationaux et dont la partie basse a été amputée en 1883/84 lors des travaux de Berruyer, est intégralement restauré, et le volume du bâtiment reconstitué dans son état antérieur aux transformations de Berruyer.
- 60 Pour le palais (**fig. 249**), après discussion, il est décidé de restituer les façades dans leur état du milieu du XIX^e s. Cependant, un pan de verre est substitué au remplissage du grand arc de la remise du XVIII^e s. afin d'apporter la lumière du jour à la façade aux baies géminées datant de la fin du XIII^e s., située en retrait. À l'intérieur, une galerie sobre, de traitement contemporain, permet d'apprécier l'élégance de cette façade dont le rez-de-chaussée et le premier étage ont été restaurés. Au deuxième étage, c'est la restauration de la chapelle 1830 qui est retenue plutôt que la restitution du second niveau de baies géminées. Les décors peints de faux pilastres en trompe-l'œil de l'escalier du XVIII^e s. sont restitués, mais dans la mesure où il a été impossible de déterminer la nature des décors de la voûte, il est jugé préférable de ne pas tenter de restitution hasardeuse.

249- La cour de l'évêché en 1998

- 61 En règle générale, les aménagements intérieurs contemporains jouent sur le contraste des formes et des matériaux, pour éviter toute confusion avec les vestiges et les parties anciennes. Un ascenseur, indispensable dans un tel équipement destiné à recevoir du public, est créé. Pour préserver d'autres vestiges plus fragiles, il est implanté à l'aplomb

de l'enceinte antique, dont le blocage interne est creusé pour recevoir la fosse, sans dépose du parement. Dans les étages, sa cage est traitée sous la forme d'un cylindre de béton brut.

- 62 La restitution des parties manquantes du portail monumental d'accès à la cour du palais, prévue initialement, est abandonnée au profit d'un retraitement plus modeste. En revanche, malgré le souhait de certains habitants du quartier d'abattre le mur de la cour, ce dernier est conservé, pour préserver la cohérence du dispositif de cour fermée du XVIIIe s., mais cependant abaissé de plus d'un mètre. La fontaine ancienne a retrouvé son emplacement du XIXe s., proche de son emplacement d'origine ; la cour est couverte d'un dallage en pierre conforme à celui du XIXe s. ; la clôture entre la cour et le jardin est remise en place et ce dernier va être recomposé en s'inspirant des documents anciens.
- 63 Au chevet de la cathédrale, la sacristie des chanoines construite par Berruyer en 1871 est abattue et celle de l'église Saint-Hugues cumule désormais les fonctions de sacristie pour les chanoines et le clergé séculier. Le principe de la démolition de la salle construite par Berruyer au-dessus de la chapelle de la Vierge pour abriter le chapier²⁰¹ est retenu. Le détail du futur aménagement extérieur et de la mise en valeur du chevet fortifié appuyé sur le rempart romain reste soumis à une nouvelle campagne de fouilles, qui précisera l'articulation entre les fortifications antique et médiévale.

Réflexions sur la période contemporaine

- 64 L'architecture des monuments et l'organisation de l'espace expriment des rapports de pouvoir, autant que des styles ou des modes. Au Moyen-Age, une osmose s'est établie entre l'enceinte, avec sa porte fortifiée, et le groupe cathédral. Ensemble, ils structuraient l'espace public. Cette osmose entre des monuments civils, militaires et religieux correspondait à celle qui s'était établie entre pouvoir spirituel et pouvoir temporel, entre les mains de l'évêque. L'organisation médiévale des bâtiments subsiste pour partie, mais leur rapport à l'espace public a radicalement changé. En effet, depuis la fin du XVIIIe S., la tendance à la réorganisation et à l'expansion de la place, pendant que le palais s'ouvrait vers l'extérieur, a été continue. Sur le long terme, cette évolution du palais et de la place apparaît comme relativement indépendante des événements de la période révolutionnaire. L'agrandissement de la place au détriment d'une aile du palais, qui pourrait, à première vue, être considéré comme une revanche du pouvoir civil sur le pouvoir religieux, obéissait en réalité à une dynamique engagée avec l'accord des évêques, bien avant la fin de l'Ancien Régime. En effet, si Mgr Le Camus et ses successeurs ont fait modifier l'apparence du palais sans réellement bouleverser l'organisation médiévale des bâtiments, ce sont ces mêmes évêques qui, par l'inversion du statut des deux basses-cours, le déplacement du cimetière, puis la suppression de la petite basse-cour, ont amorcé la réorganisation de l'espace public dès la fin du XVIIIe s. (Chancel 1992 ; 1995).
- 65 Le Concordat et la chute de la tour orientale de la porte, dans le contexte de l'abaissement du pouvoir épiscopal, n'ont fait que donner au pouvoir civil l'occasion d'accélérer le mouvement.
- 66 Néanmoins, la Révolution marque une rupture en instituant une frontière entre la sphère du religieux et la sphère du profane. À partir de ce moment, une coupure franche s'instaure entre l'espace public (la place, voie de passage), que l'on peut

considérer, avec les façades qui l'entourent, comme un « monument creux », du ressort de la Ville, et le « monument plein » (le groupe cathédral), du ressort de l'évêque et de l'État, puis de l'État seul après 1908. Suivant les périodes, le projet de nouvelle façade pour la cathédrale a été porté par la Ville (en tant que limite du monument creux) ou par l'évêque (en tant que nouvelle peau pour le monument plein). En raison de la dissociation des pouvoirs, ces deux dynamiques, qui auraient pu se fondre, ne se sont pas rejointes. Les évêques du milieu du XIX^e s., qui avaient perdu tout pouvoir temporel ainsi que la tour « de l'évêché » qui en était le symbole, consacrèrent beaucoup d'énergie pour retrouver symboliquement « pignon sur rue », au prix d'une dénaturation du monument : amputations à l'intérieur et placages à l'extérieur²⁰².

- 67 S'il ne s'est quasiment rien passé sur le groupe cathédral pendant les soixante années qui ont suivi l'érection de la façade, on a assisté à la montée d'un nouveau pouvoir : l'opinion publique. À mesure que la date de construction se faisait plus ancienne, les critiques devinrent plus vives, se focalisant généralement sur le matériau « béton ». L'évolution des mentalités et des doctrines a peu à peu fait ressentir les interventions de Berruyer comme des artifices mensongers faisant injure au monument médiéval. À l'inverse, un groupe minoritaire²⁰³ a vu dans

« la façade en ciment de la cathédrale [un] précieux témoignage du modernisme grenoblois, [...] une audace folle, quasiment un exploit »²⁰⁴

- 68 mais il se prononçait assez peu sur ses qualités architecturales. Pour sa part, M. Botlan, alors Conservateur Régional des Monuments Historiques, considérait que la façade édifiée par Berruyer avait

« mal résisté au jugement du temps. Tout au plus peut-on dire de cet ouvrage qu'il constitue, parmi d'autres il est vrai de meilleure venue, [un exemple] de la vitalité d'un procédé technique inventé par Vicat, celui du ciment moulé » (Botlan 1988).

- 69 De fait, cette façade n'était ni la première, ni la mieux conçue, des œuvres de Berruyer en pierre artificielle. Parmi d'autres, l'église Saint-Bruno de Grenoble, dont la première pierre fut posée le 17 mai 1874, en est un bel exemple. Tout ceci peut expliquer que la Commission Supérieure ait assez facilement entériné le projet de dépose de la façade masque.

- 70 Les premières dérestaurations dans la cathédrale se sont faites à l'initiative de l'État, sans que ces travaux s'intègrent dans un projet urbain, mais il n'a pas été envisagé un retour pur et simple à un état antérieur à Berruyer (tribunes) ou à Janniard (baies sur jardin) en reconstruisant les parties détruites²⁰⁵.

- 71 La période récente pourrait marquer l'amorce d'une nouvelle étape. Dans un texte prémonitoire publié en 1988, M. Botlan soulignait que

« curieusement ce sont des événements à caractère profane qui ont déclenché d'importantes campagnes de travaux [sur les cathédrales]. Tout ceci est d'une certaine manière significatif de la place [qu'elles tiennent] dans la conscience collective. [...] La question posée par ces chantiers de restauration est de savoir si leur cohérence et leur justification se posent uniquement en termes d'image et de tradition » (Botlan 1988).

- 72 Depuis les premières études de dégagement du chevet, à la fin des années 70, le pouvoir local (d'abord la Ville, puis le Conseil Général) a commencé à s'intéresser à une des composantes du monument plein - l'ancien palais épiscopal - et s'est finalement substitué à l'État, héritier des anciens évêques. C'est la volonté de la Ville de réhabiliter le quartier limitrophe qui l'a conduite à étudier la mise en valeur du chevet de la cathédrale, puis à s'interroger sur le devenir de l'ancien palais épiscopal. La décision de

faire passer une ligne de tramway sur la place fut le second facteur d'évolution. C'est la Ville, épaulée par l'Architecte en Chef des Monuments Historiques, J.-L. Taupin, qui a pris l'initiative de la dépose de la façade Berruyer. Par cette action, elle souhaitait, à nouveau, influencer sur la mise en valeur monumentale de la place Notre-Dame, perçue comme l'entrée symbolique dans la vieille ville. Si elle s'intègre dans ce mouvement général, la suppression de trois travées incendiées de l'aile de 1804 est en partie conjoncturelle, mais elle a conditionné des choix allant bien au-delà d'un simple changement de peau, choix auxquels s'est associé le Conseil Général. Aujourd'hui, en tant qu'institution, l'Église semble totalement hors jeu, contrairement à la situation du milieu du XIXe s. où elle gardait une force de pression sur l'État. Il est clair que l'initiative de la municipalité tendant à obtenir de l'État qu'il fasse déposer la façade en béton était une démarche totalement profane, liée à la construction du tramway. Elle avait à voir avec l'image que l'on voulait donner de la place Notre-Dame et à l'idée que l'on se faisait de la vérité historique du monument. Mais à la suite de l'incendie, les choses n'en sont pas restées là. On a vu le sentiment religieux de nombreux grenoblois intervenir. Pour partie, il s'est exprimé en termes d'image et de tradition. Mais cet attachement religieux a également pris en compte le fonctionnement concret de l'édifice religieux. La perspective de rendre visible et accessible l'église Saint-Hugues « enfouie » depuis l'Empire, explique les choix de nombreux électeurs lors du référendum. Tout cela a poussé la municipalité à aller bien au-delà de ses intentions initiales. En ce sens, les circonstances n'ont-elles pas fourni une occasion

« de faire en sorte que l'ensemble des citoyens assume véritablement le patrimoine culturel qui est le sien », comme le souhaitait E. Frezouls (Nguyen 1982) ?

- 73 Au-delà de ces transformations et de ces métamorphoses, une conclusion s'impose, celle d'une extraordinaire continuité des fonctions principales qui ont su se régénérer ou même renaître de leurs cendres. Si on regarde le long terme, la fonction de passage et celle, complémentaire, d'entrée de ville, ont connu bien des vicissitudes. Le tramway et la piétonnisation du vieux Grenoble viennent de revivifier la première. Bien que plus diffuse, la seconde se renforce. Ce n'est plus la limite entre la nécropole et la ville du Haut-Empire, ni la limite entre l'intérieur et l'extérieur de la ville close du Bas-Empire, mais elle demeure une limite informelle. Au-delà, commence la zone résidentielle de l'est grenoblois, en deçà, on trouve les cafés, les restaurants, les étudiants et les marginaux.
- 74 L'autre fonction du lieu, la fonction spirituelle, attestée depuis le IVe s., s'est maintenue. Pendant la Révolution, Notre-Dame et la place, débaptisées, avaient été dédiées à la déesse Raison et le palais avait été affecté à un éphémère musée, ce qui était encore une manière de leur conserver une destination spirituelle. En 1908, le palais fut affecté à l'Université. Il va bientôt abriter un musée d'histoire ; la crypte archéologique, dont le vestige principal est le baptistère, va renouer, d'une certaine manière, avec l'ancienne destination religieuse. Les façades de l'église Saint-Hugues et du clocher-porche de Notre-Dame, dégagées, rendent plus visible la structure du groupe cathédral. Le nouveau musée des Beaux Arts et la nouvelle maison diocésaine se sont d'ailleurs installés à proximité.
- 75 En définitive, malgré des débuts difficiles, la coordination entre l'État, la Ville et le Département a fonctionné et le Comité de Pilotage a atteint un rythme de croisière (**fig. 250**). Malgré les erreurs et les imperfections déjà perceptibles et celles dont l'avenir jugera, cette décennie de réflexion et de travaux a permis de trouver un certain

équilibre entre modernité - tramway et aménagements muséographiques de conception contemporaine - et mise en valeur du patrimoine - vestiges antiques et paléochrétiens, maçonneries et décors médiévaux et modernes - la postérité aura à juger de ces choix.

250 – Place de la cathédrale Notre-Dame de Grenoble, le chantier s'achève en 1998

D. C.

NOTES

157. Les principales sources utilisées pour la période allant de la Révolution au milieu du XXe s. sont : cd 259 ; A.D.I., séries 4V2, 4V3, 4V4, 4V5, 4V8, 4V9 et 4V10, 12T1/1, 12T1/5, 12T1/23 et 3K178, plans 1FI 251 et 552 à 564, 2109 et 2178 ; A.M.G., série M ; A.N., FI 9/7884 ; Arch. M.H., 201119 et 201 1 20/4037F1 ; A.D.G.

Pour la période la plus récente, outre mes propres notes, j'ai utilisé les comptes rendus des délibérations du Conseil Municipal, de commissions extra municipales (notamment ceux de la Commission du Patrimoine), des réunions publiques des Unions de Quartier Notre-Dame et Centre-Ville, des séances de la Commission d'Art Sacré, ainsi que de nombreux articles de presse, notamment : *le D. L.*, *les Affiches*, *le Monde Rhône-Alpes*, *Libération* et *Libération-Lyon*, *l'Humanité Rhône-Alpes*, *le Moniteur*, *Info*, *Grenoble-Mensuel*, *le Figaro-Lyon*, *Grenoble-Magazine Catholique* et d'autres publications, notamment celles de la Maison du Tourisme et de la ville de Grenoble (*Inventons Demain*). Pour plus de précision concernant ces sources, voir Chancel 92, 95 et 96.

158. Il s'installe ensuite dans l'ancien collège des Jésuites, actuel lycée Stendhal.

159. *“Eroulement le 2 vendémiaire [...]. La partie de l’évêché située au sud de ces 2 tours fut renversée et ensevelie [...]. Les pertes éprouvées par la compagnie Accarias et Hanon, ne sont point aussi considérables que le malheur le faisait présager”.*
160. L’ancienne, située dans la grande aile nord-ouest, a été détruite en 1803. Cependant, le premier projet Lallier mentionne une chapelle ainsi que le relevé établi en 1812 par Carré-Wagnat. Mais il est possible que cette chapelle n’ait pas reçu de décor particulier.
161. 26.10.1835.
162. Courriers des 04.04 et 18.09.1837, et projet du 30. 06.1837.
163. 18.09.1837.
164. *“La stabilité [du bas clocher] ne peut être mise en question [...]; le clocher supérieur [...] est traversé verticalement par quelques lézardes anciennes et stationnaires”.*
165. Lettre du ministère du 30 juin 1851, confirmée par d’autres documents, par exemple un courrier du 12.11.1857 au ministre : *“La cathédrale et l’église SaintLaurent sont classées parmi les monuments historiques”.*
166. Circulaire n° 25 du Directeur des Cultes, de mars 1849.
167. Courrier du 17 avril du Directeur des Cultes à Mgr. de Bruillard.
168. *“Notre-Dame a besoin d’être connue pour être appréciée [...] Cet édifice renferme dans chaque recoin des détails fort intéressants, soit sous le rapport de l’art, soit sous le rapport de l’ancienneté. Il mérite donc une bonne part de la sollicitude du Gouvernement”,* 1er octobre 1849. et encore le 25 mars 1850 à Mgr de Bruillard : *“votre édifice [...] a une grande valeur archéologique, et il est très remarquable sous le rapport de ses constructions en brique”.*
169. Circulaire n° 49 du 20.01.1850 du Directeur des Cultes, et séance de l’Assemblée du 22.07.1851, n° 2095.
170. Janvier 1847.
171. 28.02.1850. Ce document montre que le ciment moulé avait acquis droit de cité à Grenoble.
172. Courriers des 30.09.1850 et 26.08.1851.
173. L’avenir montrera que les travaux de Berruyer ne furent pas *“de peu d’importance”.*
174. Courriers à l’évêque et au ministre, des 30 et 31.05.1853.
175. *“Dégagement et isolement de la façade sud - Propositions pour 1855”.*
176. L’objectif est de *“fondre les éléments divers dont la plupart ne présentaient aucune valeur architecturale, [pour donner] un aspect sinon d’une belle architecture, au moins d’une assez grande régularité et M. Berruyer, quoi qu’on ait pu en dire a tiré le meilleur parti possible [...]. Les critiques qu’on a pu faire à cette restauration sont injustifiées”* (Baffert 1903).
177. Les plans de mars 1861 portent en surimpression des propositions faites par le Comité des Inspecteurs afin de limiter les interventions sur les structures (A.N. F19 - 7713).
178. Courrier du ministre du 31.05.1862 et plans du 30.09.1862.
179. 30.09.1863. Il évoque ceux établis pour la basilique d’Ainay en 1828 et en 1830 (voir Chagny 1935, p. 51 à 62).
180. Courrier du ministre à l’évêque du 28.06.1865
181. *“On ne peut s’expliquer comment en présence de changements aussi insignifiants la dépense primitive qui était de 48.000 F pourrait être réduite à 28.384 F”,* courrier du ministre à l’évêque/
182. Courrier au ministre : *“l’objection tirée du dommage qui pourrait en résulter pour le grand salon de l’évêché disparaît dans le projet modifié qui abaisse le niveau de la galerie [...]. Du reste, ce salon ne sert que rarement”* (sic !).
183. 30.03.1867.
184. Courriers au préfet et à l’évêque, 23.07.1867.
185. 20.09.1870.
186. Courriers au ministre des 05.12.1874 et 09.07.1875.
187. Voir Bettéga 1984, p. 34 à 38.

- 188.** L'une de ses préoccupations est " *d'abattre le plus implacable ennemi de la démocratie, l'Eglise*", (Chomel *et al.* 1976).
- 189.** Séances du Conseil Municipal des 01.09 et 02.12.1882.
- 190.** Projet du 31.10.1887 (A.N. F19 7713) et adjudication du 7.04.1888 (A.D.I. : 4V9).
- 191.** Projet du 14.12.1887 (A.N. : F19 7713).
- 192.** Edifiée de 1864 à 1870 par le même A. Berruyer.
- 193.** Cette église est érigée en basilique mineure par un décret du Vatican en 1952.
- 194.** À la même époque, l'Etat finance également la construction de la Maison de la Culture et le transfert du Musée Dauphinois dans l'ancien couvent Sainte-Marie-d'en-Haut restauré.
- 195.** Le maire de Grenoble envisage même de montrer les vestiges de l'enceinte romaine sous une dalle de verre traversant la place de part en part, mais cette solution s'avère irréalisable.
- 196.** Cette bâtisse austère, construite en 1770, n'a de château que le nom. Il s'agissait à l'origine d'une manufacture de dentelles de soie : "les blondes".
- 197.** L'ACMAD souhaite en effet disposer de la surface maximale pour réaliser son projet de musée.
- 198.** P. Frappat, 17 juin 1989.
- 199.** En 1996, le Conseil Général remet en question cette affectation et décide de consacrer la totalité du palais à un musée d'histoire et d'interprétation du patrimoine. Une partie des aménagements prévus initialement pour l'ACMAD ainsi que le Trésor de la Cathédrale doivent alors être revus.
- 200.** Seuls les électeurs du Centre-Ville et du quartier limitrophe de l'Ile-Verte sont appelés à se prononcer.
- 201.** Grand meuble à tiroirs pivotants destiné à ranger les chapes à plat.
- 202.** L. Bassette, affirme, sans préciser, qu'une cathédrale neuve et un évêché auraient été envisagés en bordure de la place d'Armes, aujourd'hui place de Verdun, au milieu du second Empire (Bassette 1966). Un document de 1836 atteste que l'édification d'une église au nord-est de cette nouvelle place a effectivement été envisagée, mais rien n'indique qu'il s'agissait du transfert de la cathédrale (Service Historique des Armées à Vincennes : Grenoble/carton 9).
- 203.** Voir notamment Joly 1991, p. 79.
- 204.** B. Queysanne et C. Verdillon, les Affiches, 02.02.1990.
- 205.** Néanmoins, en 1985 puis en 1989, J.-L. Taupin envisage la possibilité de reconstruire une partie des tribunes, pour restituer une communication entre la tribune nord et la tribune sud (Taupin 1989).

Annexe

Catalogue des monnaies antiques George B. Rogers

- 1 Dans leur ensemble, les monnaies de Grenoble ne présentent pas de problèmes particuliers, sauf pour les périodes 11 et 12 (274 à 294 ap. J.-C. et 294 à 317 ap. J.-C.) (cf. Gallia, 52, 1995, p. 248-256). En général, ces monnaies sont toujours assez rares en trouvailles de site (mais très fréquentes dans les trésors, car elles étaient thésorisées rapidement), particulièrement les grands bronzes argentés de la réforme de Dioclétien, représentés à Grenoble par les numéros 85-87. Il est tentant de mettre les monnaies de ces deux périodes 11 et 12 en rapport avec la construction du rempart et les travaux annexes. L'énorme quantité de monnaies de la période 10 (259 à 274 ap. J.-C.) par contre n'appelle pas de commentaire particulier, car elles appartiennent à la période de grande inflation ; elles sont toujours fréquentes sur les sites occupés aux III^e et IV^e s. Finalement, notons la présence d'un quinaire gaulois dit "de la vallée du Rhône", qui nous rappelle les origines gauloises de la ville.
- 2 **1. Quinaire gaulois :**
 Av. DVRNACO[S] - tête à dr.
 R/Cavalier à dr., pas de légende visible.
 Deroc, cavalier, groupe IV, 23 ou 24.
 Après 75 av. J.-C.
- 3 **2. As :**
 Av. [CAESAR] PONT [MAX] - tête à dr.
 R/[ROM ET AVG] - autel.
 RIC I² 230.
 Contremarque T sur la joue.
 15-10 av. J.-C.
- 4 **3. As :**
 Av. DIVVS AVGVSTVS PATER - tête radiée à g.
 R/PROVIDENT S C - autel.
 RIC I² (Tiberius) 81.
 22/23-30 ap. J.-C.

- 5 **4. As :**
 Av. DIVVS AVGVSTVS PATER - tête radiée à g.
 R/PROVIDENT S C - autel.
 RIC I² (Tiberius) 81.
 22/23-30 ap. J.-C.
- 6 **5. As :**
 Av. [DIVVS AVGVSTVS PATER] tête radiée à g.
 R/[PROVIDENT] S [C] - autel
 RIC I² (Tiberius) 81.
 Contremarque X sur l'autel.
 22/23-30 ap. J.-C.
- 7 **6. As :**
 Av. DIVVS AVGVSTVS PATER - tête radiée à g.
 R/PROVIDENT SC - autel.
 RIC I² (Tiberius) 81.
 22/23-30 ap. J.-C.
- 8 **7. As :**
 Av. [TI CLAV]DIVS CAESAR AVG PM TR [P IMP (P P)] - tête à dr.
 R/S C - Minerve.
 RIC I², 100 ou 116.
 41-54 ap. J.-C.
- 9 **8. As :**
 Av. Tête à dr.
 R/[VICTORIA NJAVA[LIS S C] - Victoire à dr.
 RIC II, 503 etc.
 71-78 ap. J.-C.
- 10 **9. As :**
 Av. [T CAES IMP] PON TR P COS [II(I) CENS] - tête à dr.
 R/S C - *Spes* à g.
 RIC II, 657 (a) ou 669.
 73-74 ap. J.-C.
- 11 **10. As :**
 Av. [IMP CAES DIVI VESP F DOMITIAN] AVG P M - tête à g.
 R/TR P COS V[III DES Villi PP] S C - Minerve à dr.
 RIC II, 242b.
 82 ap. J.-C.
- 12 **11. As :**
 Av. [IMP CAES] NERVA TRAIAN AVG GERM [...] - tête à dr.
 R/Figure assise à g.
 98-117 ap. J.-C.
- 13 **12. As :**
 Av. IMP [...] TRA-IAN AVG GE [...] - tête à dr.
 R/*Spes* à dr., regardant à dr.
 98-117 ap. J.-C.

- 14 **13. As :**
 Av. Buste d'Hadrien à dr.
 R/Type de MONETA AVGVSTA - *Moneta* debout à g.
 RIC II, 600.
 119-121 ap. J.-C.
- 15 **14. Dupondius :**
 Av. HA[DRIANVS]-AVGVSTVS - tête radiée à dr.
 R/COS III S C - *Salus* assis à g.
 RIC II, 657.
 125-128 ap. J.-C.
- 16 **15. As :**
 Av. HADRIANVS-AVGUSTVS - tête à dr.
 R/COS [...] I S C - *Minerva* à dr.
 RIC II, 664.
 125-128 ap. J.-C.
- 17 **16. As :**
 Av. HADRIANVS AV[GVSTVS] - tête à dr.
 R/Type de ADVENTVS AVG - *Roma* et Hadrien face à face.
 RIC II, 500.
 134-138 ap. J.-C.
- 18 **17. As :**
 Av. [IMP CAES T AEL HADR ANTONINVS AVG PIVS P P] - tête à dr. R/TR POT XIII-COS II
 S C IVSTITIA - la Justice à g.
 RIC III (*Pius*) 881a.
 150-151 ap. J.-C.
- 19 **18. Sesterce :**
 Av. LVCILLAE AVG-ANTONINI AVG F - buste drapé à dr. R/[D]IANA-LV-CIFE[RA] S C -
 Diane tenant flambeau.
 RIC III (Marc-Aurèle), 1735.
 164-180 ap. J.-C.
- 20 **19. Sesterce :**
 Av. CRISPINA A[VGVSTA] - buste à dr.
 R/[LAETITIA] S C - *Laetitia* à g.
 RIC III (*Commodus*), 669.
 180-183 + ap. J.-C.
- 21 **20. As :**
 Av. CRISPINA AVGVSTA - buste à dr.
 R/LAETITIA S C - *Laetitia* à g.
 RIC III (*Commodus*), 683.
 180-183+ ap. J.-C.
- 22 **21. Sesterce :**
 Av. IVLIA DO-MNA AVG - buste à dr.
 R/[VESTA] S C - *Vesta* assise à g.
 RIC IV, 1,843.
 193-196 ap. J.-C.

- 23 **22. Denarius :**
 Av. [... GET]A CAES P [...] - tête à dr.
 R/[...] AVGG - Figure assise à g.
 RIC IV, 1, (*Geta*), 8 ou 29.
 200-202 ap. J.-C.
- 24 **23. Sesterce :**
 Av. [IVLIA PIA FELIX AVG] - buste de *Julia Domna* à dr.
 R/[SAECVLI FELICITAS] S C - *Félicitas* à g.
 RIC IV, 1, 590.
 211-217 ap. J.-C.
- 25 **24. Sesterce :**
 Av. MAXIMUS CAES GERM - buste à dr.
 R/PRINCIPIIVVENTVTIS S C - *Maximus* debout à g. RIC IV, 2, 11.
 235-236 ap. J.-C.
- 26 **25. Antoninianus :**
 Av. IMP C POSTVMVS PF AVG - buste drapé et radié à dr.
 R/SA[LUS AVG] - *Salus* à g.
 RIC 85 ; Elmer 301.
 261 ap. J.-C.
- 27 **26. Antoninianus :**
 Av. GALLIENVVS AVG - tête radiée à dr.
 R/[IOVI] C-[ONSERVAT] - Jupiter à g. avec foudre.
 Emission dite "du 7e consulat".
 RIC V, 1, 210 ; Çanakkale 164.
 267-268 ap. J.-C.
- 28 **27. Antoninianus :**
 Av. GALLIENVVS AVG - tête radiée à dr. -K-.
 R/LIBERO CONS AVG - Panthère à g. /B.
 Emission dite "du bestiaire".
 RIC V, 1, 230 ; Çanakkale 284.
 267-268 ap. J.-C.
- 29 **28. Antoninianus :**
 Av. [GALLIE]NVS AVG - tête radiée à dr. -K-.
 R/[LIBE]RO CONS AVG - Panthère à g. /B.
 Emission dite "du bestiaire".
 RIC, V, 1, 230 ; Çanakkale 284.
 267-268 ap. J.-C.
- 30 **29. Antoninianus :**
 Av. GALLIENVVS AVG - tête radiée à dr. -K-.
 R/IOVI CONS AVG - Chèvre à g. /S.
 Emission dite "du bestiaire".
 RIC V, 1, 207 ; Çanakkale 512.
 267-268 ap. J.-C.
- 31 **30. Antoninianus :**
 Av. GALLIENVVS AVG - tête radiée à dr. -K-.
 R/[APOLLINI] CONS AVG - Centaure à dr. /Z.

Emission dite "du bestiaire".

RIC V, 1, 163 ; Çanakkale 537.

267-268 ap. J.-C.

32 **31. Antoninianus :**

Av. GALLIENVS AVG - tête radiée à dr.

R/[MERC]VRIO CONS AVG - hippocampe à dr.

Emission dite "du bestiaire".

RIC V, 1, 245 ; Çanakkale 644.

267-268 ap. J.-C.

33 **32. Antoninianus :**

Av. [IMP] GALLIENVS AVG - tête radiée à dr. RI DIANAE CONS AVG - Biche à g.

Emission dite "du bestiaire".

RIC V, 1,- ; Çanakkale 746

267-268 ap. J.-C.

34 **33. Antoninianus :**

Av [GA]LLIENVS... - tête radiée à dr.

R/[...] AVG.

Non identifiable.

261-268 ap. J.-C.

35 **34. Antoninianus :**

Av. IMP C CLAVDI[VS P F AVG] - tête radiée à dr. -F-.

R/VICTORIA AVG - Victoire à g.

RIC V, 1, 104 ; Çanakkale 1075.

2eme émission.

269 ap. J.-C.

36 **35. Antoninianus :**

Av. IMP C CLAVDIVS P F AVG - tête radiée à dr. -F-.

R/ANNONA AVG - Annone à g.

RIC V, 1, 18 ; Çanakkale 1222.

2eme émission.

269 ap. J.-C.

37 **36. Antoninianus :**

Av. [IMP C CLAVDIVS AVG] - tête radiée à dr. -F-. R/[GENIVS] EXERCII - figure debout à g.

RIC V, 1,48 ; Çanakkale 1425.

2eme émission.

269 ap. J.-C.

38 **37. Antoninianus :**

Av. IMP C CLAVDIVS P F AVG - tête radiée à dr. - ?-. R/IOVI VICTORI - Jupiter à g. tenant haste et foudre. RIC V, 1, 54 ; Çanakkale 1554.

2eme émission.

269 ap. J.-C.

39 **38. Antoninianus :**

Av. IMP C CLAVDIVS P F AVG - tête radiée à dr. -F- ?

R/FIDES EXERCII - Fides debout à g.

RIC V, 1,34 ; Çanakkale 1614.

2eme émission.

269 ap. J.-C.

40 **39. Antoninianus :**

Av. IMP C CLAVDIVS P F AVG - tête radiée à dr. -F-.

R/Figure debout à g. avec *cornucopia*.

1ere ou 2eme émission.

268-269 ap. J.-C.

41 **40. Antoninianus :**

Av. IMP C CLAVDIVS P F AVG - tête radiée à dr. -F-.

R/Figure debout à g.

1ere ou 2eme émission.

268-269 ap. J.-C.

42 **41. Antoninianus (cassé) :**

Av. IMP C CLAVDIVS P F AVG - tête radiée à dr.

R/Illisible.

1ere ou 2eme émission.

268-269 ap. J.-C.

43 **42. Antoninianus :**

Av. IMP CLAVDIVS AVG - tête radiée à dr. -K-.

R/AEQUIT[AS AVG] - Equité à g. avec balance et *cornucopia*. RIC V, 1, 15 ; Çanakkale 1878.

3eme émission.

269 ap. J.-C.

44 **43. Antoninianus :**

Av. IMP CLAVDIVS AVG - tête radiée à dr. -K-.

R/APOLLINI CO[NS] - Apollon debout à g. /H/.

RIC V, 1, 72 ; Çanakkale 2044.

3eme émission.

269 ap. J.-C.

45 **44. Antoninianus :**

Av. IMP CLAVDIVS AVG - tête radiée à dr. -F-.

R/Illisible.

3eme 4eme ou 5eme émission.

269-270 ap. J.-C.

46 **45. Antoninianus (faux) :**

Av. [...]ACBIS[...] - tête radiée de Claude II à dr.

R/PROVIDENTIA AVG - figure debout à g. avec *cornucopia*.

268-270 ap. J.-C.

47 **46. Antoninianus :**

Av. Tête radiée de Claude II à dr.

R/Illisible.

268-270 ap. J.-C.

48 **47. Antoninianus :**

Av. DIVO CLAVDIO - tête radiée à dr.

-K-. R/CONSECRATIO - aigle regardant à dr.

- RIC V, 1, 266 ; Çanakkale 2644.
270 ap. J.-C.
- 49 **48. Antoninianus :**
Av. Tête radiée de Claude II à dr.
R/[CONSECRATIO] - aigle regardant à dr.
RIC V, 1, 266 ; Çanakkale 2634 etc.
270 ap. J.-C.
- 50 **49. Antoninianus :**
Av. [DIVO] CLAUDIO - tête radiée à dr. -K-.
R/[CONSECRATIO] - aigle regardant à dr.
RIC V, 1, 266 ; Çanakkale 2634 etc.
270 ap. J.-C.
- 51 **50. Antoninianus :**
Av. DIVO CL[AVDIO] - tête radiée à dr. -K-.
R/[CONSECRATIO] - aigle ?
RIC V, 1, 266 etc.
270 ap. J.-C.
- 52 **51. Antoninianus :**
Av. DIVO CLAUDIO - tête radiée à dr. -K-.
R/CONSECRAT[IO] - autel flambant.
RIC V, 1, 261 ; Çanakkale 2707.
270 ap. J.-C.
- 53 **52. Antoninianus :**
Av. [DIV]O CL[AVDIO] - tête radiée à dr. -K-.
R/[CONSECRATIO] - autel flambant.
RIC V, 1, 261 ; Çanakkale 2707.
270 ap. J.-C.
- 54 **53. Antoninianus :**
Av. Tête radiée de Claude II à dr.
R/[CONSECRATIO] - autel.
RIC V, 1, 261 ; Çanakkale 2694 etc.
Diamètre 11 mm seulement.
270 ap. J.-C.
- 55 **54. Antoninianus :**
Av. [D]IVO CLA[VDIO] - tête radiée à dr.
R/Figure debout à g.
Hybride : avers de DIVO CLAUDIO et revers d'une autre émission.
270 ap. J.-C.
- 56 **55. Antoninianus :**
Av. Tête radiée de *Victorinus* ? à dr.
R/PA[X-AVG]-Pax debout à g.
268-270 ap. J.-C.
- 57 **56. Antoninianus :**
Av. [...] TETRICVS P F AVG - tête radiée à dr.
R/PAX AVG - Pax à g., gouvernail dans la main g., une couronne ? dans la main dr.

- De Witte, pl. XXXVI, 82.
270-273 ap. J.-C.
- 58 **57. Antoninianus :**
Av. [...] TETRICVS P F AVG - tête radiée à dr.
R/Figure debout à g.
270-273 ap. J.-C.
- 59 **58. Antoninianus :**
Av. [...TETRI]CVS A[...] - tête radiée à dr.
R/[...] AVG - figure debout à g.
270-273 ap. J.-C.
- 60 **59. Antoninianus :**
Av. [...TETRI]CVS P F AVG - tête radiée à dr.
R/SP[ES] AVGG - *Spes* à g.
RIC V,2, 132-133.
270-273 ap. J.-C.
- 61 **60. Antoninianus :**
Av. [...] TETR[ICVS...] - tête radiée à dr.
R/[SPES AV]GG - *Spes* à g.
RIC V,2, 132-133.
270-273 ap. J.-C.
- 62 **61. Antoninianus :**
Av. IMP TETR[ICVS...] - tête radiée à dr.
R/type de SPES AVGG, mais légende barbare.
270-273 ap. J.-C.
- 63 **62. Antoninianus :**
Av. Tête radiée de Tetricus I à dr.
R/[SALVS AVG(G)] - *Salus* à g. avec autel et serpent.
270-273 ap. J.-C.
- 64 **63. Antoninianus :**
Av. Tête radiée de Tetricus I à dr.
R/Figure debout à g. *Spes* ?
270-273 ap. J.-C.
- 65 **64. Antoninianus :**
Av. Tête radiée de Tetricus I à dr.
R/Figure debout.
Imitation barbare.
270-273 ap. J.-C.
- 66 **65. Antoninianus :**
Av. Tête radiée de Tetricus I à dr.
R/Illisible.
270-273 ap. J.-C.
- 67 **66. Antoninianus :**
Av. Tête radiée de Tetricus I ? à dr.
R/Figure debout à g. avec haste.

- Imitation barbare.
270-273 ap. J.-C.
- 68 **67. Antoninianus :**
Av. Légende fantaisiste - Tête radiée de Tetricus I ? à dr.
R/Légende fantaisiste - cruche.
Imitation barbare.
270-273 ap. J.-C.
- 69 **68. Antoninianus :**
Av. Tête radiée de Tetricus I à dr.
R/Figure debout à g. avec *cornucopia*.
270-273 ap. J.-C.
- 70 **69. Antoninianus :**
Av. C PIV ESV TETRICVS CAES - Tête radiée à dr.
R/SPES-AVGG - *Spes* à g.
RIC V, 2, 270
270-273 ap. J.-C.
- 71 **70. Antoninianus :**
Av. [...] ESV [...] - Tête radiée de Tetricus II à dr.
R/[PRINC IVVENT) - Prince debout a g.
RIC V, 2, 260.
270-273 ap. J.-C.
- 72 **71. Antoninianus :**
Av. C PIV [...] - Tête radiée de Tetricus II à dr.
R/[PAX] - AVG - *Pax* à g.
RIC V, 2, 248.
270-273 ap. J.-C.
- 73 **72. Antoninianus :**
Av. [...]V ESV [...] - Tête radiée de Tetricus II à dr.
R/illisible.
Imitation barbare.
270-273 ap. J.-C.
- 74 **73. Antoninianus :**
Av. Tête radiée à dr.
R/Figure debout à g. tenant *cornucopia*.
268-273 ap. J.-C.
- 75 **74. Antoninianus :**
Av. Tête radiée à dr.
R/illisible.
268-273 ap. J.-C.
- 76 **75. Antoninianus :**
Av. Tête radiée à dr.
R/illisible.
268-273 ap. J.-C.
- 77 **76. Antoninianus :**
Av. Tête radiée à dr.

- R/A[...] - figure debout à g. //A.
268-273 ap. J.-C.
- 78 **77. Antoninianus :**
Av. IMP C PROBUS P F AVG - buste radié à dr. -F-.
R/COMITI-PROBI AVG - Minerve à g. //I.
RIC V, 2, 69F.
276-282 ap. J.-C.
- 79 **78. Antoninianus :**
Av. [...] PF AVG-buste radié à dr.
R/[IOVI CONS]ERVAT AVGG - Jupiter debout à g.
Dioclétien ou Maximien.
C. 285 ap. J.-C.
- 80 **79. Antoninianus :**
Av. IMP C MAXIMIANVS P F AVG - buste radié et casqué à dr.
R/VIRT[VTI] AVGG - Victoire couronnant Hercule avec le lion.
RIC V, 2, 462 ; Bastien 233 (atelier de Lyon).
287-289 ap. J.-C.
- 81 **80. Antoninianus :**
Av. IMP C MAX[IMIANVS P F] AVG - buste radié et casqué à dr.
R/VIRTVTI AVGG - Hercule étranglant le lion de Némée.
RIC V, 2,- ; Bastien 215 (atelier de Lyon).
287-289 ap. J.-C.
- 82 **81. Antoninianus :**
Av. IMP MAXIMIANVS AVG - buste radié à dr., tenant sceptre.
R/PAX-AVGG - Pax à g., tenant victoire sur globe.
RIC V, 2, 399.
290-294 ap. J.-C.
- 83 **82. Antoninianus :**
Av. Buste radié à dr.
RI Illisible.
D'après sa taille, après la réforme d'Aurélien.
- 84 **83. Néo-antoninianus :**
Av. IMP C C VAL DIOCLETIANVS P F AVG - buste radié à dr.
R/VOT/XX dans une couronne-S.
RIC VI (*Ticinum*), 36a.
299 ap. J.-C.
- 85 **84. Néo-antoninianus :**
Av. IMP C C VAL DIOCLETIANVS P F AVG - buste radié à dr.
R/VOT/XX dans une couronne-P.
RIC VI (*Ticinum*), 38a.
299 ap. J.-C.
- 86 **85. Follis de la réforme :**
Av. CONSTANTIVS NOB C - buste à dr. -B5-.
R/GENIO POPVLI ROMANI - *Genius* debout à g. /B/PLC.

- RIC VI (Lyon) 164a.
301-303 ap. J.-C.
- 87 **86.** Follis de la réforme :
Av. MAXIMIANVS NOB CAES - buste à dr. -B1-.
R/SACRA MON VRB AVGG ET CAESS NN - *Moneta* debout à g. /*/RQ.
RIC VI (Rome) 104b.
302-303 ap. J.-C.
- 88 **87.** Follis de la réforme :
Av. CONSTANTIVS NOB C-buste à dr. -B5-.
R/GENIO POPVLI ROMANI - *Genius* debout à g. //RIC VI (Londres), 33.
C. 303 ap. J.-C.
- 89 **88.** Follis (fraction) :
Av. CONSTANTINVS AVG-buste à dr. -B4-.
R/SOLI IN-VICTO - *Sol* à g. //PTR.
RIC VI (Trêves) 899.
310-311 ap. J.-C.
- 90 **89.** Follis de la quatrième réduction :
Av. CONSTANTINVS P F AVG - buste à dr. -B5-.
R/[MARTI CON]-SERVATORI - Mars à dr. //TT.
RIC VII (*Ticinum*) 6.
313 ap. J.-C.
- 91 **90.** Follis de la cinquième réduction :
Av. IMP LICINIVS P F AVG - buste à dr. -B4-.
R/SOLI INV-I-CTO COMITI - *Sol* à g. R/F/RT.
RIC VII (Rome) 3.
313 ap. J.-C.
- 92 **91.** Follis de la cinquième réduction :
Av. IMP LICINIVS P F AVG - buste à dr. -B4-.
RI GENIO POPVLI ROMANI - *Genius* debout à g. T/F/PTR.
RIC VII (Trêves) 57.
313-315 ap. J.-C.
- 93 **92.** Follis de la cinquième réduction :
Av. IMP CONSTANTINVS P F AVG - buste à dr. -B4-.
R/SOLI IN-VI-CTO COMITI - *Sol* à dr. //PARL.
RIC VII (Arles) 44.
313-315 ap. J.-C.
- 94 **93.** Follis de la cinquième réduction :
Av. IMP CONSTANTINVS AVG - buste à dr. -B5-.
R/SOLI INVI-C-TO COMITI - *Sol* à g. T/F/PLG.
RIC VII (Lyon) 20.
314-315 ap. J.-C.
- 95 **94.** Follis de la cinquième réduction :
Av. IMP CONSTANTIN VS AVG - buste à dr. -B5-.
R/SOLI INVI-CTO COMITI - *Sol* à g. [T]/F/PLG.

- RIC VII (Lyon) 20.
314-315 ap. J.-C.
- 96 **95.** Follis de la cinquième réduction :
Av. IMP CONSTANTIN VS P F AVG - buste à dr. -B5-.
RI SOLI INVI-C-TO COMITI - Sol à g. */PT.
RIC VII (*Ticinum*) 8.
314-315 ap. J.-C.
- 97 **96.** Follis de la cinquième réduction :
Av. IMP CONSTANTINVS P F AVG - buste à dr. -B3-.
RI SOLI IN-VI-CTO COMITI - Sol à dr. T*/F/PARL.
RIC (Arles) 84.
316 ap. J.-C.
- 98 **97.** AE3 :
Av. IMP CONSTANTIN VS MAX AVG - buste à dr. -D6-.
R/VICTORIAE LAETAE PRINC PERP VOT/PR - deux Victoires. */STR.
RIC VII (Trèves) 213.
319 ap. J.-C.
- 99 **98.** AE3 :
Av. IMP CONSTANTINVS MAX AVG - buste à dr. -D6-.
RI VICTORIAE LAETAE PRINC PERP VOT/PR - deux Victoires. */STR.
RIC VII (Trèves) 213 (mais légende de revers ininterrompue).
319 ap. J.-C.
- 100 **99.** AE3 :
Av. IMP CONSTANTINVS MAX AVG - buste casqué à dr.
RI VICTORIAE LAETAE PRINC PERP VOT/PR - deux Victoires.
318-320 ap. J.-C.
- 101 **100.** AE3 :
Av. Buste casqué à g.
R/type de VICTORIAE LAETAE PRINC PERP VOT/PR - deux Victoires.
318-320 ap. J.-C.
- 102 **101.** AE3 (imitation) :
Av. CONSTANTINVS MAX AVG - buste casqué à g.
RI VICTODIAE [sic] LAETAE PRINC PERP VOT/PR - deux Victoires.
318-320 ap. J.-C.
- 103 **102.** Follis de la cinquième réduction :
Av. CONSTAN-TINVS AVG - buste casqué à dr. -D2-.
R/VIRTVS EXERCIT - étendard avec VOT/XX et deux captifs. //.PTR.
RIC VII (Trèves) 258.
320 ap. J.-C.
- 104 **103.** Follis de la cinquième réduction :
Av. [...] CRISPVS NOB CA[...] _ buste à g. -G81-
RI VIRTVS EXERCIT - étendard avec VOT/XX et deux captifs.
Probablement RIC VII (Trèves) 269.
320 ap. J.-C.

- 105 **104.** Follis de la cinquième réduction :
 Av. IMP LICINI-VS AVG - buste à dr. -B1-.
 RI D N LICINI AVGVSTI VOT/XX dans couronne. //S(* dans croissant) A. RIC VII (Arles)
 240.
 321 ap. J.-C.
- 106 **105.** Follis de la cinquième réduction :
 Av. LICINIVS IVN NOB C - buste à dr. -B4-.
 R/CESARVM NOSTRORVM VOT/V dans couronne. //RQ.
 RIC VII (Rome) 235.
 321 ap. J.-C.
- 107 **106.** Follis de la cinquième réduction :
 Av. CONSTA-NTINVS AVG - buste à dr. -BI-.
 RI D N CONSTANTINI MAX AVG VOT//XX dans couronne. //R[P].
 RIC VII (Rome) 237.
 321 ap. J.-C.
- 108 **107.** Follis de la cinquième réduction :
 Av. CRISPVS NOBIL C - buste à g. -D11-,
 RI BEATA TRAN-QVILLITAS - autel avec VOT/IS XX. P/A/PLON.
 RIC VII (Londres) 209.
 321 ap. J.-C.
- 109 **108.** Follis de la cinquième réduction :
 Av. CONSTAN-TINVS AVG - buste à dr. -K3-.
 R/BEATA TRAN-QVILLITAS - autel avec VOT/IS XX. //PTR.
 RIC VII (Trèves) 342.
 322 ap. J.-C.
- 110 **109.** Follis de la cinquième réduction :
 Av. IVL CRISPVS NOB CAES - buste à g. -G51-.
 R/BEATA TRAN-QVILLITAS - autel avec VOT/IS XX. //STR..
 RIC VII (Trèves) 347.
 322 ap. J.-C.
- 111 **110.** Follis de la cinquième réduction :
 Av. CRISPVS NOBIL C - buste à g. -G81-.
 R/ BEATA TRA-NQLITAS - autel avec VOT/IS XX. //**
 RIC VII (Londres) 279.
 323-4 ap. J.-C.
- 112 **111.** Follis de la cinquième réduction :
 Av. CONSTA-NTINVS AG - buste à dr. -B1-.
 R/SARMATIA-DEVICTA - Victoire marchant à dr. //PLON (croissant). RIC VII (Londres)
 290.
 323-324 ap. J.-C.
- 113 **112.** Follis de la cinquième réduction :
 Av. CONSTAN-TINVS AG - buste à dr. -B1-.
 R/ SARMATIA-DEVICTA - Victoire marchant à dr. C//PLG (croissant). RIC VII (Lyon)
 214.
 323-324 ap. J.-C.

- 114 **113.** Follis de la cinquième réduction :
 Av. CONSTANTINVS AVG - buste à dr. -B 1-.
 R/ PROVIDEN-TIAE AVGG - porte de camp//RQ.
 RIC VII (Rome) 264.
 324-325 ap. J.-C.
- 115 **114.** Follis de la cinquième réduction :
 Av. FL IVL CONSTANTIVS NOB C - buste à g. -B41-.
 R/ PROVIDEN-TIAE CAESS - porte de camp//STR (point dans croissant). RIC VII (Trèves) 480.
 326 ap. J.-C.
- 116 **115.** Follis de la cinquième réduction :
 Av. [CO]NSTANTINVS [...] - buste à dr.
 R/ GLORIA [ROMANORVM]-Rome assise à g. sur un bouclier.
 RIC VII (Constantinople) 17 ou 23-24.
 327-328 ap. J.-C.
- 117 **116.** Follis de la cinquième réduction :
 Av. CONSTANTI-[NVS MAX AVG] - buste à dr. -B4-.
 R/ [GLORIA EXERCITVS] - deux soldats, deux étendards. //PLC.
 RIC VII (Lyon) 237.
 330-331 ap. J.-C.
- 118 **117.** Follis de la cinquième réduction :
 Av. CONSTANTINVS IVN NOB C-buste à dr. -B5-.
 R/GLOR-IA EXERC-ITVS - deux soldats, deux étendards. //PLC.
 RIC VII (Lyon) 238.
 330-331 ap. J.-C.
- 119 **118.** Follis de la cinquième réduction :
 Av. CONSTANTI-NVS MAX AVG - buste à dr. -E8
 R/GLOR-IA EXERC-ITVS - deux soldats, deux étendards. //RBP.
 RIC VII (Rome) 328.
 330-331 ap. J.-C.
- 120 **119.** Follis de la cinquième réduction :
 Av. VRBS ROMA - buste à g.
 R/Louve et jumeaux. ///●SG.
 RIC VII (Lyon) 247.
 A noter que sur la page 138 de RIC VII, une erreur typographique a fait disparaître le point devant SLG.
 322 ap. J.-C.
- 121 **120.** Follis de la cinquième réduction :
 Av. CONSTAN-TINOPOLIS - buste à g.
 R/Victoire sur proue. //BSIS.
 RIC (Siscia) 224.
 330-333 ap. J.-C.
- 122 **121.** Follis de la cinquième réduction :
 Av. CONSTAN-TINOPOLIS - buste à g.
 R/Victoire sur proue. *//AQP.

- RIC VII (Aquileia) 129.
334-335 ap. J.-C.
- 123 **122.** Follis de la cinquième réduction :
Av. CONSTANTINVS IVN NOB C - buste à dr. -B5-.
R/GLOR-IA EXERC-ITVS - deux soldats, deux étendards. //R*S.
RIC VII (Rome) 364.
335-336 ap. J.-C.
- 124 **123.** Follis de la cinquième réduction :
Av. CONSTAN-TINOPOLIS - buste à g.
R/Victoire sur proue. //SMK.
Atelier de Cysicus.
330-335 ap. J.-C.
- 125 **124.** Follis de la cinquième réduction :
Av. CONSTANTINVS IVN NOB C - buste à dr. -B4-.
R/GLOR-IA EXERC-ITVS - deux soldats, deux étendards. ///■ R ■.
330-335 ap. J.-C.
- 126 **125.** Follis de la sixième réduction :
Av. [VRBS] ROMA - buste à g.
R/Louve et jumeaux. //PLG.
RIC VII (Lyon) 275.
La symétrie de la marque d'atelier suggère qu'il y avait un autre caractère devant PLG, peut-être un astérisque ; dans ce cas, il pourrait être une pièce inédite de la série RIC VII (Lyon) 280-2.
335 ap. J.-C.
- 127 **126.** Follis de la sixième réduction :
Av. CONSTANTINVS IVN N C - buste à dr. -B5-.
R/GLOR-IA EXERC-ITVS - deux soldats, un étendard. //●TRS●.
RIC VII (Trèves) 591.
335-337 ap. J.-C.
- 128 **127.** Follis de la sixième réduction :
Av. CONSTANTINVS IVN NOB C - buste à dr. -B5-.
R/GLOR-IA EXERC-ITVS - deux soldats, un étendard. //SMTS[B].
RIC VII (Thessalonique) 223.
336-337 ap. J.-C.
- 129 **128.** Follis de la sixième réduction :
Av. CONSTANTINVS IVN NOB C - buste à dr. -B5-.
R/GLOR-IA EXERC-ITVS - deux soldats, un étendard. //(palme)SLG. RIC VII (Lyon) 286.
337 ap. J.-C.
- 130 **129.** Follis de la sixième réduction :
Av. CONSTANTIVS AVG-buste à dr. -B5-.
R/GLOR-IA EXERC-ITVS - deux soldats, un étendard. (Chi-rho)/PLG.
LRBC 242 ; RIC VIII (Lyon) 8.
337 ap. J.-C.
- 131 **130.** Follis de la sixième réduction :
Av. [CONSTAN]-TINOPOLIS - buste à g.

R/Illisible

335-340 ap. J.-C.

132 **131.** Follis de la sixième réduction :

Av. CONSTANTINVS [...] - buste à dr.

R/[GLORI]A EXER[CITVS] - deux soldats, un étendard.

335-340 ap. J.-C.

Très petit module (11 mm).

133 **132.** Follis de la sixième réduction :

Av. Tête voilée à dr.

R/Type de AETERNA PIETAS - Constantin I debout à dr.

LRBC 238 ; RIC VIII (Lyon) 1-2.

337-341 ap. J.-C.

134 **133.** AE3 :

Av. CONSTANS-P F AVG - buste à dr.

R/VICTORIAE DD AVGG Q NN - deux Victoires. MA/■ARL.

LRBC 456 ; RIC VIII (Arles) 81.

347-348 ap. J.-C.

135 **134.** AE3 :

Av. Buste à dr.

R/VICTO[RIAE DD AVGG Q NN] - deux Victoires. P/ARL.

LRBC 447-450 ; RIC VIII (Arles) 83-87.

347-348 ap. J.-C.

136 **135.** AE3 :

Av. Buste à dr.

R/[VICTORIAE DD AVGG Q NN] - deux Victoires.

347-348 ap. J.-C.

137 **136.** AE3 :

Av. D N CONSTAN-TIVS PF AVG - buste à dr.

R/FEL TEMP REPARATIO - Empereur sur galère. //SLG.

LRBC 193 ; RIC VIII (Lyon) 95.

348-350 ap. J.-C.

138 **137.** AE2 :

Av. D N MAGNEN-TIVS PF AVG - buste nu à dr.

R/ VICTORIAE DD NN AV CAES [sic] VOT/V/MVLT X - deux Victoires//PAR.

LRBC- ; RIC VIII (Arles) cf. 186 ; Bastien, Magnence, cf. 274.

350-353 ap. J.-C.

Le graveur a commencé par graver les lettres VICTORIAE DD NN AVG E, puis a vu qu'il n'avait pas assez de place pour compléter la légende normale. Il a donc converti AVG E en AV CAES ; il existe des traces très nettes d'une lettre E sous la lettre A.

139 **138.** AE3 :

Av. buste à dr.

R/[FEL TEMP]-REPARATIO - cavalier. //RP.

LRBC 677-679 ; RIC VIII (Rome) 272-274.

352-355 ap. J.-C.

140 **139.** AE3 :

AV ; D N CONSTAN-TIVS P F AVG - buste à dr.

R/SPES REI-PVBLICE - Spes debout à g. VAL//PCON.
 LRBC 461 ; RIC VII (Arles) 277.
 355-360 ap. J.-C.

141 **140.** Silique :

Av. D N CONSTAN-TIVS P F AVG - buste à dr.
 R/VICTORIA-DD NN AVG - Victoire marchant à g. //LVG.
 RIC VIII (Lyon) 214.
 360-363 ap. J.-C.

142 **141.** AE3 :

Av. D N VALEN-S PF AVG - buste à dr.
 R/ SECVRITAS-REIPVBLIC AE - Victoire marchant à g. //LVG.P.
 LRBC 277 ; RIC IX (Lyon) 12.
 364-367 ap. J.-C.

143 **142.** AE3 :

Av. buste de Valentinien I ou Valens à dr.
 R/[GLORIA ROMANORVM] - Empereur avec *labarum* et captif.
 364-378 ap. J.-C.

144 **143.** AE4 :

Av. D N MAG MAXI-MVS P F AVG - buste à dr.
 R/SPES RO-MA-NORVM - porte de camp. //PCON.
 LRBC 560 ; RIC IX (Arles) 89a.
 387-388 ap. J.-C.
 LRBC 560 donne la légende 1 (MA-XIMVS) alors que le RIC XI donne MAXI-MVS (légende 3 du LRBC), ce qui est aussi le cas de notre spécimen décrit ici. Il doit s'agir d'une erreur typographique dans le LRBC.

145 **144.** AE4 :

Av. Buste à dr.
 R/[SPES RO-MA-NORVM] - porte de camp. //SMTR.
 LRBC 156-158 ; RIC IX (Trèves) 87a-c.
 387-388 ap. J.-C.

146 **145.** AE4 :

Av. D N VALENTINI-ANVS P F AVG - buste à dr.
 R/VICTOR-IA AVGGG - Victoire à g. //LVGS.
 LRBC 389 ; RIC IX (Lyon) 44b.
 388-392 ap. J.-C.

147 **146.** AE4 :

Av. D N [VAL]ENTINI-ANVS P F AVG - buste à dr.
 R/Illisible.
 388-392 ap. J.-C.

148 **147.** AE4 : diamètre 14mm.

Av. buste à dr.
 R/Corrodé.
 388-402 ap. J.-C.

149 **148.** AE4 : diamètre 13mm.

Av. Buste à dr.

- R/Corrodé.
388-402 ap. J.-C.
- 150 **149.** AE4 : diamètre 12mm.
Av. Buste à dr.
R/Corrodé.
388-402 ap. J.-C.
- 151 **150.** AE4 ; diamètre 13mm.
Av. Buste à dr.
R/Figure debout 388-402 ap. J.-C.
- 152 **151.** Denarius (fourré) :
Av. Corrodé.
R/[...] COS-[...] - figure debout à g.
Non identifiable.
- 153 **152.** As :
Av. Tête laurée à dr.
R/Figure debout ?
Non identifiable.
- 154 **153.** Fragment de monnaie du Haut Empire ? :
Non identifiable.
- 155 **154.** AE 3 : diamètre 17 mm.
Av. Corrodé.
R/Corrodé.
Non identifiable (Quadrans Julio Claudien possible).
- 156 **155.** PB : diamètre 13mm.
Av. Corrodé.
R/Corrodé.
Non identifiable.
- 157 **156.** PB : diamètre 13mm.
Av. Corrodé.
R/Corrodé.
Non identifiable, peut-être AE4.
- 158 **157.** PB : diamètre 14mm.
Av. Corrodé.
R/Corrodé.
Non identifiable, peut-être AE4.
- 159 **158.** PB : diamètre 10mm.
Av. Corrodé.
R/Corrodé.
Non identifiable, peut-être AE4.
- 160 **159.** PB : diamètre 9mm.
Av. Corrodé.
R/Corrodé.
Non identifiable, peut-être AE4.
- 161 **160.** PB : diamètre 10mm.
Av. Corrodé.

- R/Corrodé.
Non identifiable, peut-être AE4.
- 162 **161.** PB : diamètre 9 mm.
Av. Corrodé.
R/Corrodé.
Non identifiable.
- 163 **162.** PB : diamètre 9 mm.
Av. Corrodé.
R/Corrodé.
Non identifiable.
- 164 **163.** PB : diamètre 8 mm.
Av. Corrodé.
R/Corrodé.
Non identifiable.
- 165 **164.** PB : diamètre 8 mm.
Av. Corrodé.
R/Corrodé.
Non identifiable.
- 166 **165.** PB : diamètre 6 mm.
Av. Corrodé.
R/Corrodé.
Non identifiable.
- 167 **166.** Débris :
Non identifiable.
- 168 **167.** As : 7,73g.
Av. Invisible - pièce pliée en deux.
R/[P]ONTIF[...] S C.
RIC I² (Tibère), 43.
L'identification dépend de la taille et de la position du mot PONTIF par rapport aux lettres S C.
22-23 ap. J.-C.
- 169 **168.** As : 9,71g.
Av. IMP CAES DOM IT AVG GERM COS XIII CENS PER PP - tête à dr.
R/Limé à plat.
88-89 ap. J.-C.
- 170 **169.** Dupondius : 7,74g.
Av. Buste radié à dr., probablement d'Antonin le Pieux.
R/Illisible.
138-161 ap. J.-C.
- 171 **170.** Antoninianus : 2,80g.
Av. COR SALONINA AVG - buste à dr. sur un croissant.
R/[IVNON]I CONS AVG-biche à g. /Δ.
Emission dite "du bestiaire".
RIC V, 1, 16 ; Çanakkale 391.
267-268 ap. J.-C.

- 172 **171.** Antoninianus : 3,21g.
 Av. GALLIENVS AVG-tête radiée à dr. -K-.
 R/DIANAE CONS AVG - Biche à dr. /Σ.
 Emission dite "du bestiaire".
 RIC V, 1, 177 ; Çanakkale 439.
 267-268 ap. J.-C.
- 173 **172.** Antoninianus : 2,92g.
 Av. IMP C CLAVDIVS AVG-tête radiée à dr. -F-.
 R/PROVIDENT AVG Providence à g.
 RIC V, 1, 91 ; Çanakkale 1702.
 269 ap. J.-C.
- 174 **173.** Antoninianus : 1,15g.
 Av. Tête radiée de Claude II à dr.
 R/Figure debout à g. tenant *cornucopia*.
 268-270 ap. J.-C.
- 175 **174.** Antoninianus : 0,64 g.
 Av. Tête radiée de Claude II à dr.
 R/[CONSEC]RATIO - aigle regardant à dr.
 RIC V, 1, 266 ; Çanakkale 2634.
 270 ap. J.-C.
- 176 **175.** Antoninianus : 1,76g.
 Av. DIVO[CLAVDIO] - tête radiée à dr.
 R/CONSECRATIO - aigle regardant à g.
 RIC V, 1, 266 ; Çanakkale 2692.
 270 ap. J.-C.
- 177 **176.** Antoninianus : 1,23 g.
 Av. [DIVO CLAVDIO] - tête radiée à dr.
 R/CONS[ECRATIO] - autel flambant.
 RIC V, 1, 261 ; Çanakkale 2707.
 270 ap. J.-C.
- 178 **177.** Antoninianus : 0,81g.
 Av. [D]IVO CLAV[DIO] - tête radiée à dr.
 R/CON[SECRATIO] - autel flambant.
 RIC V, 1, 261 ; Çanakkale 2707.
 270 ap. J.-C.
- 179 **178.** Antoninianus : 2,26g.
 Av. Tête radiée de Victorinus ou Tétricus I à dr.
 R/Figure debout à g. avec *cornucopia*.
 267-273 ap. J.-C.
- 180 **179.** Antoninianus : 1,74 g.
 Av.[...TETRI]CVS CAES - tête radiée à dr.
 R/[SPE]S-PUB[LICA]-*Spes* à g.
 RIC V, 2, 272-4.
 270-273 ap. J.-C.
- 181 **180.** Follis de la quatrième réduction : 3,60g.
 Av. IMP CONSTANTINVS P F AVG - buste à dr. -B3-.

- R/SOLI INV[ICTO C]OMITI - *Sol* à g. F/T/PLG.
RIC VI (Lyon) 307.
309-310 ap. J.-C.
- 182 **181.** Follis de la cinquième réduction : 2,50g.
Av. IMP CONSTANTINVS AVG - buste à dr. -B3-.
R/SOLI INVI-C-TO COMITI - *Sol* à g. TF/*/PLG.
RIC VII (Lyon) 32.
315-316 ap. J.-C.
- 183 **182.** Follis de la cinquième réduction : 1,72g.
Av. IMP CONSTANTINVS AVG - buste à dr. -B5-.
R/SOLI INVICTO COMITI - *Sol* à g. TF/*/PLG].
RIC VII (Lyon) 34.
315-316 ap. J.-C.
- 184 **183.** Follis de la cinquième réduction : 3,23g.
Av. IMP LICINIVS P F AVG - buste à dr. -B5-.
R/GENIO POP-ROM - *Genius* à g. T/F/BTR.
RIC VII (Trèves) 121.
316 ap. J.-C.
- 185 **184.** Follis de la cinquième réduction : 2,57g.
Av. IMP CONSTANTINVS AVG - buste à dr. -B5-.
R/SOLI INVIC-TO COMITI - *Sol* à g. A/S/PLG.
RIC VII (Lyon) 53.
316 ap. J.-C.
- 186 **185.** Follis de la cinquième réduction : 2,97g.
Av. IMP CONSTAN-TINVS AVG - buste à dr. -B 1-.
R/PROVIDEN-TIAE [AVGG] - porte de camp//STR.
RIC VII (Trèves) 461 ou 475.
326 ap. J.-C.
- 187 **186.** Follis de la septième réduction : 1,55g.
Av. CONSTANTINVS IVN N C - buste à dr. -B5-.
R/GLOR-IA EXERC-ITVS - deux soldats, un étendard. //SMHB.
RIC VII (Héraclée) 151.
336-337 ap. J.-C.
- 188 **187.** AE3 : 1,20g.
Av. CONSTANTI-VS P F AVG - buste à dr.
R/VICTORIAE DD AVGG Q NN - deux Victoires. G/PARL.
LRBC 444 ; RIC VIII (Arles) 72.
347-348 ap. J.-C.
- 189 **188.** AE3 : 2,02g.
Av. D N CONSTANT-IVS P F AVG - buste à dr.
R/SPES REI-PVBLICE - *Spes* debout à g. //■ ■ ■.
355-361 ap. J.-C.
- 190 **189.** AE4 : 1,71g.
Av. Buste à dr.

R/Illisible C.
388-402 ap. J-C.

191 **190.** AE4 :0,82g.
Av. Buste à dr.
R/Illisible.
C. 388-402 ap. J.-C.

192 **G. B. R.**

Bibliographie

Alduc-le-Bagousse, Sansilbano-Collilieux 1991 : ALDUC-LEBAGOUSSE (A.), SANSILBANO-COLLILIEUX (M.) — Milieu urbain, milieu rural : le monde des vivants et des morts du haut Moyen Age en Poitou et en Basse Normandie, apports de l'anthropologie .In : Buchet (L.) dir .*Ville et campagne en Europe occidentale (Ve - XIIIe s.)*, Actes des 5e Journées d'Anthropologie, (Dossier de Documentation Archéologique n° 14), Paris, CNRS, 1991, p. 83-101.

Colardelle, Montjoye 1982 : COLARDELLE (M.), MONTJOYE (A. de) — Grenoble (Isère), quartier épiscopal .*Archéologie médiévale*, t. XII, 1982, p. 308-309.

Arlaud et al. 1994 : ARLAUD (C.), BURNOUF (J.), BRAVARD (J.-P.) LUROL (J.-M.), VEROT-BOURRELY (A.)— *Lyon, Saint-Jean, les fouilles de l'îlot Tramassac*, Lyon, Service régional de l'Archéologie, DARA n° 10, Archéologie et Métropolitain, série Lyonnaise n° 4, 1994.

Aubrun 1986 : AUBRUN (M.) — *La paroisse en France, des origines au XVe S.*, Paris, Picard, 1986.

Baffert 1903 : BAFFERT (Abbé P.) — *Alfred Berruyer, Architecte dauphinois (1819-1901), sa vie - son oeuvre*, Vallier, Grenoble, 1903.

Barral i Altet 1987 : BARRAL I ALTET (X.) — Le décor monumental .In : *Le paysage monumental de la France autour de l'an mil*, Paris, Picard, 1987, p. 115-137.

Barruol 1992 : BARRUOL (G.) — *Dauphiné roman*. Zodiaque, (La Nuit des Temps, n° 77), 1992.

Bassette 1936 : BASSETTE (L.) — *La cathédrale Notre-Dame et l'église Saint-Hugues de Grenoble*, Grenoble, 1936.

Bassette 1938 : BASSETTE (L.) — *La cathédrale Notre-Dame et l'église Saint-Hugues de Grenoble*, Ass .N-D des Bonnes Lectures, Grenoble, 1938.

Bassette 1966 : BASSETTE (L.) — *La cathédrale Notre-Dame et l'église Saint-Hugues de Grenoble*, *Semaine Religieuse*, Grenoble, 5 et 12 mai 1966.

Bassette 1968 : BASSETTE (L.) — *La cathédrale Notre-Dame et son cloître*, *Le Vieux Grenoble, ses pierres et son âme*, t. 2, Roissard, Grenoble, 1968.

Béal 1983 : BÉAL (J.-C.) — *Catalogue des objets de tabletterie du Musée de la Civilisation Gallo-romaine de Lyon*, Lyon, 1983. Thèse de 3 ème cycle, Univ. Lyon III, 2 vol.

Berlioz 1987 : BERLIOZ (J.) — 1219 : la catastrophe du lac d'Oisans .*L'Histoire*, n° 103, 1987, p. 86 et ss.

Bernardi 1995 : BERNARDI (Ph.) — *Métiers des bâtiments et techniques de construction à Aix-en-Provence à la fin de l'époque gothique (1400-1550)*, Aix-en-Provence, Publication de l'Univ. de Provence, 1995.

Bessac 1987 : BESSAC (J.-C.) — Matériaux de construction de l'enceinte augustéenne de Nîmes .In : *Les enceintes augustéennes dans l'Occident romain (France, Italie, Espagne, Afrique du Nord)*. Actes du colloque international de Nîmes. 9-12 octobre 1985. Nîmes, numéro spécial du *Bull. de L'Ecole Antique de Nîmes*, 1987, p. 25-38.

Bettega 1984 : BETTEGA (V.), REYMOND (R.) — *La grande aventure du pèlerinage de La Salette de 1846 à nos jours*, Dardelet, Grenoble, 1984.

Blaizot 1996a : BLAIZOT (F.) — Le cimetière non stratifié en contexte urbain : les limites de l'objet d'étude comme fondement de la stratégie de recherche. Colloque du GDR 742 du CNRS "Méthodes d'études des sépultures : du terrain à l'interprétation des ensembles funéraires" .*Bull. et Mém. de la Société d'Anthropologie de Paris*, 1996, n.s., t.8, 3-4, p. 141-156.

Blaizot 1996b : BLAIZOT (F.) — L'apport des méthodes de la paléo-anthropologie funéraire à l'interprétation des os en situation secondaire dans les nécropoles historiques-problèmes relatifs au traitement et à l'interprétation des amas d'ossements -*Archéologie Médiévale*, tome XXVI, p. 1-22.

Blaizot 1998 : BLAIZOT (F.) — Résultats discordants d'analyses radiocarbone effectuées sur une nécropole, interprétée comme un ensemble de catastrophe à Grenoble (Isère, France). ^{3rd} International Symposium ^{14C} and Archeology, Lyon 1998. Sup .*Revue Archéométrie*, à paraître.

Blanchard 1911 : BLANCHARD (R.) — *Grenoble : étude de géographie urbaine*, Grenoble, 1911.

Blanchet 1907 : BLANCHET (A.) — *Les enceintes romaines de la Gaule*, Paris, 1907.

Blet et al. 1938 : BLET (H.), ESMONIN (E.), LETONNELIER (G.) — *Le Dauphiné, recueil de textes historiques*, Grenoble, 1938.

Boissavit-Camus, Zadora-Rio (1996) : BOISSAVIT-CAMUS (B.), ZADORA-RIO (E.) — L'organisation spatiale des cimetières paroissiaux .In : Galinié (H.), Zadora-Rio (E.) dir. : *Archéologie du cimetière chrétien*. Actes du 2e colloque A.R.C.H.E.A.. Orléans, 29 sept. - 1er oct. 1994. Supp. n° 11 à la *Revue Archéologique du Centre de la France*, Tours, 1996, p. 49-53.

Bonnefous 1839 : BONNEFOUS (E.) — *Notice Historique et descriptive sur Notre-Dame de Grenoble*, Baratier frères, Grenoble, 1839.

Bonnet 1986 : BONNET (Ch.) — *Genève aux premiers temps chrétiens*, Genève, 1986.

Bonnet, Perinetti 1986 : BONNET (Ch.), PERINETTI (R.) — *Aoste aux premiers temps chrétiens*, Aoste, 1986.

Bonnet 1989 : BONNET (Ch.) — Baptistères et groupes épiscopaux d'Aoste et de Genève : évolution architecturale et aménagements liturgiques .In : *Actes du XIe Congrès International d'Archéologie Chrétienne*, Rome, Ecole Française de Rome, 1989, vol. II, p. 1407-1426.

Bonnet 1993 : BONNET (Ch.) — *Les fouilles de l'ancien groupe épiscopal de Genève (1976-1993)*, (Cahiers d'archéologie genevoise I), Genève, 1993.

Bonnet 1995 : BONNET (Ch.) — Le baptistère, les fouilles archéologique de 1989-1991 .In : Sapin (Ch.) dir. : *La cathédrale de Nevers, du baptistère paléochrétien au chevet roman (VI-XIe s.)*, Paris, Société Française d'Archéologie, 1995, p. 33-51.

Bornecque : BORNECQUE (R.) — *La cathédrale de Grenoble*, Rachais, Grenoble.

Botlan 1988 : BOTLAN (M.) — Cathédrale de Grenoble, *Cathédrales de Rhône-Alpes*, Lyon, 1988, (Art et Archéologie en Rhône-Alpes n° 4).

Bottes 1968 : BOTTES (B.) — *Traduction de la "Tradition apostolique" attribuée à Hippolyte de Rome*, Sources chrétiennes, 11 bis, 2e éd., Paris, 1968.

Bravard et al. 1989 : BRAVARD (J.-P.), LE BOT-HELLY (A.), HELLY (B.), SAVAY-GUERRAZ (H.) — Le site de Vienne (38), Saint-Romain (69), Sainte-Colombe (69). L'évolution de la plaine alluviale du

Rhône de l'âge du fer à la fin du IIIe s. ; proposition d'interprétation .In : Fiches (J.-L.) et Van der Leen (S.E.) ed. :*Archéologie et espace*, Juan-les-Pins, APDCA, 1989, p. 437-452.

Bruchet 1907 : BRUCHET (M.) — *Le château de Ripaille*, Chambéry, 1907.

Brun 1995 : BRUN (N.) — Les tesselles en verre doré .In : Sapin (Ch.) dir. :*La cathédrale de Nevers, du baptistère paléochrétien au chevet roman (VI-XIe s.)*, Paris, Société Française d'Archéologie, 1995, p. 115-119.

Caillet 1988 : CAILLET (J.-P.) — Ivoires protobyzantins importés en Gaule mérovingienne .In : Landes (C.), Dally (E.), Kramerovskis (V.) :*Gaule mérovingienne et monde méditerranéen*. Colloque. Les derniers Romains en Septimanie, IVE-VIIe s. Exposition ; Lattes, Imago, 1988, p. 63-73.

Caillet 1991 : CAILLET (J.-P.) — L'ivoire et l'os .In : *Naissance des arts chrétiens. Atlas des monuments paléochrétiens de la France*, Paris, Imprimerie Nationale, 1991, p. 324-333.

Castex 1994 : CASTEX (D.) — *Mortalité, morbidité et gestion de l'espace funéraire au cours du Moyen Age. Contribution spécifique de l'anthropologie biologique*. Thèse de doctorat nouveau régime, Univ. de Bordeaux I, 1994.

Castex 1996 : CASTEX (D.) — Etude démographique en contexte épidémique. La saison d'une peste aux Fédons (Lambesc) .In : 1816e réunion de la Société d'Anthropologie de Paris, Marseille 22-23 nov. 1996 :*Les épidémies d'hier à aujourd'hui, aspects anthropologiques*. Bull. et Mém. de la Société d'Anthropologie de Paris, à paraître.

CATHMA 1986 : Association CATHMA — La céramique du haut Moyen Age en France méridionale : éléments comparatifs et essais d'interprétation .In : *La ceramica medievale nel mediterraneo occidentale*. Congrès de Sienne 1984. Florence, 1986, p. 27-50.

Cattin 1990 : CATTIN (P.) — La construction d'un château au XIVE s. : Château-Gaillard (Ain) .*Cahiers René de Lucinge*, 4ème série, n° 26, Paris, De Boccard, 1990.

Cattin 1992 : CATTIN (P.) — Le château et le pont de Pont-d'Ain au début du XIVE s. d'après les comptes de châtelainie .*Cahiers René de Lucinge*, 4ème série, n° 27, Paris, De Boccard, 1992.

Chabert 1927 : CHABERT (S.) — *Musée dauphinois : catalogue des inscriptions romaines*, Grenoble, 1927.

Chagny 1935 : CHAGNY (A.) — *Une grande abbaye lyonnaise - La basilique Saint-Martin d'Ainay et ses annexes*. Masson et Vitte, Lyon-Paris, 1935.

Chalas 1991 : CHALAS (Y.) — De quelques aspects nouveaux de la réhabilitation des vieux quartiers à Grenoble (1983-1988), *Revue de Géographie Alpine* 1991 n° 2, p. 85-98.

Chancel 1992 : CHANCEL (D.) — *Monuments et pouvoirs. De la Porte Romaine au Palais Episcopal et à la Place Notre-Dame de Grenoble*, mémoire de D.E.A., Univ. de Lyon II, dactyl., 102 p. + 1 vol. ann., 1992.

Chancel 1995 : CHANCEL (D.) — Le groupe cathédral de Grenoble et la place Notre-Dame, du cardinal Le Camus à la Révolution .*La Pierre et l'Ecrit, Evocations*, P.U.G., 1995/96, p. 97124.

Chancel 1996 : CHANCEL (D.) — Le groupe cathédral de Grenoble et la place Notre-Dame, de la Révolution au début du XXe s. .*La Pierre et l'Ecrit, Evocations*, P.U.G., 1996/97, p. 107134.

Chatel 1990 : CHATEL (E.) — Etude sur les portes de l'enceinte gallo-romaine de Grenoble, d'après deux dessins du XVIe s. .*Cahiers Archéologiques, fin de l'Antiquité et Moyen Age*, t. 38, 1990, p. 17-24.

Chomel 1976 : CHOMEL (V.), sous la dir. de — *Histoire de Grenoble*, Toulouse, Privat, 1976.

Chomel 1984 : CHOMEL (M.-A.) trad. : Guigues le Chartreux— *Vie de saint Hugues, évêque de Grenoble, l'ami des moines*, Grenoble, 1984.

Colardelle et al. 1983 : COLARDELLE (M.), HOMO (C.), MONTJOYE (A. de) — Le prieuré de Marnans : histoire et archéologie .*Archéologie médiévale*, tome XIII, 1983, p. 47-88.

- Colardelle, Février 1986** : COLARDELLE (R.), FÉVRIER (PA) — Grenoble .In : *Topographie chrétienne des cités de la Gaule, des origines au milieu du VIIe s.* Paris, 1986.
- Colardelle 1987** : COLARDELLE (R.) et (M.) — La nécropole paléochrétienne de Saint-Sixte et la topographie chrétienne de Grenoble .In : *108e congrès national des Sociétés Savantes. Archéologie*, Grenoble, 1983, Paris, 1987, p. 131-142.
- Colardelle 1995** : COLARDELLE (R.) — Grenoble, église Saint-Laurent .In : Duval (N.) dir. : *Les premiers monuments chrétiens de la France, t. I, Sud-Est et Corse*, (Atlas archéologiques de la France) Paris, Picard, 1995, p. 239-244.
- Colardelle 1996** : COLARDELLE (R.) — Saint-Laurent et les cimetières de Grenoble du IVe au XVIIIe s .In : Galinié (H.), Zadora-Rio (E.) dir. : *Archéologie du cimetière chrétien*, Actes du 2e colloque A.R.C.H.E.A., Orléans, 29 sept. - 1er oct. 1994. 1 le supp. à la *Revue Archéologique du Centre de la France*, Tours, 1996, p. 111-124.
- Colardelle et al. 1996** : COLARDELLE (M), DÉMIANS D'ARCHIMBAUD (G.), RAYNAUD (C.) — Typo-chronologie des sépultures du Bas-Empire à la fin du Moyen Age dans le Sud-Est de la Gaule .In : Galinié (H.) Zadora-Rio (E.) dir. : *Archéologie du cimetière chrétien*. Actes du 2e colloque A.R.C.H.E.A. Orléans, 29 sept. - 1er oct. 1994, 1 le supp. à la *Revue Archéologique du Centre de la France*, Tours, 1996.
- Cramp 1979** : CRAMP (R.) — *Excavations at the Saxon monastic sites of Wearmouth and Jarrow*, Co Durham : an interim report, *Medieval Archaeol.* 13, 1979.
- Dangréaux 1985** : DANGRÉAUX (B.) — *Recherches sur les origines de Grenoble d'après l'étude du mobilier archéologique (fouilles du parking Lafayette)*, mémoire de maîtrise, Univ. d'Aix-en-Provence, dactyl., 1985.
- Dausse 1879** : DAUSSE (C.) — Note sur la cathédrale de Grenoble, *Souvenirs sur l'abbé J.-B. Gérin*, 1879.
- David 1939** : DAVID (Abbé P.) — *La cathédrale de Grenoble du IXe au XVIe s.*, Picard, Paris, 1939.
- Debelmas 1990** : DEBELMAS (J.) — Les anciennes carrières de Grenoble et de ses environs immédiats .*Géologie alpine*, t. 66, 1990, p. 11-21.
- Desbat 1985** : DESBAT (A.) — La Séquanie, In : Lasfargues (J.) (sous la dir. de) : *Architecture de terre et de bois*. Actes du 2e congrès de Gaule méridionale, Lyon 2-6 nov. 1983, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, DAF n° 2, 1985, p. 75-83.
- Devaux 1912** : DEVAUX (A.) — Comptes consulaires de Grenoble en langue vulgaire (1338-1340) .*Revue des langues romanes*, t. LV, Marseille, Lafitte reprints, 1978.
- Duby 1980** : DUBY (G.) dir. — *Histoire de la France urbaine*, t. I. Paris, Seuil, 1980.
- Duday 1987** : DUDAY (H.) — Contribution à l'étude des observations ostéologiques à la chronologie interne des sépultures collectives .In : Duday (H.), Masset (Cl.) dir. : *Anthropologie physique et archéologie*. CNRS, Paris, p. 51 à 59.
- Duday et al. 1990 a** : DUDAY (H.), COURTAUD (P.), CRUBEZY (E.), SELIER (P.) et TILLIER (A. et M.) — L'anthropologie de terrain : reconnaissance et interprétation des gestes funéraires .*Bul. et Mem. de la Soc. d'anthrop. de Paris*, t. II, n° 3-4, 1990, p. 29-49.
- Duday 1990 b** : DUDAY (H.) — Observations ostéologiques et décomposition du cadavre : sépultures en espace colmaté ou en espace vide ? *Revue du Centre archéologique de la France*, 19, 2, p. 193-196.
- Duday 1995** : DUDAY (H.) — Anthropologie "de terrain" .In : *Archéologie de la mort "Le mort", passé, présent, conditionnel*. Colloque de La Roche-sur-Yon, 18-24 juin 1994, p. 33-58.
- Duchesne 1899** : DUCHESNE (Mgr L.) — *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, Paris, 1894-1899, 2 vol.

Duplessy 1988 : DUPLESSY (J.) — *Les monnaies françaises royales de Hugues Capet à Louis XVI*, Paris et Maastricht, 1988-1989, 2 vol.

Du Rivail 1844 : DU RIVAIL (A.) — *De Allobrogibus*, Terrebasse (A. de) éd., Lyon 1844.

Dutouret al. 1994 : DUTOURET (O.), SIGNOLI (M.), GEORGEON (E.) DA SILVA (J.) — Le charnier et la grande peste de Marseille (rue Leca), données de la fouille de la partie centrale et premiers résultats anthropologiques. *Préhistoire et Anthropologie Méditerranéennes*, 1994, t. 3, p. 191-203.

Duval 1989 : DUVAL (N.) — L'évêque et la cathédrale en Afrique du Nord. *In* : *Actes du XIe congrès international d'archéologie chrétienne*, Rome, Ecole Française de Rome, 1989, vol. I, p. 345-399.

Duval 1991 : DUVAL (N.) (sous la dir. de) — *Naissance des arts chrétiens*, Paris, 1991.

Duval 1995 : DUVAL (N.) — Grenoble antique et le groupe épiscopal. *In* : Duval (N.) dir. : *Les premiers monuments chrétiens de la France*, t. I, Sud-Est et Corse, (Atlas archéologiques de la France), Paris, Picard. 1995, p. 230-232.

Esquieu 1988 : ESQUIEU (Y.) dir. — *Viviers, cité épiscopale : études archéologiques*, Lyon, Service régional de l'archéologie, DARA n° 1, 1988.

Faure-Boucharlat et al. 1980 : FAURE-BOUCHARLAT (E.), COLARDELLE (M.), FIXOT (M.), PELLETIER (J.-P.) — Eléments comparatifs de la production céramique du XIe s. dans le bassin rhodanien. *In* : *La céramique médiévale en Méditerranée occidentale, Xe-XVe s.*, Paris, CNRS, 1980.

Féouquier 1994 : FÉOUGIER (C.) — *Apropos de la fondation de Grenoble : reconstitution du paléoenvironnement fluvial sur les sites d'archéologie urbaine*, mémoire de maîtrise, Institut de Géographie Alpine, Univ. Joseph Fourier, Grenoble, dactyl., 1994.

Février 1980 : FÉVRIER (P.-A.) — *Vetera et nova : le poids du passé, les germes de l'avenir*, IIIe-Ve s. *In* : Duby (G.) dir. : *Histoire de la France urbaine. I : La ville antique*, Paris, Seuil, 1980, p. 396-449.

Février 1987 : FÉVRIER (P.-A.) — La mort chrétienne du simple fidèle à l'évêque vénéré. *In* : *Atti della trentatresima settimana di studio (11-17 aprile 1985)*, Spolète, 1987. p. 924-925.

Fixot et al. 1986 : FIXOT (M.), GUYON (J.), PELLETIER (J.-P.), RIVET (L.) — Des abords du forum au palais archiépiscopal : étude du centre monumental d'Aix-en-Provence. *Bulletin Monumental*, t. 144-III, 1986.

Fliche, Martin 1950 : FLICHE (A.). MARTIN (V.) dir. — *Histoire de l'Eglise*, T. 3, Paris, 1950.

Fonvieille et al. 1968 : FONVIEILLE (R.) sous la dir. de — *Le Vieux Grenoble, ses pierres et son âme*, Roissard, Grenoble, 1968.

Fouet, Labrousse 1950 : FOUET (G.), LABROUSSE (M.) — Ivoires romains trouvés à Saint-Loup-de-Comminges (Haute - Garonne). *Monuments Piot*, t. XLVI, 1950, p. 117-129.

Gaborit-Chopin 1977 : GABORIT-CHOPIN (D.) — *Ivoires du Moyen Age*. Fribourg, Office du Livre, Paris, 1977.

Gaborit-Chopin 1985 : GABORIT-CHOPIN (D.) — Les trésors de Neustrie du VIIe au IXe s. d'après les sources écrites : orfèvrerie et sculpture sur ivoire. *In* : Atsma (H.) dir. : *La Neustrie. Les pays au nord de la Loire de 650 à 850*. Colloque historique international, Rouen, 1985, Sigmaringen, 1989, p. 259-293.

Gagnière 1975 : GAGNIÈRE (S.) — Les sépultures à inhumation du IIIe au VIIe s. de notre ère dans la vallée du Rhône. *Cahiers rhodaniens*, 3e éd., 1975, p. 53-110.

Garmy, Maurin 1996 : GARMY (P.), MAURIN (L.), sous la dir. de — *Enceintes romaines d'Aquitaine*, Bordeaux. Dax, Périgueux, Bazas, Paris. Maison des Sciences de l'Homme, DAF n° 53, 1996.

Godel 1966-68 : GODEL (ABBÉ J.) — *La reconstruction concordataire dans le diocèse de Grenoble après la Révolution (1802-1809)*, Thèse 1966, Grenoble, 1968.

Grenier 1931 : GRENIER (A.) — *Manuel d'archéologie galloromaine*, Paris, 1931, t.I.

- Griffe 1966** : GRIFFE (E.) — *La Gaule chrétienne à l'époque romaine*, (2e éd.), Paris, 1964-1966 (3 vol.).
- Guildet al. 1988** : GUILD (R.), GUYON (J.), RIVET (L), VECCHIONE (M.) — Saint-Sauveur d'Aix-en-Provence. La cathédrale et le baptistère .In : *Actes du Congrès du pays d'Aix*, Paris, 1988.
- Guilleré 1995** : GUILLERÉ (C.) — Nouvelles recherches sur les épidémies du XVIe s., l'exemple de la Vie en Catalogne. La mortalité de 1372 à 1407 .In : Guyojeannin (O.) : *Population et démographie au Moyen Age*. Actes du 118e Congrès National des Sociétés Historiques et Scientifiques, Pau, 25-29 oct. 1993, section Histoire médiévale et philologie, Paris, CTHS éd., 1995, p. 119-144.
- Guilhot 1990** : GUILHOT (O.) — Châteaux de Trévoux et Ambérieu .In : *Châteaux Médiévaux en Rhône-Alpes*, (Art et Archéologie en Rhône-Alpes, n° 6), Lyon, 1990.
- Guy, Blaizot 1992** : GUY (H.), BLAIZOT (F.) — Anthropologie de terrain et fouille de sauvetage .*Les nouvelles de l'archéologie*, printemps 1992, p. 46-47.
- Guyon 1991** : GUYON (J.) — Le baptême et ses monuments .In : *Naissance des arts chrétiens*. Atlas des monuments paléochrétiens de la France, Paris, 1991, p. 70-87.
- Gutscher 1981** : GUTSCHER (D. B.) — Mechanische mörtelmischerIn : *Zeitschrift für Schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte*, 38, p. 178-188.
- Hefele 1908** : HEFELE (Ch.) — *Histoire des conciles, d'après les documents originaux, nouvelle traduction française faite sur la 2e édition allemande par un religieux bénédictin de l'abbaye de Saint-Michel de Farnborough*, Paris, 1908, t. II.
- Heitz 1980** : HEITZ (C.) — *L'architecture religieuse carolingienne : les formes et leurs fonctions*. Paris, Picard, 1980.
- Heitz 1987** : HEITZ (C.) — *La France pré-romane*, Paris, 1987.
- Henderson 1992** : HENDERSON (J.) — The Black Death in Florence : médical and communal responses .In : Barset (S.) : *Death in Towns : urban responses to the dying and the dead, 100-1600*, Leicester University Press, London and New-York, 1992, p. 136-150.
- Jenzer 1994** : JENZER (M.) — Le chantier de Saint-Hippolyte de Poligny (1414-1457), d'après les comptes de construction .*Bulletin Monumental*, t. 152-IV, 1994.
- Joly, Parent 1988** : JOLY (J), PARENT (J.-F.). — *Paysage et politique de la ville*, P.U.G., Grenoble, 1988.
- Joly 1991** : JOLY (J.) — Projets urbains et formes urbaines - Les changements dans la réhabilitation des vieux quartiers de Grenoble, *Villes et territoires*, n° 3, Univ. de Toulouse, P.U.T., Le Mirail, 1991.
- La Bonnardière 1877** : LA BONNARDIÈRE (J.) — Monographie historique, archéologique et artistique de l'église Notre-Dame, cathédrale de Grenoble, *Bull. de l'Académie Delphinale*, IIIe série, t. 13, p. 100 à 142, Grenoble, 1877.
- La Bonnardière 1879** : LA BONNARDIÈRE (J.) — Description historique, archéologique et artistique de l'église Notre-Dame, cathédrale de Grenoble, *Bull. de la Société de Statistique de l'Isère*, IIIe série, t. 7, p. 298 à 344, Grenoble, 1879.
- Lamboglia 1958** : LAMBOGLIA (N.) — Nuove osservazioni sulla "terra sigillata chiara" (tipi A et B) .*Revue d'Etudes Ligures*, 24, 1958.
- La Pierre et l'Ecrit 1990** — *La Pierre et l'Ecrit, Evocations*, n° 1, Grenoble, 1990.
- Lasfargues 1985** : LASFARGUES (J.) dir. — *Architecture de terre et de bois*. Actes du 2e congrès de Gaule méridionale, Lyon 2-6 nov. 1983, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, DAF n° 2, Paris, 1985.
- Lassale 1972** : LASSALE (V.) — L'église et le cloître de Saint-André-le-Bas .*Congrès Archéologique de France*, t. 130, 1972, p. 490-507.

Leclercq et al. 1952 : LECLERCQ (DOM H.), CABROL (F.), MARROU (H.-I.) — *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*. Paris, Letouzey, 1907-1952, 15 vol.

Ledermann 1969 : LEDERMANN (S.) — *Nouvelles tables types de mortalité*, Paris, INED, (Travaux et Documents, n° 53), 1969, p. 260.

Leglay 1964 : LEGLAY (M.) — *Informations archéologiques, circonscription de Grenoble*, Gallia tome XXII, 1964, fasc. 2, p. 519-526.

Le Masne de Chermont 1987 : LE MASNE DE CHERMONT (N.) — *L'ancien évêché de Poitiers .Aquitania V*, 1987, p. 149-175.

Les Chartreux 1984 : *Les chartreux : Le Désert et le Monde (1084-1984)*, Grenoble, Musée Dauphinois, 1984.

Lucchetti 1996 : LUCCHETTI (B.) — La peste de 1630 dans le territoire de Penne .In : 1816e Réunion de la Société d'Anthropologie de Paris, Marseille 22-23 nov. 1996 : *Les épidémies d'hier à aujourd'hui, aspects anthropologiques*. Bull. et Mém. de la Société d'Anthropologie de Paris, à paraître.

Mafart 1996 : MAFART (Y.) — Les épidémies de Marseille au XIXe s. .In : 1816e Réunion de la Société d'Anthropologie de Paris, Marseille 22-23 nov. 1996 : *Les épidémies d'hier à aujourd'hui, aspects anthropologiques*. Bull. et Mém. de la Société d'Anthropologie de Paris, à paraître.

Mallion 1979 : MALLION (J.) — *Prosper Mérimée et les Monuments du Dauphiné, Lettres et rapports inédits de Prosper Mérimée*, Cahiers de l'Alpe, Grenoble, 1979.

Manteyer 1924 : MANTEYER (G. de) — *Les origines chrétiennes de la Ile Narbonnaise, des Alpes-Maritimes et de la Viennoise (364-483)*, Gap, 1924.

Marion 1869 : MARION (J.) — *Cartulaires de l'église cathédrale de Grenoble dits cartulaires de saint Hugues*, Paris, 1869.

Marou 1985 : MAROU (H.-I.) — *L'Eglise de l'Antiquité tardive, 303-604*, Paris, 1985, 313 p.

Masset 1975 : MASSET (C.) — La mortalité préhistorique .*Cahiers du centre de recherches préhistoriques*, n° 4, Univ. de Paris I, 1975, p. 63-90.

Maufus 1983 : MAUFUS (M.-C.) — Le décor architectural en terre cuite dans la région nantaise pendant l'antiquité tardive .In : *Artistes, artisans et production artistique en Bretagne au Moyen Age*. Rennes, Univ. de Rennes II, 1983, p. 173-177.

Maufus 1991 : MAUFUS (M.-C.) — Le décor de l'architecture : la terre cuite .In : *Naissance des arts chrétiens. Atlas des monuments paléochrétiens de la France*, Paris, 1991, p. 232-237.

Maurin 1992 : MAURIN (L.) — Remparts et cités dans les trois provinces du Sud-Ouest de la Gaule au Bas Empire .In : *Villes et agglomérations urbaines antiques du Sud-Ouest de la Gaule*. Actes du IIe colloque, Bordeaux, 1990. Féd. Aquitania, 1992, p. 365-389. (6e suppl. à *Aquitania*).

Mazard 1996 : MAZARD (Ch.) — La commanderie de Montfalcon en bas Dauphiné. Fondation d'un château et de son bourg au XIVe s. *La Pierre et l'Écrit. Evocations* 1996/97, p. 1936.

Ménard 1991 : MÉNARD (A.) — Le château de Theys (Isère) : une aul seigneuriale du XIVe s. et son décor peint .*La Pierre et l'Écrit. Evocations*, 1991, p. 25-50.

Mercier 1976 : MERCIER (M.), — *Histoire des fortifications de Grenoble*, Grenoble. 1976.

Mesqui 1993 : MESQUI (J.) — *Châteaux et enceintes de la France médiévale. De la défense à la résidence*, Paris, 1993, 2 vol.

Montjoye 1987 : MONTJOYE (A. de) — Une production locale de sculpture romane en Grésivaudan .In : *108e Congrès national des Sociétés Savantes*, Grenoble. 1983, archéologie, Paris. 1987, p. 375-395.

Montjoye, Mottin 1988 : MONTJOYE (A. de). MOTTIN (B.) — Cathédrale Notre-Dame de Grenoble .In : *Cathédrales de Rhône-Alpes*, (Art et Archéologie en Rhône-Alpes, n° 4), Lyon, 1988, p. 74-82.

Montjoye 1990b : MONTJOYE (A. de) — *Grenoble*, (Document d'évaluation du patrimoine archéologique des villes de France). C.N.A.U., Tours, 1990.

Montjoye 1990c : MONTJOYE (A. de) — L'architecture en briques à Grenoble et dans sa région aux XIII^e et XIV^e s. *La Pierre et l'Écrit, Evocations*, 1990, p. 49-85.

Millier 1930 : MÜLLER (H.) — *Les origines de Grenoble*, Grenoble, 1930.

Müller-Wiener 1986 : MÜLLER-WIENER (W.) — Bischofsresidenzen des 4-7 Jhs im östlichen mittelmeeer-raum. *In* :

Actes du XI^e congrès international d'archéologie chrétienne, Rome, Ecole Française de Rome, 1989, vol. I, p. 651-709.

Nguyen 1982 : NGUYEN (CH.) — Le patrimoine ou la nostalgie des origines. *In* : "L'Archéologie dans la ville", colloque interrégional d'archéologie urbaine et d'urbanisme. Reims 27-28 mai 1982. p. 19.

Paron 1996 : PARON (I.) — *L'architecture religieuse au XI^e siècle dans les diocèses de Maurienne et de Tarentaise. Pour une nouvelle approche historique et archéologique du bâti*. Thèse pour le doctorat de 3^e cycle, Univ. de Lyon II, 1996, 4 vol.

Peiry 1994 : PEIRY (J.-L.) — Application de l'analyse statistique multivariée et de l'image CM des dépôts fluviaux à la reconstitution des paléoenvironnements fluviaux : l'exemple d'un bras mort du Rhône en amont de Lyon. *Quaternaire*, 5 (2), p. 59-67.

Peiry 1997 : PEIRY (J.-L.) — *Recherches en géomorphologie fluviale dans les hydrosystèmes fluviaux des Alpes du Nord*. Diplôme d'habilitation à diriger les recherches ; Institut de Géographie Alpine, Univ. Joseph Fourier, Grenoble, dactyl., 1997. 2 vol.

Peiry, Féougier 1997 : PEIRY (J.-L.) FÉOUGIER (C.) — A propos de la fondation de Grenoble : un réexamen de l'hypothèse d'une installation primitive sur un môle alluvial. *In* : Bravard (J.-P.) et Prestreau (M.) (coord.) *Dynamique du Paysage*, Lyon. Service régional de l'archéologie, DARA, n° 15,

Pernon 1990 : Pernon (J. et C.) — Les potiers de Portout. Productions, activités et cadres de vie d'un atelier au IV^e s. ap. Jésus-Christ en Savoie. *Revue Archéologique de Narbonnaise*, supp. 20. Editions du CNRS. 1990.

Picard 1989 a : PICARD (J.-Ch.) — L'atrium dans les églises paléochrétiennes d'Occident. *In* : *Actes du XI^e Congrès International d'Archéologie Chrétienne*, Rome, Ecole Française de Rome, 1989, vol. I. p. 505-553.

Picard 1989 b : PICARD (J.-Ch.) — Ce que les textes nous apprennent sur les équipements et le mobilier liturgique nécessaires pour le baptême dans le sud de la Gaule et l'Italie du nord. *In* : *Actes du XI^e congrès international d'archéologie chrétienne*, Rome. Ecole Française de Rome, 1989, vol. II.

Piéttri 1983 : PIÉTRI (C.) — *La ville de Tours du IV^e au VI^e s. : naissance d'une cité chrétienne*, (collection Ecole Française de Rome, 69). Paris. De Broccard, 1983, p. 390-405.

Pilot 1829 : PILOT (J.-J.-A.) — *Histoire de Grenoble et de ses environs*, Grenoble, 1829.

Pilot 1841 : PILOT (J.-J.-A.) — Notice sur les anciennes rues et les anciens plans de la ville de Grenoble. *Bull. de la Soc. de Statistique des Sciences Naturelles et des Arts Industriels du Département de l'Isère*, t. 3, 1841.

Pilot 1843 : PILOT (J.-J.-A.) — Notice sur la cathédrale de Grenoble. *Bull. de la Soc. de Statistique des Sciences Naturelles et des Arts Industriels du Département de l'Isère*, séance du 24 mars 1843, p. 45-74.

Pilot 1854 : PILOT (J.-J.-A.) — Notice sur les anciens cimetières de Grenoble. *Bull. de la Soc. de Statistique de l'Isère*, 2^e série, t. 2, 1854, p. 130-146.

Pilot de Thorey : PILOT DE THOREY (E.) — Notice historique sur le chapitre de l'église cathédrale de Grenoble. *Bulletin de la Société de Statistique de l'Isère*, 3^e série, t. 14, p. 103-174, Grenoble.

Pilot de Thorey 1884 : PILOT DE THOREY (E.) — Les anciens prieurés du diocèse de Grenoble compris dans les limites du Dauphiné .*Bulletin de la Société de Statistique de l'Isère*, 1884, 3e série, t. 12.

Pison 1996 : PISON (G.) — Rougeole, famille et société .In : 1816e Réunion de la Société d'Anthropologie de Paris, Marseille 22-23 nov. 1996 .*Les épidémies d'hier à aujourd'hui, aspects anthropologiques*. Bull. et Mém. de la Soc. d'Anthropologie de Paris, à paraître.

Poëy d'Avant 1858 : POËY D'AVANT (F.) — *Monnaies féodales de France*, Paris, 1858-1862, 3 vol.

Premiers temps chrétiens 1986 : Catalogue de l'exposition :*Premiers temps chrétiens en Gaule méridionale, Antiquité Tardive et haut Moyen-Age, Ile-Ville s., Châtillon sur Chalaronne*, 1986.

Prudhomme 1888 : PRUDHOMME (H.) — *Histoire de Grenoble*, Grenoble, 1888.

Quicherat 1880 : QUICHERAT (J.) — L'âge de la cathédrale de Grenoble, *Revue des Sociétés Savantes*, VIIe série, t. 3, p. 85 à 91, 1880.

Rebuffat 1989 : REBUFFAT (R.) — Comme les moissons à la chaleur du soleil .In : *L'Africa romana, atti del VI convegno di studio Sas sari, 16-18 dicembre 1988*, Sassari, 1989, p. 113-133.

R.D. : CHEVALIER (C.U.J.) ed. — *Regeste Dauphinois ou Répertoire chronologique et analytique des documents imprimés et manuscrits relatifs à l'histoire du Dauphiné, des origines chrétiennes à l'année 1349*. Valence, 1903 à 1926, 7 vol.

Renoux 1994 : RENOUX (A.) dir. — *Palais médiévaux (France-Belgique), 25 ans d'archéologie*, Le Mans, Univ. du Maine, 1994.

Rey 1971 : REY (V.) — *L'architecture militaire en Dauphiné à la fin du Moyen Age*. Thèse de l'Ecole des Chartes, dactyl. 1971.

Reynaud et al. 1975 : REYNAUD (J.-F.), COLARDELLE (M.), BAILLY-MAITRE (M.-C.), FAURE-BOUCH ARLAT (E.), CLERMONT (M.), MANDY (B.), MANIPOUD (B.) — Etude d'une céramique régionale : les vases à fond marqué du XIe s. dans la région Rhône-Alpes .*Archéologie Médiévale*, 1975, t. V.

Reynaud 1986 : REYNAUD (J.-F.) — *Lyon aux premiers temps chrétiens : basiliques et nécropoles*, (Guides archéologiques de la France), Paris, 1986.

Reynaud 1995 : REYNAUD (J.-F.) — Lyon, groupe cathédral .In : Duval (N.) dir. : *Les premiers monuments chrétiens de la France*, t. I, Sud-Est et Corse, (Atlas archéologiques de la France), Paris, Picard, 1995, p. 283-290.

Rivoire de La Bâtie 1867 : RIVOIRE DE LA BÂTIE (G. de) — *Armorial de Dauphiné*, Lyon 1867 ; rééd. Grenoble, 1969.

Salvador 1991 : SALVADOR (P.-G.) — *Le thème de la métamorphose fluviale dans les plaines alluviales du Rhône et de l'Isère, bassin de Malville et ombilic de Moirans (BasDauphiné)*. Thèse de Géographie et Aménagement - Univ. Jean Moulin, Lyon III, 1991.

Sapin 1995 : SAPIN (Ch.) dir. — *La cathédrale de Nevers, du baptistère paléochrétien au chevet roman (VI-XIe s.)*, Société Française d'Archéologie, Paris, 1995.

Sapin 1996 : SAPIN (Ch.) — Dans l'église ou hors l'église, quel choix pour l'inhumé ? In : Galinié (H.), Zadora-Rio (E.) dir. — *Archéologie du cimetière chrétien*. Actes du 2e colloque A.R.C.H.E.A., Orléans, 29 sept. - 1er oct. 1994. 1 le supp. à la *Revue Archéologique du Centre de la France*, Tours, 1996, pp. 65-78.

Sellier et al. 1995 : SELLIER (P.), CASTEX (D.), HOUET (F.) — Principes de distribution des classes d'âge non adultes et mise en évidence des anomalies démographiques dans les populations archéologiques .In : *biodémographie et évolution humaine*, Actes du colloque de Florence en avril 1995, à paraître.

Sellier 1996 : SELLIER (P.) — La mise en évidence d'anomalies démographiques et leur interprétation : population, recrutement et pratiques funéraires du tumulus de Courtesault .In :

Piningre (J.-F.) : *Nécropoles et sociétés au premier âge du Fer : le tumulus de Courtesault*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, DAF n° 54, 1996, p. 188-202.

Sigillées claires 1986 : Groupe de travail sur les sigillées claires — Céramiques tardives à revêtement argileux des Alpes du nord et de la Vallée du Rhône .*Figlina*, n° 7, 1986.

Signoli 1996 : SIGNOLI (M.) — Etude (démographie historique), la peste en 1720 à Martigues .In : 1816e Réunion de la Société d'Anthropologie de Paris, Marseille 22-23 novembre 1996 .*Les épidémies d'hier à aujourd'hui, aspects anthropologique*. Bull. et Mém. de la Soc. d'Anthropologie de Paris, à paraître.

Stuiver 1993 : STUIVER (M.) REIMER (P.-J.) — Extended ¹⁴C database and revised CALIB radiocarbon calibration program .*Radiocarbon* n° 35, 1993, p. 215-230.

Sundick 1978 : SUNDICK (R.I.) — Human skeleton growth and age determination .*Homo*, XXIX, p. 228-249.

Taylor 1854 : TAYLOR (I.) — *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France - Dauphiné*, vol. 1, Paris, Firmin Didot, 1854.

Terrebasse ed. 1844 : TERREBASSE (A. de) ed. : Aymar du Rivail — *De Allobrogibus*, Lyon, 1844.

Tessier 1996 : TESSIER (J.) — *Datations au radiocarbone faites sur le site de l'ancien groupe épiscopal de Grenoble*, Centre de Recherches Géodynamiques de Thonon-les-Bains, dactyl., 1996.

Thomas 1981 : THOMAS (Ch.) — *Baptism et Baptisteries*, In : Christianity in roman britain to ad 500. London. B.T., Batsford LTD, 1981.

Treffort 1996 : TREFFORT (C.) — *Ducimenterium christianorum* au cimetière paroissial : évolution des espaces funéraires en Gaule du VIe au Xe s .In : Galinié (H.). Zadora Rio (E.) dir. — *Archéologie du cimetière chrétien*. Actes du 2e colloque A.R.C.H.E.A., Orléans, 29 sept. - 1er oct. 1994. 11e supp. à la *Revue Archéologique du Centre de la France*. Tours, 1996, p. 5563.

Ubelaker 1978 : UBELAKER (J.) — Recommendations for age and sex diagnoses of skeletons .*Journal of human evolution*, n° 9, 1978, p. 517-545.

Valbonnais 1722 : VALBONNAIS (M-de) — *Histoire de Dauphiné et des princes qui ont porté le nom de Dauphins*. Genève, 1722.

Valery-Radot 1942 : VALERY-RADOT (J.) — Le cloître de Saint-André-le-Bas à Vienne .*Bulletin Monumental*, t. 101, 1942.

Williams et al. 1985 : WILLIAMS (H. J.), SHAW (M), DENHAM (V.) — *Middle Saxon Palaces at Northampton*, Northampton, 1985.

Zosso, Zingg 1995 : ZOSSO (F.), ZINGG (C.) — *Les empereurs romains. 27 av. J.-C. 476 ap. J.-C.* Paris. Errance. 1995. 253 p.

Documents

Baucher 1990 : BAUCHERON (F.) — *Grenoble 1989, place Sainte-Claire/place Notre-Dame*, rapport de fouille, DRAC Rhône-Alpes, Service Régional de l'Archéologie, Lyon, dactyl., 1990.

Baucher, Gabayet 1993 : BAUCHERON (F.). GABAYET (F.) — *Grenoble, crypte archéologique : Place Notre-Dame*, rapport de fouilles programmées, campagne de 1992-1993, DRAC Rhône-Alpes, Service Régional de l'Archéologie. Lyon, dactyl., 1993.

Baucher, Gabayet 1994 : BAUCHERON (F.), GABAYET (F.) — *Grenoble, le parvis Saint-Hugues* .In : Bilan scientifique 1994. DRAC, Rhône-Alpes, Lyon. 1995, p. 107-108.

Baucher, Gabayet 1996 : BAUCHERON (F.), GABAYET (F.) — *crypte archéologique : Place Notre-Dame, Grenoble*, rapport de fouilles programmées, DRAC Rhône-Alpes, Service Régional de l'Archéologie, Lyon, dactyl., 1996.

Berruyer 1854 : BERRUYER (A.) — *Cathédrale de Grenoble - Dégagement et isolement de la façade sud - Propositions de l'architecte diocésain, 1854-1855*. Rapport manuscrit avec plans, A.D.I., 4V9.

Blaizot 1994 : BLAIZOT (F.) — *Grenoble, crypte archéologique : Place Notre-Dame*, rapport en Anthropologie de terrain, campagne de 1994, DRAC Rhône-Alpes, Service Régional de l'Archéologie, Lyon, dactyl., 1994.

Bocquet 1963 : BOCQUET (A.) — *Rapport de fouilles d'urgence effectuées rue de la République à Grenoble*, dactyl., 1963.

Bocquet 1974 : BOCQUET (A.) — *Rapport de fouilles d'urgence : Grenoble, parking Lafayette*, dactyl., 1974.

Bruzek 1991 : BRUZEK (J.) — Proposition d'une nouvelle méthode morphologique dans la détermination sexuelle de l'os coxal. Application à la Chaussée-Tirancourt .In : *Rapport de la table ronde des 8-10 mai 1991 du GDR 742*, Saintes 1991, dactyl., p. 13-22.

Chancelet al. 1984 : COLOMER (F.), CURTET (G.), GRESLOU (B.), HOLLANDE (A.) et PARIS (J.-L.) sous la dir. de CHANCEL (D.) — *Réhabilitation du Quartier Très-Cloître et mise en valeur du chevet de la cathédrale*, S.V.Q., Grenoble, avril 1984.

Chancel 1986-88 : CHANCEL (D.) — *Mise en valeur de l'ancien évêché et du chevet de la cathédrale*, S.V.Q., Grenoble, nov. 1986 et juin 1988.

Chancel 1989 : CHANCEL (D.) — *Projet de mise en valeur de l'ancien évêché et de la cathédrale, dit "solution D"*, S.V.Q., Grenoble, 31 mai 1989.

Chancel, Paris 1991 : CHANCEL (D.), PARIS (J.-L.) — Essai de restitution du tracé des anciens remparts gallo-romain et médiévaux .In : Montjoye (A. de) — *Grenoble : études sur la ville : projet collectif de recherche (programme H 1)*, Grenoble, dactyl., 1991, p. 5-23.

Charraet al. 1989 : CHARRA (P.), MORENAS (S.), SCRITTORI (J.) — *Evêché de Grenoble - Envies d'Architecture*, Grenoble, septembre 1989.

Charra 1989-90 : CHARRA (P.), MORENAS (S.), SCRITTORI (J.) — *Projet pour l'ancien évêché*. Document accompagnant le projet soumis à la consultation publique de janvier 1990, Grenoble, 1989-1990.

Dailly 1988 : DAILLY (M.) — *Ancien évêché de Grenoble - Historique de la construction actuelle*, Rapport annexé au dossier de demande de Permis de Construire, Grenoble, 25 juil. 1988.

Dalle 1989 : DALLE (J.) — *Reconversion de l'Ancien Evêché de Grenoble en Centre d'Art Dauphinois*. Travail Personnel de Troisième Cycle, Studio Architecture Citadine, E.A.G., Grenoble, juin 1989.

Dangréaux 1985 : DANGRÉAUX (B.) — *Recherches sur les origines de Grenoble d'après l'étude du mobilier archéologique (fouilles du parking Lafayette)*, mémoire de maîtrise, Univ. d'Aix-en-Provence. dactyl., 1985.

Estienne 1990 : ESTIENNE (F.), MEUNIER (P.) — *Place Notre-Dame*, Dossier établi sous la direction de MM. Delétré et Verdillon, E.A.G., Grenoble, 1990.

Girard 1968 : GIRARD (R.) — Sondages effectués en 1967 près de la cathédrale pour retrouver les remparts gallo-romains, s. n., Grenoble, 1968.

Grenoble- 2000 ans... 1989 : *Grenoble - 2000 ans d'histoire - Place Sainte-Claire - Place Notre-Dame*, Brochure "bleue" diffusée par le SMTC (Syndicat Mixte des Transports en Commun de l'agglomération grenobloise), textes et documents élaborés par le S.V.Q., Grenoble, printemps 1989.

Guyon 1994 : GUYON (J.) — *Les premiers monuments chrétiens de Saint-Maximin (Var)*, Rapport d'une fouille d'archéologie préventive, place de l'Hôtel-de-Ville, Aix-en-Provence, dactyl., 1994.

Inventons demain... 1989-1990. — *Inventons demain - Notre-Dame/Sainte-Claire*, Série de brochures grand public élaborées par Grenoble Animation Information, destinées à informer la population

sur les découvertes archéologiques, l'avancement des études et les différents projets, en particulier pendant la période du "référendum", 1989-1990.

Janniard 1849 : Janniard (H.) — *Cathédrale de Grenoble - Description*, 1er octobre 1849, Transcriptions dactyl, conservées aux A.D.G. et à la C.P.I..

Mise en valeur... 1988 : *Mise en valeur du groupe cathédral de Grenoble et de la place Notre-Dame*. Brochure élaborée dans le cadre de la réflexion préliminaire aux travaux de la seconde ligne de tramway, S.V.Q./BEGR/CAHMG, Ville de Grenoble, mars 1988.

Montjoye 1989 : MONTJOYE (A. de) — *Sondages effectués en juillet 1989 sous les bâtiments de l'ancien évêché de Grenoble*, DR AC Rhône-Alpes, Service Régional de l'Archéologie, Lyon, dactyl., 1989.

Montjoye 1990 a : MONTJOYE (A. de) — *Rapport sur les sondages effectués dans la cathédrale de Grenoble et l'église Saint-Hugues, de juillet à septembre 1990*, DRAC Rhône-Alpes, Service Régional de l'Archéologie, Lyon, dactyl., 1990.

Montjoye 1992 a : MONTJOYE (A. de) — *Fouilles archéologiques dans l'ancien évêché de Grenoble, campagne de 1991*, DRAC Rhône-Alpes, Service Régional de l'Archéologie, Lyon, dactyl., 1992.

Montjoye 1992 b : MONTJOYE (A. de) — *Rapport sur deux sondages réalisés à l'ouest de l'église Saint-Hugues de Grenoble en juin et juillet 1992*, DRAC Rhône-Alpes, Service Régional de l'Archéologie, Lyon, dactyl., 1992.

Montjoye 1992 c : MONTJOYE (A. de) — *Nouvelles données sur l'habitat médiéval de Grenoble .In : Grenoble, étude sur la ville. Projet collectif de recherche, programme HI*, Grenoble, dactyl., 1991, p. 25-42.

Petelaz 1992 : Petelaz (D.) — *Chantier archéologique Notre-Dame, Grenoble. Compte rendu d'étude*, dactyl., s.l., 1992.

Peiry 1990 : PEIRY (J.-L.) — *Fouilles archéologiques du tramway de Grenoble. Etude géomorphologique des sites de la Place Notre-Dame et de la Place Sainte-Claire*, dactyl., Grenoble, 1990.

Picheral et al. 1980 : CHANCEL (D.) ET COLOMER (F.), sous la dir. de PICHERAL (J.-B.) — *Aménagement des abords de la cathédrale Notre-Dame*, S.V.Q., Grenoble, mai 1980.

Picheral et al. 1981 : CHANCEL (D.) ET COLOMER (F.), sous la dir. de PICHERAL (J.-B.) — *Aménagement du groupe cathédral de Grenoble*, S.V.Q., Grenoble, avril 1981.

Plassot 1995 : PLASSOT (E.) — *Varces-Allières, Lachar .Bilan Scientifique 1995*, DRAC Rhône-Alpes, Service Régional de l'Archéologie, Lyon, 1996, p. 120-121.

Taupin 1985 : TAUPIN (J.-L.) — *Etude préalable : Recherche de localisation du Trésor - Groupe Cathédral de Grenoble*, DRAC-Rhône-Alpes, déc. 1985.

Taupin 1989 : TAUPIN (J.-L.) — *Etude préliminaire et avant-projet sommaire pour la suppression de la façade ajoutée en 1885 en avant de la cathédrale de Grenoble*, Grenoble, mai 1989.

Taupin 1990 : TAUPIN (J.-L.) — *Avant-projet pour les façades sud de l'ancien palais épiscopal de Grenoble, éléments contribuant à la définition de l'espace du nouvel Atrium de Saint-Hugues*, Rapport rédigé pour le compte du C.G.I., juillet 1990.

Torrent 1993 : TORRENT (G.), GAUTHIER (F.B.) — *Crypte Notre-Dame, baptistère paléochrétien - Prospection radar*, dactyl., Clermont-Ferrand, 1993.

Villemeur (1994) : VILLEMEUR (I.) — *9, rue J.-F. Leca, 13002 Marseille : rapport anthropologique*. Document Final de Synthèse, S.R.A. Provence-Alpes-Côte d'Azur, dactyl., 1994.

Planches

Coupes stratigraphiques

Planche 1

Localisation des coupes stratigraphiques 1 à 6

Planche 2

Coupe 1

Coupe 2

Planche 3

Coupe 3

- Phase 3 (milieu du I^{er} s. ap. J.-C.) : 1-10 : sol de terre battue ; 2 : remblai argileux ; 3-16 : remblai de gravier ; 11-12 : couloir ouest de la salle au terrazzo ; 13 : destruction du couloir ouest ; 4-14 : remblai charbonneux ; 15 : remblai.
- Phase 4 (fin II-déb. IIIe s.) : 5-6-7-17-18 : remblais de construction du mur M6 et sol de mortier ; 8 : remblai (exhaussement du sol)
- IVe s. ? : 9 : tranchée de récupération du mur M6.

Coupe 4

- I^{er} occupation du Haut-Empire
- Occupation du IIIe s.
- Construction de l'enceinte, fin du IIIe s.
- IVe s.

Planche 4

Coupe 5

Substrat naturel de limons
Occupation du IIIe s.

Construction de l'enceinte, fin du IIIe s.
Remplissage du fossé, durée indéterminée

Coupe 6

Substrat naturel de limons
Construction de l'enceinte, fin du IIIe s.
Remplissage du fossé, durée indéterminée

IVe s.
Palais épiscopal, XIIIe s.
XXe s.

Planche 5

Coupe 7

Fin IIIe s. : 1 : pieux de fondation en chêne ; 2 : lit de blocs calcaires grossièrement équarris ; 3 et 4 : double chape de mortier de tuileau ; 5 : lit de blocs calcaires grossièrement équarris ; 6 : semelle de blocs calcaires noyées dans un mortier gris très résistant.

Implantation des coupes 7 à 13

Planche 6

Coupe 8

Coupe 9

Planche 7

Coupe 12

Haut Moyen-Age indéterminé	Palais épiscopal, XIIIe-XIVe s.
Occupation artisanale médiévale	Epoque moderne
Occupation domestique médiévale, 1 ^{re} phase	XIXe-XXe s.
Occupation domestique médiévale, 2 ^{me} phase	

Planche 9

Coupe sud-nord, coupe 13

Période Haut-Empire : 1 : sol de la pièce au terrazzo, milieu du I ^{er} s. de notre ère ; 2 : remblai ; 3-4-5 : remblais ; 6 : mur M6 (charnière IIe-IIIe s.) ; 7 : remblai de construction du sol 8 ; 8 : sol de mortier contemporains du mur M6.	IVe s. : les premières occupations à l'intérieur de l'enceinte : 23 : tranchée d'épierrement du mur M6 ; 24-25 : remblai de construction et sol de mortier du bâtiment II ; 26-27-28 : réfection du bâtiment II ; remblai de construction, radier et sol de terrazzo ; 29 : réfection du bâtiment II ; sol de terrazzo ; 30 : dalles intégrées dans le sol (24 et 25).
Bas-Empire : 9 : remblai d'exhaussement du sol 8 (courant du IIIe s.) ; 10 : remblai antérieur à la construction de l'enceinte, seconde moitié du IIIe s. ; 11 : parement ouest de la poterne (fin du IIIe s.) ; 12 : piédroit de la poterne ; 13-14 : remblais de construction du rempart (<i>extra muros</i>), fin du IIIe s. ; 15-16 : remblai de construction et sol de cailloutis entre rempart et fossé, fin du IIIe s. ; 17-18 : dalles en molasse remployées servant de base au ressaut de fondation de la face interne de l'enceinte, fin du IIIe s. ; 19-20-21-22 : remblais de construction du rempart (<i>intra muros</i>), fin du IIIe s.	Fin du IVe s. ou début du Ve s. : le baptistère rectangulaire : 31-32 : murs nord et sud du baptistère rectangulaire ; 33 : maçonnerie de la cuve baptismale ; 34 : sol de terrazzo des annexes sud et nord du baptistère ; 35 : bouchage (M22) de l'ancien seuil entre les bâtiments II et III pour constituer l'annexe nord du baptistère.

Implantation des coupes 14 à 23

Planche 13

Coupe 17

Coupe 18

Planche 14

Coupe 19

Coupe 20

Planche 15

Coupe 21

Coupe 22

Planche 16

Coupe 23 a

Coupe 23 b

Table des sigles et abréviations

- 1 **ACMAD** : Association pour la Création du Musée des Artistes Dauphinois, créée le 30 juin 1980.
- 2 **ACMH** : Architecte en Chef des Monuments Historiques (de l'Isère).
- 3 **A.D.G.** : Archives du Diocèse de Grenoble.
- 4 **A.D.I.** : Archives Départementales de l'Isère et de l'ancienne Province du Dauphiné.
- 5 **"les Affiches"** : "Les Affiches de Grenoble et du Dauphiné, hebdomadaire de chroniques juridiques, commerciales, économiques, financières et d'échos régionaux".
- 6 **AFAN** : Association pour les Fouilles Archéologiques Nationales.
- 7 **A.M.G.** : Archives municipales de Grenoble.
- 8 **A.N.** : Archives Nationales.
- 9 **APDCA** : Association pour la Promotion et la Diffusion des Connaissances Archéologiques.
- 10 **A.P./M.H.** : Archives du Patrimoine/Monuments Historiques.
- 11 **ARCHEA** : Association en Région Centre pour l'Histoire et l'Archéologie.
- 12 **BEGR** : Bureau d'Etudes Grands Réseaux de la ville de Grenoble.
- 13 **B.M.G.** : Bibliothèque Municipale de Grenoble (dite aussi Bibliothèque d'Etudes ou B.E.I.).
- 14 **le D.L.** : "Le Dauphiné Libéré", journal régional.
- 15 **CAHMG** : Centre d'Archéologie Historique des Musées de Grenoble et de l'Isère (actuellement rattaché à la C.P.I.).
- 16 **C.G.I.** : Conseil Général de l'Isère.
- 17 **C.P.I.** : Conservation du Patrimoine de l'Isère. Il réunit le Musée dauphinois, le Centre d'Archéologie (ex CAHMG), le Service du Pré-inventaire (Antiquités et Objets d'Art), et le Service du Patrimoine Bâti.
- 18 **CRMH** : Conservateur Régional (ou Conservation Régionale) des Monuments Historiques.
- 19 **CTHS éd.** : Edition du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques.

- 20 **M.D. /C.P.I.** : Musée Dauphinois/Conservation du Patrimoine de L'Isère.
- 21 **P.U.G.** : Presses Universitaires de Grenoble.
- 22 **P.U.T.** : Presses Universitaires de Toulouse.
- 23 **S.V.Q** : Service Vieux Quartiers de la Ville de Grenoble.

Crédits illustrations

- 1 Nous remercions les Archives Départementales de l'Isère pour le prêt de nombreux documents (figs. : n° 164, 192, 193, 194, 206, 207, 208, 233, 234, 235, 236) et les clichés suivants (5, 19, 112, 147).
- 2 François Baucheron (AFAN) : figs. 15, 16, 28, 32, 33, 34, 37, 40, 43, 45, 58, 64, 88, 89, 90, 91. 95.
- 3 Franck Gabayet (AFAN) : figs. n° 8, 10. 17. 38, 49, 53. 54. 74. 85.
- 4 ARCOA : fig. n° 162.
- 5 Frédérique Blaizot : figs. n° 75, 76, 78. 79, 80. 81. 115.
- 6 Olivier Blin : fig. n° 18 (encrage F. P.).
- 7 B. M. G. : figs. n° 25, 113, 141, 203.
- 8 B. N. : figs. n° 179, 223.
- 9 Yves Bobin (M.D./C.P.I.) : figs. n° 23, 35, 42, 62, 69 a et b, 70, 71, 72, 83, 94, 98, 99, 103. 104, 105, 106, 111, 133, 134, 140, 146, 157, 160, 164, 168, 169, 174, 177, 180, 181. 185, 187. 188, 192, 193. 194, 201. 202, 206. 207, 208, 216, 217, 224, 232, 233, 234, 235, 236, 249. et le cliché illustrant la page de titre de la première partie.
- 10 Lionel Bonda : fig. n° 178 (avec le concours de G. Drevet).
- 11 Pierre-Yves Carron (M.D./C.P.I.) : figs. n° 3, 4, 20, 100, 101, 114, 132, 136 (encrage L. P.). 137, 144 et 145 (encrage L. P.), 155 (encrage L. P.), 158 et 159 (encrage L. P.), 161, 163 (encrage L. P.), 170, 184, 190 (encrage L. P.), 191, 197 (encrage L. P.).
- 12 Caisse Nationale des Monuments Historiques : fig. n° 173.
- 13 Dominique Chancel : figs. n° 41 (en coll. avec les auteurs pour la conception), 237, 238, 239, 240, 241. 242, 243
- 14 (M.D./C.P.I.), 244 (S.V.Q.), 245, 246, 247, 248.
- 15 D. Courbin (A.D.I.) : fig. n° 112.
- 16 Jean-François Lucas (M.D./C.P.I.) : fig. n° 65, 151, 152, 153, 186, 213, 225.
- 17 M.D./C.P.I. : fig. n° 172, 231.
- 18 Pierre Mille : figs, n° 108 et 129 (encrage L. P.).

- 19 Alain de Montjoye (M.D./C.P.I.) : figs. n° 12, 21, 27, 30, 86, 87, 96, 102 (encrage L. P.). 107 (encrage L. P.), 109, 117, 118, 121, 122, 123, 125, 128, 131, 135 (encrage L. P.), 138, 143, 149 et 150 (encrage L. P.), 156, 165, 171, 175 (encrage L. P.), 176, 189, 198, 199, 200, 205, 210, 211, 212, 220, 221, 226, 227.
- 20 Bruno Mottin : fig. n° 167.
- 21 Jean-Luc Peiry : figs. n° 2, 24.
- 22 Lionel Pingrieux (M.D./C.P.I.) : figs. n° 1, 6, 7, 11, 13, 14, 26, 29, 36, 47, 57, 67, 82, 84, 97, 116, 119, 120, 124, 126, 127, 130, 139, 142, 148, 154, 166, 182, 183, 195, 196, 204, 209, 214, 215, 218, 219, 222, 228, 229, 230. Planches n° 1, 5. 10. Coupes n° 4, 5, 6, 9, 10, 11, 12, 14 à 23.
- 23 Pierre Plattier : fig. n° 250.
- 24 Frédéric Pont (AFAN) : figs. n° 22, 31, 39, 44 (pour Genève d'après Bonnet 1993, pour Lyon d'après Reynaud 1995), 46, 48, 50, 51, 52, 55, 56, 59, 60, 63, 66, 68, 73, 77, 92. Coupes n° 1, 2, 3, 7, 8, 13.
- 25 Bruno Richard : figs. n° 9, 61.
- 26 D'après Rodwell (*In* : Williams 1989) : fig. 93.